La Porte

Natsume Sôseki

La Porte

Éditions Sillage

Le texte de cet e-book, différent de celui de la version papier de *La Porte* que nous avons publiée en 2010, reproduit fidèlement et sans altération la traduction de Raymond Martinie, telle que publiée aux Éditions Rieder en 1927.

© Succession Raymond Martinie pour le texte de la traduction.

Cet ebook est sous licence Creative Commons
CC-BY-NC-ND (n°3)
(diffusion libre, attribution, pas d'utilisation commerciale,
pas de modification).

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
17, rue Linné
75005 Paris
http://www.editions-sillage.fr

Note sur le traducteur

Le commandant Raymond Martinie (1870-1958) écrivait en 1937 à l'un de ses lecteurs japonais :

« *Puisque vous ne savez pas qui je suis, je me présente : ancien officier de marine, ayant pas mal navigué depuis l'âge de vingt ans, en Extrême-Orient, attaché naval à l'ambassade de France à Tôkyo, entre 1903 et 1911.*

Comme vous l'avez supposé, la revue "Japon et Extrême Orient" n'a eu qu'une courte carrière : elle n'a guère survécu à son fondateur, le regretté M. Claude Maître, ancien directeur de l'École française d'Extrême Orient de Hanoï et japonisant très érudit.

C'est M. Claude Maître, qui m'avait demandé de traduire Tomodachi*; et il avait bien l'intention, au moyen de cette petite revue, de faire connaître en France le plus possible la littérature moderne japonaise. Sa mort, vers 1925, a été bien préjudiciable au développement des relations culturelles entre nos deux pays.*

Voici comment j'ai été amené à traduire Mon *: le regretté poète Bazalgette qui dirigeait alors la maison d'édition Rieder, ayant voulu faire connaître un prosateur japonais, s'était adressé à M. Haguenauer, et c'est ce dernier, je crois, qui avait choisi* Mon *de Sôseki. Mais, dans la suite, M. Haguenauer, qui était alors en mission au Japon, n'avait pu se charger de ce travail et avait indiqué pour le remplacer mon ami, M. Serge Elisseef, qui a obtenu de l'Université impériale japonaise le diplôme de Bungaku Shi.*

M. S. Elisseef n'ayant pas non plus les loisirs voulus, m'a désigné à M. Bazalgette, et c'est ainsi que m'est échu l'honneur d'avoir à présenter au public français, une œuvre du si talentueux Sôseki.

M. Haguenauer est aujourd'hui [1937] *professeur de japonais à l'École des langues orientales. Quant à M. Elisseef, il fait un cours de littérature japonaise et je crois aussi chinoise à l'Université Harvard Yenshing Institute, à Cambridge Mass. USA.*

Pour en revenir à Mon*, je crois opportun de vous donner quelques explications :*

L'erreur concernant "meisen" provient du dictionnaire de Brinkley : p. 905, on lit : "Meisen. A kind of silk stuff, containing much cotton."

La note concernant "Koroku" paraît vous avoir étonné, je vous assure pourtant que ce mystère qui plane sur les circonstances dans lesquelles le personnage en question s'enivre de saké, ne peut que paraître bizarre à tout lecteur français et cette note en somme n'avait pour but que de dégager ma responsabilité.

Il en est de même de la note au sujet du "grand cri", mais puisque vous dites que l'on doit comprendre cet épisode si l'on est "Sanzeniste", je m'incline. Je serais tout de même bien content d'avoir l'explication de ce fait étrange, si, toutefois, un non-"sanzeniste" peut en être instruit. »

À propos de ses autres travaux de traduction, le Commandant Martinie écrivait en 1957, en réponse à une demande de l'Unesco :

« *Ma traduction de* Tomodachi *(*Mon camarade*) a paru en 1924 dans la revue "Japon et Extrême-Orient" fondée par M. Claude Maître. M. Claude Maître faisait partie du conseil d'administration de la Société franco-japonaise dont j'étais le trésorier.*

J'avais terminé depuis peu en mars 1953, la traduction de Inaka Genji *lorsqu'on m'a écrit du Japon, qu'un grand journal japonais, l'"Asahi shimbum" annonçait que la maison Gallimard avait projeté de publier des traductions de classiques japonais. C'est alors que j'ai remis mon manuscrit à cette société qui l'a transmis pour avis, sans doute, à M. Étiemble, qui au bout d'un certain temps a renoncé à s'occuper de cette publication, et me l'a renvoyé. Le roman* Inaka Genji *n'a donc pas encore paru* [1957] *en français.*

J'ai encore traduit récemment une nouvelle du romancier Ogai Mori intitulée Sakai jiken (L'affaire de Sakai*). C'est la relation d'un épisode dramatique et douloureux qui s'est produit entre la France et le Japon, au cours des troubles ayant accompagné la restauration impériale japonaise en 1868. Il y a dans ce récit la description des onze exécutions capitales par harakiri qui avaient été exigées par le représentant de la France à la suite d'un massacre à Sakai de marins français par un détachement*

militaire japonais. Ce récit fait, certes, ressortir l'héroïsme devant la mort des condamnés, et sans doute à cause de cela, a-t-on, paraît-il, exprimé, au Japon, le désir que des traductions en soient publiées.

Enfin, ayant chez moi une collection de cinquante-cinq estampes par un peintre d'"Ukiyo-e" peu connu, mais certainement talentueux, Gekkô Ogata, qui illustrent malheureusement à raison d'une seule seulement par chapitre, le Genji Monogatari (Le Dit du Genji)*, celui qui a été adapté à l'époque des Tokugawa par Ryûtei Tanehiko sous le titre de* Inaka Genji (Le Genji rustique)*, j'ai eu l'idée de joindre à chacune de ces estampes un résumé en français du chapitre auquel elle correspond dans le roman, ce qui a été dans certains cas assez difficile, car, plusieurs de ces chapitres ont de quarante à cinquante pages. Je rappelle que l'auteur du* Genji Monogatari *est une grande dame de la cour impériale japonaise du X^e siècle, Murasaki Shikibu, et qu'elle y décrit en détail les mœurs très curieuses et extrêmement raffinées qui régnaient dans la haute société de cette époque. Ce petit travail est, si l'on peut dire, au lieu d'un texte illustré, une suite d'estampes textées.* »

C'est ce que l'on peut écrire de l'œuvre littéraire du commandant Martinie.

Les descendants du commandant Martinie (contact@wallon-experts.com) remercient les éditions Sillage de publier le texte originel de la traduction de *Mon*, alors que de nombreux ouvrages, édités encore aujourd'hui sous son nom, n'en sont qu'une pâle contrefaçon.

Avant-propos du traducteur

Lorsque Natsume Sôseki naquit à Tokyo, le 5 janvier 1867, sa famille, qui appartenait à la classe des *shikozu* ou ci-devant *Samurai*, était déjà nombreuse. Fut-ce pour cette raison qu'on l'envoya aussitôt en nourrice dans une pauvre famille, et le céda ensuite, à l'âge de trois ans, comme enfant adoptif, à un ami de son père, du nom de Shiobara ? En tout cas, on le retrouve à la maison paternelle dès l'âge de sept ans.

Après de bonnes études il fut admis, en 1890, à la Faculté des Lettres de l'Université Impériale de Tokyo, où il se spécialisa dans l'étude de la littérature anglaise. Son diplôme obtenu en 1893, il fut nommé professeur d'anglais à l'École Normale supérieure de Tokyo et occupa ce poste pendant une année. C'est le début de sa carrière universitaire.

Notons qu'en août de cette année 1893, il accomplit, dans un temple bouddhique de la secte Zen, à Kamakura, une retraite de méditation abstractive, au terme de laquelle l'illumination semble n'être pas venue ; et les critiques japonais supposent que c'est surtout cette expérience personnelle qu'il a décrite en faisant accomplir par Sôsuke, le héros du roman que nous offrons ici, une retraite analogue.

À sa demande, il quitta Tokyo pour professer au lycée de Matsuyama, dans la province d'Iyo, au nord-ouest de l'île de Shikoku, sur la mer Intérieure. De l'année qu'il y passa son roman humoristique *Bôtchan* (*L'Enfant terrible*) nous offre des impressions et souvenirs.

Il fut ensuite affecté à un lycée de Kunamoto, ville importante de l'île de Kiushu, puis, à vingt-huit ans, épousa une jeune fille appartenant comme lui à une famille de *shizoku*.

Désigné, en 1900, pour aller faire un séjour d'études en Angleterre, il en fut vivement contrarié, ne se sentant aucune aptitude à cette

mission, et essaya d'échapper à cette corvée. Mais en vain. Il dut partir, et les deux ou trois années qu'il passa en Angleterre ne furent point des années heureuses. D'un naturel timide, il y vécut très retiré, sans pouvoir s'habituer aux façons occidentales.

À son retour au Japon, en janvier 1903, il fut chargé d'un cours de littérature anglaise à l'Université Impériale de Tokyo. C'est de l'année suivante que datent ses débuts d'écrivain : les *London skôsoku* (*Nouvelles de Londres*), qu'il fit paraître dans la revue *Hototogisu* (*Le Coucou*). Le succès fut grand. Ce séjour en Angleterre, auquel il répugnait, fut donc pour Natsume l'occasion de se prouver à lui-même que le professorat n'était pas sa véritable carrière. Il avait alors trente-sept ans. Jusqu'à sa mort prématurée, au seuil de la cinquantaine, il ne cessa plus de produire et de publier, fêté par le public.

La critique japonaise divise sa carrière, qu'elle compare pour la brièveté à celle de Maupassant, en trois périodes principales.

1° Une période romantique, qui va de 1905 à 1907, et comprend une douzaine d'ouvrages, que voici :

London tô (*La Tour de Londres*) ; *Carlyle hakubukkan* (*Le musée de Carlyle*) ; *Koto no sorane* (*Le faux son de Koto* (harpe japonaise)) ; *Maboroshi no tate* (*Le Bouclier fantôme*) ; *Kai ro Kô* (*La Rosée sur les feuilles*), titre qui est une allusion à une poésie chinoise célèbre de l'époque des Han ; *Shumi no iden* (*Un cas d'hérédité d'inclination*) ; *Waga ha iwa neko de aru* (*Je suis un chat*) ; *Kusa makura* (*Une excursion*) ; *Bôtchan* (*L'enfant terrible*) ; *Ni hyaku tô ka* (*Le deux cent dixième jour*), qui est le récit d'une autre excursion, faite sur les pentes du volcan Aso, le deux cent dixième jour de l'ancien calendrier, c'est-à-dire au début de septembre – excursion contrariée par un typhon, phénomène fréquent au Japon à cette époque de l'année ; *Bunchô*, qui est le nom du petit oiseau appelé *rice bird* en anglais : *Yume tô ya* (*Les rêves de dix nuits*) ; *Eijitsu shohin* (*Fleurs d'ennui*), vingt-cinq courts récits, réminiscences du séjour de l'auteur à Londres. L'un de ces ouvrages, *Je suis un chat*, suffit à placer d'emblée Natsume au premier rang des écrivains japonais de son temps. Son succès de librairie, après sa publication en revue, dans *Hototogisu*, en 1905, a

peut-être été sans précédent dans le monde. C'est une description, assaisonnée de toutes sortes de réflexions humoristiques, par un chat élevé dans la maison de M. le Professeur Kushami, de l'existence familiale de son maître et des proches de celui-ci.

2° Une période de transition, qui va de 1907 à 1910, et au cours de laquelle Natsume, travaillant de plus en plus ses œuvres et les composant selon des plans toujours plus élaborés, passe insensiblement du romantisme au réalisme. En voici les principales :

Gubijinsô (*Le Coquelicot*) ; *Nowaki* (*La Tourmente*) ; *Kôfu* (*Le Mineur*) ; *Sanshirô*, qui est le nom du principal personnage ; *Sore Kara* (*Ensuite*) ; *Mon* (*La Porte*).

3° C'est la période entièrement réaliste qui correspond à la pleine maîtrise de l'écrivain. Elle va de 1910 à 1916, date de sa mort, et comprend les romans suivants :

Higan sugi made (*Jusqu'après l'équinoxe*) ; *Kôjin* (*Le Passant*), ouvrage en trois parties, dont la première, *Tomodachi* (*Mon Camarade*) a paru dans la revue *Japon et Extrême-Orient*, traduite par le signataire de ces lignes ; *Michikusa* (*Flâneries*) ; *Meian* (*Clair-obscur*), que la mort ne lui a pas permis d'achever.

Les qualités que l'on reconnaît au Japon à Natsume sont, pour une bonne part, de celles qui passent malaisément dans une langue étrangère. Par exemple, la perfection, l'élégance du style, dus à sa profonde culture classique, c'est-à-dire chinoise, culture qui, au Japon, joue absolument le même rôle que les études grecques et latines en Europe. Un sens aigu du comique, très rare chez les écrivains japonais de tous les temps : *Je suis un chat* est la première œuvre japonaise où l'on constate un « humour » de qualité. Une grande sensibilité, ainsi que des facultés d'observation et d'analyse psychologique hors de pair. Son œuvre exprime constamment une profonde sympathie aux souffrances humaines, surtout à celle des pauvres gens : on sent même percer, dans les propos qu'il prête à certains de ses personnages, un blâme à l'adresse des classes riches et aristocratiques de son pays pour ne pas suffisamment se conformer à la devise chinoise qu'il avait adoptée

pour lui-même : *Ten ni noritotte, ga wo sare* (« *À l'imitation du Ciel, pratique l'abnégation*. ») Un talent remarquable dans la conduite du dialogue, qui a fait regretter qu'il n'ait pas essayé du théâtre. Il use des tournures particulières au dialecte de Tokyo avec un art qui remplit d'aise le cœur des *Eddoko* (terme correspondant, au Japon, à notre mot « Parisien »).

Mais la grande qualité qui lui vaut l'attachement de ses compatriotes, c'est qu'en dépit de sa culture anglaise, Natsume est un pur artiste d'Extrême-Orient.

Il est l'auteur de poésies chinoises remarquables et de nombreux *haiku*, très appréciés. Il a même été peintre à ses heures, dans un style tout à fait chinois.

En un mot, Natsume est un *haijin* : ce qui désigne non seulement les auteurs de *haiku*, mais encore ceux qui sont doués du tour d'esprit et des qualités artistiques propres à la culture extrême-orientale – tour d'esprit et qualités qui sont regardés au Japon, non sans raison, comme presque inaccessibles aux Européens.

Raymond Martinie, 1927.

1

Sôsuke, qui, un moment auparavant, avait apporté un *zabuton*[1] sur la véranda, s'était d'abord assis à la turque, bien à son aise, en un endroit qui lui avait paru agréablement exposé au soleil ; puis, ayant bientôt rejeté la revue qu'il tenait à la main, s'était étendu de tout son long. Il faisait un temps idéal d'automne, et l'on entendait un seul bruit, très distinctement, dans ce quartier paisible, celui que faisaient avec leurs *geta*[2], les gens qui marchaient dans la rue. Sôsuke, se faisant un oreiller de son coude, regardait, par-delà l'auvent du toit, un ciel immaculé, dont la vaste surface azurée s'étendait au-dessus de lui, et dont l'immensité contrastait étrangement avec l'étroitesse mesquine de la véranda sur laquelle il était couché.

– En ces trop rares dimanches, pensa-t-il, rien que contempler ainsi tranquillement le ciel, quel changement cela fait !

En même temps, à travers ses cils rapprochés, il fixa un instant le disque flamboyant du soleil, et comme il en fut ébloui, il se retourna, de manière à se trouver, cette fois, face aux *shoji*[3]. En dedans de ceux-ci, sa femme était là, occupée à un ouvrage d'aiguille.

– Quel beau temps il fait, n'est-ce pas ? lui dit-il, pour engager une conversation.

– Oui, répondit-elle seulement.

Sôsuke, sans doute, ne tenait pas autrement à causer, car là-dessus, il resta silencieux et, au bout d'un moment, ce fut cette fois sa femme qui lui dit :

---

1. *Zabuton* : coussins qui servent de siège aux Japonais. (NdT)
2. *Geta* : chaussures japonaises ressemblant à un petit banc. (NdT)
3. *Shoji* : cloisons garnies de papier translucide à travers lesquelles s'éclairent les appartements. (NdT)

– Allez donc faire une petite promenade.

Mais alors, « Hum ! » fut la seule et sommaire réponse que lui fit Sôsuke.

Deux ou trois minutes plus tard, Madame, approchant son visage de la partie du *shoji* qui était garnie de vitres, observa l'aspect de son mari, qui s'était endormi sur la véranda, dans une étrange position : les genoux repliés, et péniblement courbé, comme une langouste, sa tête brune, enserrée dans ses deux mains jointes par derrière, était enfoncée entre ses genoux, de sorte qu'on ne voyait rien de son visage.

– À dormir en un tel endroit, lui fit observer sa femme, vous allez vous enrhumer.

La manière de parler de celle-ci était celle de Tokyo, agrémentée toutefois des tournures spéciales qui ont cours aujourd'hui parmi les écolières de cette ville.

Sôsuke, faisant, entre ses genoux, de grands yeux clignotants répondit d'une voix faible :

– Mais je ne dors pas, sois tranquille.

Après quoi, de nouveau, le calme régna. Deux ou trois fois, dans la rue, résonnèrent les sonnettes des pousse-pousse aux roues caoutchoutées, puis, dans le lointain, retentit la voix d'un coq. Sôsuke, tout en goûtant voluptueusement, sous sa chemise, la douce chaleur des rayons qui venaient pénétrer le dos de son vêtement de coton, écoutait, sans y prêter attention, les bruits du dehors. Comme si tout à coup, une chose oubliée lui revenait à la mémoire, il appela sa femme à travers les *shoji* :

– O Yone, lui demanda-t-il, comment donc s'écrit le caractère *kin* de *kinrai*[1] ?

Madame, sans paraître autrement surprise de cette question et sans faire entendre ce rire nerveux qui est le propre des jeunes femmes, répondit :

– Mais, n'est-ce pas le même que le caractère *Ôho* de *Ôhomi*[2] ?

---

1. Le caractère *kin* signifie « proche » ; le mot *kinrai* : « ces jours-ci ». Il s'agit d'un idéogramme élémentaire. (NdÉ)
2. *Ô* est une autre lecture du caractère *kin*. *Ômi* est le nom d'une province. (NdÉ)

– C'est que je ne le connais pas, ce caractère *Ôho* de *Ôhomi*.

O Yone, ouvrant alors à demi les *shoji*, qui étaient complètement fermés, étendit en dehors du plancher natté, une longue règle à mesurer, du bout de laquelle elle écrivit sur la véranda le caractère *kin*, disant seulement :

– C'est sans doute ainsi ?

Et elle arrêta le bout de la règle au point où finissait le caractère. Sôsuke, qui depuis un moment s'était absorbé dans la contemplation de la vaste étendue du ciel, répondit, sans même regarder sa femme :

– Eh oui, parbleu ! C'est bien cela !

Il semblait bien qu'il n'entendît pas plaisanter, car il ne riait pas le moins du monde. Quant à sa femme, elle paraissait, elle aussi, n'être nullement préoccupée par cette question du caractère *kin*, car elle dit alors, se parlant à moitié à elle-même :

– Il fait vraiment bien beau.

Puis, laissant ouverts les *shoji*, elle se remit à son ouvrage. Sôsuke, soulevant alors légèrement sa tête d'entre ses genoux, observa :

– Quelle chose étrange, tout de même, que ces caractères !

Et alors seulement, il regarda sa femme.

– Pourquoi donc ?

– Pourquoi ? Mais parce que, si pour écrire un caractère même très facile, on se met, à la suite d'un doute quelconque, à hésiter, on en arrive à ne plus le connaître. Dernièrement encore, je me suis trouvé terriblement perplexe au sujet du caractère *kon* de *konnichi*[1] ; ayant essayé de le tracer sur le papier, en l'examinant avec soin j'ai eu l'impression qu'il devait y avoir une erreur quelconque, et plus je le regardai, et plus il me parut improbable, finalement, que ce fût bien là le caractère *kon*. N'as-tu pas toi aussi passé par quelque expérience de ce genre ?

– Pas le moins du monde.

– Cela n'arrive donc qu'à moi ?

Et Sôsuke applique sa main à sa tête.

---

1. Le caractère *kon* signifie « maintenant », le mot *konnichi* « aujourd'hui ». (NdÉ)

– Vous devez avoir quelque chose.

– C'est peut-être encore un effet de ma neurasthénie !

– Sans doute, répondit O Yone en regardant son mari.

Celui-ci, enfin, se leva. Enjambant d'un bond la boîte à ouvrage de sa femme et les bouts de fils épars, il ouvrit les *fusuma* de la salle à manger, et tout de suite, se trouva dans le salon. Le côté sud de cette dernière pièce étant masqué par l'entrée de la maison, les *shoji* du fond produisirent sur ses pupilles, qui venaient d'être exposées à la lumière du soleil, une légère impression de froid. Lorsqu'on ouvrait ces *shoji*, on se trouvait devant une butte escarpée qui, de sa masse, semblait menacer le toit ; comme elle commençait dès le bord de la véranda, les rayons du soleil, qui, normalement, auraient dû éclairer la maison dès le matin, n'y parvenaient pas facilement. Cette butte, sur laquelle poussaient quelques plantes, n'était garnie à sa base d'aucun revêtement de pierre, de sorte que l'on pouvait craindre de la voir s'écrouler d'un moment à l'autre ; et il était remarquable que cela ne fût pas encore arrivé. Le propriétaire, rassuré sans doute par cette longue immunité, l'avait toujours laissée dans son état primitif. Tout à fait à l'origine, la surface de cette butte avait été recouverte d'un taillis de bambous ; lorsqu'on l'avait défrichée, on avait laissé les racines de ces bambous, sans les retourner, enfouies dans le terrain, ce qui le rendait beaucoup plus consistant qu'on aurait pu s'y attendre. Telle était du moins l'explication qu'était venu tout exprès donner, un jour, à la porte de service, le vieux marchand de légumes qui habitait le quartier depuis vingt ans. Sôsuke lui avait répondu par cette question :

– Mais, si les racines sont restées là, est-ce que les bambous ne vont pas repousser et former de nouveau un taillis ?

– Non, avait répondu le bon vieux, car lorsqu'un terrain a été aussi complètement défriché, les arbres n'y repoussent pas si facilement. En tout cas, pour ce qui est de la butte, elle est parfaitement solide, et quoi qu'il arrive, elle ne s'effondrera pas.

Ayant ainsi plaidé cette cause, avec autant d'ardeur que si elle l'avait concerné personnellement, il s'en était retourné chez lui.

Lorsque arrivait l'automne cette butte ne prenait aucune coloration ; les plantes vertes qui y poussaient en abondance et

en désordre perdaient simplement leur parfum. Quant aux beaux feuillages tels que ceux des *tsuta*[1], ou des *susuki*[2], dont les brillants coloris, en cette saison, inspirent si souvent les poètes, il n'y en avait aucun. Par contre se dressaient là, vestiges du passé, quelques plants de bambous de l'espèce appelée *mosô*, deux à mi-pente, et trois au sommet ; ils prenaient une teinte jaunâtre, et lorsque le soleil éclairait leurs tiges, on pouvait se donner l'illusion, en tendant le cou sous l'auvent, de contempler quelque chaude coloration automnale. Sôsuke, qui partait tous les matins pour ne rentrer qu'après quatre heures, n'avait pas souvent l'occasion, à l'époque où les journées sont courtes, d'observer le sommet de la butte.

En sortant des cabinets, qui étaient sombres, tandis qu'il se lavait les mains au *chozubachi*[3], il leva machinalement les yeux vers l'extérieur, et cela lui rappela cette question des bambous. Les tiges de ceux qui poussaient sur la butte étaient alors surmontées de touffes de petites feuilles qui avaient exactement l'aspect de têtes de bonzes : c'est que de toutes ces feuilles, qui, enivrées par le soleil d'automne, s'inclinaient lourdement vers le sol, pas une seule ne bougeait.

Sôsuke, ayant fermé les *shoji*, rentra dans le salon et s'assit devant la table. Cette pièce n'était qualifiée de salon que parce que c'était là que l'on introduisait les visiteurs, mais en réalité, il eût été plus juste de la dénommer cabinet de travail ou encore *ima*[4]. Du côté du nord, il y avait un *toko*[5] dans lequel, afin de justifier sa destination, était pendu un étrange *kakemono*[6]. Aux frises, n'étaient accrochés ni tableaux, ni quoi que ce fût ; deux

1. *Tsuta* : vigne vierge. (NdT)
2. *Susuki* : plante ornementale, dite aussi « Eulalie du Japon » (*Miscanthus rinensis*). (NdÉ)
3. *Chozubachi* : récipient généralement de pierre placé là pour se passer de l'eau sur les mains. (NdT)
4. *Ima* : pièce où l'on se tient habituellement. (NdT)
5. *Toko* ou *Toko noma* : sorte d'alcôve dans lequel on pend d'habitude un kakemono ou une paire, ou un triptyque. (NdT)
6. *Kakemono* : encadrement utilisé pour les peintures et calligraphies japonaises. (NdÉ)

clous coudés en cuivre seulement y brillaient. Il y avait en outre une bibliothèque à porte vitrée qui, à vrai dire, ne contenait rien de remarquable.

Sôsuke, ouvrant le tiroir aux ferrures argentées de la table, se mit à en inspecter l'intérieur avec persévérance, et sans paraître y avoir découvert ce qu'il y cherchait, finit par le refermer d'un coup sec. Enlevant alors le couvercle de la boîte à écrire il commença une lettre. Lorsqu'il l'eut terminée, et cachetée, il réfléchit un moment, puis, à travers les *fusuma*[1], demanda à sa femme :

– Dis-moi donc ! La maison des Saegi, c'est quel numéro de Nakarokuban chô ?

– N'est-ce pas le numéro 25 ? répondit-elle.

Et lorsque Sôsuke eut fini d'écrire l'adresse, elle reprit :

– Une lettre, cela ne servira à rien, vous feriez beaucoup mieux d'y aller et de leur parler.

– Inutile ou non, trancha Sôsuke, je vais toujours envoyer cette lettre, et si cela ne suffit pas, il sera toujours temps de me décider à y aller.

Puis, comme sa femme ne faisait aucune réponse :

– Cela sera bien ainsi, n'est-ce pas ? insista-il.

O Yone, qui sans doute n'osait pas dire que ce ne serait pas bien, ne discuta pas davantage.

Sôsuke, sa lettre à la main, passa directement du salon à la porte d'entrée où sa femme, qui l'avait entendu marcher, le rejoignit en faisant le tour par la véranda, le long de la salle à manger.

– Je vais faire une petite promenade, dit-il.

– Faites donc, répondit-elle avec un léger sourire.

Environ trente minutes plus tard, O Yone entendit s'ouvrir la porte extérieure grillagée ; interrompant de nouveau son ouvrage, elle se rendit par la véranda jusqu'à la porte d'entrée, et là, au lieu de Sôsuke, qu'elle s'attendait à voir rentrer, trouva Koroku, le frère cadet de celui-ci, coiffé de la casquette des étudiants de l'enseignement supérieur.

---

1. *Fusuma* : cloisons glissantes qui séparent entre elles les chambres japonaises. (NdT)

– Il fait chaud, dit-il, tout en déboutonnant son long manteau de drap noir, en bas duquel dépassait, de cinq ou six pouces à peine, son *hakama*[1].

– Mais aussi, vous êtes trop vêtu ; comment, par ce beau temps, avez-vous pu sortir avec un pardessus aussi épais ?

– C'est que j'ai pensé qu'après le coucher du soleil, il pourrait faire froid.

Tout en proférant cette demi-excuse, Koroku suivit la femme de son frère jusque dans la salle à manger et, apercevant le kimono qu'elle avait commencé de confectionner :

– Je vois, dit-il seulement, que vous êtes toujours aussi active, et il s'assit à la turque devant le long *hibachi*[2].

Sa belle-sœur, ayant un peu abaissé la bouilloire, se mit à allumer le charbon de bois.

– Si c'est pour m'offrir du thé, dit Koroku, merci bien.

– Cela ne vous dit rien ? fit-elle, dans sa manière de jeune écolière.

Puis :

– En ce cas, voulez-vous un gâteau ? reprit-elle en riant.

– Est-ce qu'il y en a ?

– Non, répondit-elle honnêtement, il n'y en a pas.

Puis, comme si quelque chose lui revenait à la mémoire.

– Attendez donc, il y en a peut-être bien.

Tout en parlant, elle s'était levée, et du même mouvement avait déplacé un seau à charbon qui obstruait une petite armoire, dont elle ouvrit la porte coulissante. Koroku contemplait dans la silhouette vue de dos d'O Yone, la bosse que faisait, au dos de son *haori*[3], le nœud de sa ceinture ; voyant que les recherches de sa belle-sœur se prolongeaient longtemps, il lui dit :

---

1. *Hakama* : pantalon très large qui se passe par-dessus le kimono de rigueur pour que la tenue soit correcte. (NdT)
2. *Hibachi* : sorte de brasero contenant quelques morceaux de charbon de bois, meuble indispensable au confort japonais. (NdT)
3. *Haori* : pardessus porté par les hommes et par les femmes sur le kimono. (NdT)

– Renonçons aux gâteaux, voulez-vous ? Et dites-moi plutôt ce que mon frère fait aujourd'hui.

– Votre frère ? Eh bien, tout à l'heure...

Tout en répondant ainsi, le dos tourné, elle continuait ses investigations dans la petite armoire. Bientôt, d'un coup sec, elle en referma la porte.

– Il n'y a rien à faire, dit-elle ; je suppose que votre frère, j'ignore à quel moment, les aura tous mangés.

Et elle alla reprendre sa place auprès du *hibachi*.

– Puisqu'il en est ainsi, vous n'aurez qu'à nous offrir, ce soir, quelque chose de bon à dîner.

– C'est bien mon intention, répondit O Yone, et regardant l'horloge accrochée à un pilier, qui marquait près de quatre heures, elle compta :

– Quatre heures, cinq heures, six heures.

Koroku, sans rien dire, regardait sa belle-sœur ; à la vérité, il n'arrivait pas à trop s'intéresser à ce bon dîner qu'elle devait lui offrir.

– Ma sœur, demanda-t-il, est-ce que mon frère a bien voulu aller voir les Saegi ?

– Tous ces temps-ci, il n'a fait que dire : il faut que j'y aille, il le faut. Mais comme vous le savez bien, il part dès le matin, et ne rentre que le soir ; il est alors si fatigué, que cela paraît être une affaire pour lui d'aller seulement prendre son bain. Aussi, de peur de l'ennuyer, j'hésite à le relancer pour cela.

– Il est bien vrai que mon frère est très occupé, mais d'autre part, c'est pour moi un tel souci de voir que cette affaire ne s'arrange pas, qu'il m'est impossible de travailler tranquillement.

En disant ces mots, Koroku s'était emparé d'une baguette de cuivre du *hibachi*, du bout de laquelle il se mit à tracer des caractères dans les cendres.

– Aussi, lui dit O Yone pour le consoler, leur a-t-il tout à l'heure envoyé une lettre.

– Et que leur dit-il, dans cette lettre ?

– Ah ! Quant à cela, je ne l'ai pas vu, mais il traite certainement de cette question ; d'ailleurs, lorsque votre frère va rentrer, tout

à l'heure, vous pourrez le lui demander, et vous verrez que c'est bien cela.

– S'il leur a écrit, ce ne peut être que pour cela, évidemment.

– Il leur a écrit, c'est bien vrai, et même, il vient à peine de sortir avec cette lettre à la main pour la mettre à la poste.

Koroku ne se sentit pas disposé à prêter davantage l'oreille à ce plaidoyer ou à ces consolations que lui offrait sa belle-sœur ; il pensait que puisque son frère avait trouvé le temps d'aller se promener, il aurait pu, au lieu de cela, prendre la peine de se rendre chez les Saegi, et que cela aurait mieux valu ; de sorte qu'il n'éprouvait pas des impressions par trop plaisantes. Il passa au salon, et ayant pris dans la bibliothèque un livre étranger à couverture rouge, se mit à le feuilleter dans toutes ses parties.

2

Lorsque Sôsuke, que l'affaire en question ne préoccupait pas autrement, fut parvenu au coin de la rue, il acheta, dans une même boutique, un timbre et un paquet de cigarettes *Shikishima*, puis, fut du moins assez scrupuleux pour mettre tout de suite sa lettre à la poste. Se sentant peu disposé à refaire, de ce pas, le même chemin en sens inverse, il se mit à flâner, en faisant flotter au soleil d'automne la fumée de sa cigarette. L'idée lui vint alors de faire une promenade assez lointaine pour pouvoir se graver dans la tête une idée plus nette que celle qu'il en avait du genre de ville qu'était Tokyo, puis avec cette notion comme souvenir de son dimanche, rentrer chez soi et se coucher. Pendant des années, non seulement il avait respiré l'air de Tokyo, mais encore il n'avait jamais manqué d'en traverser deux fois par jour les quartiers les plus animés, dans le tramway qu'il utilisait pour se rendre à son bureau et en revenir. Mais il disposait de si peu de loisirs, tant du corps que de l'esprit, que chaque fois, il faisait ce voyage comme s'il planait en haut du ciel, sans rien remarquer. Qu'il eût vécu, pendant cette longue période, au milieu de cette cité animée, il n'en avait jamais eu conscience ; bien plus, il était tellement absorbé par sa besogne

journalière, qu'il n'avait même pas le loisir d'éprouver à ce sujet le moindre souci. Lorsque, une fois par semaine, arrivait ce jour de repos qui lui donnait l'occasion de goûter un peu de calme et de tranquillité, tout de suite, il voyait avec angoisse revenir son train de vie trépidant habituel. En somme, il se voyait obligé d'en arriver à cette conclusion, que tout en vivant au milieu de Tokyo, il ne connaissait nullement cette ville, et chaque fois que cela lui arrivait, il en éprouvait une singulière impression de tristesse.

En de telles occasions, comme quelqu'un à la mémoire de qui revient tout à coup une chose oubliée, il sortait et, s'il se trouvait avoir sur soi quelque argent, l'idée lui venait de l'employer, pour une fois, à faire une grande fête. Sa mélancolie cependant ne le poussait pas à cette résolution extrême avec suffisamment d'impétuosité pour que, avant d'en précipiter l'exécution, il n'ait eu le temps d'en apercevoir l'absurdité ; de plus, dans la situation où il se trouvait, son portefeuille n'était habituellement garni que dans une mesure qui ne lui permettait aucune action inconsidérée ; aussi, lui paraissait-il finalement plus avisé, au lieu de se lancer dans une aventure, de s'en retourner tranquillement chez soi, les mains sous son vêtement. C'est pourquoi, en somme, Sôsuke se contentait de faire une simple promenade, ou d'effectuer la visite de quelque bazar.

Ce jour-là, donc, comme d'ordinaire, Sôsuke, pensant que faire cela ou autre chose importait peu, monta en tramway. Or, bien qu'il fît beau, il y avait moins de voyageurs que d'habitude, de sorte qu'il se trouva, dans cette voiture, plus à l'aise que de coutume. De plus, tous ces gens avaient des physionomies paisibles, et les uns et les autres paraissaient calmes et posés. Sôsuke, en s'asseyant, songea au sort qui était le sien, chaque matin, lorsque, à l'heure réglementaire, il se dirigeait vers le quartier de Maru no uchi, après avoir, non sans bousculade, réussi à s'emparer d'une place. Rien ne pouvait être plus déplaisant à observer que l'allure des gens voyageant en même temps que lui dans le tramway qui passait à l'heure où il devait se rendre à son travail. Soit qu'il dût se tenir suspendu aux lanières de cuir, soit qu'il ait pu trouver à s'asseoir sur les coussins garnis de velours, il n'avait jamais été l'objet, de leur part, de la moindre manifestation de courtoisie, et lui-même

d'ailleurs, qui n'en attendait rien de la sorte, voyageait avec eux, genou contre genou, ou épaule contre épaule, comme s'il se trouvait en contact avec des automates, jusqu'au point où il désirait se rendre, et là, brusquement, descendait, sans plus. Devant lui, se trouvait une femme âgée, qui, approchant sa bouche de l'oreille de sa petite fille, qui pouvait bien avoir huit ans, lui faisait telle ou telle remarque. À côté d'elle, se trouvait une autre personne d'une trentaine d'années, qui avait l'apparence d'une femme de commerçant. Trouvant l'enfant gentille, elle demandait son âge, s'informait de son nom, etc. Devant ce spectacle, il semblait à Sôsuke qu'il se trouvait momentanément transporté dans un autre monde. Au-dessus de sa tête, tout le long des parois du tramway, étaient accrochées des réclames. D'habitude, Sôsuke n'y prêtait aucune attention ; lisant cette fois, machinalement, la première d'entre elles, il constata que c'était l'affiche d'une société de transports, qui offrait d'effectuer, sans tracas, des déménagements. Sur la deuxième, trois lignes se suivaient, ainsi rédigées :

« Quiconque est économe – Quiconque tient à l'hygiène – Quiconque craint l'incendie » et étaient suivies de cette phrase : « Doit employer un fourneau à gaz. » Et il y avait même un dessin, représentant un de ces fourneaux d'où sortait une flamme.

Sur le troisième panneau, se détachait en lettres blanches sur fond rouge : « Les neiges d'antan. – Chef-d'œuvre du comte Tolstoï, le grand romancier russe. – Comédie sans façon. – Au théâtre Kotatsu Ohoichi. »

Sôsuke consacra une dizaine de minutes à relire soigneusement trois fois de suite toutes ces réclames ; ce n'était pas qu'il eût le moins du monde l'idée, soit d'aller assister à ce spectacle, soit d'acheter un fourneau à gaz, ou toute autre marchandise, mais il n'éprouvait pas une mince satisfaction à constater qu'il disposait d'assez de tranquillité d'esprit et de loisir pour les lire l'une après l'autre, en entier, autant de fois qu'il le fallait pour bien se les graver dans le cerveau, et les comprendre clairement. Le genre de vie qu'il menait, en effet, faisait que le plus petit moment de répit était pour lui un motif d'orgueil, car en dehors de ses sorties dominicales, il ne pouvait jamais jouir de la moindre quiétude.

Sôsuke descendit à la station « Suruga Dai no Shita ». Tout de suite, il remarqua, dans une vitrine du côté droit de la rue, un beau livre étranger qui y était exposé. Demeurant un moment devant cette vitrine, il contempla, sur la couverture d'étoffe à décoration rouge et bleue de l'ouvrage, les lettres d'or qui étaient imprimées en creux. Il comprenait bien le sens du titre ainsi inscrit, mais il n'eut pas la curiosité de prendre le livre pour le feuilleter : éprouver sûrement, en passant devant une librairie, l'envie d'y entrer, et, une fois entré, ne pas manquer de désirer y acheter quelque chose, c'était là, au dire de Sôsuke lui-même, chose du passé, chose de son existence d'autrefois. Dans le cas actuel, la vue de cet ouvrage, intitulé *History of gambling*, placé, avec sa superbe reliure, au beau milieu de l'étalage, avait seulement éveillé jusqu'à un certain point dans son cerveau un fugitif attrait de nouveauté.

Sôsuke, avec un léger sourire, traversa rapidement la rue mouvementée et, cette fois, se mit à inspecter un magasin d'horlogerie. Il y avait, en étalage, un grand nombre de montres et de chaînes en or. Là encore, ses yeux furent seulement flattés par de beaux reflets et par des formes élégantes, sans que fût provoquée en lui la pensée de faire un achat. Suivant son habitude, il lut, sur les étiquettes attachées par des cordons de soie, les prix marqués, et, les comparant aux marchandises, fut véritablement étonné du bon marché des montres en or.

Il s'arrêta aussi un moment devant un magasin de parapluies européens. Dans une autre boutique, où l'on vendait des accessoires de toilette étrangers, il remarqua, à côté de chapeaux de soie, des cravates. Comme elles étaient bien supérieures de qualité à celles qu'il mettait tous les jours, il eut l'idée d'en demander le prix, et esquissa le mouvement d'entrer dans le magasin ; mais, se ravisant, il lui parut ridicule de vouloir ainsi changer de cravate dès le lendemain, éprouva aussitôt la plus vive répugnance à ouvrir son porte-monnaie, et continua son chemin. Il stationna encore longtemps devant un magasin d'étoffes, y retenant un grand nombre d'appellations telles que *Uzara o meshi*, *Seiryô ori*, etc., dans l'ignorance desquelles il avait vécu jusqu'à ce jour. Devant

un magasin à l'enseigne *Kyoto no eri Shin*[1], il resta indéfiniment placé si près de la glace qu'il la touchait du bord de son chapeau, à contempler des demi-cols de femmes finement brodés ; il y en avait de qualité supérieure qui, sans doute, seraient fort bien allés à sa femme, et un instant, il se sentit enclin à en acheter un pour le lui rapporter, mais, ensuite, la pensée lui vint qu'un tel geste eût été bien plus à propos cinq ou six ans auparavant, et immédiatement, il en vint à effacer de son esprit cette idée d'une attention aimable qui pour une fois lui était venue.

Sôsuke, avec un sourire amer, s'éloigna de ces devantures vitrées, et se remit à marcher ; puis, sur une distance d'environ cinquante mètres, éprouva comme une disposition d'esprit désagréable, et cessa d'accorder une attention particulière soit aux passants, soit aux magasins.

Son attention fut inopinément réveillée devant un grand magasin de périodiques qui se trouvait à un coin de rue. En haut et en devant, des réclames en grosses lettres annonçaient les œuvres nouvellement parues. Les unes étaient tracées sur des bandes de papier qui étaient collées à un panneau long et étroit, ressemblant à une échelle ; d'autres apparaissaient sur une planche peinte, ayant comme fond des motifs de décoration aux vives couleurs. Sôsuke les lut toutes les unes après les autres : il y avait le nom de l'œuvre, et celui de l'auteur ; certaines avaient déjà paru dans les journaux, mais d'autres étaient pour lui toutes nouvelles.

En tournant le coin que formait ce magasin, Sôsuke aperçut de l'autre côté, assis par terre bien à son aise à la turque, et coiffé d'un haut chapeau noir, un homme d'une trentaine d'années qui tout en criant : « Voyez ! Voyez ! L'amusement des enfants ! » gonflait un gros ballon de caoutchouc. Ce ballon, en se gonflant, prenait de lui-même la forme d'un *Daruma*[2] dont les yeux et la bouche avaient été tracés aux endroits voulus à l'encre de Chine.

---

1. Nouveautés en cols de femmes de Kyôtô. (NdT)
2. *Daruma* : jouets japonais représentant un saint bouddhique qui, d'après la tradition, restait indéfiniment en prières sans dormir. Ces poupées sont construites de façon à se relever toutes seules quand on les renverse. (NdT)

Sôsuke en fut émerveillé : si l'on continuait à souffler dedans, il grossissait toujours ; il se tenait en équilibre sur son fondement, où qu'on le plaçât, aussi bien sur le bout du doigt que sur le plat de la main. Puis, il suffisait de lui introduire dans le derrière un petit morceau de bois mince qui ressemblait à un cure-dent, pour qu'il se dégonflât tout d'un coup.

Des nombreux passants qui se hâtaient en cet endroit, aucun ne se donnait la peine de s'arrêter pour regarder. L'homme au chapeau pointu, assis à la fraîche en ce coin de rue d'un quartier animé, sans paraître prendre garde à tout ce qui pouvait arriver autour de soi, continuait, tout en gonflant ses *Daruma,* à crier : « Voyez ! Voyez ! L'amusement des enfants ! » Sôsuke, pour la somme d'un sou et demi, en acheta un, se le fit dégonfler, et l'introduisit sous son vêtement. Il voulut alors se rendre dans une jolie boutique de coiffeur pour se faire couper les cheveux : mais où trouver pareille boutique ? Avant qu'il eût pu la découvrir, le jour arriva à sa fin, et il dut de nouveau monter dans le tramway, pour rentrer chez lui.

Lorsque Sôsuke, parvenu au terminus du tramway, tendit son billet au receveur, déjà la couleur du ciel avait perdu tout brillant, et l'obscurité commençait à se répandre de plus en plus dans la rue humide. Et, au moment de descendre, en empoignant la barre de fer du tramway, il éprouva une soudaine sensation de froid. Tous les gens descendus en même temps que lui se dispersèrent, marchant avec hâte, comme si quelque événement urgent les appelait. De chaque côté de la rue, de l'espace compris entre la partie supérieure des maisons et leurs toits, s'échappait une buée blanchâtre qui se mouvait ensuite au milieu de l'atmosphère. Sôsuke, prenant lui aussi une allure rapide, parti dans une direction où il y avait de nombreux arbres.

Le beau temps, pensa-t-il, qui s'est épanoui en ce dimanche n'est déjà plus. Cette pensée provoqua en lui une impression de précarité, et aussi une sorte de mélancolie. Puis, réfléchissant que dès le lendemain matin, suivant la loi à laquelle il était soumis, il devrait se remettre à travailler sans répit, il se prit aussitôt à regretter les bons moments qu'il avait passés au cours de cette

demi-journée, et plus que jamais lui parut détestable l'activité si peu intellectuelle à laquelle il allait être voué pendant les six jours et demi suivants. Tandis qu'il marchait, il ne voyait rien d'autre que les images, flottant devant ses yeux, d'un grand bâtiment, mal exposé aux rayons du soleil, de la vaste salle dans laquelle il travaillait, avec les visages de ses collègues, et la tournure de son chef de bureau, lorsqu'il lui disait :

– Dites-moi un peu, Nonaka...

Ayant passé devant une poissonnerie, du nom d'*Uokatsu* et, cinq ou six maisons plus loin, tourné dans une voie qui n'était ni une rue ni une route, il arriva à la haute butte. À droite et à gauche, il y avait là, rangées les unes à côté des autres, bâties semblablement pour la location, quatre ou cinq maisons. Jusqu'à ces derniers temps, il y avait eu sur ce terrain, derrière une haie clairsemée de cryptomerias, une maison d'aspect vétuste, qui passait pour avoir été longtemps habitée par quelque serviteur d'une grande famille. Un nommé Sakai, qui habitait au sommet de la butte, l'avait achetée, avait immédiatement démoli cette masure au toit de roseaux, puis déplanté et enlevé la haie de cryptomerias, enfin remplacé le tout par ces nouvelles constructions. La maison de Sôsuke se trouvait à l'extrémité du chemin, la plus éloignée du côté gauche. Placée juste en bas de la butte, elle était tant soit peu triste à habiter, mais d'autre part, comme elle était la moins rapprochée de la rue passante, elle lui avait paru devoir être relativement tranquille et c'est pourquoi, après avoir consulté sa femme, il l'avait choisie.

Voyant se terminer ce dimanche unique en sept jours, Sôsuke voulut aller vite prendre son bain, espérant avoir le temps ensuite de se faire couper les cheveux, après quoi il pensait pouvoir dîner tranquillement. Il ouvrit donc en hâte la porte grillagée de l'entrée, et entendit, dans la cuisine, un bruit de vaisselle. Au moment d'entrer, il mit le pied sur les *geta* que Koroku avait laissées là lorsqu'il les avait quittées, et comme il se baissait pour les remettre en place, Koroku lui-même apparut. Dans la cuisine, O Yone cria :

– Qui est là ? Est-ce votre frère ?

Et Sôsuke, tout en disant : « Tiens ! Tu es donc venu ? », entra dans le salon. Depuis le moment où, après avoir mis sa lettre à la poste, il était parti se promener dans le quartier de Kanda, jusqu'à celui où il était descendu de tramway pour rentrer chez soi, pas une seule fois le caractère *ko* du nom de Koroku, ne s'était dessiné dans sa tête ; de sorte qu'en apercevant Koroku, il avait éprouvé une impression assez désagréable, qui était comme un remords de conscience.

– O Yone ! O Yone ! appela-t-il.

Celle-ci, qui était dans la cuisine, la quitta, sans prendre le temps d'en refermer le *shoji*, et se montra, l'air effaré, sur le seuil du salon.

– Puisque Koroku est venu, il faudra nous donner quelque chose de bon à dîner, ordonna Sôsuke.

À cette recommandation superflue, O Yone répondit seulement :

– Mais oui, tout de suite.

Puis, sur le point de s'en aller, elle se ravisa et revint :

– Par exemple, dit-elle, Koroku san, excusez-moi de vous demander cela, mais veuillez, je vous prie, fermer les *to*[1] du salon et allumer la lampe, car en ce moment, ni moi ni Kiyo ne pouvons quitter notre ouvrage.

– Oui ! fit simplement Koroku, et il se leva pour obéir.

Dans la cuisine on entendit Kiyo qui hachait quelque chose, et en même temps le bruit que faisait de l'eau chaude ou froide en s'écoulant dans l'évier.

– Où faut-il porter cela ? fit la voix de Kiyo.

– Mademoiselle, demanda Koroku, où sont donc les ciseaux pour moucher la mèche de la lampe ?

Et l'on entendit un bruit d'eau tombant sur le feu, quelque bouillon en ébullition ayant sans doute débordé dans le foyer du *shichi rin*[2].

---

1. *To* : volets de bois pleins qui ferment la nuit les maisons japonaises. Ils font le tour des parties éclairées le jour par les shoji, s'adaptant les uns à la suite des autres dans des rainures. (NdT)

2. *Shichi rin* : petit fourneau en terre réfractaire marchant au charbon de bois, de rigueur dans les cuisines japonaises. (NdT)

Sôsuke, dans l'obscurité du salon, se chauffait les doigts au feu du *hibachi*, et le seul objet coloré qui lui apparût était la braise rouge émergeant des cendres. Alors, au sommet de la butte, se mit à jouer du piano une fille du propriétaire. Sôsuke, comme se rappelant qu'il avait quelque chose à faire, se rendit sur la véranda pour rouvrir les *amado*[1] du salon ; au-dessus des taches grises que faisaient sur le ciel les bambous *môsô* brillaient une ou deux étoiles et derrière ces bambous *môsô* s'élevait le son du piano.

3

Lorsque Sôsuke et Koroku, tenant à la main leurs *tenugui*[2], revinrent de prendre leur bain, sur une table carrée qui avait été placée au milieu du salon étaient habilement disposés les mets confectionnés par O Yone. Du foyer du *hibachi,* s'échappait une flamme de couleur sombre, et la lampe éclairait brillamment.

De la main de Sôsuke, qui, ayant approché un *zabuton* de la table, s'était assis bien à son aise à la turque, O Yone reçut *tenugui* et savon, et demanda :

– Avez-vous pris un bon bain ?

Sôsuke ne répondit que par un grognement, mais cette manière de faire, plutôt qu'à de l'impolitesse, paraissait devoir être attribuée à cette nonchalance d'esprit que produit un bain chaud.

– Il était excellent, le bain, dit Koroku en regardant O Yone, pour arranger les choses.

– Oui, mais ce qu'il y avait de monde, c'était insupportable !

Sôsuke, tout en appuyant son coude sur la table, avait prononcé ces mots d'un air de lassitude. Chaque fois que Sôsuke se rendait au bain, c'était après être rentré chez soi, de son bureau, à cette heure crépusculaire qui précède le repas du soir et qui est celle à laquelle il y a le plus d'affluence ; de sorte qu'il y avait bien deux ou trois mois qu'il n'avait pu observer à la lumière du jour la

1. *Amado* : autre nom des *to*. (NdT)
2. *Tenugui* : serviettes japonaises pour le bain. (NdT)

couleur de l'eau dans laquelle il se trempait. Il n'allait pas jusque-là, mais pour peu, à cause de cet inconvénient, il aurait bien laissé passer trois ou quatre jours sans fouler le parquet du bain public. Lorsqu'approchait le dimanche, il formait habituellement le projet de se lever de bonne heure, afin de pouvoir, une fois au moins, se tremper la tête dans une eau bien propre ; mais le dimanche venu, dans l'état d'esprit où il se trouvait, d'un homme qui ne dispose que de cette rare occasion de faire la grasse matinée, il ne manquait pas de s'attarder dans son lit, et les heures, sans se gêner, passaient. Il y renonçait alors, se disant : « Ah ! C'est vraiment trop ennuyeux ! Aujourd'hui, je m'en dispense ; mais par contre, dimanche prochain, j'irai. » Et cela se reproduisait chaque fois, d'une façon presque automatique.

– Je voudrais bien, dit Sôsuke, arriver à pouvoir prendre un bain le matin.

– Oui, plaisanta Madame, mais chaque fois que vous en avez l'occasion, vous ne manquez pas de faire le paresseux.

Quant à Koroku, il pensa à part soi, avec conviction, que c'était là un défaut que son frère avait de naissance. Bien qu'il menât lui-même la vie d'un écolier, il ne pouvait arriver à comprendre que son frère attachât tant d'importance à son dimanche. Celui-ci, au cours de ses six jours de travail sombre et déprimant, ne voyait, pour lui apporter un peu de réconfort, que cette unique journée. Aussi assignait-il à ces vingt-quatre heures la satisfaction d'un si grand nombre d'aspirations, que c'était tout au plus s'il pouvait espérer mettre à exécution deux ou trois sur dix des projets qu'il avait formés ; et que dis-je ? À peine avait-il commencé à en mettre un à exécution, qu'il se prenait à regretter le temps qu'il aurait à y consacrer ; finalement, tandis qu'il restait là sans bouger, les bras croisés, il arrivait que la journée du dimanche s'écoulât sans qu'il s'en fût aperçu. Telle était la situation qui obligeait Sôsuke, dans l'intérêt du repos de son esprit, de sa santé, de ses distractions ou bien encore de ses fantaisies, à observer la plus stricte économie d'efforts mentaux ; et s'il ne faisait rien pour Koroku, ce n'était pas qu'il ne voulût rien faire, c'était qu'il ne disposait, dans son cerveau, d'aucune capacité disponible d'action qu'il pût mettre à son service. Pour Koroku, toutefois,

c'était absolument inadmissible. D'après lui, son frère était un homme qui ne pensait qu'à ses propres commodités, et qui, lorsqu'il avait quelque loisir, au lieu de se donner la peine de lui apporter son aide ou son appui, préférait les employer à flâner en compagnie de sa femme ; au fond, il avait une nature peu affectueuse. Tel était le genre de jugement qu'il portait sur son frère.

D'ailleurs, ce n'était que depuis peu que Koroku avait commencé à penser ainsi, et à vrai dire, cela datait du début des négociations entamées avec les Saegi. Koroku, qui, du simple fait de sa jeunesse, était d'une nature impétueuse, s'était persuadé que du moment qu'il s'était adressé à son frère, les choses auraient dû être arrangées le jour même ou le lendemain ; et non seulement ce dernier avait hésité indéfiniment avant de commencer à agir, mais encore il ne s'était même pas donné la peine d'aller voir ceux à qui il avait affaire. Koroku en éprouvait un grand mécontentement.

Or, ce jour-là, lorsque après l'avoir attendu il s'était trouvé en sa présence, tandis qu'en frères qu'ils étaient ils n'avaient échangé aucune banale formule de politesse, dans la manière d'être de Sôsuke était apparue une certaine chaleur de sentiment qui fit que Koroku, remettant à plus tard ce qu'il avait désiré lui dire, lui parla, en prenant son bain avec lui, avec douceur et abandon.

Les deux frères, donc, l'esprit apaisé, se mirent à table, et O Yone, sans façon, prit place à l'un des coins. Sôsuke et Koroku vidèrent chacun deux ou trois tasses de saké[1] ; et avant qu'ils eussent commencé à manger, Sôsuke dit en riant :

– J'ai quelque chose de drôle à vous montrer.

Tirant alors de sous son kimono le *Daruma* en caoutchouc qu'il avait acheté, il le gonfla, puis le plaça sur le couvercle d'un bol pour en faire valoir les qualités particulières. O Yone et Koroku, tous les deux amusés, regardaient flotter en équilibre cette boule légère ; finalement, Koroku ayant soufflé dessus, le *Daruma* tomba sur les tatami[2], mais sans se renverser :

---

1. *Saké* : boisson fermentée japonaise – eau-de-vie de riz très légère. (NdT)
2. *Tatami* : nattes épaisses rectangulaires qui recouvrent les parquets. (NdT)

– Tenez ! Vous voyez ? dit Sôsuke.

O Yone, en femme qu'elle était, éclata de rire. Elle enleva le couvercle du baquet de riz, et tout en servant son mari, elle se tourna vers Koroku et lui dit :

– Vous avez là, n'est-ce pas, un frère bien peu sérieux.

En parlant ainsi, elle semblait plaider à demi la cause de son mari. Sôsuke, prenant en main le bol que lui présentait sa femme et sans un mot pour se défendre de cette accusation, se mit à manger. Koroku, lui aussi, correctement prit ses baguettes.

Le *Daruma* n'occupa pas davantage la conversation, mais celle-ci garda jusqu'à la fin du repas le ton de bonne grâce et de cordialité que cet incident lui avait donné au début. Enfin, Koroku, lui donnant un nouveau tour, fit cette remarque :

– À propos, quelle terrible chose est arrivée à Itô san !

Lorsque Sôsuke, cinq ou six jours auparavant, avait lu le *gogai*[1] qui relatait l'assassinat du prince Itô, il était venu dans la cuisine où travaillait O Yone, et lui ayant dit : « Quelle affaire ! On a assassiné Itô san ! » avait déposé sur son tablier le *gogai* qu'il tenait à la main, puis était rentré dans le cabinet de travail. D'après le ton sur lequel il avait prononcé ces paroles, cette nouvelle l'avait laissé plutôt calme. « Voilà bien votre façon d'annoncer une chose terrible sur un ton de voix qui n'y correspond en aucune façon ! » Telle avait été l'observation qu'O Yone était venue lui faire ensuite tout exprès, à moitié en plaisantant. Dans la suite, chaque jour, paraissaient dans le journal, au sujet de l'affaire du prince Itô, jamais moins de cinq ou six articles ; mais cela semblait laisser Sôsuke indifférent au point que l'on pouvait se demander si seulement il y jetait les yeux. Le soir, au moment de son retour, lorsque O Yone lui servait son dîner, il lui arrivait de lui demander : « Est-ce qu'aujourd'hui encore, il y a quelque chose au sujet d'Itô san ? » Et alors, il lui faisait une réponse dans ce goût : « Hum ! Oui, pas mal ! » ; si bien que si elle ne retirait pas de la poche de son mari, pour le lire plus tard, le journal du matin qui y était plié, elle ne pouvait connaître ce qui en avait été publié ce

1. *Gogai* : suppléments édités par les journaux en cas d'événements sensationnels. (NdT)

jour-là. En somme, pour O Yone, au retour de son mari, le prince Itô était un moyen d'amorcer la conversation avec lui, mais si celui-ci ne se montrait pas disposé à continuer sur ce sujet, elle n'éprouvait pas non plus le désir de le développer. Aussi, pour l'un et l'autre, pendant tout le temps qui s'était écoulé entre le moment où avait paru le *gogai* et celui où, ce soir-là, Koroku en avait parlé, cette affaire qui était en train de remuer tout l'univers n'avait présenté aucun intérêt.

– Comment donc a-t-il été assassiné ? demanda O Yone à Koroku de la même façon qu'elle l'avait demandé à Sôsuke le jour où elle avait lu le *gogai*.

– Il a reçu... pan ! pan !... plusieurs balles de revolver, répondit naïvement Koroku.

– Oui, mais enfin, pourquoi donc a-t-il été assassiné ?

Le visage de Koroku exprima son ignorance des détails de l'affaire. Sôsuke, sur un ton bien tranquille, dit alors :

– Eh, parbleu ! C'était son destin !

En même temps, il se délectait à boire le thé dont était rempli son bol. Mais O Yone, que cette réponse, sans doute, ne satisfaisait pas, demanda :

– Et pourquoi encore était-il allé en Mandchourie ?

– En effet, pourquoi ? dit Sôsuke, qui, le ventre bien garni, avait l'apparence d'un homme pleinement satisfait.

– C'est qu'il avait quelque mission secrète à remplir en Russie, dit Koroku avec un visage sérieux.

– Vraiment ? dit O Yone. Tout de même, c'est désagréable, ne trouvez-vous pas ? Qu'il ait été tué !

– Pour un pauvre bougre dans mon genre être assassiné, c'est désagréable, mais pour un homme comme Itô san, être allé à Harbin et y avoir été assassiné, c'est plutôt une chose heureuse, opina Sôsuke, prononçant pour la première fois à ce sujet des paroles ayant quelque couleur.

– Eh là ! Pourquoi donc ? demanda O Yone.

– Pourquoi ? Mais parce que, du fait qu'il a été assassiné, il va pouvoir devenir un héros dans l'histoire, tandis que s'il était mort d'une façon ordinaire, rendez-vous compte, cela n'aurait pas été la même chose.

– En vérité ! dit Koroku, tant soit peu admiratif, il se pourrait bien qu'il en fût ainsi, en effet.

Et un moment après :

– Quoiqu'il en soit, la Mandchourie, Harbin, etc., sont des endroits bien agités, et quant à moi, je ne sais pas, mais ils me font l'effet d'être bien dangereux.

– C'est que là se donnent rendez-vous des gens de toutes sortes.

O Yone regarda son mari tandis qu'il donnait cette réponse et fit une drôle de figure. Sôsuke parut s'en apercevoir :

– Allons, dit-il, tu feras bien de desservir, et l'ayant ainsi pressée de faire son ouvrage, il ramassa sur le tatami le *Daruma* de tout à l'heure et le plaça sur l'extrémité de son index :

– C'est vraiment étrange, dit-il, et je me demande comment on a pu si bien l'équilibrer.

Kiyo étant venue de la cuisine pour enlever, avec la table, les assiettes et les bols qui, au cours du dîner, y avaient été dispersés, et O Yone s'étant rendue ensuite dans la pièce voisine pour renouveler le thé de la théière, les deux frères se trouvèrent en tête-à-tête.

– Ah ! dit Sôsuke, c'est plus propre maintenant ; vraiment, quand on a fini de manger, tout cela est peu ragoûtant.

Et son visage exprimait l'absence de tout regret de la table qui avait servi au repas. Du côté de la cuisine, on entendait le rire ininterrompu de Kiyo.

– Qu'y a-t-il donc de si drôle, Kiyo ? fit la voix d'O Yone qui lui parlait à travers le *shoji*.

– Hé ! répondit Kiyo, et de nouveau, elle éclata de rire.

Les deux frères, sans rien dire, prêtaient à demi l'oreille aux éclats de rire de la servante.

Au bout d'un moment, O Yone reparut, portant dans ses deux mains une assiette de gâteaux et un plateau de thé. D'une grande théière ornée de grappes de glycine, elle versa de ce *bancha*[1], qui n'a aucun effet sur l'estomac, ni sur le cerveau, dans des tasses aussi grandes que des bols, qu'elle plaça devant chacun d'eux.

---

1. *Bancha* : thé que l'on boit à la fin du repas. (NdT)

– Qu'a-t-elle donc à rire ainsi ? lui demanda son mari, qui, au lieu de la regarder, en lui parlant, reluquait plutôt dans la direction de l'assiette aux gâteaux.

– C'est parce que vous avez mis si drôlement sur le bout de votre doigt ce jouet que vous avez acheté, vous qui n'avez pas d'enfant.

Sôsuke, comme s'il n'avait pas prêté attention à ces paroles, dit sur un ton léger :

– Vraiment ?

Mais ensuite, complétant à loisir sa réponse :

– Et pourtant, dit-il en ayant l'air de goûter soi-même ses propres paroles, nous avons eu autrefois un enfant.

En même temps, il leva vers sa femme des yeux humectés de larmes. O Yone, alors, cessa complètement de parler.

Un instant après, se tournant du côté de Koroku, elle lui adressa ainsi la parole :

– Ne voulez-vous pas manger de ces gâteaux ?

– Mais si, j'en veux bien, répondit Koroku.

Mais elle ne l'écouta pas, et finalement se retira dans la salle à manger. De nouveau, les deux frères se trouvèrent en tête-à-tête.

Cette extrémité de la partie accidentée de la ville se trouvait à près de vingt minutes, à pied, du terminus du tramway, et bien qu'on fût seulement au commencement de la soirée, les environs étaient d'une tranquillité inusitée. De temps en temps retentissaient nettement, dans la rue, des bruits de *geta* à lames minces, et la fraîcheur de la nuit se faisait sentir de plus en plus. Sôsuke, qui avait enfoncé ses mains sous son vêtement, dit alors :

– Dans la journée, il fait chaud, mais le soir, le froid arrive bien vite. Est-ce que vos dortoirs ont déjà le chauffage à la vapeur ?

– Non, pas encore ; tant qu'il ne fait pas très froid, dans les écoles, on ne chauffe pas, que ce soit à la vapeur ou autrement.

– Vraiment ? Mais alors, vous devez geler ?

– Hé ! S'il ne s'agissait que d'avoir froid, ce serait là le cadet de mes soucis !

Ces mots prononcés, Koroku resta un peu hésitant, puis, se décidant enfin :

– Mon frère, dit-il, eh bien, que devient donc cette question des Saegi ? Lorsque j'en ai parlé à ma belle-sœur, aujourd'hui, elle m'a dit que tu leur avais écrit ?

– Oui, je leur ai adressé une lettre en effet ; d'ici deux ou trois jours, sans doute, ils me répondront quelque chose, et alors, je compte aller les voir, ou agir, d'une façon ou d'une autre.

Koroku, à part soi, ne se lassait pas de considérer l'attitude détachée de son frère ; toutefois, dans la manière d'être de celui-ci, il ne discernait aucune pointe acérée propre à exciter délibérément la rage d'autrui, ni quoi que ce fût d'assez vil pour ne penser qu'à son propre intérêt. Aussi, ne se sentant pas le courage de se porter sur lui à une attaque violente, il lui dit simplement :

– Ainsi donc, jusqu'à aujourd'hui, tu as laissé les choses en état ? – Se contentant ainsi de bien établir la vérité.

– Hum ! En vérité, je suis sans excuse ; j'ai tout laissé tel quel, et c'est à peine si j'ai pu aujourd'hui écrire cette lettre ; vraiment, il n'y a rien à faire avec cette neurasthénie dont je souffre depuis quelque temps.

Il parlait sérieusement. Koroku eut un sourire amer.

– S'il n'y a rien à espérer, je pense que je n'ai qu'à quitter mon école et à partir pour la Corée ou la Mandchourie.

– La Mandchourie ou la Corée ? Voilà qui serait vraiment prendre un parti désespéré ; mais ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu éprouvais de l'aversion pour les pays agités comme la Corée et la Mandchourie ?

Leur discussion continua à évoluer dans le même cercle, sans aboutir à rien de positif. Sôsuke dit enfin :

– Allons, c'est bon, ne te fais pas tant de soucis, qui sait comment cela tournera ? De toute façon dès que j'aurai leur réponse, je t'en informerai, et alors nous en reparlerons.

Ainsi se termina leur entretien à ce sujet.

Koroku, au moment de s'en aller, jeta un coup d'œil dans la salle à manger. O Yone était là, inoccupée et installée auprès du long *hibachi*.

– Au revoir, ma sœur, lui cria-t-il.

– Eh là, vous partez ? répondit-elle.

Et en disant ces mots, elle se décida à se lever et à venir.

4

La réponse des Saegi, dont l'attente faisait tant souffrir Koroku, arriva, comme il était prévu, deux ou trois jours après. Bien que très courte et pouvant facilement tenir sur une carte postale, elle était soigneusement insérée dans une enveloppe, avec un timbre de trois sen, et n'était écrite que de la main de la tante.

À son retour du bureau, Sôsuke, ayant péniblement quitté, pour un autre, son vêtement de travail à manches étroites, s'était à peine assis auprès du *hibachi* qu'il aperçut, sortant du tiroir d'une longueur d'un pouce, une enveloppe qui avait été placée là à dessein. Il but une gorgée du *bancha* que lui avait versé O Yone, et tout de suite la décacheta.

– Oh ! dit-il tout en lisant, Yasu san est parti pour Kôbe.

– Quand donc ? demanda O Yone, demeurant dans la position où elle se trouvait quand elle avait placé le bol devant son mari.

– Quand ? On ne le dit pas, mais comme il est écrit qu'avant peu il sera de retour à Tokyo, il va sans doute revenir tout de suite.

– Avant peu... C'est votre tante qui le dit, n'est-ce pas ?

Sôsuke, qu'il fût ou non de l'avis de sa femme, n'en fit rien voir ; ayant replié la lettre qu'il venait de lire, il la lança au loin, comme s'il ne voulait plus la voir, puis, l'air contrarié, caressa de la main son menton, qu'une barbe de quatre à cinq jours rendait rugueux.

Tout de suite, O Yone ramassa la lettre, et, sans paraître autrement désirer la lire, la laissa sur ses genoux, et regarda son mari.

– Avant peu, il sera de retour... Et ensuite ? demanda-t-elle.

– Lorsqu'il sera de retour, je lui parlerai, et t'en donnerai des nouvelles.

– Avant peu... vraiment, ce n'est pas bien précis ; et elle ne dit pas quand il rentrera ?

– Non.

O Yone, par acquit de conscience, ouvrit alors pour la première fois la lettre qui était sur ses genoux, et la lut ; puis elle la replia.

– S'il vous plaît, l'enveloppe, dit-elle en tendant la main vers son mari.

Sôsuke, prenant l'enveloppe bleue qui se trouvait prise entre lui et le *hibachi*, la passa à sa femme. O Yone, soufflant à l'intérieur pour la gonfler, y introduisit la lettre, après quoi, elle se rendit dans la cuisine.

Sôsuke ne se préoccupa pas davantage de cette lettre. Il se rappelait ce qu'un de ses collègues du bureau lui avait dit, ce jour-là, avoir rencontré, près de Shimbashi, le maréchal anglais Kitchener. « Il semble, se disait-il, que les gens arrivés à une telle situation, soient faits de telle sorte, que quel que soit le point du monde où ils se rendent, ils y causent de l'agitation. Peut-être bien est-ce là un don qu'ils ont reçu en naissant. Quand je considère le sort auquel, si péniblement, m'a conduit mon passé, et l'avenir qui, par la suite, paraît devoir se développer pour moi, si je compare à ma personne, celle d'un homme comme Kitchener, je vois entre nous une différence si vaste, que j'ai peine à admettre que nous appartenons à la même humanité. »

Tout en réfléchissant ainsi, Sôsuke ne cessait de fumer. Depuis la fin de l'après-midi, au dehors, le vent, qui soufflait avec vacarme, semblait être venu tout exprès de très loin pour assaillir la maison. De temps en temps, tout bruit cessait, et ces intervalles de silence produisaient une impression encore plus triste que lorsque le vent faisait rage. Sôsuke, les bras croisés, pensait qu'approchait doucement la saison où commencent à tinter les cloches qui annoncent les incendies.

Allant voir à la cuisine, il y trouva sa femme en train d'activer le feu du *shichi rin* pour y faire griller des tranches de poisson. Kiyo, penchée près de l'évier, lavait des condiments. Toutes deux, entièrement absorbées par l'accomplissement de leur besogne, restaient sans parler. Sôsuke, laissant le *shoji* ouvert, demeura un instant à écouter grésiller le jus ou la graisse qui s'écoulait du poisson ; puis, sans une parole, referma le *shoji*, et s'en retourna

s'asseoir à la même place qu'auparavant. Quant à Madame, elle ne détourna pas les yeux de son poisson.

Lorsqu'après avoir fini de dîner, les deux époux se trouvèrent face à face, séparés par le *hibachi*, O Yone se reprit à dire :

– Vraiment, cette question des Saegi, c'est bien ennuyeux.

– Mais nous n'y pouvons rien, et il n'y a sans doute rien d'autre à faire que d'attendre que Yasu san soit revenu de Kôbe.

– Est-ce qu'il ne serait pas bon, auparavant, d'aller voir votre tante et de lui parler ?

– Peut-être, mais nous en aurons bientôt des nouvelles, et jusque-là je compte laisser cette affaire de côté.

– Koroku va être furieux ; est-ce que cela ne fait rien ?

En insistant à dessein, O Yone souriait légèrement. Sôsuke, l'air méprisant, piqua son cure-dent dans le col de son kimono.

Après un intervalle d'une journée, Sôsuke fit connaître à Koroku la réponse des Saegi. À la fin de la lettre, suivant son habitude invariable, il avait ajouté quelques mots dont le sens était que prochainement les choses s'arrangeraient. Il eut alors l'impression que pour le moment ses épaules étaient débarrassées du poids de cette affaire. Avec le visage d'un homme qui pense qu'en attendant que la suite des événements vienne de nouveau le placer devant une situation embarrassante, le moins ennuyeux et le mieux était d'oublier, chaque jour il se rendait à son bureau et en revenait. Il rentrait tard et, une fois à la maison, il entreprenait rarement cette chose si difficile, qui consistait à sortir encore. Il n'avait presque jamais de visiteurs, et il lui arrivait même, lorsqu'il n'avait pas besoin d'elle, de laisser se coucher Kiyo avant dix heures. Les deux époux se retrouvaient donc tous les soirs de chaque côté du même *hibashi*, après dîner, et causaient là pendant une heure environ. Leurs sujets de conversation étaient en rapport avec leur genre d'existence. Pourtant, pas une seule fois encore, de douloureux propos au sujet de leur vie difficile, concernant par exemple le problème de faire face, à la fin du mois, à la note du marchand de riz, n'étaient montés à leurs lèvres. Bien entendu, ils ne se communiquaient aucune appréciation sur les nouveaux romans ou sur tout autre sujet littéraire, et il n'y avait presque

jamais entre eux cet échange de paroles fleuries, qui d'habitude, entre homme et femme, voltigent comme des éphémères. Ce n'était pas qu'ils fussent encore très âgés, mais déjà était passé pour eux le temps de tels propos et, chaque jour, leurs façons réciproques devenaient plus simples. De plus, il semblait que, rapprochés dès l'origine l'un de l'autre par un manque commun de qualités brillantes, leur union devait les conduire à des relations conjugales conformes aux coutumes qui règlent l'existence des personnes les plus ordinaires.

À observer superficiellement ces deux époux, il était impossible de remarquer entre eux la moindre tendance à attacher trop d'importance aux choses, et leur attitude dans cette affaire de Koroku ne pouvait que confirmer un tel jugement. O Yone, jouant son rôle de femme, seulement une ou deux fois encore, donna cet avertissement à son mari :

– Est-ce que Yasu san n'est pas encore de retour ? Vous pourriez peut-être, dimanche prochain, par exemple, aller voir un peu jusqu'à Bancho ?

– Hum ! Je ferais peut-être bien d'y aller, en effet.

Tel était le genre de réponse que lui faisait Sôsuke. Lorsqu'arrivait ce dimanche, au cours duquel il avait pensé qu'il ferait peut-être bien d'y aller, il s'en tirait en faisant comme s'il l'avait complètement oublié, et O Yone, voyant cela, ne se montrait nullement disposée à insister auprès de lui. S'il faisait beau, elle l'engageait à aller faire un tour de promenade, et s'il pleuvait, ou s'il ventait :

– C'est bien heureux, disait-elle, que ce soit dimanche, aujourd'hui.

Heureusement, dans la suite, pas une fois ne revint Koroku. Ce jeune homme avait une nature nerveuse, qui le faisait se donner entièrement à une idée, et par sa façon de s'entêter à sa réalisation, il ressemblait beaucoup à Sôsuke, à l'époque où celui-ci était étudiant. Mais par contre, si par hasard il changeait d'avis, il se retournait complètement, comme s'il avait tout à fait oublié son attitude de la veille, et montrait le visage d'un homme parfaitement détaché. Par la première de ces particularités seulement, ils étaient frères, et le

cadet était la reproduction exacte du Sôsuke d'autrefois. De plus, son cerveau étant relativement clair, soit qu'il adaptât exactement ses sensations aux voies de la raison, soit qu'il leur opposât la barrière du raisonnement, non seulement il n'admettait pas que les choses se passassent autrement que dans un ordre logique, mais encore, une fois cet ordre logique déterminé dans son esprit, il vivait dans la fièvre tant qu'il n'avait pas été réalisé. D'autre part, relativement vigoureux de tempérament, il mettait dans ses actions toute l'ardeur de sa jeune énergie.

Chaque fois que Sôsuke se trouvait en présence de son frère cadet, il éprouvait l'intolérable impression de voir ressuscitée et agissant devant lui, sa personnalité d'autrefois ; il ressentait alors, tantôt de l'anxiété, et tantôt de l'amertume. Dans de telles occasions, il lui arrivait de se demander si le ciel n'avait pas tout exprès placé Koroku devant lui pour lui rappeler, le plus souvent possible, sa conduite obstinée d'autrefois ; et il en éprouvait une vive frayeur. Réfléchissant que peut-être ce jeune homme, en venant au monde, avait été voué à un sort exactement semblable au sien, il en était soucieux, et même, quelquefois, plus que soucieux, triste.

Cependant, jusqu'à ce jour, il ne lui était jamais arrivé d'adresser à Koroku quoi que ce fût qui pût ressembler à une admonestation, ni de lui donner un seul avertissement au sujet de son avenir, et ses manières vis-à-vis de son frère cadet étaient toutes ordinaires et banales. De même que son existence actuelle était effondrée à un point que l'on n'aurait pu supposer chez un homme ayant un tel passé, ainsi dans sa façon de traiter son frère cadet, l'attitude d'un aîné ayant ce passé et ayant subi des expériences de nature à le rendre notoire, ne se manifestait pas facilement.

Entre Sôsuke et Koroku, deux autres garçons s'étaient trouvés intercalés, mais tous les deux étaient morts en bas âge, et il y avait entre eux une différence de dix ans. De plus, Sôsuke, à la suite de certaines circonstances, était allé faire à Kyoto ses premières années d'études supérieures, de sorte qu'il n'avait vécu tous les jours en compagnie de Koroku que jusqu'à ce que celui-ci eut atteint l'âge de douze ou treize ans. Sôsuke se souvenait encore

très bien du petit mauvais sujet, entêté et indocile, qu'était alors Koroku. À cette époque, leur père vivait encore et la situation de leur famille n'était pas mauvaise ; on entretenait un traîneur de pousse-pousse qui était logé dans les communs de la maison, et l'on vivait largement. Ce traîneur de pousse-pousse avait un fils, d'environ trois ans plus jeune que Koroku, qui était son habituel compagnon de jeux. Un jour d'été, par un beau soleil, ayant attaché au bout d'une longue perche un sac de gâteaux, ils étaient en train, au pied d'un grand kaki, de faire la chasse aux cigales, lorsque Sôsuke, qui les observait, cria au petit compagnon de Koroku :

– Ken bô ! À rester ainsi la tête exposée au soleil, tu vas attraper le choléra ! Tiens ! Coiffe-toi de cela !

Et il lui donna un vieux chapeau d'été de Koroku. Mais celui-ci, piqué au vif de ce que son frère disposât ainsi délibérément d'un objet lui appartenant, arracha ce chapeau de paille à Ken bô, le jeta à terre, courut dessus, et le piétina jusqu'à ce qu'il fût complètement écrabouillé. Sôsuke, pieds nus, sauta au bas de la véranda, et se mit à boxer la tête de Koroku. Depuis lors, à ses yeux, son jeune frère était toujours apparu comme un détestable petit garçon.

Au cours de sa deuxième année d'études, Sôsuke fut obligé de se retirer de l'Université, sans qu'il lui fût possible de rentrer chez son père à Tokyo. De Kyoto, il se rendit donc directement à Hiroshima, et lorsqu'il eut séjourné dans cette ville la moitié d'une année, son père mourut. Il avait perdu sa mère six ans plus tôt, et il n'y avait plus, avec Koroku, qui avait atteint l'âge de seize ans, qu'une concubine âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans.

Sôsuke, après sa longue absence, arriva à Tokyo, sur un télégramme des Saegi, après les obsèques, et entreprit de mettre en ordre les affaires de sa famille. Au cours de l'enquête à laquelle il se livra à cette occasion, il s'aperçut peu à peu que la fortune de son père, contrairement à ce qu'il avait supposé, était très réduite, et que par contre, ses dettes, qu'il avait cru inexistantes, étaient considérables, ce dont il fut très surpris. Ayant eu une conversation à ce sujet avec son oncle Saegi, ils en vinrent à conclure qu'il n'y avait pas d'autre ressource que de vendre la maison ; et comme il

ne pouvait être question de trouver immédiatement un acquéreur, Sosûke eut recours à Saegi pour qu'il lui procurât, par un expédient quelconque, une aide pécuniaire momentanée. Ce Saegi était un homme d'affaires qui avait tenté, mais sans succès, toutes sortes d'entreprises ; en d'autres termes, c'était un spéculateur fort aventureux. À l'époque où Sôsuke se trouvait à Tokyo, il avait souvent entrepris son père, lui promettant merveilles, et par ce moyen lui soutirant de l'argent. Quant au père de Sôsuke lui-même, peut-être était-il aussi un homme intéressé ; quoi qu'il en fût, les sommes d'argent qu'il avait placées de cette manière dans les affaires de Saegi, n'étaient pas négligeables.

Au moment de la mort du père de Sôsuke, la situation de fortune de son oncle n'était pas grandement différente de ce qu'elle avait été à l'origine ; il y avait les obligations qu'il avait contractées vis-à-vis de son père, avant sa mort, et de plus, il paraissait capable, si les circonstances le commandaient, d'une certaine libéralité. Il se chargea donc volontiers de tout régler, moyennant quoi, Sôsuke s'en rapporta entièrement à lui pour tout ce qui concernait la vente de sa propriété. Pour exprimer la situation brièvement, il apparaissait qu'en rémunération du service qu'il lui avait rendu par sa prompte aide pécuniaire, Sôsuke lui offrait la disposition de sa maison et de son terrain.

De toutes façons, avait dit l'oncle, opérer une telle vente sans bien connaître l'acquéreur, serait s'exposer à une perte. Quant à l'ameublement, les objets importants seuls furent conservés, et ceux qui n'avaient pas de valeur furent vendus en bloc. On mit à part seulement cinq ou six *kakemono* et douze ou treize bibelots pour lesquels on devait, à loisir, chercher des amateurs, sans quoi, avait dit l'oncle, on ferait une mauvaise opération. Sôsuke, se rendant à cet avis, le pria de prendre tous ces objets sous sa garde. Lorsque tous les comptes furent réglés, il se trouva disposer d'une somme liquide d'environ deux mille yen. Il vint à l'idée de Sôsuke qu'il devait en consacrer une certaine part à constituer un fonds d'études pour Koroku. Il pensa toutefois que s'il prenait le parti d'envoyer dans ce but de l'argent tous les mois, étant donnée la situation précaire dans laquelle il se trouvait alors, il y avait des

chances pour qu'il lui devînt très difficile de mettre à exécution cet arrangement. Aussi, si pénible que cela lui fût, il se décida à remettre à son oncle la moitié de cette somme, en le priant de faire pour le mieux. Si lui-même avait échoué à moitié route, du moins désirait-il que son cadet arrivât à quelque chose ; une fois ces mille *yen* épuisés, il verrait à s'en préoccuper et trouverait sans doute à les renouveler. Ce fut avec cet espoir peu étayé qu'il s'en retourna à Hiroshima.

Au bout d'une demi-année, il reçut une lettre de la main de son oncle qui lui mandait d'avoir à se tranquilliser, car il avait réussi à vendre la maison ; mais combien l'avait-il vendue ? De cela, il ne lui disait absolument rien. Lorsque par retour du courrier, il le lui eut demandé, dans la réponse qui lui parvint deux semaines plus tard, l'oncle s'exprimait ainsi :

« La somme obtenue ayant largement suffi à payer tout ce qui était dû, vous ferez bien de ne vous faire aucun souci à ce sujet. »

Sôsuke ne fut pas peu mécontent de cette réponse, et, comme dans cette même lettre, se trouvaient ces mots : « Quant aux détails, lors de notre première entrevue, etc., etc. », il pensa à se rendre immédiatement à Tokyo, et à demi désireux de la consulter, mit sa femme au courant de la situation. Celle-ci, l'air ennuyé, lui dit : « Oui, mais comme il vous est impossible d'y aller, il n'y a rien d'autre à faire » ; puis elle eut son léger sourire habituel. Sôsuke, à cet avis obtenu pour la première fois de sa femme, se mit à réfléchir un moment, les bras croisés. Constatant qu'aucun expédient, dans la situation où il se trouvait, ne pouvait lui permettre de s'en tirer, et qu'il était absolument lié par les circonstances, il finit par s'en tenir là.

Incapable donc de rien faire d'autre, trois ou quatre fois encore, il échangea des lettres avec son oncle, mais le résultat en était toujours le même : chaque fois, comme une phrase stéréotypée, revenait seulement ce : « Un de ces jours, lors de notre première entrevue..., etc. »

– Décidément, il n'y a rien à faire, dit-il à O Yone avec un visage courroucé.

Trois mois plus tard, les circonstances étant enfin devenues plus favorables, il se disposait à partir pour Tokyo avec O Yone,

lorsque, s'étant senti souffrant et s'étant couché, il avait vu son indisposition se muer en fièvre typhoïde ; après avoir dû rester au lit plus de soixante jours, il s'était trouvé, pendant environ trente jours, dans un état de faiblesse qui ne lui permettait pas de s'acquitter de ses fonctions d'une manière satisfaisante.

À peine Sôsuke fut-il remis de cette maladie, qu'il fut obligé de quitter Hiroshima pour se rendre à Fukuoka. Comme il réfléchissait qu'au moment d'accomplir ce changement de résidence, l'occasion était bonne pour lui de se rendre un peu à Tokyo, il en fut encore empêché par toutes sortes de circonstances, et finalement, sans avoir pu mettre ce projet à exécution, il dut confier son destin à la direction vers laquelle courait le train qui s'éloignait de la capitale. À cette époque, il avait presque complètement dépensé l'argent qu'au moment de fermer sa maison, il avait emporté de Tokyo. Son existence à Fukuoka, pendant à peu près deux ans, ne fut qu'une lutte douloureuse. À l'époque où, comme étudiant, il vivait à Kyoto, il obtenait de son père, sous des prétextes divers et chaque fois qu'il en avait envie, à titre de frais d'études, des sommes importantes qu'il dépensait suivant son bon plaisir ; se rappelant ce passé, il le comparait à sa situation actuelle, et restait terrifié du degré de contrainte où l'avait conduit son destin.

Un jour, évoquant cette période printanière de sa vie d'autrefois, il s'était dit : « Alors, j'avais donc atteint l'apogée de ma prospérité ? » et pour la première fois, de ses yeux désabusés, il avait contemplé une brume lointaine. Lorsqu'il éprouvait par trop de peine :

– O Yone, disait-il, voilà longtemps que nous avons laissé cette affaire à l'abandon, si j'essayais encore d'en parler à Tokyo ?

O Yone, évidemment, ne le contredisait pas, mais, le regard dirigé vers la terre, elle répondait seulement sur un ton navré :

– C'est bien inutile, voyons ! D'ailleurs, il n'y a aucune confiance à avoir en votre oncle.

– Lui, peut-être, n'a pas confiance en moi ; et quant à moi, je n'ai en effet aucune confiance en lui.

En parlant ainsi, Sôsuke se rebiffait, mais, lorsqu'il observait l'air découragé que prenait O Yone, son courage, aussitôt, semblait

brisé. Un tel dialogue, à l'origine, se reproduisait entre eux, une ou deux fois par mois, puis, une fois tous les deux mois, et enfin, ils en vinrent à ne soulever cette question qu'une fois seulement par trimestre. Sôsuke en arriva un jour à déclarer :

– Cela ira bien après tout, si seulement il fait quelque chose pour Koroku ; quant au reste, lorsque j'irai à Tokyo, je le verrai et lui parlerai, n'est-ce pas, O Yone ? Ne trouves-tu pas que cela peut aller ainsi ?

– Mais oui, répondit O Yone, comme cela, c'est très bien.

Ainsi en vint finalement Sôsuke à laisser complètement de côté cette affaire Saegi. Quant à la question de l'aide à obtenir pour Koroku, Sôsuke réfléchissait que, même en considération de son propre passé, elle ne pouvait faire l'objet d'une simple demande de service à son oncle ; en conséquence, pas une seule fois, depuis le commencement, il n'avait entamé par écrit de négociations à ce sujet. De temps en temps, il recevait des lettres de Koroku, mais elles étaient extrêmement courtes, et pour la plupart, tout à fait formalistes. Sôsuke ne se rappelait Koroku que tel qu'il l'avait vu à Tokyo, au moment de la mort de son père, et ne se le représentait encore que comme un enfant dépourvu de tout altruisme ; l'idée ne lui venait donc évidemment pas de le charger de négocier à sa place avec son oncle.

Les deux époux, tels deux êtres transis de froid dans un monde sans soleil, qui se tiendraient embrassés pour se procurer mutuellement un peu de chaleur, vivaient en ne comptant, comme soutien dans l'existence, que l'un sur l'autre. Aux heures douloureuses, O Yone répétait invariablement à Sôsuke :

– Tout de même ! Il n'y a rien à faire !

Et Sôsuke disait à O Yone :

– Ayons de la patience !

Entre eux deux étaient sans cesse en action soit la résignation, soit la patience ; pas la moindre lueur d'avenir ou d'espoir ne semblait briller pour eux ; ils ne parlaient pas trop du passé, et même, dans certaines occasions, il leur arrivait, comme d'un commun accord, d'éviter d'en parler. Quelquefois, O Yone, pour consoler son mari, lui disait :

– Avant peu, pour sûr, il va nous arriver quelque chose d'agréable, il est impossible que nous continuions ainsi à n'avoir que du malheur.

Il semblait alors à Sôsuke que c'était la langue empoisonnée de son destin qui empruntait, pour se moquer de lui, la bouche de son épouse au cœur dévoué. Lorsque cela arrivait, Sôsuke ne répondait rien et se contentait de sourire avec amertume. Et si O Yone, sans se rendre compte de ce qu'il éprouvait, voulait ajouter quelques mots, il se décidait à l'apostropher ainsi :

– Ne vois-tu donc pas que nous sommes des gens qui n'avons aucun droit de compter sur quoi que ce soit d'heureux ?

Et alors, sa femme, comprenant enfin, finissait par rester bouche close. Restant alors silencieux en face l'un de l'autre, ils se sentaient retomber tout à coup au fond du gouffre sombre et profond qu'au temps passé, ils avaient creusé de leurs mains. Avec la conscience d'avoir, par leur propre faute, gâché leur propre avenir, ils acceptaient de marcher, la main dans la main, résignés à ne jamais entrevoir sur leur route la moindre perspective aux couleurs brillantes. Même au sujet de ce qu'ils pouvaient attendre de cette vente par leur oncle de leur terrain et de leur maison, ils ne s'étaient pas fait de grandes illusions. De temps en temps, Sôsuke, comme s'il lui venait une idée, faisait cette réflexion : « Tout de même, si la vente a été effectuée au cours de ces temps derniers, elle a dû produire une somme double de celle que mon oncle m'avait procurée ; c'est vraiment trop bête ! » Et O Yone, avec un sourire triste, lui disait :

– Encore cette propriété ? Mais vous pensez donc toujours à la même chose ? Et pourtant, n'avez-vous pas dit à votre oncle que vous vous en rapportiez à lui pour qu'en toutes choses il fît pour le mieux ?

– Eh bien mais, disait Sôsuke, pouvais-je faire autrement ? Et si je n'avais pas, alors, agi ainsi, je ne serais arrivé à rien, n'est-il pas vrai ?

– C'est pourquoi, reprenait O Yone, je me demande si votre oncle n'a pas compris qu'en échange de cet argent, vous lui laissiez la disposition du terrain et de la maison.

À ces mots Sôsuke pensait à part soi qu'il y avait une certaine logique dans la manière dont son oncle avait mené l'affaire, mais tout haut, comme plaidant une cause, il répliquait :

– Mais est-ce qu'il n'a pas eu tort de comprendre la chose ainsi ?

Pour eux, d'ailleurs, à chaque occasion, cette affaire allait s'éloignant de plus en plus vers l'arrière-plan.

À la fin de la deuxième année de cette existence à la fois triste et unie des deux époux, Sôsuke rencontra inopinément un de ses anciens camarades, du nom de Sugiwara, avec qui, au temps où il était étudiant, il avait vécu dans les termes de l'amitié la plus intime. Sugiwara, après avoir terminé ses études avec succès, avait satisfait à l'examen des fonctionnaires civils de la catégorie supérieure et déjà reçu un poste dans un certain ministère. Il était parti de Tokyo pour remplir une mission officielle à Saga et à Fukuoka. Sôsuke savait fort bien, pour l'avoir lu dans les journaux locaux, quel jour il était arrivé et où il était descendu ; mais, considérant sa situation de fruit sec, il redoutait de se voir humilié devant ce camarade qui avait réussi. Et comme, de plus, il avait des raisons particulières pour éviter l'occasion de rencontrer un ami du temps où il poursuivait ses études, il n'avait pas éprouvé la moindre envie d'aller lui rendre visite à son hôtel.

Or, Sugiwara, de son côté, par suite d'un singulier concours de circonstances, était venu à savoir que Sôsuke végétait en ce lieu, et il désirait vivement le rencontrer. Sôsuke fut obligé de s'incliner ; et ce fut grâce à l'influence de Sugiwara qu'il obtint d'être transféré de Fukuoka à Tokyo. Lorsque lui parvint la lettre de Sugiwara qui lui annonçait que tout était arrangé, Sôsuke, déposant ses baguettes, dit à sa femme :

– O Yone, nous allons pouvoir aller à Tokyo.

– Voilà qui est parfait ! fit O Yone en regardant son mari.

Les deux ou trois semaines qui suivirent leur arrivée à Tokyo passèrent comme un éclair. Ayant à installer un nouveau logis et se mettre à une nouvelle besogne, absorbés qu'ils étaient le plus souvent par des occupations pressantes, et, de plus, vivement impressionnés par l'agitation trépidante dont ils étaient entourés dans la capitale, nuit et jour, ils n'avaient pas le loisir de réfléchir

attentivement à quoi que ce fût ; et d'ailleurs, ils ne disposaient pas du jugement qui leur eût permis de mener à bien une tâche quelconque.

Lorsque par le train du soir, ils étaient arrivés à la gare de Shimbashi, Sôsuke, en revoyant là, après si longtemps, son oncle et sa tante, ne pouvait, sans doute à cause de l'éclairage, distinguer nettement leurs visages. Par suite d'un incident qui s'était produit en cours de route, le train, par extraordinaire, se trouvait en retard d'environ trente minutes, et les Saegi, fatigués d'attendre, semblèrent en rejeter la faute sur Sôsuke ; les paroles qu'à cette occasion celui-ci s'entendit adresser par sa tante, formaient cette phrase :

– Oh ! Sô san, comme vous avez vieilli, depuis que je ne vous ai vu !

Ce fut alors que, pour la première fois, O Yone fut présentée à l'oncle et à la tante de son mari.

– Alors, c'est cette personne..., dit la tante, en parlant avec hésitation et en regardant dans la direction de Sôsuke.

O Yone, ne trouvant rien à dire, s'inclina seulement, en silence.

Koroku, cela va sans dire, était venu lui aussi avec l'oncle et la tante, au-devant d'eux ; Sôsuke, l'ayant observé d'un coup d'œil, constata qu'il avait grandi au point de le dépasser, et fut surpris de le voir aussi développé. Koroku venait alors de terminer ses études moyennes, et était sur le point de commencer à suivre les cours de l'enseignement supérieur. À la vue de Sôsuke, il ne lui dit ni : « Frère aîné », ni : « Vous êtes le bienvenu », mais lui adressa seulement un compliment empreint de gaucherie.

Sôsuke et O Yone, après avoir passé une semaine à l'hôtel, s'étaient installés dans la maison en question. À cette occasion, l'oncle et la tante leur avaient rendu toutes sortes de services.

– Ce n'est pas la peine, leur avaient-ils dit, si vous voulez bien vous contenter d'objets ayant servi, d'acheter des ustensiles de cuisine et autres fournitures de ménage.

Et ils avaient assorti pour eux et leur avaient envoyé tout ce qui pouvait être nécessaire à un petit nombre de personnes. De plus, afin de les aider à se procurer les nombreuses choses dont ils pourraient encore avoir besoin, ils leur avaient remis une somme

de soixante yen. Une fois en possession de leur nouveau logis, occupés qu'ils furent continuellement par une chose ou par une autre, bien vite s'écoula pour eux la moitié d'un mois. Quant à la question de la propriété qui leur tenait tant à cœur lorsqu'ils étaient en province, Sôsuke n'en souffla pas un mot à son oncle. Un jour, O Yone demanda à son mari :

– Est-ce que vous avez parlé de cette affaire à votre oncle ?

Sôsuke, comme si on lui avait rappelé tout à coup une chose oubliée, répondit :

– Ah non, je ne lui en ai encore rien dit.

– C'est étrange, reprit O Yone avec un demi-sourire, vous que cela préoccupait tellement !

– Oui, répliqua Sôsuke, mais est-ce que jusqu'à présent j'ai pu disposer d'un moment pour en parler à loisir ?

Encore une dizaine de jours s'écoulèrent, et ce fut Sôsuke, cette fois, qui dit à sa femme :

– O Yone, je n'ai pas encore parlé de cette affaire ; c'est que c'est tellement ennuyeux, que je n'ai pas du tout envie de le faire.

– Eh bien mais, si vous n'en avez pas envie, il vaut mieux ne pas vous forcer.

– Mais penses-tu vraiment que cela vaille mieux ?

– Cela, c'est une chose qui vous regarde, et quant à moi, j'ai toujours pensé que ce que vous feriez serait bien fait.

– C'est que, entamer ce sujet avec un air pédant, serait agir d'une façon bizarre, et je préférerais attendre une occasion pour lui en parler ; il est bien sûr qu'une telle opportunité ne peut manquer de se présenter bientôt.

Et de cette façon Sôsuke remit la chose à plus tard.

Koroku vivait chez son oncle, où il ne manquait de rien. Si, après avoir passé son examen, il était admis au cours supérieur, il allait être obligé de loger à l'école, et il semblait que déjà, il avait été question entre lui et son oncle de cette éventualité, et qu'ils en avaient parlé. Pour la raison, sans doute, que de son frère, nouvellement arrivé dans la capitale, il ne recevait aucun subside pour ses études, il n'avait jamais parlé à celui-ci de ce qui concernait sa propre situation avec autant de confiance qu'à son oncle ; et

avec son cousin Yasu no Suke, par suite des rapports intimes qu'il avait entretenus avec lui, jusqu'alors, il était en excellents termes, et c'était lui, plutôt que Sôsuke, qui lui paraissait être son frère.

Insensiblement, Sôsuke se sentit devenir étranger à la maison de son oncle ; il s'y rendait rarement, et lorsqu'il le faisait, tout se passait le plus souvent comme s'il s'acquittait d'un devoir de politesse ; chaque fois, sur le chemin du retour, il en emportait une impression intolérablement désagréable. Il en vint finalement à avoir envie de s'en aller dès qu'il avait échangé avec son hôte les appréciations habituelles sur le temps qu'il faisait, et c'était devenu pour lui un effort pénible de rester assis là une trentaine de minutes, à essayer de tuer le temps en conversations banales. Son interlocuteur, lui aussi, semblait éprouver de la peine à lui prêter attention. Habituellement, sa tante, pour le retenir, lui disait :

– Voyons, ne vous trouvez-vous pas bien ici ?

Et de plus belle, alors, il éprouvait de la répugnance à demeurer. Si cependant il restait quelque temps sans aller voir son oncle, il éprouvait en son cœur comme un remords de conscience, et de nouveau il s'y rendait. À diverses occasions il lui était arrivé de dire :

– C'est vraiment beaucoup de bonté de votre part de vouloir bien ainsi vous charger de Koroku.

Ainsi donc, c'était lui qui courbait la tête et remerciait, et lorsqu'il s'agissait d'aller plus loin, et d'aborder le sujet des futurs frais d'études de Koroku ou même encore celui de la propriété qu'à sa demande, son oncle avait vendue pour lui pendant son absence, finalement, il trouvait ennuyeux seulement d'ouvrir la bouche pour le faire. Mais si Sôsuke se rendait ainsi, en de rares occasions, et à vrai dire sans la moindre ardeur, dans cette maison de son oncle, qui avait si peu d'attrait pour lui, il était clair que ce n'était pas simplement parce que, comme tout le monde, il était pénétré des obligations que lui imposaient ses liens de parenté avec lui : mais qu'il n'y avait là rien de plus que la conséquence du fait qu'au fond de son cœur, il gardait l'espérance de voir une occasion se présenter qui pût lui venir en aide.

– Ce Sô san, vraiment, avait dit une fois la tante à son mari, il est complètement changé, ne trouvez-vous pas ?

À quoi l'oncle avait répondu :

– C'est bien vrai, ma foi ! C'est que, lorsqu'une telle chose arrive, ses conséquences se font sentir pendant longtemps dans la suite.

Ainsi, il faisait allusion aux lois redoutables de l'*inga*[1].

– En vérité, avait repris sa tante, c'est une chose effrayante. Ce n'était pas, à l'origine, un enfant aussi endormi, et même, il était vif au point d'en être turbulent ; et voilà qu'après l'avoir perdu de vue pendant deux ou trois ans nous le retrouvons vieilli au point d'être devenu une tout autre personne. Actuellement, plus que vous, il a l'aspect d'un vieillard.

– Que dites-vous là ? avait cette fois répondu l'oncle.

– Mais non, avait expliqué la tante, je ne parle pas de sa tête, ni de son visage, mais seulement de son allure.

Ce n'était pas seulement une fois ou deux, que les deux vieux époux avaient échangé de telles paroles, depuis l'arrivée de Sôsuke à Tokyo ; et à la vérité, chaque fois qu'il venait les voir, il était bien tel, en apparence, que le voyaient ces vieillards.

Et qu'en était-il d'O Yone ? À part l'invitation dont elle avait été l'objet de la part des deux vieux époux lors de son arrivée à Shimbashi, pas une seule fois elle n'avait mis les pieds dans la maison de l'oncle. Après avoir été traitée, du moins dans l'idée de ses hôtes, fort civilement, elle s'était entendu dire, au moment où elle s'en allait :

– Est-ce que cela ne vous dirait rien de venir nous voir de temps en temps ?

– Merci, s'était-elle bornée à répondre, en inclinant la tête, mais finalement, pas une seule fois, elle n'y était allée.

Sôsuke, voyant cela, lui avait dit un jour :

– Ne voulez-vous pas essayer de venir une fois chez mon oncle ?

À cette invite, elle avait simplement répondu, avec une drôle d'expression de visage :

– Cependant...

---

1. *Inga* : karma, notion boudddhique du sort de tout être tel qu'il est déterminé par l'accumulation de ses mérites et de ses démérites. (NdT)

Et Sôsuke ne lui en avait jamais reparlé.

Les deux familles avaient passé une année dans cette situation lorsque l'oncle de Sôsuke, à qui avait été accordée une allure plus jeune que celle de son neveu, vint à mourir subitement de cette grave affection qu'est l'inflammation des méninges.

Depuis quelques jours, se sentant mal à l'aise il était couché ; comme, en revenant des cabinets, il se lavait les mains, il était tombé, tenant dans sa main le *hishaku*[1], et à peine une journée s'était-elle écoulée, que la chaleur de la vie l'avait abandonné.

– O Yone, avait dit Sôsuke, voilà que maintenant mon oncle est mort avant que je lui aie parlé !

– Comment ? avait-elle répondu. Vous en aviez donc encore l'intention ? Il faut que vous soyez joliment tenace.

Une année encore s'écoula. Yasu no Suke, le fils de l'oncle, avait terminé ses études à l'Université, Koroku suivait les cours de deuxième année de l'enseignement supérieur, et la tante, avec Yasu no Suke, avait déménagé, pour s'installer dans Naka Roku ban cho.

Aux vacances de la troisième année, Koroku se rendit sur une plage de bains de mer de la province de Boshû[2]. Après y avoir séjourné plus d'un mois, de Hota, il traversa directement la presqu'île, puis, longeant la côte de Kazusa sur une longueur de quatre-vingt dix-neuf *ri*, parvint à Chôshi. De là, comme si subitement quelque chose l'y rappelait, il rentra à Tokyo. Avant que deux ou trois jours se fussent écoulés depuis son retour, il apparut chez Sôsuke au cours d'une après-midi encore très chaude. Dans son visage complètement noirci, ses yeux seuls brillaient, lui donnant un air de sauvagerie qui le rendait méconnaissable. À peine entré dans la pièce la moins exposée aux rayons du soleil, il s'étendit, et dans cette position, attendit le retour de son frère. Dès qu'il aperçut Sôsuke, il sauta sur ses pieds, et lui dit :

– Mon frère, je suis venu parce que j'avais quelque chose à vous dire.

---

1. *Hishaku :* sorte de puisette en bois qui sert à se passer de l'eau sur les mains. (NdT)

2. *Boshû* : ou province d'Awa. (NdT)

Sôsuke, saisi par ce préambule, et légèrement ému, ne prit pas le temps de quitter son costume européen, pourtant pénible à porter par cette chaleur et se mit en devoir de l'écouter.

Koroku lui raconta alors, que le soir où, deux ou trois jours auparavant, il était rentré de Kazusa, sa tante lui avait déclaré qu'elle en était bien fâchée pour lui, mais qu'elle ne pouvait plus subvenir aux frais de ses études que jusqu'à la fin de l'année courante. Depuis le jour où, aussitôt après la mort de son père, il avait été recueilli par son oncle, Koroku, non seulement avait pu continuer à fréquenter le collège, mais encore, fourni, sans qu'il eût à s'en préoccuper, de vêtements et d'argent de poche en quantité suffisante, avait continué, absolument comme autrefois, à ne manquer de rien. Il avait donc supposé qu'il en serait toujours ainsi, et pas une seule fois, jusqu'à ce jour, il n'avait conçu la moindre inquiétude au sujet de ses frais d'études. Aussi, lorsqu'il s'était entendu faire cette déclaration par sa tante, en avait-il été tellement abasourdi, qu'il n'avait rien trouvé à lui répondre.

Quant à la tante, l'air très ennuyé, elle avait, en femme qu'elle était, consacré une bonne heure à expliquer en détail à Koroku, les raisons pour lesquelles il lui était impossible de continuer à lui venir en aide. Elle lui avait parlé, notamment, de la mort de l'oncle, du changement, dans sa situation pécuniaire, qui en avait été la conséquence, de la fin des études de Yasu no Suke, et de la question du mariage de celui-ci, qui dès lors, allait se poser, etc.

« J'aurais bien voulu continuer jusqu'à ce que vous ayez fini vos études supérieures, et jusqu'à ce jour, je me suis donné, pour y arriver, toute la peine possible. »

– Ainsi s'est exprimée ma tante, avait dit Koroku.

Il s'était alors rappelé qu'autrefois, au moment où son frère, après avoir assisté aux obsèques de son père et mis toutes choses en ordre, allait repartir pour Hiroshima, il lui avait dit :

« Quant à la somme nécessaire à tes frais d'études, je l'ai confiée à notre oncle. »

Ayant alors, pour la première fois, interrogé sa tante à ce sujet, celle-ci, avec un air de surprise, lui avait répondu :

« Sôsuke, en effet, avait bien laissé une certaine somme, mais de cette somme, il ne reste rien, et même au temps où votre oncle était encore de ce monde, elle avait été dépensée. »

Koroku n'ayant jamais été informé du montant de la somme qui avait été ainsi confiée à son oncle, ni du nombre d'années auquel elle correspondait, à cette explication de sa tante ne pouvait absolument rien objecter.

« D'ailleurs, vous n'êtes pas seul au monde, et vous avez votre frère aîné ; vous ferez bien d'avoir avec lui un entretien à ce sujet ; moi aussi, je compte le voir et lui donner toutes les explications voulues ; mais vraiment, depuis quelque temps, Sô san ne vient pas souvent, et moi-même, suis resté longtemps sans lui donner de nos nouvelles, c'est pourquoi je n'ai pu lui parler encore des choses qui vous concernent. »

Tels avaient été les mots que tout à la fin, la tante avait ajoutés.

Après avoir écouté d'un bout à l'autre le récit de son frère, Sôsuke le regarda, et n'ouvrit la bouche que pour prononcer ces mots :

– Voilà qui est bien embarrassant !

Autrefois, il aurait vivement réagi, et se serait rendu immédiatement chez sa tante, pour entamer avec elle une discussion à ce sujet ; mais il n'y paraissait nullement disposé ; il ne semblait pas, d'autre part, en vouloir à son frère cadet – qui, jusqu'alors, bien qu'il ne fît rien pour lui, avait eu l'air de s'en accommoder et l'avait traité en indifférent – de son brusque changement d'attitude.

Sôsuke, ayant suivi des yeux la silhouette de Koroku, alors qu'il s'en allait, le cœur troublé, comme si cette demi-ruine commençante du brillant avenir qu'il s'était complaisamment imaginé devoir être le sien était l'œuvre de ses proches, demeura un moment dans le sombre vestibule, à contempler, à travers la porte grillagée de l'entrée, la lumière du soleil couchant.

Ce soir-là, Sôsuke alla cueillir, derrière sa maison, deux grandes feuilles de bananier, et les posa sur le plancher de la véranda. O Yone et lui s'assirent dessus, à côté l'un de l'autre, puis, tout en jouissant de la fraîcheur du soir, s'entretinrent de la question de Koroku.

– Est-ce que votre tante n'a pas l'intention de vous prier d'avoir, dorénavant, à vous occuper de Koroku ? demanda O Yone.

– Tant que je ne l'aurai pas vue et que je ne le lui aurai pas demandé, je ne pourrai savoir quelle est son idée.

– Cela ne fait pas de doute, répondit O Yone, tout en s'éventant dans l'obscurité avec un *uchiwa*[1].

Sôsuke, sans rien dire, contemplait, le cou tendu, la couleur de l'étroite bande de ciel qu'il apercevait entre l'auvent et le sommet de la butte. Tous les deux restèrent un moment silencieux, puis O Yone reprit :

– Et pourtant, ce serait absurde !

– Faire accomplir à quelqu'un ses études à l'Université, voilà une chose qui, étant donné ce dont je suis capable, me serait absolument impossible.

Par cette réponse, Sôsuke mettait-il du moins bien en lumière sa propre capacité. Ils changèrent alors de sujet de conversation et il ne fut plus question entre eux de Koroku ni de la tante.

Deux ou trois jours plus tard, comme c'était justement un samedi, Sôsuke, à son retour du bureau, se rendit chez sa tante, qui lui dit :

– Hé là ! Hé là ! Comme vous vous faites rare !

Et elle le reçut avec plus d'amabilité que d'habitude. Sôsuke, alors, surmontant sa répugnance, se mit à poser pour la première fois à sa tante toutes les questions qu'il avait tenues en réserve depuis quatre ou cinq ans ; et celle-ci, du moins dans la mesure du possible, ne put refuser à lui donner des explications.

D'après ses dires, elle n'avait pas connu exactement la somme d'argent qu'avait obtenue l'oncle de Sôsuke en vendant la maison, mais de toutes façons, après s'être remboursé de celle que, dans un moment critique, il avait avancée à Sôsuke pour le tirer d'affaire, il avait dû lui rester de quatre mille trois cents à quatre mille cinq cents yen. Or, d'après l'avis de l'oncle, puisque Sôsuke lui avait fait don de la maison, il pouvait sans scrupule, considérer ce surplus,

1. *Uchiwa* : éventail en forme d'écran en usage en été dans toutes les maisons japonaises. (NdT)

quel qu'en fût le montant, comme lui revenant en toute propriété. Cependant, comme il eût trouvé désagréable qu'on pût l'accuser d'avoir accepté cette combinaison pour faire une bonne affaire, il avait pris cette somme en dépôt, au nom de Koroku, en la considérant comme la propriété de ce dernier. Sôsuke, en effet, après ce qu'il avait fait, devait être déshérité, et ne pouvait avoir droit à un seul *mon*[1] de cet argent.

– Sô san, avait alors expliqué la tante, il ne faut pas vous mettre en colère, je ne fais que vous répéter tels quels les termes dont s'est servi votre oncle.

Sôsuke, en silence, écouta la suite.

Cette somme, qu'il gardait en dépôt au nom de Koroku en tant que propriété de ce dernier, il avait eu l'habileté de l'employer à l'achat d'un immeuble situé dans un quartier animé de l'arrondissement de Kanda ; malheureusement, avant qu'il eût pu le faire assurer, cet immeuble avait été détruit par un incendie. Comme dès l'origine il avait agi sans en parler à Koroku, il avait préféré laisser les choses en état, et l'avait maintenu exprès dans l'ignorance.

– Telle étant la situation, Sô san, c'est aussi fort ennuyeux pour vous, mais que voulez-vous ? C'est une perte qu'il est impossible de récupérer, et il n'y a aucun remède ; veuillez donc considérer cela comme une malchance et vous y résigner. D'autre part, si votre oncle vivait encore, il y aurait peut-être un remède, car, puisqu'il ne s'agit que du seul Koroku, ce ne serait pas là une bien grave affaire, mais malheureusement, votre oncle n'est plus là. Dans les circonstances actuelles, si seulement notre situation nous le permettait, ou bien nous rendrions à Koroku une somme égale à la valeur de la maison brûlée, ou bien encore, sans agir ainsi, nous ferions notre possible pour lui venir en aide jusqu'à la fin de ses études, mais...

Et après s'être exprimée ainsi, la tante passa à des considérations concernant ses affaires privées, et notamment une entreprise dont s'occupait Yasu no Suke.

---

1. *Mon* : pièce de monnaie de valeur infime. (NdT)

Yasu no Suke était le fils unique de l'oncle et venait seulement, cet été-là, de terminer ses études à l'Université. Élevé dans sa famille, où il avait été entouré des soins les plus affectueux, c'était un garçon qui, en dehors de ses camarades d'études, n'avait aucune relation, et il pouvait être considéré comme stupide, pour tout ce qui concernait la pratique du monde. Ce fut donc avec cette stupidité, à laquelle il joignait un certain instinct pratique, qu'il dut faire son entrée dans la société. Ayant suivi les cours de l'enseignement technique, il avait obtenu un diplôme d'ingénieur, avec comme spécialité, les machines industrielles ; et bien qu'alors la fièvre d'entreprises se fût un peu calmée, il était évident que parmi les nombreuses sociétés industrielles du Japon, pouvaient se présenter pour lui une ou deux situations convenables ; mais il semblait que se cachât, quelque part en lui, un esprit aventureux qu'il devait tenir de son père, et dans le moment où il ne se tenait pas de l'envie de se voir à la tête d'une affaire lui appartenant, il se lia avec un ingénieur de même spécialité, son ancien camarade à l'Université, qui avait fait construire, dans les environs de Tsukishima, une usine de faible envergure, il est vrai, mais dont il était le seul propriétaire, et qu'il dirigeait en toute indépendance. Après une conversation avec cet ancien camarade, l'idée lui vint de placer dans cette affaire un certain capital, et de collaborer avec lui. Lorsque la tante en fut arrivée là de son récit concernant ses affaires privées, elle s'exprima ainsi :

– De sorte que, n'est-ce pas, les quelques valeurs qu'il possède, il se dispose à les employer de cette manière, et c'est absolument comme si, en fait, il n'avait pas un *mon* liquide. Pour les gens du monde, qui nous voient peu nombreux et possédant une maison, nous paraissons très à l'aise, et il n'y a là rien de déraisonnable ; dernièrement même, ma mère, étant venue me voir, m'a dit : « Je ne connais personne ayant une vie plus agréable que toi ; chaque fois que je viens, je te trouve nonchalamment occupée à quelque passe-temps. » Et cependant, je vous assure qu'il n'y a là absolument rien de vrai.

Sôsuke, lorsqu'il eut entendu les explications de sa tante, en resta abasourdi, et ne put facilement trouver à lui faire une réponse quelconque. Se jugeant soi-même, c'est là, se disait-il, à part soi,

un effet de ma neurasthénie, et une preuve du fait que mon cerveau a perdu cette qualité qu'il avait autrefois de discerner vite et intelligemment la décision nette et claire qu'il fallait prendre.

La tante, paraissant craindre que Sôsuke n'acceptât pas comme véritable ce qu'elle lui avait dit, alla jusqu'à lui dévoiler le montant du capital que Yasu no Suke consacrait à cette affaire. Il était d'environ cinq mille yen ; Yasu no Suke, en conséquence, pour le moment, devait se contenter pour vivre, en dehors d'un traitement modeste, du dividende correspondant à cette somme. Or, avait ajouté la tante, à combien pourra monter ce dividende ? Je n'en sais rien ; si tout va bien, il pourra être de dix ou quinze pour cent ; et d'autre part, si des fautes sont commises, il n'est pas dit que tout ne s'évanouira pas en fumée.

Sôsuke, dans cette attitude de sa tante, ne remarquait rien qui fût évidemment déraisonnable, et à part soi, se trouvait fort embarrassé. Pourtant, ne voulant pas s'en aller sans avoir une seule fois ouvert la bouche pour négocier la question de l'avenir de Koroku, et abandonnant pour le moment cette affaire au point où elle en était arrivée, il s'informa de la façon dont avaient été employés les mille *yen* que lui-même avait autrefois confiés à son oncle, pour faire face aux frais d'études de Koroku.

– Mais, Sô san, répondit-elle, tout, bien sûr, a été dépensé pour Koroku ; rien que depuis son entrée au cours d'enseignement supérieur, il a fallu dépenser à peu près sept cents yen.

Sôsuke voulut alors s'assurer de ce qu'étaient devenus les peintures et bibelots divers dont, à la même époque, il avait confié la garde à son oncle. À quoi la tante commença ainsi :

– Oh ! là ! Nous avons été stupidement mystifiés !

Puis, voyant l'air que prenait Sôsuke :

– Eh bien mais, Sô san, demanda-t-elle, est-ce qu'on ne vous a pas encore raconté cela ?

– Mais non.

– Eh là ! Eh là ! c'est donc que votre oncle a oublié de le faire.

Et elle entama le récit de ce qui était arrivé.

Presque aussitôt après le départ de Sôsuke pour rejoindre Hiroshima, son oncle avait eu recours, pour la vente de ces objets, à

un de ses amis, du nom de Sanada. C'était, paraît-il, un connaisseur en peintures et bibelots qui habituellement, circulait dans tous les milieux, pour s'entremettre entre acheteurs et vendeurs. Sous le prétexte que celui-ci désirait telle ou telle chose et voulait la voir, ou que celui-là, disposé à acquérir telle ou telle autre, demandait à l'examiner, il avait emporté le tout, sans jamais rien rapporter.

Lorsqu'on lui réclamait un objet, il donnait simplement pour excuse que la personne en question ne l'avait pas encore renvoyé ; et il sembla bien, finalement, qu'il avait disposé de tout à son profit, car il s'était caché, on n'avait jamais pu savoir où.

– Il reste pourtant un paravent ; lorsque nous avons déménagé, nous nous en sommes aperçus. « Mais c'est le paravent de Sô san, a dit Yasu, nous ferons bien, à la première occasion, de le lui faire parvenir. »

La tante avait une façon de parler de cela qui montrait qu'elle n'attachait pas une grande importance à tous ces bibelots que Sôsuke avait confiés à son oncle lorsqu'il était parti ; quant à Sôsuke, puisque, jusqu'à ce jour, il avait complètement laissé de côté cette question, elle ne pouvait être pour lui d'un bien grand intérêt, et même, à constater combien peu, à cette occasion, le bon cœur de la tante la faisait souffrir, il ne se mit pas autrement en colère. Cependant, la tante lui dit :

– Quoi qu'il en soit, Sô san, il ne nous est ici d'aucune utilité ; que diriez-vous de l'emporter ? Est-ce qu'on ne dit pas que, ces temps derniers, la valeur de ce genre d'objets a énormément augmenté ?

À ces mots, Sôsuke fut réellement pris de l'envie de l'emporter. Lorsque, après l'avoir retiré de la chambre de débarras, on le lui eut placé en un endroit éclairé, il le reconnut. C'était un paravent à deux feuilles ; en bas, étaient peints, en un fouillis épais, des *hagi*, *kikiô*, *kuzu* et *ominaeshi*[1], au-dessus desquels brillait toute ronde une lune d'argent ; dans l'intervalle, en travers, était inscrit ce *haiku* :

---

1. *Hagi : Lespedeza bicolor*. – *Kikiô : Platycodon grandiflorum*. – *Kuzu : Pueraria triloba*. – *Ominaeshi : Patrinia scitiosae folia* (espèce de valériane). Toutes jolies fleurs d'automne peu répandues en Europe et en France. (NdT)

Champs... ciel...
Et dans la lune
Des ominaeshi[1].

suivi de l'indication : 1.

Sôsuke, à genoux, promena son regard de l'entour du disque d'argent noirci à la couleur, comme desséchée, de l'envers des feuilles de *kuzu*, retournées par le vent, et à la signature Hô-itsu[2], tracée en caractères cursifs au milieu d'un grand cercle rouge, et ce faisant, se sentit irrésistiblement ramené au temps où son père était de ce monde.

Celui-ci, en effet, lorsqu'arrivait le mois de janvier, ne manquait jamais d'aller chercher, dans le *kura*[3] obscur où il se trouvait, ce paravent, de le placer en travers du vestibule, et de disposer devant un plateau en bois de santal rouge de forme carrée, destiné à recevoir les cartes de félicitations de la nouvelle année. À la même époque, pour la raison que cela portait bonheur, il suspendait dans le *toko no ma* du salon, une paire de *kakemono* représentant des tigres. Sôsuke se souvenait très bien qu'il lui avait dit que ces peintures étaient non pas de Ganku, mais de Gantai. Sur l'une d'elles, il y avait une tache d'encre qui maculait la cloison du nez de celui des tigres qui, la langue tirée, lapait l'eau de la cascade. Cette tache préoccupait beaucoup le père de Sôsuke, qui, chaque fois qu'il voyait celui-ci, lui disait :

– Te souviens-tu du jour où tu as fait cette tache d'encre ? C'est une de tes gamineries, du temps où tu étais petit.

Et dans cette circonstance, son visage, comiquement, exprimait une sorte de rancune.

Sôsuke, en contemplation respectueuse devant le paravent qui lui rappelait son existence d'autrefois à Tokyo, dit enfin :

---

1. Rien n'est plus ardu que la traduction d'un haiku, ces poésies courtes qui surtout suggèrent. (NdT)
2. Sakai Hô-itsu (1761-1828). Peintre japonais de l'école dite de *Rimpa*. Disciple d'Ogata Kôrin. (NdÉ)
3. *Kura* : annexes incombustibles des maisons des familles japonaises aisées. (NdT)

– Ma tante, j'accepte ce paravent, et veux bien l'emporter.

– Mais oui, prenez-le donc, fit aimablement la tante, mais plutôt je vous le ferai porter.

Sôsuke, ayant accepté cette offre, rompit l'entretien pour ce jour-là, et s'en retourna.

Après le dîner, O Yone et lui, vêtus de leurs *yukata*[1] à fond blanc, s'assirent de nouveau l'un à côté de l'autre sur la véranda, et tout en prenant le frais, s'entretinrent de ce qui s'était passé l'après-midi.

– Et Yasu san, demanda O Yone, vous ne l'avez pas vu ?

– Yasu san ? Il paraît que le samedi, comme les autres jours, il reste à l'usine jusqu'au soir.

– Il semble qu'il se donne beaucoup de peine.

Telle fut la seule remarque d'O Yone, et elle n'y ajouta aucune appréciation de la façon dont avaient agi l'oncle et la tante.

– Et Koroku, demanda Sôsuke, que va-t-il devenir ?

– En effet, dit seulement O Yone.

– À parler raison, nous aurions beaucoup à dire, mais si nous le faisons, il faudra finalement en venir à plaider, et comme nous n'avons ni preuves ni rien, nous ne pourrons avoir gain de cause.

À ce pronostic établi par Sôsuke, du destin final d'un recours en justice, O Yone dit aussitôt :

– Ce n'est vraiment pas la peine de chercher pour cela à gagner un procès.

Sôsuke eut un sourire amer, et renonça à cette idée.

– En somme, dit-il, tout cela est arrivé, parce que, au moment voulu, je n'ai pu venir à Tokyo.

– Et puis, lorsque vous avez pu venir, tout ce que l'on pouvait faire était devenu inutile.

Les deux époux, ayant contemplé ce soir-là encore, tout en conversant, la bande étroite de ciel qu'ils apercevaient de dessous l'auvent, échangèrent leurs pronostics au sujet du temps qu'il ferait le lendemain, puis s'introduisirent sous leur moustiquaire.

---

1. *Yukata :* kimono légers portés après le bain, et même en toutes circonstances en été. (NdT)

Le dimanche suivant, Sôsuke, ayant fait venir Koroku et lui ayant rapporté tout ce que lui avait dit la tante, ajouta :

– Est-ce parce que notre tante connaît ta nature emportée qu'elle ne t'a pas donné des explications détaillées, ou bien, te considérant encore comme un enfant, a-t-elle jugé suffisant de te résumer la question, je n'en sais rien ; mais en tout cas, les choses sont exactement comme je viens de te le dire.

Koroku, que ne pouvaient satisfaire les explications les plus détaillées, répondit :

– Vraiment ?

Et regarda son frère avec un air peu commode et même fort mécontent.

– Il n'y a rien à faire et il est bien sûr que ni Yasu san ni notre tante n'ont pu avoir de si mauvaises intentions.

– Cela, je m'en doute, répondit le cadet sur un ton sec.

– Oui, et alors c'est de ma faute, diras-tu, n'est-ce pas, évidemment, c'est de ma faute, depuis toujours et jusqu'à maintenant, je n'ai fait que me couvrir de torts.

Sôsuke, allongé par terre et fumant, ne dit rien de plus. Koroku, lui aussi, resta silencieux, à contempler le paravent à deux feuilles de Hô-itsu qui avait été placé dans un des coins du salon.

– Est-ce que tu te souviens de ce paravent ? lui demanda bientôt son frère.

– Oui, répondit Koroku.

– On me l'a envoyé avant-hier de chez les Saegi ; de tout ce que possédait notre père, c'est aujourd'hui la seule chose qui nous reste ; s'il pouvait servir pour tes frais d'études, je te le donnerais tout de suite, mais j'imagine qu'il n'est pas possible de suivre jusqu'au bout les cours de l'Université avec un malheureux paravent éraillé comme celui-ci.

Puis, avec un sourire amer, il fit cette diversion :

– Placer là un tel meuble, par cette chaleur, cela ressemble à de la folie, mais comme je n'ai aucun autre endroit où le ranger, je ne puis faire mieux.

Koroku n'avait jamais été satisfait de l'attitude insouciante et nonchalante, à son égard, de son frère, et il trouvait qu'il se montrait

vraiment par trop détaché de lui, mais il n'avait jamais pu le quereller, même en des occasions où cela se serait imposé. Cette fois encore, de l'air de quelqu'un dont l'irritation est tombée, il lui dit :

– Le paravent, je m'en moque, mais moi, maintenant, que vais-je devenir ?

– Ah ! voilà la question. En tout cas, nous avons jusqu'à la fin de l'année pour prendre une décision. Eh bien, je vais y réfléchir, je vais sérieusement y réfléchir.

Cet air mi-nonchalant, parce qu'il était bien caractéristique de la nature de Sôsuke, déplut à son frère cadet, qui lui représenta avec force que, dans ces conditions, même s'il continuait à suivre les cours de l'école, il lui serait impossible de se livrer l'esprit tranquille à l'étude, et que le fait qu'il ne croyait pas pouvoir entreprendre à ce sujet, au moins une enquête préalable, constituait à son égard un traitement qu'il lui était impossible de supporter. Sôsuke, cependant, ne modifia en aucune façon son attitude ; et lorsque Koroku en arriva à manifester un mécontentement par trop vif, il lui dit :

– À voir la manière dont tu protestes pour une telle chose, où que tu ailles, je suis bien tranquille à ton sujet ; tu peux même cesser tes études, je n'y vois aucun inconvénient, car tu es bien plus intelligent que moi.

Leur conversation, alors, tomba, et Koroku finit par s'en retourner à Hongô.

Sôsuke alla prendre son bain, dîna, et dans la soirée, se rendit avec O Yone à un *ennichi*[1] du voisinage, où il fit l'emplette de deux pots de fleurs pouvant facilement être emportés à la main. Chacun des deux époux en prit un, et ils rentrèrent chez eux. Il sera bon pour ces fleurs, dirent-ils, d'être exposées à la rosée, et ouvrant un *amado* du côté du pied de la butte, ils les placèrent l'un à côté de l'autre, au bout du jardin.

Lorsqu'ils se furent introduits sous leur moustiquaire, O Yone demanda à son mari :

---

1. *Ennichi* : foires de quartier qui se tiennent le soir en été le long de certaines rues. (NdT)

– Que devient l'affaire de Koroku san ?

– Il n'y a rien de nouveau, répondit Sôsuke, et dix minutes plus tard, les deux époux dormaient profondément.

Le lendemain matin, repris qu'il était, les yeux à peine ouverts, par sa vie de bureau, Sôsuke ne disposa pas d'un instant pour réfléchir à la question Koroku ; de retour chez lui, à l'heure où il disposait de quelque loisir, elle apparut nettement devant ses yeux, mais il redoutait de l'envisager, et le cerveau qui se dissimulait sous ses cheveux en éprouvait une peine intolérable. Se souvenant de l'énergie mentale qui lui permettait autrefois, avec le goût qu'il avait pour les mathématiques, de se représenter clairement, dans l'espace, les figures des problèmes de géométrie, il se sentit effrayé du changement si extraordinairement radical qui avait pu se produire en lui, en si peu de temps.

Cependant, une fois par jour environ, la silhouette de Koroku se dessinait confusément dans son cerveau, et alors seulement, s'éveillait en lui la conscience qu'il devait absolument se préoccuper de l'avenir de ce garçon ; mais aussitôt après, d'habitude, il arrivait qu'il effaçait de soi-même cette impression, en se disant, par exemple, que rien ne pressait ; puis, avec un cœur comme cadenassé parmi les nerfs de sa poitrine, il terminait sa journée.

Ce fut ainsi qu'arriva la fin du mois de septembre. Un soir où, comme tous les jours en cette saison, se dessinait nettement la voie lactée, arriva Yasu no Suke, comme s'il était tombé du ciel. C'était un visiteur tellement rare, que Sôsuke, aussi bien qu'O Yone, qui ne s'attendaient nullement à le voir, supposèrent que pour être venu il devait avoir un motif particulier ; et en effet c'était pour une question concernant Koroku. Quelques jours auparavant, Koroku était venu le trouver à son usine de Tsukishima, et lui avait dit :

« J'ai été informé en détail par mon frère de la question de mes frais d'études, et étant donné que jusqu'à présent, j'ai pu heureusement continuer mon instruction, je trouverais profondément regrettable d'être finalement empêché d'entrer à l'Université. N'y aurait-il pas un bon moyen de me tirer d'embarras, par exemple en empruntant de l'argent, de manière à me permettre de pousser mes études aussi loin que possible ? »

À cette entrée en matière, Yasu no Suke avait répondu qu'il en parlerait sérieusement à Sô san, ce à quoi Koroku avait manifesté une vive opposition, disant :

« Il n'y a nullement à compter sur mon frère pour discuter cette question ; comme lui-même n'a pas suivi jusqu'au bout les cours de l'Université, il trouve tout naturel de me voir interrompre à mi-chemin mes études. D'ailleurs, si l'on remonte aux origines de cette affaire, c'est mon frère qui est responsable de ce qui est arrivé ; c'est un être complètement insouciant qui ne tient aucun compte de tout ce qu'on peut lui dire. C'est pourquoi il y a une seule personne à qui je puisse avoir recours, c'est toi. Il peut te paraître bizarre, qu'après avoir été officiellement congédié par ma tante, je vienne encore te relancer ; mais si je l'ai fait, c'est que j'ai pensé que mieux qu'elle, tu pourrais comprendre ce que j'avais à dire. »

Ayant ainsi parlé, il était resté là sans paraître vouloir bouger.

« Il n'en est nullement ainsi, avait répondu Yasu no Suke. Sô san, lui aussi, se préoccupe beaucoup de ton sort, et avant peu, il ne manquera pas de venir à la maison pour nous en parler. »

Avec ces paroles en guise de consolation, il l'avait renvoyé. Koroku, au moment de s'en aller, avait tiré de sa manche un grand nombre de feuilles de papier, et, alléguant qu'il en avait besoin pour en faire des avis de manquement au cours, avait prié Yasu no Suke d'y apposer son cachet.

« Car, avait-il dit, tant que je ne saurai pas exactement si je continue ou non mes études, il me sera impossible de travailler, et dans ces conditions, il est bien inutile que je me rende tous les jours à l'école. »

Yasu no Suke, prétextant qu'il était très occupé, s'en était allé, après une conversation qui n'avait pas duré une heure ; et quant à ce qu'il y avait à faire de Koroku, aucun plan d'action pratique n'avait été envisagé entre les deux cousins.

– Un de ces jours, avait dit Yasu no Suke, nous nous réunirons pour déterminer à loisir la décision à prendre, et si les circonstances s'y prêtent, avait-il ajouté au moment même où il s'en allait, il sera bon que Koroku, lui aussi, assiste à cette conférence.

Lorsqu'ils se retrouvèrent tête-à-tête, O Yone dit à Sôsuke :

– Que pensez-vous de cela ?

Sôsuke, les deux mains passées dans sa ceinture, prit un air d'importance, et dit :

– Je voudrais bien me trouver encore une fois dans la situation où se trouve maintenant Koroku. Tandis que, d'une part, je me tourmente à l'idée qu'il pourrait tomber dans un sort semblable au mien, lui, d'autre part, se dit : C'est une grande supériorité qu'a mon frère, de n'avoir aucune considération pour qui que ce soit !

O Yone, ayant rangé le service à thé, se retira dans la cuisine, et lorsqu'elle eut terminé son ouvrage, les deux époux, s'en tenant là de leur conversation, firent leur lit et se couchèrent. Au-dessus de leurs rêves, s'étendait, froide dans le ciel, la Voie lactée.

La semaine suivante, Koroku ne se montra pas, et aucune nouvelle ne vint des Saegi ; le foyer de Sôsuke avait retrouvé sa quiétude des jours de paix. Tous les matins, les deux époux se levaient à l'heure où brillaient encore, dans l'herbe, les gouttes de rosée. Ils contemplaient, par-delà leur auvent, la belle lumière du jour. Le soir, ils s'asseyaient des deux côtés de la lampe au pied de bambou noirci par la fumée ; et fréquents étaient les moments où, interrompant leur conversation, ils n'entendaient plus, dans le silence qui régnait, que le tic-tac du balancier de l'horloge accrochée au mur.

Durant cette période, cependant, les deux époux agitèrent entre eux la question Koroku : si celui-ci était disposé, quoiqu'il arrivât, à continuer ses études, cela était évident, mais même s'il n'en était pas ainsi, il allait de soi qu'il serait obligé de quitter pour un temps l'école où il avait été mis en pension ; dans ce cas, il devrait ou bien retourner chez les Saegi, ou bien venir loger chez Sôsuke ; aucune autre solution ne pouvait être envisagée. Après la déclaration que les Saegi avaient faite, si on le leur demandait comme un service, ils ne refuseraient sans doute pas, par bonté, de reprendre momentanément Koroku chez eux ; mais au cas où, en plus, ils lui feraient étudier une profession, les convenances exigeraient que Sôsuke payât les honoraires de ses maîtres, lui fournît son argent de poche, etc. ; or, cela ne pouvait être supporté par le budget de Sôsuke. En effet, les deux époux, après avoir fait

le compte exact de leurs recettes et de leurs dépenses de chaque mois, avaient échangé ces conclusions :

– C'est absolument impossible.

– Il serait tout à fait déraisonnable d'y songer.

À la suite de la salle à manger où se tenaient les deux époux, il y avait la cuisine, et à droite de la cuisine, la chambre de la servante ; à gauche, il y avait une chambre de six nattes. Comme, y compris la servante, la maison ne comprenait que trois personnes, O Yone, qui ne considérait pas comme indispensable cette chambre de six nattes, y avait toujours placé, près d'une fenêtre qui s'ouvrait du côté de l'est, son miroir à tiroirs ; et Sôsuke, chaque matin, lorsqu'il s'était levé et avait fait sa toilette, s'y rendait pour s'habiller.

– Est-ce que, au lieu de cela, proposa O Yone, nous ne pourrions pas débarrasser cette pièce de six nattes, et y installer Koroku ?

Son idée était de se charger ainsi du logement et de la nourriture de ce dernier, à condition que les Saegi fournissent une certaine somme mensuelle qui permettrait à Koroku, suivant son désir, de continuer ses études jusqu'à ce qu'il fût gradué de l'Université.

– Quant à l'habillement, ajouta O Yone, en utilisant les vieux vêtements de Yasu san et les tiens, que je mettrais à sa taille, cela pourrait peut-être aller.

À la vérité, cette idée flottait déjà plus ou moins dans la tête de Sôsuke, et ce n'était que par discrétion vis-à-vis d'O Yone, qu'il avait hésité à s'avancer aussi loin, et finalement, ne la lui avait pas exprimée. Aussi, du moment que sa femme, au contraire, faisait d'elle-même cette proposition il n'avait, simplement, qu'à ne pas la contrecarrer.

Sôsuke écrivit donc à Koroku pour le mettre au courant de ce projet, et pour l'informer que s'il n'y faisait aucune objection, il se rendrait encore une fois chez les Saegi pour leur faire cette proposition. Le soir même où il reçut cette lettre, Koroku, en dépit d'une pluie battante qui retentissait sur son parapluie à la chinoise, accourut chez son frère, aussi joyeux que si ses frais d'études lui étaient définitivement assurés.

– Eh quoi ! dit-il, c'est parce que ma tante voyait que vous m'abandonniez complètement, sans jamais vous inquiéter de

moi le moins du monde, qu'elle m'a parlé ainsi. Je lui disais bien que si mon frère se trouvait dans une situation si peu que ce soit meilleure, il s'efforcerait de faire quelque chose, et que, elle le savait parfaitement, s'il ne faisait rien, c'était parce qu'il y était contraint et forcé ; mais, du moment que vous leur ferez cette proposition, ni ma tante, ni Yasu san, ne pourront dire non, et certainement, les choses s'arrangeront. Veuillez donc vous tranquilliser, je réponds du succès.

Ayant exprimé en ces termes à O Yone son acceptation, Koroku, recevant de nouveau sur sa tête le fracas de la pluie, s'en retourna à Hongô.

Après avoir laissé passer une journée, il se rendit de nouveau chez son frère pour demander s'il avait fait la démarche ; puis, après trois autres jours, il se rendit cette fois chez sa tante, et comme son frère n'était pas encore venu, il alla de nouveau chez ce dernier afin de recommander à sa belle-sœur de l'engager à s'exécuter le plus tôt possible.

Tandis que Sôsuke disait : « J'irai, j'irai », les jours s'écoulaient ; si bien que finalement, arriva l'automne, et ce dimanche radieux, dans l'après-midi duquel, Sôsuke, ayant trop tardé à se rendre chez les Saegi, s'était décidé à soumettre par lettre aux gens de Banchô les points principaux de sa proposition. Lettre à laquelle la tante avait répondu que Yasu no Suke était absent, étant parti pour Kôbe.

5

Il était deux heures passées de l'après-midi lorsque la tante se présenta chez son neveu. Ce jour-là, par extraordinaire, dès le matin, le ciel s'était couvert de nuages, et comme si brusquement le vent avait tourné au nord, il faisait froid. La tante étendit ses mains au-dessus d'un brasero de forme ronde qui était recouvert d'un grillage de bambou :

– Dites-moi, O Yone, cette chambre, en été, doit être fraîche, et alors c'est parfait, mais à partir de maintenant, il va y faire un peu froid ?

Elle coiffait avec grand soin ses cheveux, pourtant rebelles, et nouait sur sa poitrine des cordons de *haori* du genre *maru huchi*, de mode surannée. Amateur de saké, même alors, elle en buvait un peu tous les soirs, et sans doute à cause de cela, avait un teint coloré ; de plus, un certain embonpoint la faisait paraître beaucoup plus jeune qu'elle n'était. Après chacune de ses visites, O Yone n'avait jamais manqué de dire à son mari :

– Comme elle est jeune, votre tante !

– C'est tout naturel qu'elle paraisse jeune, expliquait-il, puisqu'elle n'a jamais eu qu'un seul enfant.

Et O Yone pensait que c'était peut-être bien en effet à cause de cela. Puis, quelquefois, après s'être entendu parler ainsi, elle entrait dans la chambre de six nattes pour se regarder dans la glace, et chaque fois, il lui semblait que ses joues allaient se creusant. Elle n'en était pas toutefois à éprouver ce pénible état d'esprit qui consiste à être obsédé par l'idée des enfants. Dans la maison du propriétaire, derrière la leur, il y avait de nombreux enfants ; et dans le jardin, qui se trouvait en haut de la butte, on entendait leurs cris joyeux alors qu'ils se balançaient ou jouaient aux barres ; O Yone, chaque fois, éprouvait un sentiment de précarité et de regret. Cette tante qui en ce moment était assise en face d'elle, n'ayant mis au monde qu'un fils, l'avait élevé facilement, et en avait fait un brillant ingénieur, de sorte qu'aujourd'hui, bien qu'elle eût perdu son mari, elle avait le visage d'une personne à qui rien ne manque et un air de prospérité qu'accentuait son double menton. « Ma mère est trop grasse », s'inquiétait continuellement Yasu no Suke, « et si elle ne fait pas attention, il pourra lui arriver de mourir d'une attaque d'apoplexie. » Mais quant à O Yone, elle était bien convaincue que l'inquiet Yasu no Suke, aussi bien que celle qui était l'objet de son inquiétude, étaient heureux l'un par l'autre.

– Et Yasu san, demanda O Yone ?

– Eh bien, dit la tante, il n'est revenu, finalement, qu'avant-hier au soir ; c'est ce qui a ainsi retardé sa réponse, de sorte qu'en vérité nous sommes bien coupables vis-à-vis de vous.

Comme elle en restait là au sujet de ladite réponse, la conversation en revint à Yasu.

– Enfin, reprit la tante, il a réussi à terminer heureusement ses études ; mais maintenant commence pour lui la période importante de la vie, et cela me donne de l'inquiétude. Pourtant, depuis le mois de septembre, il a une situation à cette usine de Tsukishima ; et par bonheur, pourvu qu'il s'en occupe sérieusement, j'ai lieu de penser qu'à la fin de cette année les résultats ne seront pas autrement mauvais. Mais, vous savez, il est bien jeune encore, et on ne peut savoir si, plus tard, il ne changera pas.

O Yone se bornait à intercaler de temps en temps de courtes phrases approbatives, telles que :

– Mais c'est parfait !... Mais c'est très heureux...

– S'il est allé à Kôbe, avait tout de suite continué la tante, c'est qu'il y avait à faire ; il s'agit, paraît-il, d'installer à bord d'un bateau de pêche aux bonites, un moteur à pétrole, ou une machine de ce genre.

O Yone n'y comprenait absolument rien, mais tout en ne comprenant pas, elle faisait des « hé... hé... » d'approbation.

Et la tante continuait :

– Quant à moi, vous savez, de quoi s'agit-il au juste, je l'ignore absolument, et c'est grâce aux explications de Yasu no Suke que pour la première fois j'ai eu quelque idée de ce que cela pouvait être ; et même, maintenant encore, je ne me doute pas de ce que peut être un moteur à pétrole.

En prononçant ces derniers mots, elle éclata d'un gros rire.

– Tout ce que je sais, c'est que c'est une machine qui en brûlant du pétrole, permet au bateau de se mouvoir librement. D'après ce qu'il m'a dit, c'est là une chose extrêmement précieuse, car une fois qu'elle est installée à bord, il n'est plus nécessaire de se servir d'avirons, ce qui supprime tout retard, et rien n'est plus facile alors que de s'en aller en mer à une distance de cinq *ri*[1] ou de dix *ri*. Or, voyez-vous, si l'on comptait les *katsuo bune*[2] qui existent dans tout le Japon, on trouverait un chiffre énorme ; et en fournissant à chacun de ces *katsuo bune* un moteur à pétrole, on pourrait obtenir

1. *Ri* : environ 4 km. (NdT)

2. *Katsuo bune* : bateau pour la pêche aux bonites. (NdT)

un bénéfice considérable ; aussi, ces temps-ci, il ne pense plus qu'à cela, et il en est entièrement absorbé ; un bénéfice considérable, voilà qui est appréciable, a-t-il dit l'autre jour en riant, mais à m'exposer ainsi au froid, si j'attrapais quelque chose de mauvais, ce serait déplorable.

Continuellement, la tante parlait des *katsuo bune* et de Yasu no Suke, paraissant se complaire extraordinairement à ce sujet, mais de l'affaire de Koroku, elle ne dit pas un mot. Et Sôsuke, qui depuis longtemps aurait dû être rentré, ne revenait pas. Que s'était-il donc passé ?

Ce jour-là, à son retour du bureau, il était descendu de tramway à la station de Surugadai shita, et, pinçant les lèvres comme quelqu'un qui aurait les joues gonflées d'une chose acide, avait parcouru une distance de cent à deux cents mètres, et s'était glissé sous la porte d'un dentiste. Trois ou quatre jours auparavant, comme il était en train de dîner en face d'O Yone, au moment où, tout en parlant, il prenait ses baguettes, il avait, à la suite d'un faux mouvement, mordu de ses dents de devant dans un mauvais sens, et l'une d'elles, aussitôt, lui avait fait mal ; il constata alors, ayant pu la faire remuer avec ses doigts, que la racine n'en était pas ferme ; au repas, cette dent était sensible au thé chaud, et elle l'était aussi à l'air froid, lorsque, pour respirer, il ouvrait la bouche. Sôsuke, en se brossant les dents ce matin-là, avait eu soin d'éviter l'endroit douloureux ; et, examinant dans la glace l'intérieur de sa bouche, y avait vu briller d'un éclat froid, deux dents du fond, qu'il avait fait plomber à Hiroshima, et une de devant, qui, mal assortie aux autres, était raccourcie comme si on l'avait limée. En endossant son vêtement européen, il dit à sa femme :

– O Yone, mes dents m'ont l'air d'être d'une nature bien mauvaises, car en les maniant ainsi, je les fais remuer presque toutes.

Et il lui montrait qu'en effet il les ébranlait avec ses doigts.

– C'est que déjà vous vieillissez, lui dit en riant O Yone, qui, en même temps, fixait par derrière un col blanc à sa chemise.

Sôsuke s'était donc décidé de se rendre, l'après-midi de ce jour-là, chez un dentiste. Lorsqu'il entra dans le salon d'attente, il y vit une grande table autour de laquelle étaient rangés des sièges

recouverts de velours. Trois ou quatre personnes qui attendaient là, étaient comme recroquevillées, leurs mentons enfoncés dans leurs cols ; c'étaient toutes des femmes. Il y avait un beau radiateur couleur de thé, dont le gaz ne brûlait pas encore. Sôsuke, tout en contemplant obliquement la couleur du mur blanc, qui se reflétait dans une grande glace, attendit son tour ; s'ennuyant par trop, il jeta les yeux sur les innombrables revues qui étaient amoncelées sur la table, et en prenant une ou deux, il constata que c'étaient des publications à l'usage des femmes ; après avoir examiné un grand nombre de fois les portraits des femmes qui étaient publiés en frontispice de ces revues, il s'empara de l'une d'elles intitulée *Succès*. Il lut au commencement, parmi une série d'articles qui, sous le titre : *Les Secrets du succès*, se suivaient comme ceux d'une loi, celui-ci :

« En toutes choses, il faut aller de l'avant résolument. » Puis :

« Il ne suffit pas d'aller de l'avant résolument, il faut encore, avant de le faire, s'établir sur une base solide et parfaite. »

Ayant lu ce dernier article, il reposa la revue. Le succès ! Voilà qui n'avait, avec le cas de Sôsuke, que des rapports bien éloignés ! Jusqu'à ce jour, il avait ignoré qu'il existât une revue ayant ce titre ; aussi, en éprouvant encore de la curiosité, il la prit de nouveau, l'ouvrit, et y vit deux lignes de caractères sans mélange de *kana*[1]. C'était une poésie chinoise :

Le vent, sur la capitale azurée, a balayé les nuages
Et la lune, au-dessus des monts de l'est, élève son disque de jade.

Sôsuke ne s'était jamais beaucoup intéressé aux poésies chinoises ni aux *uta*[2]; mais – pour quelle raison ? – à lire ces deux vers, il éprouva une vive émotion. Ce n'était pas qu'il les trouvât particulièrement bien accouplés, ou qu'il y découvrit quelque autre

1. *Kana* : les *kana* sont deux syllabaires qui, dans l'écriture japonaise, viennent s'ajouter aux idéogrammes. Ils permettent de reproduire des mots ou expressions, notamment étrangers, de manière phonétique. (NdÉ)
2. *Uta :* poésies japonaises de trente-et-une syllabes. (NdT)

qualité, mais ils lui firent penser qu'un homme qui éprouverait un sentiment analogue au paysage qu'ils évoquaient serait sans doute joyeux, et cette idée, brusquement, avait remué son cœur. Sôsuke eut la curiosité de lire les commentaires qui accompagnaient cette poésie, mais ils lui parurent sans aucun rapport avec elle. Ces deux vers seuls, une fois qu'il eut déposé la revue, allaient et venaient continuellement à l'intérieur de sa tête ; c'est que, au cours de l'existence qu'il avait menée, ces quatre ou cinq dernières années, pas une seule fois il n'avait joui de la sérénité d'esprit qu'évoquait un tel paysage.

À ce moment, la porte en face de lui s'ouvrit. Un jeune aide, tenant à la main un morceau de papier, appela : « Monsieur Nonaka ! » et conduisit Sôsuke dans la salle où opéraient les dentistes.

En y entrant il constata qu'elle était deux fois plus grande que le salon d'attente. Des deux côtés de cette salle, qui était disposée de manière à recevoir le plus possible de lumière, afin qu'elle fut très claire, il y avait quatre fauteuils d'opération, avec chacun leur préposé. Ces messieurs, la poitrine recouverte d'un plastron blanc, soignaient, chacun de leur côté, un client différent. Sôsuke, guidé jusqu'au fauteuil le plus éloigné et invité à s'y installer, s'assit, et le jeune aide lui enveloppa soigneusement les jambes, des genoux aux pieds, d'une épaisse étoffe de coton rayée.

Ainsi installé confortablement, Sôsuke découvrit que sa dent ne lui faisait pas aussi mal que d'habitude, et observa qu'avec ses épaules, son dos, et les alentours de ses reins libres de toute gêne, il s'adaptait d'une façon particulièrement agréable à cette situation. Levant la tête, il s'absorba dans l'unique contemplation d'un tuyau à gaz qui descendait du plafond ; puis, considérant cette installation et ces aménagements, il se demanda avec inquiétude s'il n'aurait pas à payer des honoraires plus élevés qu'il n'avait supposé, au moment où il avait quitté son bureau.

Parut alors un homme corpulent, avec le crâne trop petit pour son visage, qui le salua en termes extrêmement polis, ce qui amena Sôsuke, sur son fauteuil, à remuer la tête avec une certaine précipitation. L'homme corpulent, après l'avoir interrogé sur son

état de santé général, examina l'intérieur de sa bouche, et remua légèrement la dent dont il souffrait.

– Je pense, dit-il, puisqu'elle est à ce point ébranlée, qu'il ne sera pas possible qu'elle redevienne aussi solide qu'à l'origine, car, à l'intérieur, elle est entièrement cariée.

Ce jugement fit sur Sôsuke l'effet de la mélancolique lumière d'un jour d'automne ; il éprouva le désir de demander comment, à son âge, une telle chose avait pu se produire ; mais, en proie qu'il était à un léger malaise, il s'exprima seulement en ces termes :

– Alors, cela ne pourra guérir ?

L'homme corpulent, tout en souriant, s'exprima ainsi :

– Je suis en effet dans l'obligation de vous dire que cette dent ne guérira pas, et, puisqu'il est impossible de faire autrement, il vaudra mieux se décider, finalement, à l'arracher. Actuellement, toutefois, nous n'en sommes pas encore là, et nous nous contenterons, simplement, de faire cesser la douleur. Lorsque je vous ai parlé de carie, tout à l'heure, peut-être n'avez-vous pas compris de quoi il s'agissait : l'intérieur de cette dent est complètement gâté.

– Vraiment ? dit Sôsuke, et il laissa l'homme corpulent faire comme il l'entendait.

Celui-ci, alors, à l'aide d'un instrument tournant, commença à faire un trou dans la racine de la dent, puis, introduisant à l'intérieur une sorte d'aiguille longue et fine, en flaira l'extrémité. À la fin, en extirpant une matière filiforme : « Voilà, dit-il, ce que j'ai pu retirer du nerf », et il le montra à Sôsuke ; puis, après y avoir introduit un médicament, ayant bouché le trou, il lui recommanda de revenir le lendemain.

Comme en descendant de son fauteuil il se retrouvait droit, son rayon visuel, du plafond, descendit tout à coup dans la direction du jardin, et dans son œil se forma l'image d'un pin haut d'environ cinq pieds, qui était planté dans un pot. Un jardinier chaussé de sandales de paille était en train d'en envelopper soigneusement les racines, d'une natte grossière, et Sôsuke put constater ainsi qu'il y avait en ce monde des gens disposant d'assez de tranquillité pour pouvoir prendre à l'avance leurs dispositions en vue de la saison qui approchait, où la rosée allait, avec le froid, se changer

graduellement en gelée blanche. Au moment de s'en aller, il reçut, du bureau de pharmacie qui se trouvait près de l'entrée, un médicament en poudre, dont il lui fut recommandé de se rincer une dizaine de fois la bouche tous les jours, après l'avoir fait fondre dans cent fois son volume d'eau tiède. Il fut ensuite agréablement surpris de la modicité de la somme qui lui fut demandée par le comptable pour les soins qu'il avait reçus, et pensa que si, comme on le lui avait dit, il avait à revenir quatre ou cinq fois, il ne lui serait pas trop difficile d'en supporter les frais. En se rechaussant, il s'aperçut que les semelles de ses souliers étaient percées.

Quand il rentra chez lui, sa tante venait à peine de partir.

« Vraiment, elle est venue ? » dit Sôsuke, et, l'air contrarié, il changea son costume européen contre un kimono, puis suivant son habitude, s'assit à côté du *hibachi*. O Yone, emportant ensemble sa chemise, son pantalon et ses chaussettes, s'en alla dans la chambre de six nattes. Sôsuke, l'air absent, se mit à fumer, et comme il entendait dans la chambre en face le bruit de la brosse à habit, il demanda :

– O Yone, qu'est-elle venue dire, la tante Saegi ?

Son mal de dent s'étant calmé, l'impression de froid qu'il ressentait comme une attaque de l'automne s'était adoucie. Il se fit préparer par O Yone une solution dans de l'eau tiède, du remède en poudre qu'elle avait retiré de sa poche, et commença à s'en rincer la bouche. Debout sur la véranda, il dit alors :

– Tout de même, les jours ont bien raccourci.

Bientôt, la nuit tomba, et le quartier, où même pendant la journée on n'entendait que très rarement les bruits de *kuruma*, dès le commencement de la soirée devint silencieux. Les deux époux, suivant leur habitude, se rapprochèrent de la lampe, ne considérant comme éclairé, dans le vaste monde, que ce seul endroit où ils étaient assis, et, dans ce coin de lumière ne tenant compte, Sôsuke que d'O Yone, et O Yone que de Sôsuke. Là, ils oubliaient toute cette sombre société, qui se trouvait en dehors de la zone que pouvait éclairer leur lampe. À passer ainsi tous les deux chacune de leurs soirées, ils voyaient se révéler à eux-mêmes leur propre existence.

Ces deux tranquilles époux, tout en secouant la boîte de conserve de *yôrô kobu*[1] que Yasu no Suke leur avait rapportée de Kôbe, pour en faire sortir les petits objets poivrés et contournés en forme de nœuds qu'elle contenait, s'entretinrent de la réponse qu'ils avaient reçue des Saegi.

– Mais, s'ils veulent bien fournir les frais mensuels et l'argent de poche, cela pourrait aller ?

– Ils disent que c'est impossible ; de quelque façon que l'on calcule, cela fait en tout dix *yen* ; or, ces dix *yen* auxquels nous arrivons, dans les conditions actuelles, il leur serait très difficile, disent-ils, de les donner tous les mois.

– Mais, puisque, jusqu'à la fin de cette année, ils donnent vingt *yen* par mois, est-ce qu'il n'est pas déraisonnable de leur part de prétendre cela ?

– Oui, mais déraisonnable ou non, voici ce qu'a dit Yasu san : Pour un ou deux mois encore, nous ferons le nécessaire ; mais il faudra, au bout de ce délai, que vous ayez trouvé à vous arranger d'une façon ou d'une autre.

– Mais est-ce que vraiment ils n'en ont pas les moyens ?

– Moi, je ne sais rien, en tout cas, c'est ce que dit la tante.

– Si, pourtant, avec leur affaire de *katsuo bune*, ils gagnent de l'argent, ce ne sera rien pour eux.

– Évidemment, dit O Yone, et elle eut un rire discret.

Sôsuke fit un mouvement avec sa bouche, mais finalement leur conversation s'interrompit en ce point.

Au bout d'un moment, Sôsuke reprit :

– Quoiqu'il en soit, nous n'avons pas le choix ; nous ne pouvons que prendre la décision de faire venir Koroku à la maison et, après, nous verrons ; actuellement, n'est-ce pas, il suit les cours de l'école.

– En effet, fut la réponse d'O Yone.

Et Sôsuke, sans y prêter attention, passa, chose insolite de sa part, dans le cabinet de travail.

---

1. *Yôrô kobu* (*Yôrô kobou*) : le nom de cette friandise rappelle le mot yorokobu, « je me réjouis », ce qui, pour les Japonais, en double l'attrait. (NdT)

Au bout d'une heure, O Yone, ouvrant doucement les *fusuma*, regarda ce qu'il faisait. Installé devant la table, il lisait :

– Vous travaillez, lui dit-elle, ne voulez-vous pas vous reposer ?

À cette invitation, il se retourna et répondit :

– Hum ! Oui, je vais me coucher, et il se leva.

Au moment de se coucher, comme il enroulait, autour de soi la ceinture en coton bigarré de son *nemaki*[1], il dit à O Yone :

– Ce soir, chose qui ne m'était pas arrivée depuis longtemps, j'ai lu le *Rongo*[2].

– Et qu'y a-t-il, dans le *Rongo* ? demanda O Yone.

– Mais, rien du tout, répondit-il.

Puis :

– À propos, cette dent, il paraît que c'est bien à cause de mon âge qu'elle remue ainsi ; et ébranlée comme elle l'est, il est impossible qu'elle guérisse.

En parlant ainsi, il reposa sa tête brune sur l'oreiller.

6

On tomba d'accord pour que Koroku, de toutes façons, dès que les circonstances le permettraient, quittât sa pension et vînt s'installer dans la maison de son frère. O Yone contempla avec un air de regret le miroir à tiroirs en bois de mûrier qui était installé dans la chambre de six nattes :

– Lorsque cela se fera, je vais me trouver bien embarrassée pour lui trouver une place, dit-elle à Sôsuke, comme si elle en appelait à lui.

À la vérité, du jour où on lui prenait cette chambre, O Yone n'avait plus aucun endroit où faire sa toilette. Sôsuke, ne voyant pas le moyen de remédier à cette difficulté, regardait obliquement vers la partie arrière de ce miroir qui était posé au pied du mur dans lequel s'ouvrait la fenêtre. Il était placé de telle façon que,

1. *Nemaki* : kimono de nuit. (NdT)
2. *« Rongo »* : les Analectes de Confucius. (NdT)

dans ce miroir, lui apparaissait l'une des joues d'O Yone au-dessus du col de sa robe ; il fut surpris de la couleur maladive de son profil vu ainsi.

– Mais qu'as-tu donc, lui dit-il, tu as bien mauvaise mine.

Tout en parlant, il avait quitté des yeux le miroir pour regarder directement sa femme ; ses cheveux étaient en désordre et la partie arrière de son col était légèrement salie.

O Yone répondit seulement :

– C'est peut-être parce qu'il fait froid.

Aussitôt, elle ouvrit un placard qui se trouvait contre le mur de l'ouest. En bas de ce placard, il y avait une vieille commode toute abîmée, et en haut y étaient placés une valise chinoise et deux ou trois *kôri*[1] en saule tressé.

– Et toutes ces choses-là, dit-elle, je ne vois pas où on pourra les ranger.

– Eh bien, il n'y a qu'à les laisser là.

La venue de Koroku dans leur maison, en ce qui concernait ces détails, était, pour les deux époux, une cause d'embarras ; aussi, quoiqu'il fût bien convenu qu'il viendrait, ils se gardaient de lui en manifester de l'impatience. ; chaque jour de retard était en quelque sorte pour eux autant de gêne évitée. Koroku, de son côté, éprouvait justement la même répugnance à venir, et avait décidé à part soi de demeurer aussi longtemps qu'il le pourrait dans sa pension, dont il trouvait le séjour plus commode pour lui ; en conséquence, il remettait de jour en jour son changement de domicile. Mais quant à être capable de rester là passif, comme son frère et sa belle-sœur, à attendre qu'un événement se produisît, ce n'était pas dans sa nature.

Sur ces entrefaites, une légère gelée blanche apparut ; le bananier qui se trouvait derrière la maison s'était considérablement recroquevillé ; le matin, dans le jardin du propriétaire, sur le sommet de la butte, le *hiyodori*[2] faisait entendre sa voix perçante,

---

1. *Kori* : valises japonaises formées d'un fond coiffé par le couvercle ; une grande exportation s'en fait depuis quelques temps en Europe. (NdT)
2. *Hiyodori* : bulbul. (NdT)

et le soir, se mélangeaient au son de la trompette du marchand de *tofu*[1] les battements du *mokugyô*[2], dans le temple Emmôji ; les jours raccourcissaient de plus en plus, et la mine d'O Yone devenait encore moins brillante que celle qu'elle avait le jour où Sôsuke l'avait remarquée dans le miroir. À son retour du bureau, deux ou trois fois, Sôsuke l'avait trouvée étendue dans la pièce de six nattes.

« Qu'as-tu donc ? » lui avait-il demandé ; elle avait simplement répondu qu'elle se sentait un peu mal à l'aise, et à sa proposition de la faire examiner par un médecin, elle avait dit que cela n'en valait pas la peine, de sorte que les choses en étaient restées là.

Sôsuke en éprouva de l'inquiétude, et il lui arriva même de se rendre compte que le souci que lui causait la santé de sa femme le gênait dans son travail au bureau. Or, un jour, comme il se trouvait dans le tramway qui le ramenait chez lui, il se donna tout à coup une tape sur le genou, et cette fois-là, ayant ouvert joyeusement, à l'encontre de son habitude, la porte d'entrée, tout de suite, sur un ton plein d'entrain, il demanda à O Yone :

– Comment vas-tu aujourd'hui ?

O Yone, ayant fait comme d'ordinaire un paquet des vêtements et des chaussettes de son mari, s'en alla dans la chambre de six nattes ; Sôsuke l'y suivit, et lui dit en riant :

– O Yone, est-ce que tu n'es pas enceinte ?

O Yone, sans répondre, resta penchée en avant, enlevant la poussière du veston de son mari. Puis, bien que le bruit de la brosse eût cessé, elle ne sortit pas de la chambre. Sôsuke, intrigué, y retourna ; O Yone, seule dans la demi obscurité, était accroupie devant son miroir.

– Je viens, dit-elle en se levant, et le son de sa voix était celui d'une femme qui vient de pleurer.

Ce soir-là, les deux époux se placèrent près du *hibachi*, en face l'un de l'autre, de manière à pouvoir, chacun de son côté, étendre la main jusqu'au-dessus de la bouilloire.

---

1. *Tôfu* : mets fait avec de haricots. (NdT)
2. *Mokugyô* : boîte creuse en bois ayant la forme d'un poisson sur laquelle les prêtres bouddhistes frappent en priant. (NdT)

– Eh bien, dit Sôsuke, qu'y a-t-il de nouveau dans le monde ?

Il parlait sur un ton léger qui ne lui était pas habituel. Dans la tête d'O Yone flottaient, gracieuses, son image et celle de Sôsuke au temps où ils n'étaient pas encore mari et femme.

– N'allons-nous pas nous donner un peu de distraction ? reprit Sôsuke. Nous manquons vraiment d'entrain, depuis quelque temps.

Et pendant un moment, ils supputèrent ensemble à quel spectacle ils pourraient se rendre le dimanche suivant. Ensuite, vint sur le tapis la question de leurs vêtements de la nouvelle année. Un certain Takaoka, collègue de Sôsuke, importuné par sa femme, qui désirait ardemment un vêtement de soie ouaté, l'avait envoyée promener, en lui disant que ce n'était pas pour satisfaire sa coquetterie qu'il travaillait. « Voilà qui est fort ! » avait-elle répliqué, et elle lui avait expliqué qu'il fallait bien qu'elle fût vêtue de manière à pouvoir sortir quand il faisait froid. « Eh bien, si tu as froid », avait-il rétorqué, « il n'y a rien d'autre à faire que de le supporter pour le moment en t'enveloppant de matelas et en te coiffant de couvertures. » Sôsuke, en racontant cette anecdote à O Yone d'une manière humoristique, réussit à la faire rire, et celle-ci, à le voir de si bonne humeur, eut de nouveau l'impression passagère d'un renouveau de son bonheur d'autrefois.

– Que madame Takaoka se contente de matelas, cela m'est égal, mais quant à moi, je voudrais bien me procurer un nouveau manteau. Cette idée m'est venue l'autre jour chez le dentiste, en voyant un jardinier qui enveloppait de nattes les racines d'un arbre nain.

– Vous désirez un manteau ?

– Oui.

O Yone regarda son mari, et de l'air de lui dire que c'était une assez forte dépense :

– Vous pourriez en acheter un, fit-elle, en le payant par mensualités.

– Après tout, non, j'y renonce, répondit aussitôt Sôsuke, lamentablement. Et à propos, demanda-t-il, quand donc Koroku sera-t-il disposé à venir ?

– Il n'a pas du tout l'air d'y tenir, dit O Yone.

Elle avait toujours eu l'impression qu'elle n'avait pas la sympathie de Koroku ; cependant, parce qu'il était le frère de son mari, elle s'était toujours efforcée de se montrer aimable envers lui, de manière, si peu que ce fût, à se le concilier ; et elle en était arrivée à pouvoir compter de sa part, contrairement à ce qui en était au début, sur l'affection qu'un jeune homme porte habituellement à sa belle-sœur. Les circonstances actuelles, toutefois, la préoccupaient plus que de raison, et elle allait jusqu'à s'imaginer qu'elle était sinon l'unique, mais du moins la principale cause de la répugnance de Koroku à venir chez eux.

– Il ne doit certes pas, dit Sôsuke, trouver agréable de quitter sa pension pour venir s'installer dans une telle maison, et tout comme à nous-mêmes, qui voyons que nous allons en être gênés, cette perspective doit lui être pénible. Moi, par exemple, si seulement Koroku ne devait pas venir chez nous, je crois que j'oserais me risquer à me payer un manteau, mais...

La franchise toute masculine avec laquelle Sôsuke avait fait cette déclaration ne pouvait donner satisfaction aux sentiments d'O Yone, qui, sans répondre, resta un moment silencieuse ; après quoi, son maigre menton enfoncé dans son col, elle leva les yeux vers son mari, et lui demanda :

– Est-ce que Koroku san n'a pas encore quelque chose contre moi ?

À l'époque de leur arrivée à Tokyo, Sôsuke s'était de temps en temps entendu poser des questions analogues par O Yone, et chaque fois, il s'était donné beaucoup de peine pour la rassurer. Comme depuis quelque temps elle avait cessé d'en parler, il avait fini par ne plus du tout y arrêter son esprit.

– Voilà que tu recommences, avec ton hystérie, lui dit-il. Qu'est-ce que cela peut te faire, ce que pense Koroku, puisque je suis là ?

– Est-ce que cela est écrit dans le *Rongo* ?

Tel était le genre de plaisanterie que pouvait se permettre O Yone dans une circonstance comme celle-là.

– Hum ! fit Sôsuke, en effet, cela y est écrit.

Et ainsi se termina leur conversation.

Le lendemain matin, à son réveil, Sôsuke entendit sur les plaques d'étain dont était recouvert l'auvent de la maison, un bruit réfrigérant. O Yone, ses manches déjà relevées en *tasuki*[1] pour le travail, vint alors à son chevet, et l'avertit qu'il était l'heure. En entendant ce tapement des gouttes de pluie, il fut envahi du désir de rester un peu plus longtemps sous ses chaudes couvertures, mais le courage qu'en dépit de sa mauvaise mine montrait O Yone, lui fit honte de sa paresse, et il se leva aussitôt. Au-dehors, la vue était bouchée par une pluie épaisse ; les bambous *mosô* du sommet de la butte secouaient de temps en temps leurs crinières comme pour se débarrasser de l'eau qui les mouillait ; quant à Sôsuke, il n'avait trouvé la force qui lui était nécessaire pour affronter l'humidité qui tombait du ciel, que dans le bouillon de *miso*[2] brûlant, et le riz bien chaud qu'il venait d'absorber.

– Voilà encore, dit-il, que mes souliers vont prendre l'eau. Pour être tranquille, il faudrait absolument en avoir deux paires.

Et ne pouvant faire autrement, il chaussa celui dans la semelle duquel s'était ouvert un petit trou, puis il releva d'un pouce, environ, le bas de son pantalon.

Lorsque, à midi passé, il rentra, il vit qu'O Yone avait disposé, auprès de son miroir, une cuvette métallique, avec dedans quelques chiffons, et que juste au-dessus de cette cuvette, apparaissait dans le plafond, une tache de laquelle tombait de temps en temps une goutte d'eau.

– Il n'y a pas que mes souliers, dit Sôsuke avec un sourire douloureux. Je vois que la maison, elle aussi, prend l'eau.

Ce soir-là, O Yone, pour son mari, disposa un *kotatsu*[3] mobile, et l'alluma, pour y faire sécher ses chaussettes en fil d'Écosse et son pantalon de drap rayé.

---

1. *Tasuki* : pour travailler, les Japonais relèvent les manches pendantes de leur kimono à l'aide d'un cordon ainsi appelé. (NdT)
2. *Misô* : bouillon dans lequel il entre de la farine de froment et de haricots. (NdT)
3. *Kotatsu* : large brasero de faible hauteur, recouvert d'une cage et d'un futon qui se trouve chauffé par en-dessous. (NdÉ)

Le jour suivant, la pluie tombait pareillement, et les deux époux renouvelèrent les mêmes actes. Le lendemain, le temps ne s'était pas encore éclairci. Au matin du troisième jour, Sôsuke, fronçant les sourcils, et claquant la langue, exhala cette plainte :

– Est-ce qu'il va toujours pleuvoir ainsi ? Mes souliers sont détrempés et, malgré toute ma patience, il va m'être impossible de continuer à les porter.

– Et cette chambre de six nattes, où il pleut, c'est insupportable.

Les deux époux tombèrent d'accord pour demander au propriétaire, dès que serait revenu le beau temps, de faire réparer le toit de la maison ; mais quant aux chaussures, il n'y avait rien à faire, et Sôsuke, bien qu'il ne pût les mettre sans les faire craquer, les chaussa et sortit.

Heureusement, ce jour-là, à partir de onze heures, le temps s'éclaircit, et vint le petit printemps, avec le chant des moineaux dans les haies. Lorsque Sôsuke rentra, O Yone lui demanda inopinément :

– Dites-moi, est-ce que vous ne consentiriez pas à vendre ce paravent ?

Le paravent de Hô-itsu, en effet, était toujours dans le coin du cabinet de travail où on l'avait placé le jour où il avait été apporté par les Saegi. Bien qu'il ne fût qu'à deux feuilles, c'était, à la vérité, un ornement encombrant ; si on le déplaçait vers le sud de la pièce, il bouchait une moitié de la porte d'entrée ; vers l'est, on n'y voyait plus rien ; et du seul côté qui restait, il aurait caché le *toko no ma*.

– Mais c'est impossible, puisque, si peu qu'il vaille, c'est le seul souvenir qui me reste de mon père.

Deux ou trois fois, Sôsuke avait ainsi répondu en maugréant, et chaque fois, O Yone, contemplant cette lune d'argent toute ronde, aux bords effacés, et ce *susuki*, dont la couleur pouvait à peine se distinguer de celle du fond de soie, avait paru ne point comprendre qu'il se trouvât des gens, pour conserver précieusement un tel objet. Cependant, par crainte de son mari, elle ne s'en ouvrait pas franchement à lui. Une seule fois, elle lui avait demandé :

– C'est donc vraiment une belle peinture ?

Pour la première fois, alors, Sôsuke, lui avait expliqué ce que signifiait ce nom de Hô-itsu. Ce n'était que ce qu'il se rappelait

avoir entendu dire autrefois par son père, répété du mieux qu'il pût, autant que le lui permettait le vague souvenir qu'il en avait conservé. Quant à la valeur véritable de cette peinture, et à l'histoire détaillée de Hô-itsu, Sôsuke lui-même, à vrai dire, n'avait à ce sujet que de très faibles notions.

Ce fut là cependant, pour O Yone, la cause déterminante d'un acte étrange de sa part.

Elle avait acquis, en effet, au cours des conversations qu'elle avait eues avec son mari pendant la semaine écoulée, une notion nouvelle, et une idée lui était venue, qui l'avait fait sourire doucement.

Ce jour-là, donc, lorsque la pluie ayant cessé, les rayons du soleil vinrent éclairer les *shoji* de la salle à manger, O Yone, par-dessus sa robe de tous les jours, s'enveloppa d'une pièce d'étoffe d'une couleur étrange, qui tenait à la fois d'une écharpe et d'un châle, et sortit.

Lorsqu'après avoir parcouru dans la rue une distance d'environ deux cents mètres, et tourné dans la direction du tramway, on continuait tout droit, on arrivait, entre un épicer et un boulanger, devant une boutique d'antiquaire assez vaste. O Yone se rappelait avoir acheté là, autrefois, une table dont les pieds se repliaient ; et la bouilloire qui maintenant encore était placée sur son *hibachi*, en avait été rapportée par Sôsuke. O Yone, les mains dans ses manches, s'arrêta devant ce magasin ; elle constata qu'il y avait toujours, en montre, des bouilloires en abondance, et que les meubles qui en outre étaient les plus nombreux, peut-être à cause de la saison, étaient des *hibachi*. Il lui parut toutefois qu'il n'y avait là aucun objet qui pût être qualifié de bibelot, sauf un : la carapace d'une tortue d'espèce inconnue, qui était suspendue juste en face d'elle, et de laquelle pendait, comme une queue un *hossu*[1] de prêtre bouddhiste, tout jauni. Il y avait encore, en montre, une ou deux étagères en bois de santal rouge, mais ces meubles étaient en très médiocre état et semblaient peu solides, détails qui passèrent tout

1. *Hossu* : balai symbolique destiné à nettoyer le monde de sa poussière ; il est formé d'un manche et de longs crins blancs et soyeux. (NdT)

à fait inaperçus aux yeux d'O Yone. S'étant seulement assurée qu'il n'y avait dans la boutique ni *kakemono* ni paravent, elle entra.

Évidemment, si O Yone avait porté ses pas jusque-là, c'était parce qu'elle avait l'intention de vendre le paravent que son mari avait reçu des Saegi. Comme pendant son séjour à Hiroshima elle avait acquis une certaine expérience de ce genre d'affaires, elle n'éprouvait dans leur pratique ni la sensation d'effort, ni la peine d'une autre femme, et il lui fut facile de se décider à s'aboucher avec le patron de la boutique. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, noir de peau, avec des joues creuses ; il portait des lunettes à monture d'écaille, de dimensions exagérées, et tout en lisant son journal, se chauffait les mains à un *hibachi* de bronze tout recouvert de pustules.

– Je veux bien aller voir ça, dit-il sur un ton détaché, et sans paraître s'intéresser spécialement à l'affaire qu'on lui proposait.

O Yone, à part soi, éprouva un peu de déception ; elle n'avait toutefois pas entrepris cette démarche en fondant sur elle un très grand espoir ; et que sa proposition fût ainsi acceptée sans enthousiasme, ou que le marchand lui demandât comme un service de faire ce marché, il fallait bien qu'elle commençât par lui montrer l'objet en question.

– C'est bien, dit celui-ci, je viendrai un peu plus tard, car en ce moment, mon garçon de magasin est absent.

Sur ces paroles peu catégoriques, O Yone rentra chez elle, et pensa à part soi qu'il était fort douteux que l'antiquaire consentît à se déranger. Comme elle venait de terminer le repas très simple que d'habitude elle prenait seule et faisait desservir par Kiyo, elle entendit, à l'entrée, l'antiquaire, qui d'une voix forte, demandait à être introduit. Elle l'introduisit au salon, et lui montra le paravent.

– C'est ceci ? dit-il en caressant de la main l'envers et la bordure. Si vous voulez le vendre – et il s'interrompit un instant pour réfléchir – eh bien, je vous en donnerai bien six *yen*.

C'était avec un air de dégoût qu'il avait proposé ce prix. O Yone trouvait parfaitement convenable l'estimation faite par l'antiquaire, mais estimait que si elle réglait l'affaire sans avoir consulté Sôsuke, elle ferait preuve de trop d'indépendance de

décision ; elle éprouvait aussi des scrupules à cause du passé de cet objet, et seulement à cause de ce passé. Elle répondit au marchand qu'elle désirait, avant de prendre une décision parler à son mari, et voulut le congédier. Celui-ci, au moment de s'en aller, dit encore :

– Eh bien, Madame, en considération de votre proposition, j'irai jusqu'à vous offrir un *yen* de plus.

O Yone, alors, répondit avec décision :

– Mais, monsieur l'antiquaire, c'est un Hô-itsu !

Mais à part soi, elle avait grand peur qu'il ne se ravisât ; à quoi celui-ci reprit, flegmatiquement :

– Oui, mais en ce moment, les Hô-itsu ne sont pas à la mode.

Puis, ayant observé attentivement l'attitude d'O Yone :

– Eh bien, dit-il, veuillez donc en parler à votre mari.

Et il s'en alla.

O Yone, après avoir raconté en détail à Sôsuke tout ce qui s'était passé, lui demanda encore une fois, en toute innocence :

– N'êtes-vous pas d'avis de le vendre ?

Depuis quelque temps, l'esprit de Sôsuke était continuellement agité par des désirs d'ordre matériel. Il avait fallu l'existence toute modeste à laquelle il avait dû se plier pour lui inculquer l'habitude, chaque fois qu'une chose ou une autre lui manquait, de faire comme si elle ne lui manquait pas. En dehors des appointements fixes qu'il recevait chaque mois, il n'avait jamais pu, par quelque travail supplémentaire, se procurer, à titre exceptionnel, la moindre ressource inattendue, qui lui permît d'améliorer, si peu que ce fût, sa situation habituelle.

Lorsqu'il entendit le récit d'O Yone, ce qui le frappa surtout, ce fut la merveilleuse habileté dont elle avait fait preuve ; et, en même temps, il se demandait si, après tout, ce qu'elle avait fait là était vraiment nécessaire. Lui ayant demandé quelle avait été son idée, elle répondit que, grâce à cette somme de moins de six yen, il pourrait se procurer une nouvelle paire de chaussures, et qu'en plus, il serait possible d'acheter une pièce de *meisen*[1]. Sôsuke pensa qu'en effet, il devait en être ainsi. Toutefois, mettant en parallèle,

1. *Meisen* : étoffe de soie et de coton. (NdT)

le paravent de Hô-itsu qui lui venait de son père, et de l'autre, la paire de chaussures neuves et la pièce de *meisen*, il trouva que cet échange était à la fois extravagant et comique, et il dit à sa femme :

– Si tu veux le vendre, tu peux le faire, car de toute façon, chez nous, cet objet n'est qu'un embarras ; cependant, je peux encore très bien me passer de souliers neufs ; bien entendu, si, comme ces jours derniers, il pleuvait continuellement, j'en serais fort gêné, mais puisque le temps s'est remis au beau...

– Oui, mais il peut très bien encore pleuvoir, et alors...

Sôsuke ne pouvait évidemment, vis-à-vis d'O Yone, se porter garant de la continuité du beau temps, et O Yone de son côté, n'osait pas, avant qu'il plût, insister auprès de son mari pour qu'il vendît son paravent. Ils se regardèrent, alors, et se mirent à rire. Puis, bientôt :

– Sans doute, trouvez-vous qu'on en offre trop peu ? demanda O Yone.

– En effet, répondit Sôsuke.

Cette suggestion devait bien entendu lui donner immédiatement l'impression que le prix offert était trop faible, et d'autre part, devant un acheteur il n'aurait pas manqué de se contenter de la somme offerte. Il lui semblait bien avoir lu dans les journaux que récemment des peintures et des livres anciens, vendus aux enchères, avaient atteint de très hauts prix, et il se disait : « Si seulement j'avais en ma possession un seul *kakemono* de ce genre ! » Mais il acceptait avec résignation l'idée qu'une telle chance était en dehors de ses possibilités.

– Cela dépend de l'acheteur, reprit-il, et cela dépend aussi du vendeur ; une peinture, si précieuse qu'elle soit, du moment que c'est moi qui la possède, ne peut être vendue bien cher ; mais tout de même, sept ou huit *yen*, cela me paraît vraiment trop bon marché.

En parlant ainsi, Sôsuke avait l'air de plaider à la fois la cause du paravent, et celle de l'antiquaire ; mais, en même temps, il sentait que ce plaidoyer, pour ce qui concernait ses propres intérêts, n'avait pas grande valeur. Quant à O Yone, de tout ceci, elle éprouvait un certain découragement, et leur conversation au sujet du paravent en resta là.

Le lendemain, Sôsuke, en arrivant à son bureau, raconta cette histoire à quelques-uns de ses collègues, qui tous, d'un accord commun, émirent l'avis que ce n'était pas le prix. Toutefois, aucun d'eux ne lui offrit de faire la moindre démarche pour lui faire vendre le paravent à un prix convenable, et aucun d'eux ne lui indiqua ce qu'il aurait à faire pour s'en tirer sans être trop roulé.

Sôsuke continuait donc à se voir obligé, soit de vendre le paravent à l'antiquaire de la rue voisine, soit, comme devant, de le garder dans son salon, où il était fort encombrant.

Il s'en tint à ce dernier parti.

L'antiquaire vint alors, et en offrit quinze *yen*. Les deux époux se regardèrent en souriant, puis tombèrent d'accord pour le garder encore quelque temps sans le vendre. L'antiquaire revint, et cette fois encore, ils ne le vendirent point ; O Yone trouvait maintenant amusant de s'y refuser. Une quatrième fois, l'antiquaire se présenta, accompagné cette fois d'un inconnu, et, après avoir conféré à voix basse avec lui, offrit trente-cinq *yen*. Les deux époux, de même alors, se consultèrent, debout l'un à côté de l'autre, et finalement, se décidèrent à vendre le paravent.

7

Les cryptomeria du temple Emmyôji, comme roussis au feu, avaient pris une teinte rouge sombre. Les jours de beau temps, sur le bord extrême du ciel nettoyé par le vent, apparurent des montagnes aux vives arêtes, surmontées d'une ligne blanche. L'année chassait devant elle les époux Sôsuke, les soufflant dans des régions tous les jours plus froides. Le matin de bonne heure, la voix du marchand de *nattô*[1] qui ne manquait jamais de passer, évoquait la vision des tuiles revêtues de gelée blanche, et à Sôsuke encore couché, cette voix venait rappeler que l'hiver encore une fois était venu. Quant à O Yone, dans sa cuisine, comme l'année précédente, elle se disait :

1. *Nattô* : encore des haricots bouillis. (NdT)

– Pourvu du moins que la canalisation d'eau ne gèle pas ! Et cela ira bien.

Ainsi se tourmentait-elle, au sujet de ce passage de la fin d'une année au commencement de l'autre.

Le soir, les deux époux ne bougeaient plus de leur *kotatsu*, et ils regrettaient les doux hivers de Hiroshima ou de Fukuoka.

– Nous sommes tout à fait comme les Honda de la maison qui est en avant de la nôtre, dit en riant O Yone.

Ces Honda étaient un vieux ménage de rentiers, qui, habitant dans la même enceinte, étaient aussi des locataires de Sakai. Avec une jeune fille qui était à leur service, ils vivaient tranquillement, sans faire, du matin au soir, le moindre bruit. Tandis qu'O Yone, toute seule dans la salle à manger, travaillait à quelque ouvrage, elle entendait de temps en temps, une voix qui criait : « O jii san ! » C'était la vieille madame Honda qui appelait son mari. Lorsqu'il arrivait à O Yone de les rencontrer à la porte de l'enclos, ils échangeaient poliment leurs impressions sur le temps qu'il faisait, et s'invitaient réciproquement à venir bavarder, mais O Yone n'y était jamais allée, et pas une seule fois non plus les Honda n'étaient venus. En conséquence, elle ne savait sur les Honda que très peu de chose ; elle avait appris seulement qu'ils avaient un fils qui était devenu un brillant fonctionnaire du gouvernement de la Corée, et par les commerçants qui les avaient pour clients habituels, elle avait entendu dire qu'ils vivaient confortablement à l'aide de subsides que ce fils leur envoyait tous les mois.

– Est-ce que le père Honda continue à se distraire par la culture des arbres nains ?

– Comme il fait de plus en plus froid, sans doute, pour le moment, il ne s'en occupe guère, mais il y en a de nombreux pots, rangés en bas de sa véranda.

Leur conversation, quittant le sujet de la maison qui se trouvait en avant de la leur, passa à celui du propriétaire. L'intérieur de ce dernier, contrairement à celui des Honda, était considéré par les deux époux comme des plus animés. Depuis quelque temps, le jardin était dépouillé par la saison froide, de sorte que les nombreux enfants de cette maison avaient cessé de se livrer à leurs

bruyants ébats sur le sommet de la butte ; mais chaque soir, on entendait le son du piano, et de temps à autre, les éclats de rire des servantes, dans la cuisine, parvenaient jusqu'à la salle à manger de Sôsuke.

– Mais que fait donc cet homme ? demanda Sôsuke.

Cette question, il l'avait déjà posée un grand nombre de fois à O Yone.

– Il ne fait rien et passe sa vie à se distraire, ce qui lui est possible, puisqu'il possède des terrains et des maisons, telle fut la réponse d'O Yone, identique à celle qu'elle avait toujours faite.

Et Sôsuke n'avait jamais poussé plus loin ses questions au sujet de Sakai. Au moment où il avait dû interrompre ses études, lorsqu'il lui arrivait de rencontrer un homme qui, se trouvant en heureuse situation, prenait plaisir à déployer son activité, l'idée lui venait de tout de suite l'observer ; après un certain temps, cette idée se changeait simplement en un sentiment d'aversion et de jalousie. Or, depuis un ou deux ans, il était devenu indifférent aux inégalités de sort existant entre lui et autrui. Il en était arrivé à penser que lui-même, avec la nature qu'il avait apportée en naissant, et telle autre personne apparue en ce monde avec son propre destin, étaient dès le principe des êtres humains de catégories différentes, et qu'en dehors de ce seul fait, qu'ils respiraient tous les deux sur cette terre en tant qu'êtres humains, il ne pouvait y avoir entre eux aucun intérêt commun et aucun rapport. De temps en temps, seulement pour alimenter la conversation, il allait jusqu'à demander :

– Que fait donc cet homme-là dans la vie ?

Mais il trouvait ennuyeux de se livrer au moindre effort pour chercher à s'informer davantage. O Yone obéissait aux mêmes tendances ; ce soir-là, cependant, par extraordinaire, elle se laissa aller à raconter que Sakai était un homme d'une quarantaine d'années, ne portant pas de barbe, que la personne qui jouait du piano était sa fille aînée, âgée de douze ou treize ans, et que lorsque des enfants d'autres familles venaient chez eux, on ne les invitait jamais à monter sur la balançoire.

– Et pourquoi n'invite-t-on pas les autres enfants à monter sur la balançoire ?

– Mais, c'est par avarice, probablement, parce qu'elle s'abîmerait trop vite !

Sôsuke, à cette réponse, éclata de rire, et il pensa que si son propriétaire était à ce point avare, il était peu raisonnable de compter que dès qu'il serait informé que le toit de la maison laissait passer la pluie, il enverrait des couvreurs, ou qu'aussitôt qu'on lui aurait signalé que la haie était démolie, il ferait venir des jardiniers pour la réparer.

Ce soir-là, ne parurent dans les rêves de Sôsuke, ni les arbres nains des Honda, ni la balançoire des Sakai ; s'étant couché vers dix heures et demie, il se mit à ronfler comme un homme exténué par mille peines. Quant à O Yone, qui, depuis quelque temps souffrait de la tête et s'endormait difficilement, elle ouvrait de temps en temps les yeux et contemplait la chambre à demi éclairée. Sur le *toko no ma*, en effet, veillait une mince lumière, que les deux époux avaient accoutumé de garder la nuit. Toujours, au moment où ils se couchaient, ils plaçaient en cet endroit leur lampe, après en avoir baissé la mèche.

O Yone, comme si quelque chose l'inquiétait, changea la position de son oreiller, puis, faisant glisser sur le matelas celle de ses épaules qui se trouvait plus bas que l'autre, finit par se trouver à plat ventre ; s'appuyant alors sur ses deux coudes, elle regarda son mari ; ensuite, elle se leva, passa par-dessus sa robe de nuit son vêtement de tous les jours, qui se trouvait placé en bas des couvertures, prit la lampe qui était sur le *toko no ma*, revint au chevet de son mari, et se baissant, l'appela :

– *Anata ! Anata*[1] *!*

Celui-ci, alors, cessa de ronfler, mais continua à respirer comme un homme profondément endormi. O Yone se redressa, ouvrit, tenant toujours en main la lampe, la cloison glissante, et passa dans la salle à manger ; elle aperçut confusément, brillant dans la demi-obscurité, les anneaux de la commode qui se trouvait dans cette pièce sombre. Elle la traversa, et entra dans la cuisine, toute noire de suie, où la seule note blanche était formée par le papier

1. *Anata* : Vous (poli). (NdT)

des *koshi shoji*[1] ; après être restée un instant hésitante, debout dans la partie centrale de cette pièce, où il n'y avait aucun vestige de feu, elle ouvrit, en ayant soin de ne faire aucun bruit, la porte de la chambre de la servante, qui se trouvait à sa droite, et introduisit à l'intérieur, en la recouvrant de sa main, la flamme de sa lampe. La servante, sous ses couvertures, dont on ne distinguait nettement ni la couleur ni les rayures, dormait repliée sur elle-même, comme une taupe. Elle inspecta ensuite la chambre de six nattes ; dans cette pièce vide et rébarbative, la seule chose qui, dans la nuit, impressionna l'œil d'O Yone, fut le fameux miroir, dont la surface reluisait lugubrement.

O Yone, après avoir ainsi visité toute la maison, et s'être assurée qu'il n'y avait rien d'insolite, retourna dans son lit, puis, enfin, ferma les yeux. Alors seulement, ayant conscience que tout allait bien, et qu'il n'y avait rien dans son voisinage immédiat dont elle eût à se préoccuper, au bout d'un moment, elle s'assoupit.

Mais bientôt, tout à coup, de nouveau, elle ouvrit les yeux, ayant l'impression qu'un bruit violent avait retenti, tout près de son oreiller. Levant alors la tête, de manière à dégager ses oreilles, elle réfléchit, et arriva à se rendre compte que quelque objet lourd et volumineux avait dû dégringoler du haut de la butte située derrière la maison, jusqu'au bord de la véranda de la pièce où elle était couchée. Cela devait être arrivé juste avant le moment où elle s'était réveillée, et ne pouvait, croyait-elle, en aucune façon être la continuation d'un rêve. Une fois arrivée à cette conclusion, O Yone éprouva aussitôt une impression désagréable, et tirant sur la manche de la couverture sous laquelle, à côté d'elle, était couché son mari, elle entreprit sérieusement, cette fois, de le réveiller.

Jusqu'alors, Sôsuke avait été profondément endormi ; comme, tout à coup, il ouvrait les yeux, et O Yone, en le secouant, lui dit :

– Réveillez-vous un peu, je vous prie.

– Eh là, dit-il à moitié rêvant, c'est bon.

Et aussitôt, il se dressa sur le matelas.

O Yone lui raconta à voix basse ce qui venait de se passer.

---

1. *Koshi shoji* : shoji bas. (NdT)

– Ce bruit ne s'est produit qu'une fois ?

– Mais oui, et à l'instant.

Tous deux se turent, pour écouter avec attention ce qui pouvait se passer à l'extérieur, mais l'univers resta silencieux et tranquille, et ils eurent beau tendre l'oreille indéfiniment, ils n'entendirent le bruit d'aucune nouvelle chute.

« Il fait froid », dit Sôsuke, et en même temps, il se couvrit, par-dessus son mince kimono de nuit, de son *haori*. Il sortit alors sur la véranda, ouvrit l'un des *amado*, scruta l'extérieur, et ne vit rien ; du milieu de l'obscurité, vint seulement l'assaillir un courant d'air qui lui glaça la peau. Aussitôt, il referma l'*amado*, abaissa le verrou, rentra dans la chambre, et s'empressa de se glisser sous ses couvertures.

– Je n'ai rien vu d'extraordinaire, dit Sôsuke, et probablement tu as rêvé.

Tout en parlant ainsi, il s'étendait dans son lit.

– Je suis sûre que ce n'était pas un rêve, affirma O Yone, et bien certainement, j'ai entendu un grand bruit au-dessus de ma tête.

Sôsuke, tournant vers O Yone son visage, dont il avait sorti une moitié de sous les couvertures, reprit :

– O Yone, je ne sais pas ce que tu as, mais depuis quelque temps, tes nerfs sont surexcités ; il va falloir absolument arriver à trouver un moyen de bien dormir, de manière à reposer un peu mieux ton cerveau.

À ce moment, l'horloge de la chambre sonna deux heures, et à ce bruit, tous les deux, pour un moment cessèrent de parler, ce qui leur permit de constater que la nuit était tout à fait calme. Tous deux, bien éveillés maintenant, ne se sentaient pas disposés à se rendormir immédiatement.

– Quant à vous, dit O Yone, vous devez avoir l'esprit bien tranquille, car après vous être couché, dix minutes ne sont pas encore écoulées que déjà vous dormez profondément.

– Pour ce qui est de dormir, répondit Sôsuke, en effet, je dors, mais ce n'est pas parce que j'ai l'esprit libre, c'est sans doute parce que je suis fatigué.

Au cours de cette conversation, Sôsuke finit par se rendormir, mais O Yone continua comme devant à s'agiter dans le lit. Une

voiture faisant grand bruit passa alors devant la maison. Depuis quelque temps, déjà, il arrivait à O Yone d'être réveillée en sursaut avant le lever du jour, par le roulement d'une voiture, et en y réfléchissant, elle se rendit compte que c'était toujours à peu près à la même heure ; elle supposa finalement que ce véhicule, qui, tous les jours, passait par le même endroit à une heure aussi matinale, devait être celui de quelque distributeur de lait. Tandis qu'elle entendait ce bruit, déjà, le jour se levait, et commençait à se manifester l'activité des voisins. Elle sentit alors son cœur se raffermir ; elle entendit, venant d'une direction ou d'une autre, le chant du coq, et, après un certain temps, un passant fit un grand bruit, dans la rue, avec ses *geta*. La servante, alors, ouvrit la porte de sa chambre et, peu après, vint dans la salle à manger, probablement pour voir l'heure à l'horloge. À ce moment, l'huile de la lampe du *toko no ma*, ayant beaucoup baissé, ne parvint plus à la mèche trop courte, et l'endroit où était couchée O Yone devint complètement obscur ; la lueur du flambeau que portait O Kiyo brilla alors à travers les interstices des *fusuma*.

« C'est vous, Kiyo ? » appela O Yone. Aussitôt, la servante alla s'habiller, et environ trente minutes plus tard, O Yone elle aussi, se leva. Après un nouvel intervalle de trente minutes, ce fut cette fois au tour de Sôsuke, de sortir de son lit. L'habitude de tous les jours était qu'O Yone, au moment voulu, vînt près de lui et lui dit : « Vous ferez bien de vous lever. »

Le dimanche, et les rares jours de fêtes, elle changeait ainsi sa phrase : « Allons, levez-vous, je vous prie. »

Ce jour-là, toutefois, préoccupé qu'il était de ce qui avait pu se passer pendant la nuit, Sôsuke s'était levé avant qu'O Yone ne fût venue le prévenir. Aussitôt, il avait ouvert les *amado* qui se trouvaient du côté du pied de la butte. En examinant celle-ci de bas en haut, il aperçut les bambous, transis par l'air du matin, et derrière eux, la lueur colorée du soleil, aux rayons duquel fondait la gelée blanche. Le sommet de la butte en était légèrement teinté ; à environ deux pieds plus bas, là où la pente était le plus raide, l'herbe desséchée qui avait poussé en cet endroit était curieusement frottée et arrachée par places, laissant paraître toute nue la terre

rouge, détail qui impressionna quelque peu Sôsuke. Directement en dessous, la terre qui se trouvait au bout de la véranda, juste à l'endroit où il était, avait été toute remuée, et les aiguilles de gelée blanche étaient cassées, si bien que Sôsuke se demanda si un grand chien n'avait pas dégringolé du sommet jusqu'en bas. Il jugea toutefois qu'un chien, si grand fût-il, n'aurait pu faire une chute aussi impétueuse. Sôsuke s'en alla alors chausser ses *geta* à l'entrée de la maison, et aussitôt, descendit dans le jardin. À l'extrémité de la véranda se trouvaient les cabinets, qui, au tournant, formaient une saillie, de sorte que le passage qui longeait le bas de la butte, déjà si étroit, se trouvait, une fois que l'on avait tourné derrière la maison, sur une longueur d'un ou deux mètres, encore plus resserré et plus pénible à suivre. O Yone, toutes les fois que venaient les vidangeurs, se préoccupait de ce tournant difficile et ne manquait pas de les mettre en garde par ces mots : « Si seulement il y avait un peu plus de place là, cela vaudrait mieux, mais... », ce qui faisait beaucoup rire Sôsuke.

Une fois traversé ce passage, on trouvait un sentier étroit qui conduisait tout droit à la cuisine. Autrefois, il y avait là une haie de cryptomerias mélangée de branches mortes, qui séparait le jardin de celui du voisin ; lorsque récemment, le propriétaire l'avait fait réparer, on avait enlevé complètement le feuillage tout parsemé de trous de ces arbres, et maintenant, l'un des côtés de la haie était bouché par un mur fait de planches noueuses qui s'étendait jusqu'à la porte de la cuisine. Cet endroit, non seulement était mal exposé aux rayons du soleil, mais encore se trouvait souvent arrosé par l'eau de pluie tombant d'une gouttière, de sorte que lorsque venait l'été, des *shukaidô*[1] y poussaient en abondance ; au moment de leur pleine croissance, leurs feuilles étaient si touffues qu'elles obstruaient complètement le passage. La première année de leur installation, Sôsuke et O Yone, à cette vue, avaient été fortement impressionnés. Ces *shukaidô*, pendant on ne savait combien d'années avant qu'eût été enlevée la haie de cryptomerias, avaient multiplié là leurs racines, et même alors, bien que l'ancienne

1. *Shukaidô : Begonia Evauriana*. Jolies plantes à fleurs roses. (NdT)

maison eût été démolie, chaque fois que revenait leur saison, ils déployaient leurs pousses, avec la même vigueur qu'autrefois. Lorsque O Yone s'en était rendu compte, elle s'en était réjouie, et avait dit :

– Tout de même ! Ils sont bien jolis.

Sôsuke, foulant la gelée blanche, s'engagea dans ce tournant, si abondant en souvenirs ; ses yeux se fixèrent alors sur un point de l'étroit et long sentier, et il s'arrêta au milieu de cette région glaciale où le soleil ne parvenait jamais.

À ses pieds se trouvait une boîte en laque à dessins d'or sur fond noir. Elle était posée bien droite sur le sol, comme si on l'avait apportée là tout exprès, mais elle était privée de son couvercle qui s'en trouvait séparé de deux ou trois pieds, tout contre le mur de planches, et renversé, de sorte que les dessins dont était orné le papier épais qui en doublait le fond, se voyaient distinctement. Parmi les lettres et documents divers qui avaient été dispersés à plaisir de tous côtés, l'un d'eux, relativement long, était déployé sur un espace de deux pieds, et l'extrémité en était toute chiffonnée. Sôsuke, s'en approchant, examina le dessous de ce papier chiffonné, et avec un sourire amer, constata qu'en cet endroit, quelqu'un s'était soulagé.

Faisant un paquet de tous les documents qui étaient dispersés sur le sol, il les replaça dans la boîte, qu'il porta telle quelle, tachée de boue et de gelée blanche, jusqu'à la porte de la cuisine ; ouvrant alors le *koshi shoji*, il la passa à Kiyo, en lui disant :

– Veuillez poser cela là-bas pour le moment.

La servante, en prenant cette boîte, faisait une drôle de figure, et avait l'air fort intriguée. À l'intérieur, dans le salon, O Yone, armée d'un plumeau de papier, battait les *shoji*. Sôsuke, ensuite, les mains dans ses manches, inspecta minutieusement le vestibule et les environs de la porte de la maison, mais n'y découvrit rien d'anormal.

Finalement, il rentra dans la maison, passa dans la salle à manger, et comme d'habitude, s'assit près du *hibachi*. Aussitôt, d'une très forte voix, il appela O Yone, qui, en arrivant, lui dit :

– Où donc êtes-vous passé, en sortant de votre lit ?

– Eh bien, lorsque, cette nuit, vous avez entendu un grand bruit, tout près de votre oreille, ce n'était pas un rêve, c'était un voleur ; c'était le bruit qu'a dû faire ce voleur, en sautant du haut de la butte de M. Sakai, dans notre jardin. Tout à l'heure, je suis allé voir derrière la maison, et j'y ai trouvé cette boîte ; tout autour, étaient dispersés en désordre les lettres et autres papiers qu'elle contenait, et il y avait même autre chose qui était peu ragoûtant.

Sôsuke, prenant dans la boîte deux ou trois lettres, les montra à O Yone ; toutes portaient l'adresse de M. Sakai. O Yone, stupéfaite, demeura à genoux, dans la position où elle se trouvait, et demanda :

– Et en dehors de M. Sakai, personne n'a été volé ?

Sôsuke, les bras croisés, répondit :

– Il se pourrait bien, après tout, que nous l'ayons été aussi.

Les deux époux, quoi qu'il en pût être, laissèrent là la boîte et s'attablèrent d'abord à leur repas du matin, mais tout en manœuvrant leurs baguettes, ils ne manquèrent pas de s'entretenir du voleur. O Yone vanta la sûreté de son oreille et de son cerveau, et Sôsuke se déclara heureux de la tranquillité qu'il devait au peu d'efficacité de son oreille et de son cerveau. O Yone, mettant son mari au pied du mur, reprit :

– Vous dites cela, mais voyez donc, si ce voleur, au lieu d'entrer chez les Sakai, s'était introduit chez nous, et si, comme cette nuit, vous étiez resté profondément endormi, ç'aurait été bien ennuyeux.

– Mais quoi ? Est-ce qu'il y a le moindre danger qu'un voleur entre jamais chez nous ? Nous pouvons être bien tranquilles.

Telle fut la réponse, peu étudiée, que lui fit Sôsuke.

À ce moment, apparut inopinément Kiyo, venant de la cuisine :

– Si, dit-elle, le manteau que Monsieur a acheté récemment avait été volé, cela aurait été une affaire ! C'est vraiment heureux que cela se soit passé chez les Sakai, et non chez vous.

À cette manifestation de sympathie joyeuse, exprimée ainsi avec sérieux, Sôsuke et O Yone ne surent que répondre.

Lorsqu'ils eurent fini de déjeuner, il y avait encore beaucoup de temps avant le moment où Sôsuke devait partir pour son bureau.

– Probablement, dit-il, chez les Sakai, toute la maison doit être en révolution.

Et il fut décidé qu'il s'y rendrait lui-même avec la boîte. Celle-ci était en laque noire et or, mais en fait de laque d'or, il n'y avait qu'un semis de dessins, représentant, stylisées, des écailles de tortue, de sorte que ce ne devait pas être un objet de très grande valeur. O Yone l'enveloppa d'un *furoshiki*[1] de taffetas, et comme ce *furoshiki* était un peu trop petit, elle en réunit les coins du même côté, et les noua séparément au milieu ; lorsque Sôsuke l'emporta ainsi arrangée, elle avait tout à fait l'air d'une boîte de gâteaux destinée à être offerte en présent. À voir, du salon, le sommet de la butte, on pouvait s'imaginer qu'il était facile d'y parvenir tout de suite, mais il fallait passer par le devant de la maison, parcourir la rue sur une longueur de soixante mètres, monter une côte, et marcher encore, dans une direction opposée, sur une distance de soixante mètres, avant d'arriver à la porte des Sakai. Sôsuke, après avoir longé une clôture qui était formée d'une série de barres de fer plantées régulièrement dans une base de pierre garnie de gazon, franchit le portail. L'intérieur de la maison était absolument calme, et l'on n'y entendait aucun bruit. Parvenu devant l'entrée, dont la porte était garnie de vitres en verre dépoli, Sôsuke appuya deux ou trois fois sur le bouton de la sonnette, mais sans doute elle ne marchait pas, car personne ne vint. Sôsuke, ne sachant comment faire, fit le tour jusqu'à la porte de service ; elle était formée de deux *shoji*, en partie pleins, et en partie garnis, eux aussi, de vitres en verre dépoli. À l'intérieur, on entendait remuer des ustensiles. Sôsuke, ouvrant la porte, s'adressa à une servante qui se trouvait là, accroupie sur le plancher en bois, près d'un fourneau à gaz :

– Voici, dit-il en montrant la boîte, un objet que j'ai trouvé ce matin derrière ma maison ; je vous le rapporte, car il doit appartenir à votre maître.

– Vraiment ? dit la servante. C'est fort aimable à vous.

---

1. *Furoshiki* (*fouroshiki*) *:* foulards qui servent aux Japonais à faire des paquets. (NdT)

Et après ce bref remerciement, elle porta la boîte jusqu'à la limite du plancher en bois, appela une personne qui paraissait être une femme de chambre, et à voix basse, lui expliqua ce dont il s'agissait. Cette personne, ayant reçu l'objet des mains de la servante, considéra un moment Sôsuke, et aussitôt après, rentra dans l'appartement. Comme elle s'en allait, arrivèrent en courant une fille de douze ou treize ans, ayant la figure ronde et de grands yeux, avec une autre, qui paraissait être sa sœur aînée. Toutes deux avaient le même ruban dans les cheveux. Elles montrèrent, dans la cuisine, leurs deux petites têtes l'une à côté de l'autre, puis, ayant bien examiné Sôsuke, elles se chuchotèrent à l'oreille :

– Ce doit être le voleur.

Sôsuke pensait que du moment qu'il avait remis la boîte, il n'avait plus qu'à s'en aller, car il se souciait peu de ce que l'on pouvait avoir à dire à l'intérieur. Avant de partir, toutefois, il demanda encore :

– Cette boîte appartient bien à votre maison, et cela va bien ainsi ?

La servante, qui ne savait que répondre, était en train de se tourmenter, lorsque la femme de chambre de tout à l'heure reparut :

– Veuillez entrer, lui dit-elle en s'inclinant poliment.

Ce fut alors au tour de Sôsuke de se sentir gêné. La femme de chambre renouvela l'invitation d'une façon encore plus gracieuse et les sentiments de Sôsuke, dépassant la gêne, devinrent de la contrariété. À ce moment, apparut en personne le maître de la maison.

Celui-ci, avec sa face de prospérité aux joues grasses et aux vives couleurs, répondait bien à l'idée que s'en était fait Sôsuke, mais il n'était pas, comme l'avait dit O Yone, glabre, car il laissait pousser sous son nez une moustache coupée ras ; ses joues seulement et son menton étaient rasés de près, et avaient une teinte bleuâtre.

– C'est vraiment beaucoup de peine que vous vous êtes donnée, dit-il poliment, en plissant le coin de ses yeux.

Ayant posé ses genoux, qui étaient revêtus d'un tissu de Yonezawa à petits dessins, sur le plancher en bois, son attitude, alors qu'il demandait à Sôsuke toutes sortes de détails, était, à la vérité, empreinte de la plus parfaite tranquillité. Sôsuke lui

fit un rapport succinct de tout ce qui s'était passé au cours de la nuit et pendant la matinée, puis se risqua à lui demander si autre chose que la boîte avait été volé. Le maître de la maison lui répondit qu'une montre en or qui se trouvait sur une table lui avait été dérobée, mais il n'en paraissait pas le moins du monde plus contrarié que s'il s'était agi d'un objet appartenant à une autre personne. Bien plus qu'à cette montre, il semblait attacher de l'intérêt aux explications que lui donnait Sôsuke, à qui il demanda si, à son avis, le voleur avait réellement eu l'intention de se sauver par le derrière de la maison en passant par la butte, ou en était tombé accidentellement. À cela, évidemment, Sôsuke ne pouvait donner aucune réponse.

À ce moment, la femme de chambre apporta, de l'intérieur de l'appartement, du thé et du tabac, et de ce fait, encore, le départ de Sôsuke se trouva retardé. Le maître de la maison alla même jusqu'à apporter tout exprès un *zabuton*, sur lequel il persuada Sôsuke de s'asseoir ; puis, il se mit à lui raconter ce qu'avait dit le policier qui était venu le matin. D'après les déductions de celui-ci, le voleur s'était certainement, dès la soirée, introduit à l'intérieur de la maison, et avait dû s'y cacher en quelque endroit, par exemple, dans un cabinet de débarras ; c'était sans doute par la porte de la cuisine qu'il était entré ; ayant alors allumé une bougie, il avait dû la placer dans le fond d'un petit baquet qui se trouvait là, et s'introduire dans la salle à manger ; comme, dans la pièce voisine, dormait Madame Sakai, avec ses enfants, il s'était rendu, en faisant le tour par la véranda, jusque dans le cabinet de travail du maître de la maison, et pendant qu'il se livrait à sa besogne, le dernier-né, sans doute parce qu'était venue l'heure où il devait téter, s'était mis à pleurer ; le voleur alors, ouvrant un des *to* du cabinet de travail, s'était probablement enfui dans le jardin.

– Si comme d'habitude, dit le maître de la maison, sur un ton de regret, notre chien avait été là, cela aurait mieux valu, mais malheureusement, il est malade, et il y a quatre ou cinq jours, nous l'avons envoyé chez le vétérinaire.

– Voilà qui est bien regrettable, répondit Sôsuke.

Là-dessus, le maître de la maison entra dans toutes sortes de détails sur la race de ce chien, sur son pedigree, et sur les parties de chasse auxquelles il l'emmenait.

– J'aime beaucoup la chasse, dit-il, mais comme depuis quelque temps j'éprouve des douleurs nerveuses, je me repose un peu ; lorsque, de la fin de l'automne au commencement de l'hiver, je vais à la chasse aux bécassines, je suis quelquefois obligé de demeurer deux ou trois heures avec tout le bas du corps, jusqu'aux reins, plongé dans l'eau d'une rizière, et il me semble que ce ne doit pas être très bon pour la santé.

Le maître de la maison paraissait avoir à sa disposition un temps illimité, et comme aux « Pas possible ! » et aux « Vraiment ? » de Sôsuke, il continuait toujours à parler, celui-ci se vit obligé, au beau milieu de son discours, de se lever pour partir :

– Comme tous les jours à cette heure-ci, lui dit-il en l'interrompant, je suis obligé de sortir.

Le maître de la maison parut alors, pour la première fois, se rendre compte de la situation, et s'excusa auprès de Sôsuke d'avoir eu l'impolitesse de lui prendre un temps précieux. Il lui tourna ensuite une phrase dans ce genre : « Si par hasard le policier revenait, je vous serais obligé de vouloir bien m'accorder votre concours. » Puis tout à la fin : « J'espère que vous voudrez bien venir me voir, de temps en temps ; et comme moi-même, en ce moment, j'ai pas mal de loisirs, je compte venir aussi vous importuner. »

Après s'être entendu adresser ces paroles courtoises, Sôsuke, quittant cette maison, se hâta de s'en retourner chez lui, où il constata qu'il se trouvait en retard d'environ trente minutes sur l'heure à laquelle, chaque matin, il s'en allait.

– Qu'avez-vous donc fait ? lui demanda O Yone, qui, anxieuse, était venue à la porte, au-devant de lui.

Sôsuke, tout en quittant aussitôt son kimono pour s'habiller à l'européenne, lui dit :

– Ce Sakai m'a l'air de ne pas du tout s'en faire. Est-il vraiment possible que l'argent permette de vivre aussi tranquillement ?

8

– Koroku san, demanda O Yone, voulez-vous commencer par la salle à manger, ou préférez-vous d'abord faire le salon ?

Quatre ou cinq jours auparavant, Koroku était enfin venu s'installer chez son frère, et comme conséquence, il se trouvait obligé, ce jour-là, d'aider à changer les papiers des *shoji*.

Autrefois, au temps où il habitait chez son oncle, il avait eu, en même temps que Yasu no Suke, à changer les papiers des cloisons glissantes de sa chambre. Déjà donc, il s'était essayé à diluer de la colle de pâte sur un plateau, à manier la spatule, et à effectuer ce genre de travail de la manière la plus conforme aux véritables principes. Seulement, lorsque, une fois tout bien sec, ils en étaient arrivés à l'opération finale, qui consiste à remettre les cloisons en place, ils constatèrent qu'elles ne pouvaient entrer dans les rainures du plancher, pour la bonne raison qu'ils avaient collé les papiers exactement à l'envers. Une autre fois, ayant tenté, toujours avec la collaboration de Yasu no Suke, la même opération que celle qu'il entreprenait aujourd'hui, il l'avait aussi manquée : lorsque, en effet, sa tante l'avait chargé, avec son cousin, de changer les papiers des *shoji*, ils avaient d'abord lavé à grande eau les cadres, qui, en séchant, s'étaient complètement déformés, ce qui les avait mis dans un embarras extrême.

– Ma sœur, dit Koroku, lorsqu'on entreprend de coller de nouveaux papiers aux *shoji*, il faut absolument, si l'on ne veut pas s'exposer à des déboires, y apporter la plus grande attention, et surtout ne pas laver les cadres, car on n'arriverait à rien.

Tout en parlant ainsi, il s'installa sur la véranda de la salle à manger et se mit activement à déchirer les vieux papiers.

Lorsqu'on arrivait au bout de cette véranda, en tournant à droite, et en longeant la pièce de six nattes attribuée à Koroku, on trouvait l'entrée de la maison, qui avançait à gauche. Or, en face de la véranda, et courant parallèlement à elle, il y avait le mur, de sorte que l'on se trouvait enfermé là entre quatre cloisons. Sur toute cette surface, en été, poussaient en abondance des kosmos

et, chaque matin, les deux époux pouvaient se réjouir la vue de cette fraîche floraison ; de plus, sur de minces tiges de bambou qu'ils plantaient au pied du mur, ils faisaient grimper des liserons, et dès leur lever, ils se plaisaient à faire ensemble le compte des fleurs nouvellement écloses. Par contre, de l'automne à l'hiver, fleurs et plantes, tout finissait par se dessécher complètement et, à contempler ce petit désert, ils s'attristaient au point d'en éprouver une sensation désagréable.

Koroku, tournant le dos à cette surface rectangulaire toute recouverte de gelée blanche, arrachait sans répit les papiers des *shoji*. De temps en temps, une brise froide venait frapper le derrière de sa tête aux cheveux ras et les alentours de sa nuque ; chaque fois, il était tenté de quitter cette véranda exposée au vent, pour aller se réfugier dans la chambre de six nattes. En silence, il faisait travailler ses mains rougies par le froid, et avec un torchon qu'il mouillait et tordait dans un baquet d'eau, il frottait les cadres des *shoji* pour les nettoyer.

– Vous devez avoir froid, lui dit aimablement O Yone ; j'en suis bien contrariée pour vous, et voilà malheureusement que le vent s'est mis à la pluie.

En même temps, sur de la colle qui était préparée depuis la veille, elle versait, pour la diluer, l'eau de la bouilloire.

À la vérité, Koroku, à part soi, professait le plus profond mépris pour le genre de travail auquel il était occupé ; et dans la situation particulière où, bien malgré lui, les circonstances l'avaient placé, il éprouvait, d'avoir un torchon dans la main, une certaine humiliation. Lorsqu'autrefois, dans la maison de son oncle, il avait été chargé de ce même ouvrage, il l'avait considéré comme un passe-temps, et même il se souvenait que l'ennui qu'il en avait d'abord éprouvé s'était changé, au contraire, en amusement. Aujourd'hui, il avait l'impression qu'on ne l'avait pas forcé à entreprendre ce travail que pour qu'il se convainquît lui-même qu'il ne pouvait être bon à autre chose. Mais, ce qui, plus que tout, l'agaçait, c'était ce froid, qui régnait sur la véranda. Aussi, ne put-il trouver à faire à sa belle-sœur aucune réponse qui fût empreinte de quelque bonne humeur. Dans sa tête, alors, émergea cette pensée qu'un étudiant en droit à

l'Université habitant la pension qu'il venait de quitter, pouvait fort bien, à l'occasion d'une promenade, entrer au Shiseidô, et se payer le luxe de dépenser près de cinq yen pour faire l'emplette d'une boîte de trois savons et de poudre de dentifrice ; et il éprouvait qu'il n'y avait aucune raison pour qu'à lui seul fût échue la disgrâce de tomber dans une aussi pénible situation. Puis, pensant au sort de son frère et de sa femme, obligés de s'accommoder, pour toujours, d'une telle existence, il lui parut pitoyable ; c'était au point qu'ils lui avaient paru hésiter à faire l'achat du papier destiné à être tendu sur les *shoji*, et pour Koroku, c'était là une façon de vivre négative.

– Du papier de cette qualité, dit-il, mais il va être tout de suite déchiré.

En déroulant l'extrémité sur une longueur d'environ un pied, il l'examina au soleil, et deux ou trois fois, de toute sa force, le fit résonner.

– Vous croyez ? demanda O Yone. C'est une chose, pourtant, puisqu'il n'y a pas d'enfant à la maison, qui n'est guère à craindre.

Et elle passait à coups répétés, sur les cadres, son pinceau imprégné de colle.

Tous deux tirèrent chacun de leur côté sur le papier, après l'avoir appliqué sur une grande longueur, de manière qu'il fût bien tendu et ne fît aucun pli. De temps en temps, O Yone, voyant Koroku faire une figure excédée, en éprouvait des scrupules, et voulant l'aider, faisait tomber d'un coup de rasoir, au moment favorable, les bouts de papiers qui dépassaient ; mais, sur les *shoji* terminés, apparurent très visibles, de place en place, des boursouflures. O Yone, navrée, contempla, placée contre le logement des volets, ceux qui restaient à garnir, et pensa à part soi : « Si seulement pour faire cet ouvrage, au lieu de Koroku, j'avais mon mari ! »

– Il y a quelques plis, dit-elle.

– Parbleu, c'est que je suis si peu adroit qu'il est impossible que cela soit parfaitement réussi.

– Oh ! vous savez, votre frère n'est pas non plus tellement habile, et de plus, il est beaucoup plus paresseux que vous.

Koroku ne répondit rien. Prenant un rince-bouche, que Kiyo lui avait apporté de la cuisine, il se plaça devant le logement

des volets, et souffla un brouillard sur le papier, de manière à en humecter toute la surface. Lorsque le *shoji* suivant fut tendu de papier, celui sur lequel il avait soufflé auparavant était presque sec, et la plupart des plis en étaient aplatis. Lorsque le troisième *shoji* eut été garni, Koroku se mit à se plaindre de mal aux reins ; mais, à vrai dire, c'était O Yone, qui depuis le matin, avait mal à la tête.

– Faisons encore ce *shoji*, dit-elle, de manière à terminer ceux de la salle à manger, après quoi, nous nous reposerons.

Lorsque la salle à manger fut terminée, ils se mirent à déjeuner. Les quatre ou cinq jours qui s'étaient écoulés depuis la venue de Koroku, O Yone avait dû prendre l'habitude de s'attabler pour le repas de midi, en face de Koroku. Depuis qu'elle était mariée avec Sôsuke, elle n'avait jamais fait un repas avec qui que ce fût autre que son mari, et déjeuner toute seule était pour elle une habitude, depuis de nombreuses années. Aussi, pour O Yone, s'être trouvée sans transition devoir prendre un repas tous les jours ayant en face de soi, de l'autre côté du baquet de riz, son jeune beau-frère, avait été une étrange expérience. Encore, tant que la servante se trouvait près de là, travaillant à la cuisine, cela pouvait aller ; mais quand on ne l'entendait plus, c'était bien autre chose, et elle en éprouvait une sensation extrêmement pénible. Non seulement il y avait ce fait évident qu'O Yone était plus âgée que Koroku, mais encore, étant donnés leurs rapports passés, la chaude ambiance qui, au cours de cette période initiale, forcément réfrigérante, eût été favorable à un rapprochement de leurs deux natures, ne pouvait guère, entre eux, se former. O Yone, à part soi et en secret, doutait qu'il pût jamais arriver que se dissipât ce malaise qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle avait à s'attabler en face de Koroku. Quant à celui-ci, qui ne s'était pas douté de cette conséquence de son installation chez son frère, il en était encore plus troublé. Ne pouvant faire autrement, O Yone s'efforçait, au cours de ces repas, d'entretenir la conversation et d'éviter des silences embarrassants, mais malheureusement Koroku ne disposait alors ni de l'esprit ni du discernement qui lui eussent permis de répondre d'une manière convenable à cette attitude de sa belle-sœur.

– Koroku san, dans la pension où vous étiez, est-ce que vous étiez bien nourri ?

À cette question, Koroku ne pouvait faire la réponse simple et sans gêne qui, pour lui, était de mise autrefois, lorsque, de cette pension, il venait rendre visite à son frère. Il se vit donc forcé de s'en tirer par une phrase de ce genre :

– Ce n'était ma foi pas si bon que cela.

Comme ces paroles étaient peu explicites, il arriva qu'O Yone les interprétât comme une indication que la façon dont elle le traitait n'était pas satisfaisante ; et dans la tête de Koroku, pendant les intervalles de silence, la même idée se forma.

Ce jour-là, singulièrement, O Yone, à cause de sa migraine, éprouvait une grande peine à s'évertuer comme d'habitude à être aimable ; et comme elle aurait été encore plus contrariée, au cas où ses efforts auraient échoué, elle préférait y renoncer. De sorte que tous les deux terminèrent leur repas en échangeant encore moins de paroles que pendant qu'ils étaient occupés à tendre les papiers des *shoji*.

Dans l'après-midi, du fait sans doute que leurs mains s'y étaient accoutumées, ils avancèrent plus vite dans leur ouvrage que durant la matinée ; mais par contre, leur disposition d'esprit les tint encore plus éloignés l'un de l'autre qu'avant le déjeuner. Le froid qu'il faisait, surtout, influençait leurs sentiments. Alors qu'au moment où ils s'étaient levés le temps était clair au point que le ciel, avec son fardeau lumineux, paraissait se retirer de plus en plus loin, à l'heure où toutes choses se colorent nettement, s'étaient rapidement formés des nuages, dont les noirs replis semblaient annoncer un peu de neige et qui avaient complètement aveuglé le soleil. Tous les deux, à tour de rôle, s'en allaient se réchauffer les mains au *hibachi*. Tout d'un coup, Koroku posa à O Yone cette question :

– À partir de l'année prochaine, les appointements de mon frère seront sans doute augmentés ?

À ce moment précis, O Yone, ayant ramassé un des morceaux de papier qui jonchaient les tatami, était en train d'en essuyer la colle qui salissait ses mains ; avec l'air de quelqu'un pour qui c'était là une éventualité absolument inattendue, elle répondit :

– Et pourquoi donc ?

– Mais est-ce que d'après les journaux, il n'est pas question d'augmenter, l'année prochaine, les appointements de tous les fonctionnaires ?

O Yone n'avait aucune information à ce sujet, et pour la première fois, après avoir entendu les explications détaillées de Koroku, elle trouva que ce serait là une mesure bien juste.

– C'est bien vrai, dit-elle, qu'on ne peut plus arriver à s'en tirer ; rien que depuis que nous sommes à Tokyo, le poisson en tranches a doublé de prix.

Sur ce sujet du prix du poisson débité en tranches, la science de Koroku se trouvait complètement en défaut, et cette remarque d'O Yone attira pour la première fois son attention sur cette hausse de prix si rapide.

Du fait que sur ce point la curiosité de Koroku s'était un peu éveillée, leur conversation suivit un cours plus facile qu'ils n'auraient pu s'y attendre. O Yone lui répéta ce qu'elle avait entendu raconter récemment par son mari au sujet de l'extraordinaire bon marché de la vie au temps où le propriétaire de derrière chez eux avait dix-huit ou dix-neuf ans.

À cette époque-là, lorsqu'on voulait s'offrir du *soba*[1], une portion coûtait huit *rin* ; et s'il était accompagné d'œufs ou d'autre chose, deux *sen* cinq *rin*. Quant à la viande de bœuf, dans la qualité ordinaire, une portion pour une personne coûtait quatre *sen*, et si c'était du rosbif, six *sen*. On pouvait entrer dans une *yose*[2] pour trois ou quatre *sen* ; un étudiant pouvait vivre d'une façon moyenne, s'il recevait de sa famille seulement sept *yen* par mois, et avec dix *yen*, il pouvait déjà se considérer comme riche.

– Si nous étions en ce temps-là, Koroku san, dit O Yone, ce ne serait rien du tout d'avoir à terminer vos études à l'Université.

– Et mon frère, répondit Koroku, si nous vivions en ce temps-là, il aurait une existence bien facile.

Lorsque fut terminé, pour le salon, le renouvellement du papier des *shoji*, il était déjà plus de trois heures et le moment du retour

1. *Soba* : nouilles. (NdÉ)
2. *Yose* : salle de spectacle. (NdÉ)

de Sôsuke approchant, il fallait songer à préparer le dîner ; aussi, tous deux, considérant comme suffisant pour ce jour-là ce qu'ils avaient accompli, rangèrent le rasoir et la colle. Koroku, après s'être bien étiré, se frappa plusieurs fois la tête de son poing fermé.

– Vous vous êtes donné vraiment beaucoup de peine, lui dit sympathiquement O Yone, et vous devez être fatigué ?

Mais Koroku pensait surtout à se mettre quelque chose sous la dent : la priant de sortir pour lui d'un placard des gâteaux envoyés par Sakai en reconnaissance du service qu'on lui avait rendu en lui rapportant sa boîte, il en mangea, et O Yone lui servit du thé.

– Est-ce que ce Sakai, demanda-t-il, est gradué de l'Université ?

– Mais oui, il paraît qu'il l'est.

Koroku, ayant bu son thé, se mit à fumer, et bientôt, demanda :

– Mon frère ne vous a pas encore parlé de cette augmentation de ses appointements ?

– Mais non, pas le moins du monde.

– Je serais bien content, si je pouvais être comme mon frère, qui ne se plaint jamais de son sort.

À cette remarque, O Yone ne fit aucune réponse digne d'être rapportée. Alors Koroku se leva et entra dans la pièce de six nattes ; bientôt, il reparut, apportant son *hibachi* qui, dit-il, s'était éteint.

Tandis qu'il vivait ainsi chez son frère et à sa charge, croyant à l'assurance consolante que lui avait donné Yasu no Suke, qu'avant peu, les circonstances deviendraient plus favorables, il arrangea provisoirement les choses en informant officiellement son école qu'il interrompait ses études.

9

Entre les Sakai de derrière la maison et Sôsuke, avec cette boîte comme truchement, des relations inattendues s'étaient établies. Jusqu'alors, une fois par mois, Sôsuke envoyait à son propriétaire, par Kiyo, le montant de son loyer, et celui-ci lui faisait porter son reçu ; à cela seulement se bornaient leurs rapports, et tout à fait comme si c'eût été un Européen qui habitait au sommet de la

butte, il n'existait entre eux, en tant que voisins, aucune relation amicale.

Dans l'après-midi du jour où Sôsuke avait rapporté la boîte, un détective, comme l'avait annoncé Sakai, vint examiner le bas de la butte, en passant par le derrière de la maison de Sôsuke. Sakai l'accompagnait, de sorte qu'O Yone, pour la première fois, eut l'occasion de contempler le visage de ce propriétaire dont elle avait tant entendu parler ; elle éprouva un peu de surprise à constater qu'il avait une moustache, alors qu'elle le croyait absolument sans barbe, et aussi à le voir se comporter vis-à-vis d'elle, avec une politesse à laquelle elle ne s'attendait pas. Lorsque revint Sôsuke, elle ne manqua pas d'appeler son attention sur ce détail :

– Mais dites-moi, fit-elle, Sakai san, il a tout de même de la moustache ?

Deux jours plus tard, une servante de chez les Sakai était venue pour remercier, apportant, avec une carte de visite, une superbe boîte de gâteaux. Elle était repartie après avoir débité ce compliment :

– Vous avez rendu dernièrement à mon maître un service dont il vous est très reconnaissant, et, un de ces jours, il viendra sans doute lui-même vous en remercier.

Ce soir-là, Sôsuke, ayant ouvert la boîte, se gonfla les joues des *tô manju*[1] qu'elle contenait, et remarqua :

– Pour nous avoir fait un cadeau comme celui-ci, il ne semble pas que ce soient des gens si avares, et cette histoire des enfants étrangers à la maison, à qui on ne permet pas de monter sur la balançoire, ce doit être un mensonge.

– Mais bien sûr, que c'est un mensonge, dit O Yone, s'associant à ce plaidoyer en faveur des Sakai.

Ainsi donc, à la suite de cette irruption d'un voleur chez les Sakai, les relations de ceux-ci avec les deux époux, étaient devenues plus chaudes ; mais ni dans la tête de Sôsuke, ni dans le cœur d'O Yone, n'existait la moindre idée que leur intimité pût jamais dépasser le degré qu'elle avait atteint. Qu'une telle chose pût arriver

1. *Tô manju :* gâteaux contenant une pâte de haricots. (NdT)

par suite d'une communauté d'intérêts, ce n'était évidemment pas probable ; mais même dans la voie des simples rapports d'amitié qui généralement s'établissent entre voisins, les deux époux ne se sentaient pas assez d'aplomb pour aller plus avant ; et à laisser, pendant des jours et des mois, les choses suivre leur cours naturel, Sakai ne pouvait manquer, avant peu, de redevenir le Sakai d'autrefois, tandis que Sôsuke se retrouverait Sôsuke comme devant ; et de même que se trouvaient séparées, l'une en haut, l'autre en bas de la butte, les deux maisons, ainsi, forcément, devaient redevenir étrangers les uns aux autres les cœurs de leurs habitants.

Or, deux jours s'étaient à peine écoulés, que le soir du troisième, se présenta inopinément chez Sôsuke, Sakai, revêtu d'un manteau à col de loutre, d'aspect confortable. Les deux époux, peu habitués à recevoir des visites le soir, en furent surpris au point de montrer tant soit peu d'affolement. Sakai fut cependant introduit au salon, et une fois la conversation amorcée, il exprima en termes courtois sa reconnaissance de ce que Sôsuke avait fait pour lui.

– J'ai eu de la chance, dit-il, car les autres objets qui m'avaient été volés me sont revenus.

Tout en parlant, il dégagea de sa ceinture de crépon blanc une chaîne d'or, qui y était enroulée, et leur montra une montre en or à double boîtier.

– Pour observer les règlements, dit-il, mais seulement pour cela, j'avais fait ma déposition à la police ; à la vérité, en effet, comme c'est une très vieille montre, je ne la regrettais pas tellement, et je me serais assez facilement consolé de sa perte ; or, hier, j'ai eu la surprise de recevoir, sans nom d'expéditeur, un colis postal dans lequel se trouvait, enveloppé avec soin, tout ce qui avait disparu de chez moi.

– C'est probablement le voleur, continua en riant Sakai, qui m'a fait cet envoi ; et sans doute, cette idée lui est-elle venue parce qu'il ne pouvait pas tirer beaucoup d'argent de ces objets ; quoi qu'il en soit, c'est là un cas bien rare.

Il entra ensuite dans les explications suivantes :

– Je vous dirai entre nous, qu'à la vérité, c'était plutôt la boîte, qui, pour moi, avait de l'importance. Elle venait de ma grand'mère,

qui l'avait reçue en cadeau, lorsque autrefois elle servait au Palais, de sorte qu'elle était pour nous un souvenir de famille précieux.

Sakai ne s'en retourna, ce soir-là, qu'après avoir ainsi bavardé pendant environ deux heures. Sôsuke, qui lui donnait la réplique, et O Yone, qui, dans la salle à manger, l'écoutait, ne purent faire autrement que de se convaincre que c'était un homme abondant en sujets de conversation. Lorsqu'il fut parti :

– Il a sans doute beaucoup de relations, dit O Yone.

– C'est qu'il a beaucoup de loisirs, expliqua Sôsuke.

Le lendemain, Sôsuke, à son retour du bureau, arrivait après être descendu du tramway, devant le magasin d'antiquités voisin de chez lui, lorsqu'il y aperçut ce manteau à col de loutre que maintenant il connaissait bien. Sakai, qui, de la rue, apparaissait de profil, était en train de parler au patron, et celui-ci, avec ses grandes lunettes sur le nez, le regardait de bas en haut. Sôsuke, pensant que ce n'était pas le moment de lui parler, se disposait à passer sans rien dire, mais au moment où il se trouvait juste devant le magasin, les yeux de Sakai se tournèrent vers la rue. Il interpella alors Sôsuke sur un ton léger :

– Hier au soir, vraiment... Et alors, vous rentrez de ce pas ?

Sôsuke sentit qu'il serait discourtois de sa part de continuer son chemin, et tout en ralentissant le pas, ôta son chapeau. Sakai, alors, comme s'il n'avait plus rien à y faire, sortit de la boutique.

– Est-ce que vous avez acheté quelque chose ? lui demanda Sôsuke.

– Ma foi non.

Et il se mit à accompagner Sôsuke sur le chemin de sa demeure. Après avoir parcouru une petite distance :

– Ce vieux-là, dit-il, est un fameux sacripant ; il m'a apporté, pour essayer de me le vendre, un faux Kwazan[1], et j'étais en train, tout à l'heure, de le morigéner à ce sujet.

Pour la première fois alors, Sôsuke se rendit compte que ce Sakai, en homme de loisirs qu'il était, devait mettre son plaisir à rechercher toutes sortes d'objets curieux, ce qui l'amena à

1. Yokoyama Kwazan (1785-1839), disciple de Maruyama Okio. (NdT)

penser, à part soi, que c'était à un homme comme lui qu'il aurait dû tout d'abord montrer le paravent de Hô-itsu qu'il avait vendu récemment.

– Est-ce que cet homme est un connaisseur en peintures ?

– Comment ! En peintures ? Mais il n'y entend absolument rien ! Rien qu'à voir l'aspect de sa boutique, cela saute aux yeux ! Il n'y a pas un seul objet exposé qui puisse être qualifié de bibelot de valeur. C'est un ancien chiffonnier qui, ayant réussi, est parvenu à cette situation.

Sakai connaissait très bien l'origine de la famille de cet antiquaire. D'après les dires du vieux marchand de légumes dont Sôsuke était le client, les Sakai, au temps du shogunat, portaient un titre de Sires de quelque chose, et parmi les nobles du voisinage, étaient de ceux de la plus ancienne souche. À l'époque de la chute du régime shogunal, cette famille, ou bien ne s'était pas retirée à Sumpu, ou bien, s'y étant retirée, en était revenue ; c'était une chose qui était parvenue à l'oreille de Sôsuke, mais dont il n'avait pas gardé un souvenir bien net.

Sakai informa alors Sôsuke d'un détail, du temps où cet homme et lui-même étaient encore enfants :

– Tout petit, dit-il, il était déjà un mauvais sujet. Il s'était mis à la tête d'une bande de petits vauriens, et continuellement, s'en allait chercher querelle aux autres enfants.

– Et comment, demanda Sôsuke, en est-il arrivé à combiner cette idée, de vous vendre un faux Kwazan ?

Sakai, tout en riant, lui donna les explications suivantes :

– Je vous dirais que dès l'époque où vivait son père, j'étais pour lui un bon client, et de temps en temps, il m'apportait une chose ou une autre. Seulement, avec son manque de discernement et son désir immodéré de gagner de l'argent, c'est un bonhomme avec qui il est bien difficile de s'entendre. Ces jours derniers, donc, lui ayant acheté un paravent de Hô-itsu, il m'a été donné de bien me rendre compte de ses procédés.

Sakai, après lui avoir raconté comment, depuis ce jour-là, l'antiquaire, encouragé par ce succès, lui avait apporté des livres anciens et des peintures auxquels il ne comprenait rien,

et comment, prenant pour authentique une faïence soi-disant ancienne de Corée, il l'avait exposée comme la chose la plus précieuse dans sa devanture, ajouta :

– D'ailleurs, à part une table pour la cuisine et une bouilloire neuve, je ne lui ai absolument rien acheté.

Cependant, tous les deux étaient parvenus au haut de la côte ; là, Sakai devait tourner à droite, tandis que Sôsuke était obligé de redescendre. Sôsuke avait bien envie d'accompagner encore un peu son propriétaire, afin d'en obtenir des informations au sujet du paravent, mais, se rendant compte qu'il pourrait paraître étrange de sa part de faire ainsi, tout exprès, un grand détour, il se décida à quitter là son compagnon. Au moment de s'en aller, il lui demanda :

– Me permettrez-vous, prochainement, de venir vous importuner de ma visite ?

– Mais je vous en prie, répondit Sakai avec cordialité.

Ce jour-là, il n'y avait pas de vent, et le soleil brillait continuellement. O Yone, toutefois, prévoyant qu'à rester tran-quille à la maison, on pourrait ressentir la fraîcheur latente qui régnait, avait pris soin de disposer le kimono de Sôsuke sur le *kotatsu* mobile qu'elle avait installé au milieu du salon, et attendait son mari. Depuis le commencement de l'hiver, c'était la première fois qu'on avait préparé le *kotatsu* dans la journée, mais depuis longtemps, déjà, le soir, on s'en servait, et on le plaçait toujours dans la pièce de six nattes.

– Pourquoi donc, aujourd'hui, as-tu installé ce meuble au beau milieu du salon ?

– Mais puisque nous n'avons jamais de visiteurs, il est très bien là ; et d'ailleurs, la chambre de six nattes n'est pas libre, puisque Koroku l'habite.

Alors seulement, Sôsuke se rappela la présence de Koroku dans sa maison ; s'étant laissé passer sur sa chemise un chaud kimono en tissu de coton, il ceignit sa ceinture et la noua.

– Nous sommes ici, dit-il, dans la zone glaciale, et sans *kotatsu*, on ne pourrait y tenir.

En effet, la pièce de six nattes, qui était devenue la chambre de Koroku, avait certes des tatami peu nets, mais, exposée qu'elle était au sud et à l'est, c'était la plus chaude de la maison.

– Est-ce que Koroku est là ? demanda Sôsuke après avoir bu deux gorgées de la tasse de thé chaud que venait de lui servir O Yone.

Koroku, évidemment, devait être là, et cependant, un tel silence régnait dans la chambre de six nattes, qu'il eût été impossible d'y soupçonner la présence de qui que ce fût. Comme O Yone se levait pour l'appeler, Sôsuke l'en empêcha, disant qu'il n'avait rien de particulier à lui dire ; puis, se glissant sous les épaisses couvertures du *kotatsu*, tout de suite il s'allongea.

Le salon, qui, par l'une de ses ouvertures, donnait sur la butte, prenait déjà une teinte crépusculaire. Sôsuke, se faisant un oreiller de ses bras, ne faisait que contempler sans penser à quoi que ce fût, ce paysage exigu et sombre, et le bruit que faisaient O Yone et Kiyo, en travaillant dans la cuisine, lui faisait le même effet que s'il était dû à l'activité de quelque voisin, n'ayant aucun rapport avec lui.

Bientôt n'apparurent plus aux yeux de Sôsuke que les seuls *shoji* blanchâtres, tandis que l'intérieur de la chambre était devenu sombre. Il resta là cependant, absolument immobile, sans même se donner la peine d'appeler pour réclamer la lampe.

Lorsque, quittant cet endroit obscur, il alla s'attabler pour le repas du soir, Koroku, sortant lui aussi de la chambre de six nattes, vint s'asseoir en face de lui. O Yone, tout en s'excusant, ayant été très occupée, de ne pas y avoir pensé, se leva pour aller fermer les *to* du salon. Sôsuke eut alors envie d'avertir son frère qu'il ferait bien, vers la fin de la journée, soit en allumant la lampe, soit en fermant les *to*, d'aider un peu sa belle-sœur à s'acquitter de ses nombreuses besognes ; mais, sentant qu'il serait peu aimable, alors qu'il venait à peine d'arriver, de lui dire une chose aussi désagréable, il y renonça.

Les deux frères attendirent, pour prendre en main leurs tasses, qu'O Yone fût rentrée du salon. Ce fut alors seulement que Sôsuke raconta qu'à son retour du bureau, il avait rencontré Sakai devant la boutique de l'antiquaire, et avait appris de lui qu'il avait acheté à cet antiquaire aux grandes lunettes, un paravent de Hô-itsu.

– Vraiment ? dit seulement O Yone, et elle regarda son mari, puis :

– Eh bien mais, c'est certainement celui-là, sans erreur possible.

Koroku, depuis le commencement, n'avait pas placé un mot, mais peu à peu, à suivre la conversation de son frère et de sa belle-sœur, il en vint à comprendre clairement ce dont il s'agissait.

– Finalement, combien le lui a-t-il vendu ? demanda-t-il.

O Yone, avant que son mari eût répondu, le regarda un moment.

Lorsque le repas fut terminé, tout de suite Koroku regagna la pièce de six nattes, et Sôsuke reprit sa place sous le *kotatsu*. Un moment après, O Yone l'y rejoignit pour se réchauffer les pieds, et ils tombèrent d'accord sur l'opportunité qu'il y aurait, le samedi ou le dimanche suivant, à aller chez Sakai, pour voir un peu le paravent en question.

Lorsqu'arriva le dimanche suivant, Sôsuke, qui tenait à profiter de sa grasse matinée d'une fois la semaine, finit par laisser passer la demi-journée d'avant midi, sans rien faire. O Yone, de son côté, dit qu'elle se sentait la tête lourde, et, appuyée au *hibachi*, parut éprouver de la répugnance à faire quoi que ce fût. Sôsuke pensa que si dans une telle circonstance, la chambre de six nattes avait été libre, elle aurait pu, dès le matin, servir de refuge à sa femme, pour s'y isoler, et qu'en attribuant cette chambre à Koroku, il l'avait en somme privée de tout abri où elle pût être tranquille ; ce dont il éprouva comme un scrupule vis-à-vis d'elle.

Il lui donna le conseil, puisqu'elle ne se sentait pas bien, d'installer le lit dans le salon et de se coucher, mais, craignant de gêner, elle ne parut pas disposée à s'y conformer.

– Alors, lui dit-il, ne veux-tu pas de nouveau disposer le *kotatsu* ? Moi-même, je m'y chaufferais volontiers.

Finalement, ce fut à cela qu'elle se décida, et fit apporter dans le salon, par Kiyo, le cadre et les couvertures.

Koroku, qui s'était levé un peu avant Sôsuke, était sorti, sans dire à son frère où il allait, et ne parut pas de la matinée. Sôsuke ne se donna pas la peine de s'en informer auprès d'O Yone. Depuis quelque temps, en effet, parler de Koroku, et provoquer à son sujet les appréciations d'O Yone, lui était devenu désagréable ; et de plus, il lui arrivait de penser que cela valait mieux ainsi, car, au cas où sa femme lui parlerait en mal de Koroku, il aurait à subir l'ennui soit de la réprimander, soit de la consoler.

À midi, O Yone n'avait pas quitté le *kotatsu*. Sôsuke, désirant, dans l'intérêt de sa santé, la laisser se reposer davantage, se rendit sans bruit dans la cuisine et, ayant prévenu Kiyo qu'il s'en allait pour un moment là-haut, chez les Sakai, passa par-dessus son kimono de tous les jours une courte pèlerine et sortit.

Sans doute parce qu'il était, jusqu'alors, resté enfermé dans une chambre triste, dès qu'il fut dans la rue, son humeur s'éclaircit ; les muscles de son corps, ayant à résister au vent glacé auquel il se trouvait exposé, il éprouva, à cette manifestation de l'hiver commençant, une sensation de contraction, qui, à mesure qu'elle devenait plus violente, lui procurait une sorte de plaisir ; ce qui l'amena à penser, tout en marchant, qu'il ne valait rien pour O Yone, de rester ainsi continuellement à la maison, et que lorsque la belle saison serait revenue, ne pas s'arranger pour lui faire un peu respirer l'air du dehors, pourrait être préjudiciable à sa santé.

Lorsqu'il eut passé le portail des Sakai, il aperçut, par les interstices de la haie vive qui séparait l'entrée principale de celle de la cuisine, un petit objet, dont la couleur rouge éclatante était peu en harmonie avec la tristesse de la saison. Il s'en rapprocha, et l'examina avec attention : c'était une petite robe de nuit de poupée dans les manches de laquelle avait été passé un mince bâton de bambou, et qui avait été disposée de manière à ne pouvoir tomber sur les branches des tiges de fer de la grille. L'habileté avec laquelle cela avait été fait fit penser à Sôsuke, que la jeune fille dont c'était l'œuvre, et qui devait évidemment, pour se livrer à un tel amusement, être parvenue à l'adolescence, était sans doute extrêmement adroite. Sôsuke, à qui manquait l'expérience d'avoir élevé un enfant, un véritable enfant, resta un moment debout, à contempler l'aspect de ce petit vêtement de nuit rouge, qui avait été mis à sécher là, de la manière la plus correcte. Cela lui rappela le temps où, pour la sœur qu'il avait perdue, son père et sa mère exposaient, sur des degrés tendus de rouge, les poupées impériales, les cinq musiciens, les gâteaux de riz, joliment modelés, et aussi le saké blanc, qui paraissait doux, mais était fort.

Le maître de la maison était chez lui, mais il fit attendre Sôsuke, lui faisant dire qu'il était en train de déjeuner. Celui-ci, lorsqu'il se

fut assis, eut les oreilles frappées du bruit des voix des enfants qui jouaient dans la pièce voisine, et parmi lesquels se trouvait sans doute la jeune personne qui avait mis au sec le petit vêtement de nuit. Une servante ayant ouvert les *fusuma* pour apporter le thé, Sôsuke vit que déjà, de derrière ces cloisons, quatre grands yeux l'observaient. Lorsque la même servante reparut avec un *hibachi*, derrière les premiers apparut une nouvelle figure ; et sans doute, ce visiteur inaccoutumé excitait-il beaucoup de curiosité, car les visages qui se montraient lorsque s'ouvraient ou se fermaient les *fusuma*, étaient chaque fois différents, de sorte que Sôsuke ne pouvait se rendre compte du nombre des enfants qui étaient là. Lorsque enfin la servante se fut retirée définitivement, les *karakami*[1] s'entr'ouvrirent d'un pouce à peine, et à travers cette étroite ouverture, un seul œil, noir et brillant, apparut. Sôsuke, amusé, fit sans rien dire, de la main, un geste d'invitation, pour voir. Les *karakami*, alors, se refermèrent brusquement, et il entendit, de l'autre côté, les éclats de rire mélangés, de trois ou quatre enfants. Bientôt, une petite fille proposa :

– *Ne san*, jouons, comme d'habitude, à *l'obasan gokko*[2].

Quelqu'un, qui sans doute était la sœur aînée, répondit :

– Aujourd'hui, ce sera *un obosan gokko* à l'européenne. Tôsaku san fera le père, et on l'appellera « papa » ; Yukiko san fera la mère, et il faudra l'appeler « mama ». Vous avez compris ?

Une autre voix, à ces explications, fit alors :

– Comme c'est drôle, dites, « mama » !

Et l'on entendit un éclat de rire joyeux. Quelqu'un d'autre, alors, demanda :

– Et alors, moi, je ferai toujours la grand'mère ? Il faut aussi un mot européen, pour grand'mère, *obabasama*, comment est-ce que ça se dit ?

---

1. *Karakami* : même sens que *fusuma* (cloisons glissantes). (NdT)

2. *Obasan gokko* : jeu d'enfants consistant à imiter les grandes personnes en prenant des rôles l'un du papa, l'autre de la maman, un troisième d'une dame etc., etc. ; et pour lequel ils s'affublent de vêtements appartenant à leurs parents. (NdT)

– Eh bien, expliqua alors de nouveau la sœur aînée, pour *obabasama*, je pense que « papa », doit aussi aller.

Puis, pendant un moment, furent échangées, avec animation, toutes sortes de paroles polies, telles que :

– Veuillez m'excuser... D'où venez-vous... etc.

Entre temps, on entendait, se mélangeant à ces voix, dring dring, la sonnerie du téléphone ; et pour Sôsuke, tout cela sonnait gai et heureux.

Là-dessus, dans l'intérieur de la maison, un bruit de pas se fit entendre ; c'était le père qui arrivait ; à peine entré dans la chambre voisine, il fit cette réprimande :

– Allons, il ne faut pas jouer ici, puisqu'il y a un visiteur. Allez-vous-en donc là-bas !

Quelqu'un répondit aussitôt :

– Non, mon papa chéri, si tu ne veux pas m'acheter un grand cheval, je n'irai pas là-bas.

La voix était celle d'un petit garçon, et sans doute était-il très jeune, car, peu habile à se servir de sa langue, son argumentation avait été pénible et il lui avait fallu beaucoup de temps pour en venir à bout. Cet incident amusa singulièrement Sôsuke.

Tandis que le maître de la maison, une fois assis, s'excusait auprès de son visiteur de l'avoir fait attendre si longtemps, les enfants s'éloignèrent.

– Il règne chez vous, dit Sôsuke, une grande animation, voilà qui est parfait.

Le maître de la maison, paraissant prendre pour une phrase d'aimable politesse cette expression sincère de ce que Sôsuke venait de ressentir, lui fit cette réponse qui ressemblait à une excuse :

– Hélas ! Comme vous le voyez, c'est le règne du désordre !

Et avec cette entrée en matière, il donna à Sôsuke toutes sortes de détails sur les soucis innombrables qu'entraînent les soins à donner aux enfants, et lui rapporta, entre autres, cet incident comique : ayant rempli de boulets de charbon un beau panier à fleurs de fabrication chinoise, ils l'avaient exposé sur le *toko no ma*. Et aussi cette mauvaise farce : ils avaient rempli d'eau une bottine à lacets de leur père, et y avaient lâché des poissons rouges. Tout

cela sonnait extrêmement curieux aux oreilles de Sôsuke. D'autre part, comme les filles étaient plus nombreuses que les garçons, leur habillement exigeait de grosses dépenses, d'autant plus que si l'on s'absentait seulement de deux semaines, on les trouvait au retour, grandies tout de suite d'un pouce ; si bien, disait M. Sakai, qu'il avait l'impression d'être continuellement poursuivi par-derrière. De plus, avant peu, non seulement il allait être surmené par les préparatifs de leurs mariages, mais encore réduit sans doute à mourir dans la misère.

Ces lamentations n'arrivaient pas à exciter grandement la commisération de Sôsuke ; bien au contraire, malgré ces paroles du maître de la maison qui le montraient excédé de ses enfants, comme rien dans son attitude ou dans l'expression de son visage n'indiquait qu'il en fût le moins du monde incommodé, il se sentait plutôt porté à l'envier. Profitant, au cours de la conversation, d'une occasion favorable pour en parler, Sôsuke demanda au propriétaire la permission de jeter un coup d'œil sur le paravent dont il avait fait la récente acquisition. M. Sakai y consentit tout de suite. Frappant dans ses mains, il fit venir une servante, et lui commanda d'aller le chercher dans le *kura*, où il avait été rangé ; puis, se tournant vers Sôsuke, il lui dit :

– Jusqu'à il y a deux ou trois jours, je l'avais laissé ici, mais, comme il fallait bien s'y attendre, les enfants n'ont pas manqué, en partie parce qu'ils en étaient curieux, de venir tous se cacher derrière, pour s'y livrer à toutes sortes de gamineries ; aussi, pensant qu'il serait bien regrettable qu'ils l'abîmassent, j'ai fini par le faire mettre à l'abri.

À entendre parler ainsi le maître de la maison, Sôsuke vit qu'il lui imposait un dérangement, et en éprouva à la fois de la contrariété et de l'ennui. À vrai dire, sa curiosité à ce sujet n'était pas tellement vive, et il était indubitable que le fait de s'assurer s'il était ou non le possesseur primitif de cet objet ne pouvait lui procurer aucun avantage.

Quoi qu'il en fût, sa demande fut presque tout de suite satisfaite, et le paravent, apporté en faisant le tour par la véranda du fond de l'appartement, fut placé devant ses yeux. Ainsi qu'il

s'en était douté, c'était bien celui qui, jusqu'à ces jours derniers, s'était trouvé dans son propre salon ; et lorsqu'il eut constaté ce fait patent, il n'en éprouva aucune émotion particulièrement intense. À voir seulement ce paravent, placé debout devant lui, dans l'environnement que lui faisaient la nuance des tatami sur lesquels lui-même se trouvait assis, le grain des planches de bois qui garnissaient le plafond, les bibelots exposés sur le *toko no ma*, les dessins ornant les *fusuma*, et à considérer en outre les égards avec lesquels il avait été transporté, par deux servantes, depuis l'intérieur du *kura*, il dut constater que cet objet était maintenant estimé à une valeur au moins dix fois plus grande qu'au temps où il le possédait.

Sur le moment, il ne trouva rien à dire ; le regard nonchalant qu'il dirigeait sur cet objet qui lui était familier, n'éveillait en lui aucune sensation nouvelle.

Le maître de la maison, se méprenant sur le compte de Sôsuke en lui attribuant une certaine compétence, s'était levé, et, posant ses mains sur les bords du paravent, s'appliquait à le placer bien en face de lui ; et comme il ne se décidait pas facilement à émettre une opinion, il lui dit :

– L'origine de ce paravent est absolument authentique, car sa provenance, je la connais.

– Vraiment ? dit seulement Sôsuke.

Bientôt, le maître de la maison alla se placer derrière Sôsuke, et lui montra du doigt telle ou telle partie de la peinture, en en donnant diverses appréciations. Parmi les explications qu'il y ajouta, était celle-ci :

– Comme ce peintre appartenait à une famille de *daimyô*, il employait, sans les ménager, les meilleurs ingrédients, et c'est là sa principale caractéristique. Ses couleurs, en effet, sont d'une qualité merveilleuse.

Ce détail, pour Sôsuke, était nouveau, mais aux commentaires de Sakai se trouvaient mêlées de nombreuses notions largement répandues.

Sôsuke, choisissant un moment favorable, remercia poliment, et regagna son siège primitif. Le maître de la maison, lui aussi,

se rassit sur son coussin. Ils se mirent alors à discuter au sujet de la poésie : champs, ciel, etc., et sur le style de l'écriture. Sôsuke constata chez Sakai une telle abondance de lumières sur la calligraphie et sur les *haïku*, qu'il se demandait quand il aurait pu trouver le temps d'emmagasiner dans son cerveau tant de connaissances ; il lui paraissait être un homme apte à tout comprendre. Sôsuke, honteux de soi-même, s'appliqua à prononcer le moins de paroles possibles, et à prêter seulement l'oreille aux discours de son interlocuteur.

Le maître de la maison, voyant combien rudimentaires étaient en ces matières les notions de son visiteur, replaça la conversation sur les questions de peinture, et lui proposa aimablement, tout en l'avertissant qu'il ne s'agissait que d'une collection de peu d'importance, de lui montrer, s'il le désirait, les albums et *kakemono* qu'il possédait. Sôsuke sentit qu'il ne pouvait pas ne pas décliner cette offre aimable, et en compensation, tout en s'excusant au préalable de son indiscrétion, il demanda au maître de la maison, à l'occasion de son acquisition du paravent, quelle somme il l'avait payé.

– Bah ! répondit-il aussitôt, c'est une véritable trouvaille, je l'ai acheté quatre-vingts yen.

Sôsuke, assis là devant le maître de la maison, se demanda s'il y aurait ou non opportunité de sa part, à lui dévoiler tout ce qui le concernait dans l'histoire de ce paravent ; puis, comprenant tout à coup que cette confidence le divertirait, il finit par se décider à la lui faire.

– Eh bien, dit-il, à la vérité, voici ce qu'il en est.

Et il lui raconta en détail toutes les péripéties, de lui inconnues, de cette affaire. Le maître de la maison l'écouta en ponctuant de temps en temps son récit d'une exclamation de surprise, puis, à la fin, lui dit :

– Mais alors, si vous êtes venu le voir, ce n'est pas parce que vous vous intéressez spécialement à la peinture ?

Et il se mit à rire, trouvant amusante cette expérience de méprise par laquelle il avait passé. En même temps, il fit la remarque, puisqu'il en était ainsi, qu'il eût bien mieux valu que Sôsuke lui eût cédé le paravent directement, à un prix convenable,

et qu'il était regrettable que les choses se fussent passées de la sorte. En dernier lieu, il blâma vivement l'antiquaire de la rue voisine, le traitant de fieffé coquin. De ce jour, Sôsuke et Sakai se sentirent en relations beaucoup plus confiantes.

10

La tante Saegi et Yasu no Suke ne se montraient plus jamais chez Sôsuke. Celui-ci, évidemment, ne disposait d'aucun loisir lui permettant de se rendre dans Kôjimachi, et d'autre part, ne s'en promettait aucun plaisir.

Ils étaient parents, il est vrai, mais le soleil éclairait séparément leurs deux maisons. Seul Koroku, semblait-il, allait de temps en temps les voir, mais il n'apparaissait pas, en somme, qu'il eût aucun motif d'y porter souvent ses pas. D'autre part, lorsqu'il en revenait, il ne donnait habituellement presque aucune nouvelle à O Yone de la maison de sa tante. O Yone se demandait si c'était là une attitude prise intentionnellement par Koroku ; mais comme elle ne portait aux Saegi aucun intérêt particulier, elle était plutôt satisfaite de ne pas en entendre parler. De temps en temps, cependant, il lui arrivait, lorsque Koroku et son frère s'en entretenaient, de recueillir à leur sujet quelque information ; une semaine auparavant, notamment, Koroku avait raconté à son frère que Yasu no Suke se donnait beaucoup de peine pour chercher à utiliser encore une nouvelle invention : il s'agissait, du moins d'après le peu qu'elle en avait entendu dire, d'une machine extrêmement précieuse, permettant, sans employer d'encre, d'imprimer des textes de la façon la plus distincte. Étant donné ce genre de conversation, qui, pour elle, était difficile et étranger à tout ce qui pouvait l'intéresser, O Yone, suivant son habitude dans un tel cas, n'y plaçait pas un mot. Sôsuke, dont la curiosité, en sa qualité d'homme, était, semblait-il, éveillée par ces inventions-là, avait cherché à se faire expliquer comment il était possible d'imprimer sans se servir d'encre. Il était évident que Koroku, qui, à ce sujet, ne possédait aucune compétence, ne pouvait lui faire une réponse exacte et détaillée ; il s'était efforcé

seulement de lui transmettre les explications de Yasu no Suke, telles qu'il les avait reçues, et autant qu'il avait pu les retenir. Ce procédé d'imprimerie avait été récemment inventé en Angleterre, et en principe ne consistait en rien de plus qu'une application de l'énergie électrique : l'un des pôles d'une batterie était relié aux caractères d'imprimerie, l'autre au papier à imprimer, et il suffisait d'appliquer le papier sur les caractères pour que l'impression fût réalisée aussitôt. Telle avait été l'explication donnée par Koroku. Quant à la couleur des lettres, elle était, normalement, noire, mais grâce à des tours de mains spéciaux, on pouvait obtenir un texte rouge ou bleu et, dans le cas d'une impression en couleurs, ce procédé permettait d'économiser le temps indispensable au séchage des produits employés habituellement pour le coloriage, avantage qui à lui seul était déjà très précieux. De tels appareils, employés à l'impression des journaux, feraient économiser le prix de l'encre et des rouleaux imprégnés d'encre, et d'une manière générale, si l'on considérait qu'à l'avenir on pourrait ainsi diminuer d'un quart le travail à accomplir, c'était là une industrie qui donnait les plus belles espérances.

En s'exprimant ainsi, Koroku avait encore reproduit, telles qu'il les avait entendues, les paroles de Yasu no Suke. Quant à celui-ci, il donnait à entendre que les brillants résultats qu'il escomptait de l'affaire en question étaient déjà à la portée de sa main ; et même, dans cet avenir plein de promesse, il englobait sa propre image, également pleine de promesses, et ses yeux en brillaient d'enthousiasme.

Sôsuke avait écouté le récit de son frère avec une attitude peut-être plus calme encore que celle qui lui était habituelle, et après avoir tout entendu, n'avait fait aucune remarque digne d'être mentionnée. À la vérité, aux yeux de Sôsuke, une telle invention pouvait être, ou aussi bien ne pas être, mise en pratique, et tant qu'il ne la voyait point définitivement appliquée, il ne manifestait à son sujet ni approbation, ni désapprobation.

O Yone, jusqu'alors toujours silencieuse, avait, pour la première fois, placé son mot, disant :

– Eh bien, et cette affaire de *katsuo bune*, est-ce qu'il y a déjà renoncé ?

– Mais non, il n'y a pas renoncé, mais il paraît que ces installations, étant très coûteuses, ne sont pas à la portée du premier venu.

Telle avait été la réponse de Koroku, qui paraissait se considérer comme le défenseur des vues optimistes de Yasu no Suke.

Pendant un instant, la conversation avait continué entre eux trois :

– D'ailleurs, avait fait finalement observer Sôsuke, quoi qu'on entreprenne, il est impossible que tout marche sans la moindre difficulté.

– Ce qu'il y a de mieux, dit O Yone, c'est d'avoir de l'argent comme M. Sakai san, et de vivre sans rien faire.

Ayant entendu ces deux remarques de Sôsuke et d'O Yone, Koroku s'était retiré dans sa chambre.

C'était ainsi qu'il arrivait de temps en temps aux deux époux d'obtenir des nouvelles des Saegi ; mais en dehors de ces rares occasions, ils restaient des jours et des mois dans l'ignorance absolue de la façon dont ils vivaient.

Un jour, O Yone posa à Sôsuke cette question :

– Lorsque Koroku va voir Yasu san, est-ce qu'il en reçoit quelque argent de poche ?

Sôsuke, qui jusqu'alors n'avait jamais apporté une très grande attention à ce qui concernait son frère, à cette question posée inopinément, répondit par cette autre :

– Et pourquoi ?

– Pourquoi, dites-vous ; mais depuis quelque temps, il revient souvent ayant bu du saké.

– Peut-être bien, dit Sôsuke, que lorsque Yasu san lui fait subir le récit de ses inventions ou des gains d'argent qu'il a en perspective, il l'en dédommage en traitant largement.

Et il se mit à rire. Leur conversation à ce sujet, parvenue là, n'alla pas plus loin.

Trois jours plus tard, le soir, à l'heure du dîner, Koroku n'était pas encore rentré. On l'attendit un certain temps, mais Sôsuke, finalement, dit qu'il avait faim, et sans tenir compte des propos d'O Yone, qui, pour lui faire prendre patience, expliquait que peut-

être Koroku s'était retardé en allant prendre son bain, commença à manger. O Yone, alors, dit à son mari sur un ton très net :

– Ne croyez-vous que vous devriez inviter Koroku à renoncer au saké ?

– Boit-il vraiment au point qu'il soit indispensable de lui donner un tel avis ? fit Sôsuke, avec une expression de physionomie tant soit peu surprise.

O Yone fut obligée de reconnaître que ce n'était pas à ce point, mais assura Sôsuke qu'elle était véritablement alarmée de le voir rentrer quelquefois, même en plein jour, lorsqu'il n'y avait personne à la maison, avec une figure toute rouge. Sôsuke laissa là cette affaire, sans intervenir, mais il se demanda à part soi si Koroku, comme l'avait dit O Yone, ne trouvait pas à emprunter de l'argent, ou à en obtenir quelque part, puisqu'il pouvait ainsi en dépenser à consommer une boisson pour laquelle, cependant, il n'avait pas tellement de goût[1].

Cependant, l'année graduellement s'inclinait vers sa fin, et l'époque vint où la nuit règne sur les deux tiers de l'existence ; tous les jours, le vent soufflait, et rien qu'à en entendre le bruit, la vie des humains se teintait de tristesse. Koroku ne pouvait supporter de rester toute une journée enfermé dans la chambre de six nattes ; plus il cherchait à réfléchir avec calme, plus la tristesse envahissait son cerveau, au point qu'il lui devenait impossible de tenir en place ; quant à se rendre dans la salle à manger pour faire la conversation avec O Yone, cela lui était encore plus désagréable. Il se trouvait donc obligé de sortir et, une fois sorti, il faisait la tournée des maisons de ses camarades. Ceux-ci, au début, gardèrent vis-à-vis de Koroku leur attitude de toujours, l'entretenant de ces propos amusants qu'aiment à entendre les jeunes étudiants ; cependant, Koroku, même une fois épuisés ces sujets de conversation, revenait. De sorte qu'à la fin, ses camarades s'avisèrent du fait qu'il leur rendait visite parce qu'il s'ennuyait par trop, et qu'il s'adonnait à la bavardise ; aussi, leur arriva-t-il quelquefois de se montrer

1. Remarquons que cette question des habitudes d'intempérance de Koroku n'est, dans la suite du roman, en aucune façon élucidée. (NdT)

à lui très occupés, obligés qu'ils étaient, soit de préparer leurs leçons de l'école, soit de les étudier. Koroku éprouva une grande mortification de se voir ainsi traité par ses camarades comme un oisif inconscient ; mais il lui était absolument impossible de rester tranquille à la maison pour lire ou étudier. En résumé, il n'avait en aucune façon à sa portée, tant à cause de son agitation intérieure qu'à cause des empêchements qui limitaient son action extérieure, la possibilité d'acquérir les notions ou de remplir les devoirs qui sont indispensables à un jeune homme de son âge, comme moyens d'arriver à être quelqu'un. Il lui arrivait cependant, soit qu'une pluie froide et abondante fût tombée, soit que les chemins, couverts de neige fondante eussent été particulièrement boueux, de subir l'ennui d'avoir à faire sécher son kimono, ou d'être obligé d'attendre qu'on ait pu débarrasser ses *tabi*[1] de la boue qui s'y était attachée ; et dans ce cas, tout Koroku qu'il fût, il devait remettre à plus tard ses sorties. Les jours où cela arrivait, il paraissait véritablement contrarié, et de temps en temps, quittant la pièce de six nattes, il allait doucement s'asseoir auprès du *hibachi*, où il buvait du thé. Si, alors, O Yone se trouvait là, il n'était pas sans lui adresser quelques paroles banales ; il était arrivé à O Yone de lui demander :

– Koroku san, est-ce que vous aimez le saké ?

Et une autre fois :

– Voilà bientôt le jour de l'an, combien comptez-vous prendre de bols de *zôni*[2] ?

À mesure que se renouvelaient plus souvent de telles occasions, leur froideur réciproque s'atténuait tant soit peu, et finalement Koroku alla jusqu'à demander à O Yone de lui rendre certains petits services, lui disant par exemple :

– Ma sœur, veuillez, je vous prie, me raccommoder ceci.

Et O Yone, recevant de lui son *haori* de *kasuri*, réparait une déchirure de l'entrée de la manche. Koroku, alors, sans rien faire, s'asseyait auprès d'elle, et gardait les yeux fixés sur son travail.

---

1. *Tabi* : Chaussettes à pouce séparé et à semelles épaisses. (NdÉ)
2. *Zôni* : sorte de potage de riz, de poisson et de légumes que l'on consomme en grande quantité pendant les fêtes du Nouvel An. (NdT)

Lorsqu'elle faisait un raccommodage pour son mari, O Yone tirait l'aiguille tout le temps qu'il était nécessaire, sans dire un mot ; telle était son habitude. Mais si c'était à Koroku qu'elle avait affaire, il était contraire à sa nature d'agir vis-à-vis de lui avec une telle négligence, et elle s'efforçait de lui faire la conversation. Le sujet de cette conversation était toujours le même ; c'était celui qui était sans cesse sur les lèvres de Sôsuke, et qui faisait l'objet de sa continuelle anxiété : la question de son avenir.

– D'ailleurs, Koroku, n'êtes-vous pas encore bien jeune ? Ce que vous aurez à faire, ce n'est que plus tard qu'on pourra le décider ; c'est une chose qui regarde votre frère, et il n'y a vraiment pas lieu d'être si pessimiste.

Deux fois, O Yone lui avait offert ce genre de consolation. Une troisième fois, elle lui demanda :

– Mais est-ce que Yasu san ne s'est pas engagé à vous venir en aide l'année prochaine ?

À cela, Koroku, sur un ton de peu de confiance, répondit :

– Évidemment, si tout se passait aussi bien qu'il l'annonce, le plan de Yasu s'exécuterait sans la moindre difficulté ; mais, en y réfléchissant, je commence petit à petit à avoir l'impression qu'il y a des choses qui ne concordent pas avec ses dires, car, dans cette affaire de *katsuo bune*, il ne m'a pas l'air de gagner tant que cela.

O Yone, rapprochant cet air découragé, qu'elle observait chez Koroku, du fait que de temps en temps elle le voyait rentrer pris de boisson, le trouvait comme animé d'un esprit de meurtre ; sans doute, quelque chose devait provoquer sa rage, mais elle ignorait ce que c'était, et à comparer cette attitude de Koroku avec celle de simple mécontentement qu'il était normal d'attendre de lui, elle éprouvait à part soi, en même temps que de la compassion, une impression de comique.

– C'est bien vrai, lui dit-elle, et si seulement votre frère avait de l'argent, il ferait sans doute quelque chose pour vous, mais...

Ce n'était pas là une phrase de simple politesse ; elle voulait seulement, en lui parlant ainsi, lui exprimer sa sympathie.

Ce jour-là, à la fin de l'après-midi, Koroku, enveloppant d'un manteau son corps frileux, sortit. De retour à huit heures passées,

il retira de sa manche et plaça devant les deux époux, un sac long et étroit de couleur blanche, et leur dit :

– Comme il fait froid, j'ai pensé que nous pourrions manger du *soba gaki*[1], et en revenant de chez les Saegi, j'ai acheté ceci.

Puis, tandis qu'O Yone mettait de l'eau à bouillir, il se mit à gratter sans répit un *katsuo bushi*[2], en disant que c'était pour faire la sauce.

Les époux Sôsuke apprirent alors, comme nouvelle la plus récente, que le mariage de Yasu no Suke avait finalement été remis au printemps. Les pourparlers concernant cette union avaient commencé presque aussitôt après que Yasu no Suke avait reçu son diplôme de fin d'études de l'Université, au moment où Koroku, de retour de ses vacances en Bôshiu, avait été prévenu par sa tante qu'elle ne subviendrait plus à ses frais d'études ; les choses paraissaient très avancées, mais comme aucune annonce officielle n'en avait encore été faite, Sôsuke ignorait complètement quand l'accord avait été conclu. D'après les informations qu'il obtenait de temps en temps par l'intermédiaire de Koroku, lorsque celui-ci allait voir les Saegi, il s'était attendu à voir les fiancés célébrer leur mariage avant la fin de l'année. À part cela, toujours par l'intermédiaire de Koroku, il avait appris seulement que le père de la jeune fille avait un emploi dans une certaine société, et menait une existence heureuse ; qu'elle-même avait fait ses études à l'école *jôgakkan*, et qu'elle avait de nombreux frères et sœurs. Quant à son visage, Koroku seul le connaissait, et encore, d'après une photographie.

– Est-ce qu'elle est jolie ? avait demandé O Yone.

– Oui, plutôt, avait répondu Koroku.

Ce soir-là, tandis que cuisait le *soba gaki*, la conversation roula sur les raisons pour lesquelles la cérémonie ne devait pas avoir lieu avant la fin de l'année. O Yone émit la supposition que les signes n'étaient pas favorables. Quant à Sôsuke, il pensait que, la fin de l'année étant toute proche, on n'avait pas le temps nécessaire pour

1. *Soba gaki* : espèce de porridge. (NdT)

2. *Katsuo bushi* : morceaux de chair de bonite desséchés et durs comme du bois. On en gratte dans les potages et dans les sauces pour les assaisonner. (NdT)

tout préparer. Seul Koroku, ce qui ne lui arrivait jamais, invoqua une raison d'ordre ménager :

– Il me semble plutôt, dit-il, que ce retard est dû à des nécessités matérielles : comme la maison de la fiancée est extrêmement luxueuse, ma tante, de son côté, ne peut pas organiser quelque chose de trop simple.

II

Ce fut après le milieu de l'automne, à l'époque où les feuilles de *momiji*[1] prennent une teinte rouge sombre et finissent par se faner en se contractant, qu'O Yone commença à devenir souffrante. Autrefois, à part le temps qu'elle avait passé à Kyoto, O Yone, soit à Hiroshima, soit à Fukuoka, n'avait jamais, pendant longtemps, joui d'une trop bonne santé ; depuis son retour à Tokyo, elle ne pouvait pas davantage, à ce point de vue, se considérer comme ayant de la chance : elle avait été quelque temps souffrante, mais seulement à un point qui aurait pu permettre d'attribuer cela au fait que l'eau de sa ville natale ne convenait pas à son tempérament.

Depuis quelque temps, graduellement, cela s'était calmé, et le nombre de fois dans l'année où Sôsuke avait eu lieu de se tourmenter avait été assez faible pour qu'il fût facile de les compter. Celui-ci, au cours de ses allées et venues à son bureau, aussi bien qu'O Yone, tandis qu'en l'absence de son mari, elle gardait la maison, pouvait donc passer des instants tranquilles. C'est pourquoi, lorsqu'à la fin de l'automne de cette année-là, à l'époque où le vent ayant passé sur une mince couche de gelée blanche, vient cruellement transir les corps, O Yone s'était de nouveau sentie mal à l'aise ; elle ne s'en était pas autrement tourmentée, et même, au début, n'en avait pas informé Sôsuke. Lorsque celui-ci s'en était aperçu, il lui avait offert de consulter un médecin, mais elle n'y avait pas consenti.

---

1. *Momiji* : érable japonais dont les feuilles prennent en automne une belle teinte rouge vif, comme les vignes vierges chez nous. (NdT)

Ce fut alors que Koroku vint s'installer chez eux. Sôsuke, qui avait bien observé O Yone, se rendait seul, en tant que mari, un compte exact de son état physique et de ses dispositions morales ; aussi n'aurait-il nullement désiré, en augmentant ainsi le nombre des habitants de la maison, la rendre plus difficile à diriger ; mais les circonstances l'y avaient obligé, et il n'avait pu trouver aucune combinaison qui lui permît de ne pas accepter les événements tels qu'ils se présentaient. Il avait donc dû se contenter de faire, du bout des lèvres, à sa femme cette recommandation, qui se trouvait en contradiction avec la réalité des faits :

– Il serait très mauvais pour toi de ne pas vivre aussi calme que possible.

O Yone, avec un faible sourire, lui avait répondu :

– Vous pouvez être tranquille.

Lorsque Sôsuke eut entendu cette réponse, il lui devint encore plus impossible de se tranquilliser. Or, chose étrange, les dispositions d'O Yone, à partir du moment où Koroku fut venu, s'améliorèrent considérablement : il semblait que du fait que sa responsabilité se trouvait tant soit peu aggravée, son cœur se fût raffermi, et contrairement à ce que l'on aurait pu prévoir, elle s'occupa avec plus d'efficacité que d'ordinaire du bien-être de son mari et de celui de Koroku. Celui-ci ne s'en aperçut en aucune façon, mais Sôsuke voyait clairement qu'O Yone s'acquittait encore mieux qu'auparavant de ses devoirs de maîtresse de maison ; et, à part soi, en même temps qu'il éprouvait pour une épouse aussi dévouée un renouveau de gratitude, il craignait que cette tension d'esprit n'amenât un jour chez elle quelque désordre physique de nature à altérer sa santé. Malheureusement, cette crainte, vers le vingt décembre, se transforma tout à coup en réalité, et Sôsuke, devenu subitement la proie de la terreur qu'il avait pressentie, en fut extrêmement bouleversé.

Ce jour-là, un ciel sans éclat s'était dès le matin couvert de nuages épais, et toute la journée, un froid lourd avait pesé sur la tête des humains. O Yone, qui cette fois encore, n'avait pas dormi de la nuit, tout en portant avec peine sa tête qu'elle n'avait pas réussi à reposer, se mit courageusement au travail. Chaque fois

qu'elle avait à se lever ou à faire un mouvement, elle ressentait dans la tête une commotion plus ou moins douloureuse ; mais distraite sans doute qu'elle était par la clarté relative du monde extérieur, elle le supportait plutôt plus facilement debout que lorsque, couchée et immobile, elle n'avait comme unique sensation que cette vive douleur. Quoi qu'il en fût, jusqu'au moment où elle avait accompagné son mari lors du départ de celui-ci, supposant que comme d'habitude, au bout d'un certain temps, son malaise s'apaiserait, elle avait réussi à le supporter ; or, une fois Sôsuke parti, tandis que cet accomplissement d'une partie importante de ses devoirs lui procurait une détente de l'esprit, le temps troublé qu'il faisait se mit peu à peu à augmenter sa souffrance. La seule vue du ciel la glaçait et, si elle s'enfermait à l'intérieur, le froid du dehors la pénétrait au point qu'elle pensait le voir traverser les papiers imprégnés de tristesse des *shoji*. Sa tête devenant de plus en plus brûlante, elle dut sortir les matelas du placard où ils avaient été rangés le matin, les étendre dans le salon, et s'y coucher. Même ainsi, sa souffrance était intolérable. Elle se fit alors appliquer sur la tête, par Kiyo, un *tenugi* mouillé et tordu ; mais tout de suite, ce *tenugi* devenait tiède et, ayant fait placer près de son oreiller une cuvette métallique, de temps en temps, elle le remouillait.

Jusqu'à midi, elle essaya, par ce procédé de fortune, de se rafraîchir la tête, mais n'en ressentant aucun soulagement, elle n'eut pas le courage de se lever pour déjeuner avec Koroku. Elle donna donc l'ordre à Kiyo de mettre le couvert, et d'inviter son beau-frère à s'installer à table. Quant à elle, elle ne bougea pas de sa couche. S'étant fait apporter l'oreiller mou qui d'habitude servait à son mari, elle l'échangea contre son oreiller dur de femme ; O Yone, en effet, manquait de ce courage féminin qui consiste à tout supporter pour éviter d'être décoiffée.

Koroku, au moment de sortir de la pièce de six nattes, entr'ouvrit avec précaution les *fusuma*, et se mit à observer O Yone. Celle-ci, à demi tournée vers le *toko no ma*, avait les yeux fermés. Supposant qu'elle était endormie, sans prononcer une parole, il referma doucement les *fusuma*, et à lui seul prit possession de la grande table ; tout de suite, avec un bruit léger, il mélangea son riz et son thé.

Lorsqu'il fut deux heures, O Yone, qui, à grand'peine, avait réussi à dormir, ouvrit les yeux ; le *tenugui* qui était enroulée autour de sa tête était chaud et presque complètement sec, mais elle se sentait un peu soulagée de sa migraine. Par contre, une nouvelle souffrance était venue s'ajouter à la première : elle éprouvait une forte douleur, allant des épaules à l'épine dorsale. O Yone, qui avait toujours pensé qu'en toutes choses, il est mauvais de ne pas chercher à réagir, se leva sans aide, et absorba, ne mangeant que légèrement, son repas tardif.

– Comment vous sentez-vous ? lui demanda Kiyo, tout en la servant.

– Il me semble que cela va beaucoup mieux, répondit-elle, et faisant ranger les matelas, elle s'installa près du *hibachi* et attendit le retour de Sôsuke.

Celui-ci rentra à l'heure habituelle, et raconta à sa femme que dans la rue de Kanda, toutes les boutiques, pour leurs ventes de fin d'année, s'étaient pavoisées, et qu'au bazar, des toiles blanches et rouges avaient été tendues pour un orchestre à l'européenne qui était chargé d'attirer clients et prospérité.

– Cela fait très gai, dit-il à la fin, vous devriez aller le voir ; en tram, on y est tout de suite.

Il lui faisait cette proposition avec un visage si rouge, qu'il semblait avoir été tout écorché par le froid.

À voir ainsi l'intérêt tendre que lui témoignait Sôsuke, O Yone ne se sentit pas le courage de l'informer du mauvais état de sa santé ; à la vérité, d'ailleurs, elle ne souffrait pas tellement ; aussi, comme d'habitude, elle aida son mari à changer de vêtement, plia son costume européen, et ainsi vint la nuit.

Or, vers neuf heures, O Yone, se tournant vers son mari, lui dit :

– Je suis un peu mal à l'aise, et je voudrais bien me coucher avant vous.

Comme jusqu'alors, elle avait, selon l'habitude, bavardé gaiement avec lui, Sôsuke, en entendant ces paroles, fut un peu surpris, mais il fut rassuré par O Yone, qui lui dit que ce n'était rien de grave. Et celle-ci, aussitôt, prépara son lit et se coucha.

Pendant vingt minutes de cette soirée tranquille, qu'éclairait la lampe à mèche ronde, Sôsuke demeura, écoutant le bruit de la bouilloire, qui se trouvait placée tout près de son oreille. Dans sa tête, flottait cette pensée, que le bruit courait d'une augmentation, à partir de l'année suivante, des appointements de tous les fonctionnaires, et il en arriva à songer que sans aucun doute, auparavant, de grandes réformes seraient effectuées, entraînant de nombreuses révocations. Puis, il se demanda s'il ne serait pas déplacé ; il regretta alors que Sugihara, à qui il devait d'avoir reçu un poste à Tokyo, ne fût plus au ministère comme chef de section. Depuis son arrivée à Tokyo, chose étrange, il n'avait jamais été malade, et en conséquence n'avait jamais eu à demander d'être exempté de service. Depuis le jour où il avait interrompu, à moitié chemin, le cours de ses études, il n'avait presque jamais ouvert un livre, et son instruction était incomplète ; mais son incapacité n'allait pas jusqu'à l'empêcher de bien s'acquitter des fonctions dont il était chargé.

Après avoir médité sur les conditions dans lesquelles il se trouvait, il en arriva à la conviction intime qu'il n'avait rien à craindre ; et du bout de ses ongles, il se mit à tapoter le rebord de la bouilloire. À ce moment, du salon, il entendit cet appel, fait d'une voix douloureuse, par O Yone :

– Venez un peu, je vous prie.

Machinalement, il se leva, et se rendit au salon. O Yone était sortie de sous ses couvertures, et avait la poitrine découverte ; les sourcils froncés, elle se tenait l'épaule de sa main droite. Sôsuke, presque mécaniquement, porta sa main au même endroit et serra fortement l'os, au-dessus du point sur lequel appuyait O Yone.

– Un peu plus en arrière, dit celle-ci, comme implorant son secours.

Pour en arriver au point exact que voulait désigner O Yone, il fut nécessaire à Sôsuke de changer deux ou trois fois, ici ou là, la position de sa main. En tâtant avec le doigt, il constata que la partie située un peu plus près de la colonne vertébrale que l'endroit où l'épaule rejoint la nuque, était dure comme de la pierre. O Yone le pria d'appuyer en ce point, de toute sa vigueur

d'homme, et le front de Sôsuke commença à se couvrir de sueur ; cependant, il ne pouvait déployer assez de force pour satisfaire O Yone. Sôsuke se rappela cette expression de l'ancien temps, *haya uchi kata* (durcissement de la peau sur les épaules, supposé être causé par l'angine de poitrine). D'après un récit que lui avait fait son grand-père lorsqu'il était petit, un certain *samourai*, qui voyageait à cheval, fut assailli subitement par une crise de ce genre ; sautant immédiatement à bas de sa monture, il dégaina son *kozuka*[1], et aussitôt, s'en donna un coup dans l'épaule, de manière à faire couler son sang, ce qui lui fit éviter la mort subite qui le menaçait. Cette anecdote qui lui était revenue distinctement à la mémoire, lui fit penser que tel devait être le cas d'O Yone ; mais il ne pouvait décider s'il serait bon ou mauvais d'entamer, à l'aide d'une lame quelconque, la chair de son épaule.

Celle-ci, dont le sang était monté à la tête, était devenue rouge jusqu'aux oreilles, et comme Sôsuke lui demandait si elle avait chaud à la tête, elle répondit qu'elle y avait douloureusement chaud. Sôsuke ordonna d'une voix forte à Kiyo de lui apporter un sac à glace rempli d'eau fraîche ; mais, par malchance, il n'y avait pas alors, dans la maison, de sac à glace, et Kiyo, comme le matin, apporta une cuvette métallique, avec, dedans, un *tenugui* qui trempait dans l'eau, et tandis qu'ainsi elle rafraîchissait la tête d'O Yone, Sôsuke continuait, de toutes ses forces, à presser son épaule. De temps en temps, il lui demandait si elle se trouvait un peu mieux ; O Yone, d'une voix faible, répondait seulement qu'elle avait toujours mal. Sôsuke devint tout à fait inquiet, et fut sur le point de se décider à courir lui-même chercher un médecin ; mais immédiatement, cette même inquiétude lui ôta toute envie de faire un seul pas dans la direction de la porte.

– Kiyo, cria-t-il, allez tout de suite acheter un sac à glace et appeler le médecin ; comme il est de bonne heure, il ne sera sans doute pas encore couché.

Kiyo se leva aussitôt, et alla regarder la pendule de la salle à manger. « Il est neuf heures et quart », dit-elle, et en même temps,

1. *Kozuka* : petit poignard logé dans le fourreau du sabre. (NdT)

sans plus, elle se retourna vers la porte de service, et fébrilement se mit à chercher ses *geta*. À ce moment-là, par une chance heureuse, arriva Koroku qui rentrait. Suivant son habitude, il se disposait, sans dire un mot à son frère, à entrer dans sa chambre, lorsque Sôsuke, l'appelant d'une voix aiguë, arrêta son mouvement. Dans la salle à manger, Koroku hésita un moment, mais interpellé encore deux fois de suite, d'une voix forte, par son frère, il ne put faire autrement, après une réponse faite à voix basse, que de se montrer. Son visage, autour des yeux, portait, en couleur rouge, les traces d'une ivresse non encore dissipée. Regardant ce qui se passait à l'intérieur de la pièce, il parut enfin surpris.

– Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il, sur un ton qui témoignait d'une disparition temporaire de son ébriété.

Sôsuke lui répéta les ordres qu'il venait de donner à Kiyo, et le pria de se hâter. Koroku, sans quitter son manteau, s'en retourna aussitôt vers l'entrée, en disant à son frère :

– Si je m'en vais chercher le médecin, j'aurai beau me dépêcher, cela prendra pas mal de temps ; je vais plutôt l'appeler en empruntant le téléphone de M. Sakai.

– En effet, répondit Sôsuke, c'est ce qu'il faut faire.

En attendant le retour de Koroku, il fit changer un grand nombre de fois par Kiyo, l'eau de la cuvette, tandis qu'il s'employait, en y consacrant tous ses efforts, tantôt à presser, tantôt à masser l'épaule d'O Yone ; il lui était impossible, en effet, d'assister sans rien faire à la souffrance de sa femme, et ainsi, il occupait son esprit. Rien ne pouvait être plus pénible que les sentiments qu'il éprouvait dans cette attente impatiente de la venue du médecin. Tout en massant l'épaule d'O Yone, sans cesse, il épiait les bruits du dehors.

Enfin, arriva le médecin, et il lui sembla à ce moment voir se lever l'aurore. L'homme de l'art, tout à son attitude professionnelle, ne manifesta pas la moindre agitation ; ce fut en tenant contre soi une serviette qu'il procéda posément à l'examen de la malade, absolument comme s'il s'était agi d'une affection chronique. Sôsuke, sans doute influencé par ce visage, sur lequel ne pouvait se découvrir aucun signe d'émotion, sentit se calmer son cœur en tumulte. Le

médecin lui recommanda, comme secours de première urgence, d'appliquer sur la partie douloureuse un sinapisme à la moutarde, de réchauffer les pieds de la malade avec des serviettes chaudes ; et de lui rafraîchir la tête avec de la glace. Après quoi, grattant lui-même la moutarde, il en enduisit l'épaule d'O Yone jusqu'à la naissance de la nuque ; quant aux serviettes chaudes, Kiyo et Koroku s'en chargèrent, et Sôsuke, par-dessus le *tenugui*, appliqua sur le front de sa femme un sac de glace. Pendant que tout ceci se passait, une heure environ s'était écoulée. Le médecin annonça qu'avant de s'en aller, il allait observer quelque temps comment les choses se passeraient, et il s'assit au chevet d'O Yone. De temps en temps, il parlait à Sôsuke de choses et d'autres, mais la plupart du temps il ne disait rien. Tous les deux se préoccupaient surtout de surveiller l'état de la malade ; la soirée se prolongea donc dans le calme habituel.

– Le temps se refroidit beaucoup, n'est-ce pas ? dit le médecin.

Sôsuke commençait à craindre de trop le déranger, et comme alors O Yone se trouvait grandement soulagée, il l'engagea à ne pas se gêner pour se retirer.

– Il n'y a sans doute plus rien à craindre maintenant, dit-il ; Madame voudra bien prendre ce soir la potion que je vais lui donner, et je pense qu'elle dormira.

Et il s'en alla, suivi de Koroku, qui allait chercher le médicament ordonné. Lorsque celui-ci fut sorti, O Yone, levant les yeux vers Sôsuke, qui était à son chevet, lui demanda l'heure qu'il était. Sa mine était alors bien différente de ce qu'elle avait été au cours de la soirée ; le sang s'était retiré de ses joues, qui, à la lumière de la lampe, apparaissaient toutes pâles, avec des reflets verdâtres. Sôsuke, supposant que cette apparence était due au désordre de sa chevelure, s'appliqua à en relever et arranger les mèches sombres, puis :

– Tu dois te sentir un peu mieux, lui dit-il.

– Mais oui, répondit O Yone, je me sens bien plus à l'aise, et elle laissa errer sur ses lèvres son léger sourire habituel.

O Yone ne manquait jamais, même lorsqu'elle souffrait, d'avoir pour Sôsuke, ce léger sourire. Dans la salle à manger, Kiyo ayant gardé la position qu'elle avait prise en se laissant tomber, s'était endormie et ronflait.

– Faites coucher Kiyo, dit O Yone.

Koroku étant rentré avec le médicament, O Yone l'absorba en se conformant aux prescriptions du médecin ; il était alors près de minuit ; moins de vingt minutes après, la malade était profondément endormie. « Voilà qui va bien », dit Sôsuke en regardant sa femme, et Koroku, lui aussi, pendant un moment, observa la façon dont reposait sa belle-sœur. « Il n'y a plus rien à craindre maintenant », dit-il, et tous deux furent d'accord pour retirer le sac de glace.

Bientôt, Koroku se retira dans sa chambre, et quant à Sôsuke, il se coucha, comme d'habitude, auprès d'O Yone.

Cinq ou six heures après, cette nuit d'hiver, après avoir couvert la terre d'aiguilles de gelée blanche, fit place à l'aurore, et au bout d'une heure, le soleil colorant de ses rayons toute l'étendue du sol, monta libre, dans un ciel bleu immaculé. O Yone dormait encore profondément.

Sôsuke avait terminé son déjeuner, et déjà l'heure de son départ pour le bureau approchait, qu'O Yone n'avait aucune apparence d'être sur le point de se réveiller. Sôsuke, se penchant sur l'oreiller, se mit à écouter sa profonde respiration ; il se demandait s'il allait ou non se rendre à son bureau.

12

Le matin, comme d'habitude, Sôsuke avait pris son service, mais par moments venait flotter devant ses yeux la vision de ce qui s'était passé chez lui la veille, et en même temps, il était pris du souci de la maladie d'O Yone, de sorte qu'il ne pouvait, aussi bien qu'il l'aurait désiré, s'acquitter de son travail. Il lui arriva même de se tromper lourdement. Ayant attendu jusqu'à midi, il prit la décision de rentrer chez lui.

À l'intérieur du tramway, il ne lui venait que des pensées rassurantes : sans doute, O Yone avait dû se réveiller, et il n'y avait pas à craindre que se produisît une nouvelle crise. Il était monté en tramway, contrairement à ce qui lui arrivait d'habitude,

à une heure où les voyageurs se trouvent très peu nombreux ; il était donc presque affranchi de la nécessité de concentrer son attention aux choses environnantes et pouvait contempler à sa guise les innombrables images qui se formaient dans son cerveau. Le tramway, cependant, parvint à son terminus.

Arrivé à la porte de sa maison, il constata qu'il régnait à l'intérieur un silence aussi complet que s'il n'y avait eu personne. Il ouvrit la porte grillagée, retira ses souliers, et monta jusque dans l'antichambre, sans que personne se présentât au-devant de lui. Sans passer, comme il le faisait toujours, pour se rendre dans la salle à manger, par la véranda, tout de suite, il ouvrit les *fusuma*, et entra dans le salon où était couchée O Yone. Il vit alors que celle-ci dormait encore ; sur le plateau en laque rouge qui se trouvait à son chevet, étaient placés un sac contenant un médicament en poudre, et un verre ; et l'aspect de ce verre, à moitié rempli d'eau, était absolument le même que le matin, lorsque Sôsuke était parti. La tête de la malade, tournée vers le *toko no ma*, sa joue gauche, la naissance de son cou, à peine visible, avec son enduit de moutarde, présentaient aussi, absolument la même apparence que le matin ; et son sommeil, si profond qu'à part la respiration on aurait pu la croire privée de toute relation avec le monde réel, était tout à fait semblable à celui que Sôsuke avait constaté en s'en allant. Rien, dans cette pièce ne différait, en quoi que ce fût, de l'image qu'il en avait alors emportée dans son cerveau. Sans quitter son pardessus, il se pencha au-dessus d'O Yone, et pendant un moment, écouta le bruit de sa respiration. Elle ne paraissait pas devoir se réveiller facilement. Sôsuke compta sur ses doigts le nombre des heures qui s'étaient écoulées depuis le moment où, la veille au soir, O Yone avait absorbé le médicament en poudre, et une expression d'inquiétude finit par apparaître sur son visage. Jusqu'au jour précédent, il s'était alarmé de ce qu'elle ne pouvait dormir, et maintenant, à la voir aussi longtemps privée de sentiment dans ce profond sommeil, il commençait à se demander s'il n'y avait pas là quelque chose d'anormal.

Appliquant sa main sur la couverture, deux ou trois fois, il la secoua légèrement, faisant onduler sa chevelure sur l'oreiller, mais

O Yone continua à dormir profondément. Laissant là sa femme, il se rendit, par la salle à manger, dans la cuisine ; dans une petite cuve, près de l'évier, se trouvaient des tasses à thé et des bols de laque non lavés ; il inspecta alors la chambre de la servante et vit Kiyo étendue par terre, avec devant elle un bol, et à côté, le baquet à riz ; faisant ensuite glisser la porte de la pièce de six nattes, il passa sa tête à l'intérieur ; là, se trouvait Koroku qui dormait sous une couverture dont il s'était couvert la tête.

Sôsuke, sans l'aide de personne, changea de vêtements, plia le costume européen qu'il venait de quitter, et le rangea dans le placard ; ensuite, il raviva le feu du *hibachi*, et y mit de l'eau à bouillir. Pendant deux ou trois minutes, appuyé à ce meuble, il réfléchit, puis se levant, il appela d'abord Koroku, et ensuite Kiyo. Tous les deux, réveillés en sursaut, sautèrent sur leurs pieds. Ayant demandé à Koroku ce qu'il avait observé de l'état d'O Yone, depuis le matin il lui répondit qu'ayant grand sommeil, à onze heures et demie, il s'était couché, et que jusqu'alors, elle avait bien et profondément dormi.

– Va chez le médecin, lui dit Sôsuke, dis-lui qu'O Yone s'est endormie hier au soir, après avoir pris son remède, et ne s'est pas encore réveillée ; et demande-lui s'il n'y a rien là d'inquiétant.

– Bien, répondit brièvement Koroku, et il sortit.

Sôsuke s'en retourna dans le salon et observa attentivement le visage d'O Yone. Peut-être, pensait-il, serait-il bon que je la réveillasse, ou bien cela lui fera-t-il du mal. Et dans la perplexité où le plongeait son incompréhension du cas de sa femme, il se croisa les bras, et attendit.

Presque aussitôt, Koroku rentra et expliqua qu'il avait justement rencontré le médecin au moment où il sortait de chez lui pour une tournée de visites ; l'ayant informé de la situation, il lui avait répondu qu'il allait venir aussitôt après avoir passé dans une ou deux maisons. Sôsuke demanda alors à Koroku s'il n'y avait aucun inconvénient à laisser ainsi dormir O Yone sans intervenir, mais celui-ci lui répondit seulement que le médecin n'avait rien dit de plus. Il n'y avait donc pas autre chose à faire que de s'installer comme auparavant, sans bouger, au chevet de la malade,

et à part soi, il trouva que Koroku, aussi bien que le médecin, se montraient par trop indifférents. À cette occasion il se remémora le visage qu'avait Koroku la veille, lorsqu'au moment où il était occupé à soigner O Yone, il était rentré ; et cela augmenta sa mauvaise humeur. C'était par O Yone qu'il avait été informé pour la première fois que Koroku buvait du saké, et dans la suite, ayant observé avec attention les allures de son frère, il avait constaté que dans sa conduite, il manquait de sérieux, et en était arrivé à penser qu'il devrait, un jour ou l'autre, lui faire des remontrances à ce sujet. Mais répugnant à l'idée de donner à O Yone le spectacle d'une attitude réciproque déplaisante entre son frère et lui-même, il avait fait exprès de s'en abstenir.

« C'est maintenant, pensa-t-il, que je devrais lui parler, alors qu'O Yone est endormie, car si nous en arrivons à échanger des paroles désagréables et violentes, du moins cela ne pourra-t-il en affecter ses nerfs. »

Comme il en était arrivé là de ses réflexions, il regarda de nouveau le visage endormi de sa femme, et repris de son inquiétude, il éprouva l'envie de la réveiller tout de suite. Mais il hésita encore, sans pouvoir prendre une décision, et sur ces entrefaites, enfin, arriva le médecin.

Tenant sous son bras, avec le plus grand soin, la même serviette que la veille, et fumant tranquillement une cigarette, il écouta, en les coupant d'interjections approbatives, les explications de Sôsuke.

– Je vais voir ce qu'il y a, dit-il, en se tournant vers O Yone.

Il prit alors, comme dans un cas ordinaire, le pouls de la malade, et longuement regarda sa montre ; après quoi, appliquant sur son cœur un stéthoscope, il le déplaça, de-ci, de-là, fort méticuleusement ; en dernier lieu, produisant un miroir percé d'un trou rond, il pria Sôsuke d'allumer une bougie. Comme Sôsuke n'en possédait pas, il fit allumer une lampe par Kiyo. Le médecin, écartant les paupières de l'un des yeux d'O Yone endormie, s'appliqua minutieusement à faire passer entre les cils la lumière réfléchie par le miroir, et là se termina son examen de la malade.

« Le remède a agi un peu trop énergiquement », dit-il, et il se retourna de manière à faire face à Sôsuke. Puis, aussitôt qu'il eut

perçu l'expression des yeux de celui-ci, il voulut bien donner cette explication : « Il n'y a toutefois aucune inquiétude à avoir, car pour que dans un tel cas il pût y avoir du danger, il faudrait que soit le cerveau, soit le cœur, fussent affectés ; or, d'après l'examen auquel je viens de procéder, ni l'un ni l'autre de ces organes ne présente quoi que ce soit d'anormal. »

Sôsuke se sentit enfin rassuré. Le médecin exposa en outre que la drogue soporifique qu'il employait était relativement nouvelle, et que si, théoriquement, elle n'était pas aussi nocive que les autres médicaments du même genre, son effet était extrêmement variable suivant le tempérament des malades. Puis il se retira. Au moment où il s'en allait, Sôsuke lui demanda :

– N'y a-t-il pas cependant inconvénient à la laisser dormir ainsi jusqu'à ce qu'elle se réveille d'elle-même ?

– À moins que vous ayez un motif quelconque pour le faire, il n'y a aucune nécessité de la réveiller, répondit-il.

Aussitôt après le départ du médecin, Sôsuke sentit qu'il avait faim ; il alla dans la salle à manger, et vit que l'eau qu'il avait mise à chauffer, était en ébullition ; il appela alors Kiyo, et lui commanda de le servir ; ce à quoi, l'air fort embarrassé, elle répondit qu'il n'y avait encore rien de prêt. Il y avait en effet un peu de temps à attendre avant l'heure du repas du soir. Sôsuke s'assit bien à son aise, à la turque, près du *hibachi*, et tout en les assaisonnant de condiments faits de radis noirs, absorba successivement quatre bols de riz arrosés d'eau chaude.

Trente minutes plus tard, environ, s'ouvrirent d'eux-mêmes les yeux d'O Yone.

13

Sôsuke, qui n'avait pas eu les cheveux coupés depuis longtemps, et qui désirait être bien coiffé pour la nouvelle année, était entré dans la boutique d'un perruquier ; sans doute parce qu'on était à la fin de l'année, il y avait une grande affluence de clients ; en deux ou trois endroits différents cliquetaient les ciseaux au travail.

Sôsuke venait d'assister, au-dehors, à cette animation fébrile de la rue qui évoque comme un effort fait par la foule des citadins pour franchir cette froide époque et entrer le plus tôt possible dans la saison printanière ; ce bruit que faisaient les ciseaux retentissait à ses oreilles, comme l'écho d'une impatiente agitation.

Tandis que, fumant auprès du poêle, il attendait, Sôsuke avait l'impression de se trouver entraîné bon gré mal gré dans le tourbillon d'activité d'un vaste monde avec lequel il n'avait aucun rapport, et d'être ainsi obligé de franchir avec lui la fin de l'année ; avec cette nouvelle année en perspective, et ne fondant sur elle aucune espérance, il se voyait, inerte, entraîné par l'ambiance, et comme perdu dans une foule tumultueuse.

L'état de crise d'O Yone finit par se calmer, au point que, comme autrefois, Sôsuke, lorsqu'il s'absentait, n'avait aucune inquiétude à garder au sujet de ce qui pouvait se passer chez lui. Quant à O Yone, elle déployait, pour ses préparatifs du Nouvel An, bien modestes d'ailleurs, comparés à ceux qui étaient faits dans les autres maisons, exactement la même activité que les années précédentes ; si bien que Sôsuke, qui s'était résigné à renoncer aux dispositions habituelles, et à franchir la fin de l'année plus simplement encore qu'il n'en avait l'habitude, à l'aspect si brillant de sa femme, qui était comme ressuscitée, se passait la main sur la poitrine avec la même sensation de soulagement que lorsqu'il vit écarté d'un pas le drame horrible dont il avait été menacé. Toutefois, se formait de temps en temps, tel un brouillard dans son cerveau, une vague crainte, due à ce qu'il ne pouvait être assuré que ce drame ne viendrait pas, un jour ou l'autre, sous une forme ou sous une autre, de nouveau menacer son foyer.

À voir, en cette fin d'année, tous ces gens du monde qui lui paraissaient incapables de s'intéresser à quoi que ce fût en dehors de leurs réjouissances, Sôsuke se sentait encore plus vivement assailli par cette frayeur, et en lui régnait le désir, si cela eût été possible, de rester oublié tout seul, dans ce dernier mois de l'année, si triste pour lui, et si sombre.

Enfin, arriva son tour, et lorsqu'il aperçut, dans le froid miroir, son image, il la contempla, cette image de toujours, avec le désir

inopiné de s'en rendre un compte exact. Entièrement enveloppé, sauf la tête, dans un linge blanc, rien ne lui était visible de la couleur et des rayures du kimono qu'il portait ; et à ce moment, il s'aperçut qu'au fond du miroir était aussi reflétée la cage dans laquelle le patron de la boutique élevait un petit oiseau, qui était perché sur l'un des bâtons, avec des mouvements saccadés. Lorsque, la tête enduite d'une huile parfumée, accompagné par une voix qui, derrière lui, le saluait obséquieusement, il sortit, en dépit de ses soucis il éprouva une sensation de soulagement, et dans cette froide atmosphère, il se rendit compte que le fait de s'être fait couper les cheveux, comme l'y avait engagé O Yone, avait tout de même eu le résultat de lui faire éprouver une sensation de renouveau.

En rentrant chez lui, Sôsuke passa chez Sakai, qu'il avait à consulter au sujet d'une taxe du service des eaux. Quand la servante apparut et lui indiqua le chemin, il s'attendait à être introduit dans le même salon que d'habitude, mais on le lui fit traverser, et on le conduisit jusque dans la salle à manger. Les *fusuma* de cette pièce étaient ouverts sur une largeur d'environ deux pieds, et dans l'intérieur de la maison, se faisaient entendre les voix rieuses de trois ou quatre enfants : comme d'habitude, le foyer de Sakai était rempli d'animation.

Le maître de la maison s'assit en face de Sôsuke, auprès d'un long *hibachi* d'une belle patine, tandis que sa femme, se tenant un peu éloignée près du *shoji* qui longeait la véranda, regardait, elle aussi, de son côté. Derrière le maître de la maison, était fixée, à un crochet long et étroit, une pendule murale ; à droite de la pendule, il y avait un mur, et à gauche, une petite armoire dont la porte était diversement ornée d'inscriptions, d'esquisses artistiques et d'éventails privés de leur monture.

En plus du maître de maison et de sa femme, il y avait là, assises épaule contre épaule, deux petites filles vêtues de robes à manches rondes assorties. L'une pouvait avoir douze ou treize ans, et l'autre environ dix ans. De leurs deux paires de grands yeux, elles avaient observé Sôsuke lorsqu'il était entré, en traversant les *fusuma*, et aux coins de leurs yeux, comme aux coins de leurs bouches, subsistaient, très visibles, les traces de leurs éclats de rire

de tout à l'heure. Sôsuke, parcourant du regard la pièce, découvrit encore, en dehors des deux enfants et de leurs parents, un drôle de bonhomme qui, assis aussi près que possible de l'entrée de la salle, attendait dans une attitude respectueuse.

Sôsuke n'était pas assis là depuis cinq minutes, qu'il était informé que les rires qu'il venait d'entendre avaient été provoqués par les explications échangées entre cet étrange personnage et les membres de la famille Sakai. Cet homme était orné d'une barbe rougeâtre et rude, comme saupoudrée de poussière de sable, avec un teint fortement et à jamais hâlé par le soleil ; il avait une chemise de coton blanc, à boutons de porcelaine, et à le voir, avec le long cordon, semblable à celui d'une bourse, qui pendait du col de son vêtement ouaté, fait d'une étoffe grossière tissée à la main, on ne pouvait que le prendre pour un habitant d'une province montagneuse et lointaine, ayant rarement l'occasion de se rendre dans une ville comme Tokyo. De plus, par le froid qu'il faisait, il laissait voir un peu de ses genoux, et d'un *tenugui* qu'il venait de retirer de derrière sa ceinture en épais coton de Kokura dont la couleur bleu foncé était passée, il se frottait le dessous du nez.

– Voilà un homme qui est venu tout exprès à Tokyo, de sa province de Kai, portant sur son dos un ballot de pièces d'étoffes.

Telle fut la présentation qu'en fit Sakai, le maître de la maison. L'homme, alors, se tournant du côté de Sôsuke, prononça :

– J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien m'acheter quelque chose.

Et en effet, des pièces de *meisen* (soie et coton), de crêpe et de pongée blanc, étaient dispersées sur toute la surface des tatami.

Sôsuke trouvait plutôt étrange qu'un homme de cette tournure et employant un si drôle de langage, pût ainsi voyager, portant sur son dos de si belles marchandises. D'après les explications que lui donna madame Sakai, le village dans lequel résidait le colporteur de tissus était perdu au milieu d'un terrain volcanique qui ne pouvait produire ni riz ni millet, de sorte que ses habitants se voyaient obligés d'y planter des mûriers et d'élever des vers à soie ; c'était une localité, semblait-il, extrêmement pauvre, car, d'après ce qu'avait dit le marchand, il n'y avait là qu'une seule maison

qui possédât une horloge murale, et pas plus de trois enfants y suivaient le cours d'enseignement supérieur.

– Il n'y a que lui, paraît-il, dans ce village, qui sache écrire, dit madame Sakai en riant.

Et le marchand de tissus, confirmant avec un grand sérieux cette assertion, répondit :

– C'est tout à fait vrai, madame, personne, en dehors de moi, là-bas, ne sait lire, écrire ou compter, et il n'y a pas de doute que c'est un endroit affreux.

Plaçant sous les yeux, soit du maître de la maison, soit de sa femme, une variété de pièces d'étoffes, il répétait tout le temps les mêmes paroles : « Achetez-moi cela. » Lorsqu'on lui répondait : « Mais c'est trop cher, il faut baisser votre prix de tant », il disait : « Mais non, ce n'est pas cher. » Ou bien : « Je vous en supplie, achetez-le moi à ce prix. » Ou bien encore : « Voyez comme c'est lourd. »

Et son accent campagnard était si drôle que, chaque fois, tous éclataient de rire.

Le maître de la maison et sa femme, semblait-il, avaient du temps devant eux, car, à moitié par jeu, ils n'en finissaient pas de bavarder avec le marchand d'étoffes.

– Eh bien, Monsieur le marchand, lui demanda la dame, lorsque vous partez, avec votre baluchon sur le dos, quand vient l'heure, sans doute, vous mangez ?

– Évidemment, je ne puis me passer de manger lorsque j'ai faim.

– Mais où donc prenez-vous vos repas ?

– Où je prends mes repas ? Mais, parbleu, dans les *chaya*[1].

Le maître de la maison lui demanda en riant :

– Qu'entendez-vous par *chaya* ?

– Les *chaya* sont les maisons où l'on vend à manger. Et puis, une fois arrivé à Tokyo, la nourriture y est si extraordinairement bonne, que lorsque je m'installe pour manger, dans la plupart des auberges, on ne peut suffire à me rassasier. Aussi, quand je prends dans le même endroit, mes trois repas, c'est pour l'aubergiste, une grande contrariété.

---

1. *Chaya* : maison de thé, restaurant. (NdT)

Ces propos provoquèrent de nouveau les rires de tous les assistants.

Finalement, le marchand de tissus vendit à Mme Sakai une pièce de pongée blanc, et une autre de gaze blanche, Sôsuke, à voir ainsi des gens, qui, à la fin de l'année, pouvaient déjà acheter de la gaze pour l'été suivant, trouva particulièrement enviable le sort qui leur permettait de disposer d'un tel superflu.

Le maître de la maison, se tournant vers Sôsuke, lui donna ce conseil :

– Eh bien, et vous ? Cela ne vous dit rien, cette occasion d'acheter quelque chose ? Un vêtement de tous les jours, par exemple, pour votre femme ?

Et madame Sakai lui expliqua que s'il profitait de cette circonstance, il aurait l'avantage de faire un achat à très bon compte.

– Et vous me paierez quand vous voudrez, voulut bien accorder le marchand.

Sôsuke finit par acheter un *tan*[1] de *meisen* pour O Yone. Le maître de la maison, à force de marchander, le lui fit obtenir pour trois *yen*. Le colporteur, après avoir accepté ce prix, s'écria :

– Je perds tant, là-dessus, que cela me donne envie de pleurer !

Et tous, encore une fois, se mirent à rire.

Ce marchand, tout en employant partout où il passait son curieux langage campagnard, voyait peu à peu diminuer son fardeau, et finit par ne plus avoir à emporter que l'enveloppe bleu foncé, et le cordon plat qui lui servait à l'attacher. Comme justement venait alors le jour de l'an de l'ancien calendrier, il s'en retournait tout de suite dans son pays, et après avoir célébré, à l'ancienne mode, la venue du printemps, il repartait, avec sur son dos, un nouveau fardeau, aussi lourd qu'il en pouvait porter. À la fin d'avril ou au commencement de mai, époque à laquelle l'élevage des vers à soie exige le plus de soins, toutes ses marchandises étaient changées en argent, et il regagnait son petit village perdu dans les terrains volcaniques qui s'étendent au pied du Fuji, dans la direction du nord.

---

1. Environ dix mètres. (NdT)

– Voilà quatre ou cinq ans, remarqua Mme Sakai, qu'il est venu pour la première fois chez nous, et depuis lors, toutes les fois qu'il vient, nous le trouvons toujours pareil, sans le moindre changement.

– C'est vraiment un curieux personnage, ajouta en commentaire le maître de la maison.

À une époque, en effet, où, si l'on reste seulement trois jours chez soi, on est exposé à trouver sa propre rue élargie, ou bien, si l'on oublie un seul jour de lire son journal, on peut ne plus être au courant de l'itinéraire du tramway, voir un homme qui, tout en venant deux fois l'an à Tokyo, ne cesse de garder intactes ses allures si particulières de montagnard, c'est là, sans aucun doute, une chose véritablement curieuse.

Sôsuke, à observer attentivement le visage de ce marchand d'étoffes, son attitude, ses vêtements et sa façon de parler, éprouvait une sorte de sensation pénible.

Après avoir pris congé des Sakai, et s'être mis en route pour rentrer chez soi, tout en changeant de place, de temps en temps, sous la pèlerine de son manteau, le paquet de *meisen* qu'il avait emporté, il revoyait sans cesse l'étoffe rayée, grossière, du vêtement ouaté que portait l'homme qui le lui avait vendu, pour ce prix si faible de trois *yen*, ainsi que sa barbe aux reflets rouges, et ses cheveux, ne portant trace d'aucune pommade, mais soigneusement séparés, de droite et de gauche, par une raie au milieu.

À la maison, O Yone, qui venait enfin de finir de coudre le *haori* que devait revêtir Sôsuke au nouvel an, l'avait introduit, pour le presser, sous son *zabuton*, et était en train de s'asseoir dessus. Se tournant vers Sôsuke, elle lui dit :

– Ayez la bonté, ce soir, d'installer vous-même les matelas pour vous coucher.

Lorsqu'ensuite, elle entendit son mari lui faire le récit de sa rencontre avec cet homme de la province de Kai qui était venu chez les Sakai, elle eut des éclats de rire bruyants ; puis, ne se lassant pas d'examiner, et les rayures, et la nature du tissu :

– Comme c'est bon marché ! répétait-elle.

Ce *meisen*, en effet, était une marchandise de parfaite qualité.

– Comment peut-il s'en tirer, en vendant cela si bon marché ? demanda-t-elle finalement.

– C'est sans doute, dit Sôsuke, que les marchands qui font les intermédiaires gagnent trop d'argent.

Le cas de ce *meisen* lui avait ainsi permis d'acquérir quelque clarté au sujet de la valeur des tissus.

La conversation des deux époux roula alors sur le superflu dont disposaient, pour vivre, les Sakai, puis passa à l'extraordinaire bonne affaire dont ce superflu leur avait permis de faire bénéficier l'antiquaire du voisinage ; ensuite, aux facilités qu'il leur procurait, en leur permettant, lors du passage de ce colporteur, de profiter de l'occasion pour acheter à très bon compte, des marchandises dont, pour le moment, ils n'avaient pas besoin ; et enfin, ils en arrivèrent à s'entretenir de la gaieté et de l'animation qui régnaient au foyer de leurs heureux voisins. Sôsuke, alors, changeant brusquement de ton, fit observer à O Yone :

– Mais ce n'est pas seulement parce qu'ils ont de l'argent ; le plus souvent, même à une maison pauvre, la présence d'enfants apporte de la gaieté.

Ces paroles retentirent particulièrement amère aux oreilles d'O Yone, car elles lui faisaient se rendre compte de ce qui causait la tristesse dans leur ménage ; inconsciemment, elle retira ses mains de la pièce d'étoffe qu'elle avait mise sur ses genoux, et regarda son mari ; mais celui-ci, tout à l'impression qu'il avait d'avoir réjoui O Yone plus qu'il ne l'avait fait depuis longtemps, en lui apportant ce tissu qui lui plaisait tant, ne prêta pas autrement attention à l'attitude qu'elle avait prise. O Yone, se contentant de ce regard jeté à son mari, pour cette fois, ne dit rien ; mais se promit, au moment où le soir ils se coucheraient, de lui exprimer à ce sujet sa façon de penser.

Tous les deux, comme d'habitude, se couchèrent à dix heures passées. O Yone, avant que son mari eût commencé à fermer les yeux, se tourna vers lui, et se mit à parler :

– Tout à l'heure, vous m'avez bien dit que notre maison est triste parce que nous n'avons pas d'enfants ?

Sôsuke se rappelait bien avoir prononcé des paroles de ce genre, mais en se plaçant à un point de vue général, et sans avoir eu l'intention d'attirer spécialement l'attention d'O Yone sur leur cas particulier à tous les deux. À la voir ainsi l'interroger de cette façon formelle, il se trouva fort embarrassé.

– Mais, répondit-il, ce n'est nullement à propos de notre maison que j'ai dit cela.

Après avoir entendu cette réponse, O Yone resta un moment silencieuse, puis, bientôt, renouvela sous une forme à peu près analogue, sa première question :

– Tout de même, reprit-elle, c'est sans doute parce que vous trouvez la maison toujours triste que vous en arrivez à dire de telles choses.

Sôsuke, évidemment, ne pouvait pas avoir dans sa tête une autre réponse que : « C'est bien cela. » Mais, par considération pour O Yone, il n'osa pas s'en expliquer aussi franchement, et afin d'apaiser le cœur de sa femme, qui venait d'être malade, il réfléchit qu'il valait mieux, finalement, tourner la chose en plaisanterie, et en rire :

– Quand je dis, répondit-il, que la maison est triste, c'est qu'elle n'est pas sans l'être...

Il avait voulu, en prononçant ces paroles, autant que possible, leur donner un ton de gaieté, mais il en était resté là, et n'arrivait pas facilement à imaginer d'autres phrases plus plaisantes. Ne trouvant rien d'autre à dire, il reprit :

– Mais cela va bien, ne te fais donc pas de soucis à ce sujet.

Ce à quoi O Yone, de nouveau, ne fit aucune réponse. Sôsuke, dans l'idée de changer la conversation, tenta de parler de choses indifférentes :

– Il y a encore eu un incendie hier, dit-il.

Mais tout de suite, s'excusant à demi, et sur un ton lamentable, elle lui dit, suivant son idée :

– J'en suis, à la vérité, bien ennuyée pour vous.

Et après cette seule phrase, finalement, elle se tut.

Comme toujours, la lampe était placée sur le *toko no ma*, et O Yone tournait le dos à la lumière, de sorte que Sôsuke ne pouvait bien

se rendre un compte exact de l'expression de son visage, mais il lui avait semblé que sa voix était mouillée de larmes. Il était jusqu'alors couché sur le dos, et regardait le plafond ; tout de suite, il se tourna du côté de sa femme, et examina avec attention son visage, qui se trouvait dans une demi-obscurité ; O Yone, elle aussi, de l'ombre où elle était, fixa du regard son mari, puis, d'une voix hésitante, lui dit :

– Il y a bien longtemps, que je voulais, en toute franchise, m'en excuser auprès de vous, mais je ne pouvais m'y décider, et c'est ainsi que toujours j'ai attendu sans le faire.

Que signifiait cela ? Sôsuke n'y comprenait rien ; il pensait qu'il y avait là, peut-être, quelque peu d'hystérie ; mais il ne put arriver à aucune conclusion ferme, et resta un moment indécis. Alors, O Yone, sur un ton de conviction profonde, lui déclara :

– Il n'y a aucune probabilité que je puisse jamais avoir des enfants.

Et elle se mit à pleurer.

Sôsuke se demanda comment consoler ce lamentable chagrin que sa femme venait de confesser, et tandis qu'il s'égarait devant ce problème, qui dépassait ses facultés de compréhension, cette pensée qu'O Yone avait de la peine s'exagérait en lui, extraordinairement.

– Mais des enfants, après tout, est-ce qu'on ne peut pas s'en passer ? Et les Sakai, là-haut, n'en sont-ils pas encombrés ? Nous-mêmes, qui pouvons cependant voir cela de haut, en sommes quelquefois ennuyés pour eux, et leur maison est une vraie pouponnière.

– Oui, mais le jour où il sera bien prouvé que nous ne pouvons en avoir un seul, est-ce que vous-même ne trouverez pas cela désagréable ?

– Mais il n'est pas encore certain que nous n'en aurons pas, et peut-être va-t-il nous en naître, à partir de maintenant ?

O Yone redoubla de pleurs. Sôsuke, de plus en plus indécis sur le parti à prendre, attendit tranquillement que se calmât cette crise de tristesse, puis, écouta à loisir les explications d'O Yone.

Les deux époux, au point de vue de l'harmonie conjugale, avaient réussi mieux que la moyenne des gens, mais pour ce qui

concernait les enfants, étaient plus malheureux que la plupart de ceux qui habitaient le voisinage. Si, du moins, jamais depuis le début, O Yone n'avait été enceinte, ils auraient pu s'en consoler, mais des enfants qu'ils auraient pu élever étaient nés avant terme, ce qui rendait plus intense l'impression qu'ils éprouvaient de leur malheur.

La première fois qu'O Yone avait attendu un enfant, c'était à l'époque où, ayant quitté Tokyo, ils menaient à Hiroshima une misérable existence. Lorsque ce fait avait été dûment constaté, O Yone, devant cette nouvelle expérience, passa ses journées à rêver de l'avenir, qu'elle voyait tantôt redoutable, et tantôt rempli de bonheur ; quant à Sôsuke, l'interprétant à part soi comme une matérialisation de la tendresse qu'il portait à sa femme, il n'en éprouva pas peu de joie ; de plus, il se plut à compter sur ses doigts le nombre des semaines au bout desquelles il verrait s'agiter devant ses yeux ce petit bloc de chair auquel il aurait insufflé sa propre vie. Or, cet enfant, contrairement aux prévisions des deux époux, était né tout à coup, prématurément, après seulement cinq mois de grossesse. À cette époque, ils vivaient, mois après mois, une existence pénible et douloureuse ; Sôsuke, en contemplant le visage émacié d'O Yone, après sa fausse couche, pensait que la cause de cet accident était la difficulté qu'ils éprouvaient à vivre. Et à voir ce fruit de leurs amours ainsi détruit à cause de leur pauvreté, prévoyait avec regret que de longtemps il ne pourrait toucher de la main ce bonheur qu'il avait en vain espéré. Quant à O Yone elle avait pleuré, intensément. À peine s'étaient-ils installés à Fukuoka qu'O Yone, de nouveau se sentit du goût pour les mets acides. Ayant entendu dire qu'une femme ayant fait une fausse couche était sujette à récidives, elle prenait mille précautions, et se comportait avec la plus grande circonspection. Fût-ce à cause de cela ? Toujours est-il que les choses se passèrent de la façon la plus normale, mais pour une raison inconnue, et sans que rien se fût produit qui pût en être considéré comme la cause, encore une fois cet enfant vint avant terme. La sage-femme, perplexe, ayant conseillé de consulter une fois un médecin à ce sujet, celui-ci émit l'avis que le développement de l'enfant n'avait

pas été normal, et qu'il était nécessaire, pour le conserver, de maintenir dans l'appartement, d'une manière artificielle, une certaine température, nuit et jour. Mais Sôsuke n'avait seulement pas les moyens de faire installer chez lui un appareil de chauffage. Les deux époux, autant que le leur permettaient le temps et les ressources pécuniaires dont ils disposaient, firent tout leur possible pour conserver la vie à leur enfant, mais leurs efforts furent inutiles, et au bout d'une semaine, le petit bloc de chair adoré d'eux, dans lequel circulait leur sang, devint glacé.

O Yone, tenant dans ses bras le cadavre de son bébé, dit en sanglotant : « Que faire ? »

Sôsuke supporta avec un mâle courage ce nouveau coup du sort. Jusqu'à ce que cette chair froide fût muée en cendre, et que cette cendre fût mélangée à la terre noire, il ne laissa pas échapper une seule plainte vaine. Dans la suite, cette ombre de tristesse, qui était venue flotter entre les deux époux, progressivement s'éloigna, puis finit par disparaître.

Une troisième fois, la même épreuve leur échut. L'année où Sôsuke fut transféré à Tokyo, comme ils venaient de faire leur installation, de nouveau O Yone fut enceinte. Elle était alors très affaiblie, de sorte qu'elle-même, évidemment, mais aussi Sôsuke, éprouvèrent les plus vives inquiétudes. « Cette fois, par exemple... » fut leur commune pensée. Des mois pendant lesquels leur courage fut mis à rude épreuve s'écoulèrent successivement sans accident, mais, juste au cinquième, O Yone, cette fois encore malchanceuse, eut une mésaventure inattendue. Comme à cette époque ils n'avaient pas chez eux l'eau de la ville, du matin au soir, la servante était obligée, pour pouvoir faire le blanchissage, d'aller en chercher à un puits. Un jour, O Yone ayant un ordre à lui donner au moment où elle se trouvait derrière la maison, était venue, pour lui parler, jusqu'auprès d'un baquet, placé près de la rigole du puits. En voulant franchir cette rigole, elle glissa sur une planche mouillée qui était couverte de mousse verte, et tomba assise. Elle pensa alors qu'encore une fois, sa grossesse serait manquée, mais honteuse de ce qu'elle considérait comme une maladresse, elle garda cet incident secret vis-à-vis de Sôsuke. Toutefois, les jours

passèrent sans que ce choc parût avoir une mauvaise influence sur le développement de son enfant, ni, en conséquence, sans que se produisît chez elle, la mère, quoi que ce fût d'anormal. Lorsqu'elle en fut bien sûre, O Yone, enfin, se tranquillisa, et se décida à confesser à son mari sa maladresse passée. Sôsuke évidemment ne pensa pas à la blâmer ; il se contenta, sur un ton très doux, de lui donner ce conseil : « Fais bien attention, car cela pourrait être dangereux. » Et il passa outre.

Enfin, le terme de la délivrance arriva. Lorsque fut imminent le jour de l'accouchement, Sôsuke continua à se rendre à son service, mais il était dans un état d'inquiétude constante. Chaque fois qu'il rentrait, il s'arrêtait devant la porte grillagée de sa maison, et se demandait avec angoisse si la chose ne s'était pas produite pendant son absence ; puis, comme il n'entendait pas la voix attendue du nouveau-né, il éprouvait au contraire la crainte que quelque chose d'anormal ne fût arrivé, et en hâte, il entrait chez lui, honteux de lui-même et de sa gaucherie.

Par une heureuse chance, ce fut au milieu de la nuit, heure à laquelle Sôsuke n'avait rien à faire hors de chez lui, qu'O Yone ressentit les premières douleurs ; puisqu'il se trouvait auprès d'elle et pouvait lui venir en aide, les circonstances étaient extrêmement favorables. Non seulement la sage-femme avait tout le loisir de se trouver là à temps, mais encore le coton hydrophile et tous les accessoires nécessaires se trouvaient préparés en abondance. L'accouchement même se passa plus facilement qu'on eût pu s'y attendre ; mais le précieux enfant, en venant au monde, pas une seule fois ne respira. La sage-femme, à l'aide d'un tube de verre étroit, s'efforça d'insuffler fortement dans la petite bouche du nouveau-né son propre souffle, mais sans obtenir le moindre résultat. Il n'était né que de la chair inerte ; les deux époux purent retrouver sur le visage de leur enfant des yeux, un nez, et une bouche à leur ressemblance, mais de sa gorge, finalement, ils n'entendirent sortir aucun son.

La sage-femme était venue une semaine avant l'accouchement et avait ausculté l'enfant avec le plus grand soin, s'assurant même du bon fonctionnement de son cœur ; elle avait alors

donné l'assurance qu'il était en parfaite santé. Il était impossible d'admettre que la sage-femme se fût trompée, et qu'un arrêt se fût produit avant le jour de l'accouchement, dans le développement de l'enfant, car, en ce cas, ou bien il serait né immédiatement ou bien sa mère aurait été souffrante. En faisant petit à petit son enquête à ce sujet, Sôsuke découvrit ce fait dont jusqu'alors il n'avait entendu mentionner aucun exemple, et dont il éprouva une stupeur craintive : son enfant, jusqu'au moment de sa naissance, était bien portant, mais le cordon ombilical s'était enroulé autour de son cou. Dans ce cas anormal, la sage-femme ne peut évidemment s'en tirer qu'en coupant le cordon pour le dégager ; et si elle est expérimentée, il lui est possible de bien réussir cette opération. Celle à qui avait eu recours Sôsuke était suffisamment âgée pour ne pas se trouver embarrassée devant un cas de ce genre, mais le cordon ne faisait pas, ainsi qu'il arrive le plus souvent, un seul tour sur le cou fluet de l'enfant, mais deux, si bien que, comme on n'avait pu réussir au moment où il franchissait l'étroit passage, à dégager ces deux tours, l'enfant, le larynx fortement serré, était mort étouffé.

Il y avait de la faute de la sage-femme, mais sans aucun doute ce malheur, pour plus de la moitié, avait été causé par la mésaventure arrivée à O Yone : ce double enroulement du cordon ombilical, en effet, devait être dû à ce que, dès avant le cinquième mois, elle avait glissé sur le bord du puits et était tombée assise, d'une façon brutale ; par conséquent, on en était sûr, c'était bien elle-même qui s'était préparée cet accident. Lorsque tout ceci fut expliqué à O Yone, au cours de ses relevailles, elle fit seulement un léger signe d'assentiment et ne dit rien ; puis, ses yeux, que la fatigue avait légèrement enfoncés, se mouillèrent, et l'on vit ses longs cils longtemps s'agiter. Sôsuke, la consolant, essuya de son mouchoir les larmes qui coulaient sur ses joues.

Tel avait donc été, pour ce qui concernait les enfants, le passé des deux époux. Dans la suite, après cette amère expérience, qui avait été la leur, ils éprouvaient de la répugnance à parler d'enfants ; et c'étaient ces souvenirs douloureux qui coloraient d'une teinte triste le fond de leur existence à tous les deux. Il ne semblait pas

que ce sombre coloris pût facilement s'effacer. Même lorsque d'aventure ils riaient, au fond de leur cœur subsistait, comme une teinte estompée, ce sentiment de tristesse. Puisqu'il en était ainsi, il ne pouvait venir à l'idée d'O Yone de faire de nouveau à son mari le récit de ce passé, et Sôsuke lui-même ne voyait en aucune façon la nécessité de se le faire raconter par sa femme.

Ce que nous avons dit qu'O Yone avait confessé à son mari ne pouvait donc être cette vérité, dont la connaissance leur était commune ; lorsque cette femme, pour la troisième fois, eut perdu l'enfant qu'elle portait dans son sein, et appris par son mari comment cela était arrivé, elle avait eu l'impression d'être une mère cruelle. Ce n'était certes pas qu'elle eût conscience d'avoir agi avec intention, mais il lui semblait, en y réfléchissant, que tout s'était passé comme si elle s'était embusquée sur la route qui mène des ténèbres à la lumière pour reprendre à son enfant la vie qu'elle lui avait donnée. Lorsqu'elle eut ainsi interprété les choses, O Yone ne put faire autrement que se considérer comme un malfaiteur coupable d'un crime horrible et, en conséquence, endura en secret une torture morale qu'elle n'avait pu prévoir, et que personne au monde n'était disposé à partager avec elle ; même à son mari, en effet, elle n'avait pas fait part de sa souffrance.

À cette occasion, O Yone, comme toutes les femmes, resta trois semaines étendue, et si, pour son corps, ces trois semaines furent un repos complet, pour son cœur, par contre, elles furent une période au cours de laquelle son endurance fut mise à une épreuve terrible. Sôsuke, pour son enfant mort, commanda un petit cercueil et fit faire un enterrement discret ; après quoi, il fit confectionner pour lui une petite tablette mortuaire sur laquelle fut tracé en laque noire son nom posthume. Le titulaire de cette tablette avait donc un nom posthume, sans que ses deux parents eussent pu lui donner un nom ordinaire. À l'origine, Sôsuke avait placé cette tablette sur la commode de la salle à manger et chaque fois qu'il revenait de son bureau, il faisait continuellement brûler devant elle des bâtonnets d'encens dont le parfum, de temps en temps, parvenait à O Yone dans la pièce de six nattes où elle était couchée. Telle était en effet l'acuité qu'avaient atteinte, à cette époque, les sens de cette femme.

Au bout d'un certain temps, Sôsuke, sans qu'on pût discerner pour quelle raison, rangea ce petit *ihai* au fond d'un tiroir de la commode ; il y avait là, déjà, enveloppées séparément avec soin dans de l'ouate, la tablette de l'enfant mort à Fukuoka, et celle de son père mort à Tokyo. Sôsuke n'avait pu supporter le tracas de promener avec lui en tous lieux toutes les tablettes de ses ancêtres, et avait seulement ménagé de la place dans ses valises pour la plus récente, celle de son père ; quant aux autres, il les avait toutes déposées dans un temple.

O Yone, de sa couche, voyait et entendait tout ce que faisait Sôsuke. Étirant longuement, en imagination, le fil de la destinée, elle en reliait ces deux petites tablettes, puis, l'allongeant encore, elle finissait par l'égarer, sans pouvoir en atteindre une troisième tablette. Depuis l'origine, pensait-elle, ce fil était destiné à être jeté sur le corps informe, semblable à une ombre indécise, de son enfant mort. Au fond de chacun de ces souvenirs qu'elle gardait de Hiroshima, de Fukuoka et de Tokyo, elle constatait combien lourd était le destin immuable qui lui avait été si cruellement attribué, et elle voyait sa propre image debout auprès de ce destin cruel qui était son lot : celui d'une mère étrangement vouée à la répétition de la même infortune. Alors, tout près de son oreille retentissait, insolite, une voix qui la maudissait ; et au cours des trois semaines de repos que, pour une cause physiologique, elle fut obligée de prendre, étendue sur sa couche, presque continuellement résonna sur ses tympans cette voix qui la maudissait. Ces trois semaines de repos allongé furent donc à la vérité, pour O Yone, une suite ininterrompue d'incomparables tourments.

La tête sur son oreiller, elle avait regardé fixement s'écouler cette douloureuse période de plus de la moitié d'un mois, et à la fin, elle était à la lettre excédée de ce qu'elle avait dû supporter dans cette position étendue. Dès le lendemain du départ de sa garde, elle se leva furtivement et, toute languissante, s'essaya à aller et à venir, mais elle eut grand'peine à se distraire de l'anxiété qui l'obsédait ; son cerveau se refusant à fonctionner dans la proportion où elle forçait à se mouvoir son corps affaibli, il arriva qu'elle se découragea, et se glissa de nouveau sous ses couvertures.

Pour se tenir alors aussi séparée que possible du monde des humains, elle ferma hermétiquement les yeux.

Cependant, lorsque se furent écoulées les trois semaines de rigueur, tout naturellement, le corps d'O Yone se retrouva dispos. Lorsqu'après avoir débarrassé l'appartement de ses matelas, elle consulta son miroir, elle se découvrit des yeux animés d'un esprit nouveau. C'était l'époque à laquelle on changeait de vêtements. O Yone, en renonçant aux lourdes robes ouatées que depuis longtemps elle portait, éprouva sur la peau une fraîche sensation de pure netteté. Cet aspect brillant de la nature qui, dans notre Japon ensoleillé, embellit la période de transition entre le printemps et l'été, même sur le cerveau attristé d'O Yone ne fut pas sans exercer son influence grisante ; mais elle était comme un objet qui, ayant été enseveli, vient seulement d'être retiré de la terre, remis debout et exposé à une joyeuse lumière. De son passé sombre, O Yone sentit alors s'éveiller en elle une sorte de curiosité.

Le matin d'un jour entre tous brillant, O Yone, aussitôt après avoir assisté comme d'habitude au départ de son mari, sortit. C'était l'époque où les femmes commencent à porter des ombrelles ; d'une allure pressée, elle marchait au soleil, et un peu de sueur perlait sur son front. C'est que, au moment où, pour changer de vêtements, elle avait ouvert la commode, le fait que sa main, avait par hasard rencontré, au fond du deuxième tiroir, la tablette qui venait d'y être rangée, avait provoqué en elle une série de pensées qui, finalement, l'avaient poussée à se rendre chez un devin.

Cette femme, depuis le temps de son enfance, partageait ces superstitions qui ont cours chez beaucoup de gens des plus éclairés ; mais habituellement, comme il arrive d'ailleurs à la plupart des civilisés, elle ne les manifestait au-dehors que comme un amusement. Il était donc impossible de ne pas considérer comme étrange, ce fait qu'elle contrevenait ainsi aux règles strictes de sa véritable existence. Ce fut dans l'attitude la plus sérieuse, et avec les sentiments les plus sérieux, qu'O Yone, assise devant le devin, s'informa auprès de lui des chances qu'elle avait d'être gratifiée par le ciel d'un destin comportant la mise au monde d'un enfant et son éducation. Ce devin, agissant d'une façon qui ne différait pas le moins de celles des

gens qui, ayant installé une échoppe dans la rue, prédisent leur avenir aux passants, pour un ou deux sous, après avoir aligné diversement des bâtons de divination, en avoir roulé d'autres dans ses mains, et les avoir comptés, empoigna d'un air d'importance la barbe qui lui poussait au menton, réfléchit à on ne savait quoi, puis, finalement, considéra avec attention le visage d'O Yone.

– Vous ne pouvez avoir d'enfants, lui déclara-t-il du ton le plus flegmatique.

O Yone, sans rien dire, mâcha et broya dans sa tête, ces paroles du devin, puis, levant le front, lui rétorqua :

– Et pourquoi donc ?

Elle s'attendait à ce que le devin, avant de lui répondre, réfléchît encore, mais celui-ci lui dit aussitôt, sur un ton décisif, et en la regardant dans le blanc des yeux :

– C'est que j'ai conscience que, vis-à-vis de quelqu'un, vous avez mal agi, et c'est en expiation de cette faute que vous ne pourrez jamais élever d'enfants.

En entendant ces paroles, O Yone eut l'impression d'avoir le cœur transpercé ; désolée, elle rentra chez elle, la tête basse, et ce soir-là osa à peine regarder son mari.

Ce qu'O Yone avait jusqu'alors évité de confesser à celui-ci, c'était cette interprétation de l'avenir que lui avait faite le devin. Au cours d'une soirée tranquille, alors que la flamme de la lampe placée sur le *toko no ma* paraissait sur le point de s'évanouir dans l'obscurité de la nuit, Sôsuke recueillit donc pour la première fois cette confidence des lèvres d'O Yone, et il en fut désagréablement impressionné :

– Tu devais être en pleine crise nerveuse, lui dit-il, pour être allée ainsi dans un endroit aussi stupide, afin de t'y entendre dire, moyennant de l'argent, ces insanités ; est-ce que ce n'est pas idiot ? Et est-ce qu'il est encore dans ton intention d'aller consulter un devin ?

– Oh ! non, cela a été trop horrible, je n'irai plus jamais.

– Tu feras fort bien de n'y plus aller ; tu as été stupide.

Ayant fait avec intention à sa femme cette réponse catégorique, Sôsuke se rendormit.

14

Il n'y avait aucun doute que Sôsuke et O Yone ne fussent des époux en très bons termes l'un avec l'autre. Au cours de la longue suite de jours et de mois formant la période de six années qu'ils avaient vécue ensemble depuis le jour de leur union, pas une seule fois en effet, pendant seulement une demi-journée, ils ne s'étaient trouvés en état de mauvaise humeur réciproque ; et mieux encore, pas une seule fois, il ne leur était arrivé d'avoir une discussion assez animée pour faire monter le rouge à leurs visages. Tous deux achetaient, chez les marchands de tissus, des étoffes pour se vêtir, et se procuraient, chez les marchands de grains, du riz pour se nourrir ; mais en dehors de cela, ils ne se montraient que très rarement, partout où l'on pouvait s'attendre à rencontrer de la société. Pour tout ce qui dépassait la nécessité de se procurer les denrées nécessaires à leur existence de chaque jour, la société, pour eux, était presque comme si elle n'existait pas. Seule leur compagnie réciproque leur était nécessaire, et elle leur était tout à fait suffisante. C'était avec les sentiments de gens vivant au fond des montagnes, qu'ils habitaient la capitale.

De par sa nature même, leur existence ne pouvait s'écouler autrement que de la façon la plus monotone. Ils étaient ainsi à l'abri des ennuis inhérents à une vie sociale compliquée ; mais en même temps, privés qu'ils étaient de toute occasion directe d'éprouver les expériences innombrables que procure l'activité sociale, tout en vivant dans la capitale, ils en arrivaient à être obligés de renoncer aux avantages qu'un tel séjour procure d'habitude aux gens cultivés. De temps en temps, ils se rendaient bien compte de cette monotonie de leur vie de tous les jours, mais, jamais lassés l'un de l'autre, ils n'avaient pas la moindre impression qu'il leur manquât quoi que ce fût. Et cependant, dans l'idée intime que tous les deux, dans leurs têtes, avaient admise, de leur existence, il y avait, comme dissimulé sous une certaine chose dont ils ne ressentaient que faiblement l'influence, un vague sentiment de

révolte. Mais en dépit de cela, si, sans se lasser, ils vivaient des jours et des mois interminables, avec leurs cœurs éternellement semblables, et marqués tous les jours de la même empreinte, ce n'était nullement que dès le début, ils eussent perdu tout intérêt dans la société en général ; la véritable cause en était dans le fait que la société, de son côté, s'était fermée soigneusement à eux, et leur avait tourné un dos glacial. Tous deux ne pouvaient donc disposer, vers l'extérieur, d'aucune possibilité d'expansion, et devaient se rabattre sur leur vie intérieure, et par conséquent, l'intensifier. Ce que leur existence perdait en étendue, elle le regagnait en profondeur. Pendant une durée de six années, ils n'avaient pas cherché à nouer dans le monde quelques relations rares et espacées, mais ces six années, ils les avaient employées à scruter réciproquement leurs cœurs, si bien qu'ils avaient fini, un beau jour, par se connaître jusqu'au tréfonds de leurs êtres. Pour le monde, ils étaient toujours deux personnes distinctes, mais pour eux-mêmes, éthiquement, ils ne formaient qu'un seul organisme, indivisible. Les systèmes nerveux qui constituaient leurs deux intellects, jusqu'à leur dernière fibre, en étaient arrivés à s'embrasser étroitement. Ils étaient comme deux gouttes d'huile, qui, surnageant à la surface d'un plateau rempli d'eau, se seraient réunies pour éviter cette eau, ou, pour parler plus exactement, comme deux gouttes d'huile, qui, repoussées par l'eau sur laquelle elles surnageaient, se seraient, d'un même élan, rejointes et arrondies en une seule, sans qu'il leur fût possible de se trouver de nouveau séparées.

Ainsi amalgamés l'un à l'autre, ils réalisaient, à un degré que l'on rencontre rarement chez des époux ordinaires, l'accord, l'intimité, et aussi la lassitude qui accompagne une telle situation. En subissant la pénible impression de cette lassitude, il y avait une seule chose qu'ils n'oubliaient pas, c'était de considérer leur propre sort, comme un sort heureux ; il arrivait que leur lassitude en jetant sur leurs consciences comme un voile de sommeil, recouvrait d'un brouillard mélancolique leur tendresse réciproque, mais ils ne pouvaient en arriver à subir cette anxiété qui donne la sensation d'avoir les nerfs nettoyés à coups de brosse ; en résumé,

c'étaient deux époux qui étaient en bons termes dans la mesure exacte où ils se trouvaient écartés de la société.

Tout en vivant si longtemps au jour le jour, dans cette harmonie peu commune, ils ne s'avisaient pas, d'ordinaire, au cours de leurs tête-à-tête, de cette situation ; il leur arrivait cependant, de temps à autre, de constater eux-mêmes, cette union de leurs cœurs, et dans ce cas, ils ne manquaient pas de remonter en pensée le cours des mois et des années qu'ils avaient ainsi vécus en plein accord, et ne pouvaient pas alors ne point se rappeler quel sacrifice avait comporté pour eux leur mariage audacieux. Tout naturellement, devant la redoutable vengeance qu'ils avaient ainsi attirée sur eux, ils s'étaient agenouillés en tremblant, mais en même temps, en reconnaissance du bonheur réciproque qui leur était échu pour avoir éprouvé cette vengeance, ils n'oubliaient pas de faire brûler sur l'autel du Dieu de la Tendresse tout un lot de bâtons d'encens. C'étaient deux êtres qui marchaient vers la mort sous des coups de fouet, mais qui avaient éprouvé que la mèche de ce fouet dont ils étaient battus était enduite d'un miel onctueux, guérisseur de tous les maux.

Sôsuke, en tant que rejeton d'une famille assez fortunée, avait été à même, au temps où il était étudiant, de jouir en toute plénitude du luxe habituel aux gens de sa classe ; avec l'air important d'un parfait homme du monde, raffiné aussi bien en matière de toilette que d'allures et de pensée, il portait haut la tête, parmi ses relations, et y évoluait en toute aisance. Telle la blancheur de son col, tel le pli élégant du bas de son pantalon, et telles les teintes harmonieuses des chaussettes de cachemire qu'il laissait apparaître sous ce pantalon, son cerveau était orienté vers le commerce d'une société de gens aux goûts délicats.

Doué naturellement d'une intelligence facile, il ne se sentait pas obligé à un travail ardu, et il n'ambitionnait pas le rang d'un savant, car il n'aurait pu y parvenir sans renoncer tant soit peu à ses fréquentations mondaines. Lorsqu'il allait assister aux cours, il se contentait, comme les étudiants ordinaires, d'y noircir un grand nombre de cahiers de notes, mais de retour chez lui, il ne lui arrivait que rarement de les relire et de les corriger. Si, par hasard,

il manquait un cours, il ne s'en préoccupait pas autrement ; tous ses cahiers de notes étaient empilés avec soin sur sa table, et il ne sortait jamais de son cabinet de travail sans l'avoir auparavant rangé méticuleusement et rendu parfaitement net. Beaucoup de ses camarades enviaient cette large aisance dont il paraissait jouir, et lui-même s'y complaisait.

Son avenir, tel un arc-en-ciel, apparaissait brillant devant ses yeux. À cette époque, Sôsuke, bien différent de ce qu'il était devenu, avait beaucoup d'amis. À vrai dire, tous ceux de ses camarades qui se trouvaient dans le rayon de ses yeux de bon vivant, étaient, presque sans distinction, considérés par lui comme des amis ; d'un optimisme qui lui rendait impossible la compréhension exacte du mot ennemi, il allait, parcourant à grandes enjambées le monde où évoluait sa jeunesse. « Eh quoi ! » avait-il dit un jour à un de ses camarades d'études du nom de Yasui, « du moment qu'on ne montre pas un visage maussade, n'est-on pas partout bien accueilli ? »

À la vérité, il n'y avait pas d'exemple qu'il eût jamais assumé une expression suffisamment sévère pour impressionner désagréablement qui que ce fût. « Tu es bien heureux, de te porter si bien », lui disait d'un air d'envie Yasui, qui était souvent arrêté par quelque indisposition.

Ce Yasui, originaire de la province d'Echizen mais ayant longtemps habité Yokohama, ne différait en aucune façon, ni dans son accent, ni dans les tournures qu'il employait, d'un habitant de Tokyo. Amateur de beaux vêtements, il portait longs ses cheveux, qu'il avait l'habitude de séparer par une raie au milieu. Il n'avait pas fréquenté la même école supérieure que Sôsuke, mais aux conférences, il se trouvait souvent assis à côté de lui, et lui ayant de temps en temps adressé la parole pour lui demander de rectifier des passages qu'il avait mal entendus, il avait fait sa connaissance. Il avait fini par se lier avec lui. Comme cela s'était passé la première année de ses études, pour Sôsuke, nouveau venu à Kyoto, cette relation avait été très utile, car grâce aux indications de Yasui, il pouvait goûter, comme un cru de saké, les particularités de cette contrée nouvelle pour lui. Tous les deux, presque chaque soir,

parcouraient de compagnie les quartiers animés de Sanjô ou de Shijô, et il leur arrivait même de traverser ainsi toute la ville de Kyoto ; du milieu des ponts, ils contemplaient les eaux de la rivière Kamo, et ils admiraient le lever tranquille de la lune au-dessus des collines de Higashi yama ; cette lune de Kyoto leur paraissait plus ronde et plus grande que celle de Tokyo. Lorsqu'ils étaient lassés de la ville et de ses habitants, ils profitaient du samedi et du dimanche pour se rendre en des lieux éloignés. Sôsuke, dans les bois de bambous géants, jouissait de la profonde verdure qu'ils recélaient, et il se plaisait à l'aspect des innombrables rangées de pins, dont le tronc, reflétant les rayons du soleil couchant, était comme peint en rouge vif. Un jour qu'ils étaient montés au Dai hi kaku[1], comme ils levaient la tête pour contempler le tableau de Soku hi[2], ils entendirent le bruit que faisaient sur la rivière qui coulait dans le fond de la vallée les avirons des bateaux qui descendaient le courant, et tous deux s'amusèrent de trouver que ce bruit ressemblait beaucoup au cri des oies sauvages. Une autre fois, s'étant rendus à l'auberge Heihachi, ils étaient restés étendus là toute la journée, puis faisant rôtir par la patronne, enfilés sur des baguettes, des poissons de qualité médiocre pêchés dans la rivière, les avaient mangés en les arrosant de saké ; cette patronne, coiffée d'un *tenugui*, portait des espèces de jambières, de couleur bleu foncé.

Sôsuke, sous l'effet de ces impressions inaccoutumées, éprouvait une satisfaction de son appétit de sensations nouvelles ; et pourtant, à parcourir ainsi la capitale, à en aspirer le parfum, il en arriva bientôt à voir tout comme en projection horizontale ; il commença alors à se sentir déçu de ce que les belles teintes des montagnes et les purs reflets des eaux ne produisissent plus sur son cerveau la même impression de fraîcheur que tout à fait au début ; le sang jeune et chaud qui coulait dans ses veines finissait par ne plus s'accommoder de toute cette sombre verdure qui en refroidissait

1. Dai hi kaku : temple qui se trouve dans les collines d'Arashiyama, célèbre par sa floraison de cerisiers au printemps. (NdT)
2. Soku hi (1616-1671) : moine célèbre par ses calligraphies. (NdÉ)

l'ardeur. Et pourquoi ? demandera-t-on. C'est évidemment qu'il ne pouvait ainsi trouver l'occasion de développer la violente activité qui eût été nécessaire pour utiliser complètement cette ardeur de son cœur ; son sang, qui faisait battre un pouls vif, le démangeait en vain, en circulant à l'intérieur de son corps.

Croisant les bras et contemplant les montagnes qui, aux quatre points cardinaux, fermaient l'horizon, il dit un jour : « J'en ai assez de ces lieux décrépits. »

Yasui, tout en riant, lui raconta un jour cette histoire du lieu de naissance de certains de ses amis.

C'était un relais de poste qui a été rendu célèbre par le *jôruri*[1] intitulé *Ai no Tsuchi yama ame ga furu* ; là, de l'aurore au couchant, on ne peut voir que des montagnes ; c'est absolument, lui avait-il dit, comme si on habitait au fond d'un mortier. Yasui rapporta, comme expérience de cet ami lorsqu'il était petit, ce fait que lorsque les pluies du mois de juin se prolongeaient, en son cœur enfantin il ne se tenait pas de frayeur, s'attendant à voir ce village où il demeurait finir par se trouver submergé par les torrents que la pluie faisait couler aux pentes des montagnes dont il était de tous côtés entouré. Sôsuke pensa que nul sort ne pouvait être plus lamentable que celui des gens ainsi condamnés à passer toute leur existence au fond d'un tel mortier. « Existe-t-il vraiment des êtres humains, demanda-t-il, l'air surpris, à Yasui, qui puissent supporter de vivre en de tels lieux ? »

Et Yasui, lui aussi, se mit à rire, puis il lui répéta, telle qu'il l'avait entendue raconter par son ami, une courte anecdote concernant le plus fameux des personnages originaires de ce Tsuchiyama, qui l'était devenu parce qu'il avait été crucifié pour avoir volé par substitution, un coffre contenant mille *ryo*[2]. Sôsuke, lassé qu'il était des ressources insuffisantes en distractions que lui procurait Kyoto, alla jusqu'à penser qu'un tel événement, arrivât-il

1. *Jôruri* : les *jôruri* sont des spectacles de marionnettes traditionnelles japonaises reprenant des épisodes de la vie des anciens héros, le plus souvent psalmodiés avec accompagnement de musique. (NdT)
2. *Ryo* : ancienne monnaie d'or. (NdT)

seulement une fois tous les cent ans, avait son utilité, pour rompre d'une teinte vive la monotone grisaille de l'existence. Les yeux de Sôsuke, en ce temps-là, étaient accoutumés à contempler un monde de choses nouvelles ; c'est pourquoi, après avoir observé la suite complète des quatre saisons, ne sentait-il plus la nécessité de repaître de nouveau sa vue des fleurs et des *momiji*, ce qui ne pouvait que renouveler en lui ses impressions de l'année précédente. Pour lui, qui voulait à tout prix se délivrer, signé de sa propre main, un certificat de vie aventureuse, le présent qu'il était en train de vivre et l'avenir immédiat qu'il entrevoyait, formaient la préoccupation principale du moment. Son passé le plus récent, tel un rêve, n'était rien de plus qu'un fantôme fugitif, auquel il attachait peu de prix. Après avoir épuisé les visites de temples shintoïstes défraîchis et de temples bouddhistes complètement délabrés, il ne se sentait plus le courage de pencher sa tête aux cheveux noirs sur l'étude d'une histoire de couleur éteinte ; son esprit, en effet, n'avait pas acquis la sécheresse qui lui eût permis de s'en aller rôder dans ce passé ensommeillé.

À la fin de leur première année d'études, Sôsuke et Yasui se séparèrent après s'être donné rendez-vous pour l'année suivante. Yasui devait tout d'abord retourner dans sa ville natale, Fukui, puis se rendre à Yokohama ; il comptait alors en informer par lettre Sôsuke, de manière, si cela était possible, à s'entendre avec lui pour partir pour Kyoto par le même train. Ils pourraient alors, s'ils en avaient le loisir, coucher à Okitsu, puis continuer leur route tranquillement, en visitant, par exemple, le temple Seikenji, la forêt de pins de Miho, et Kunôzan. Sôsuke avait répondu que ce serait très bien, et déjà à part soi, il se représentait le sentiment qu'il éprouverait, lorsqu'il recevrait la carte postale de Yasui.

Lorsque Sôsuke rentra à Tokyo, son père était encore bien portant, et Koroku était un enfant. Après un an d'absence, il éprouvait plutôt du plaisir à respirer l'atmosphère surchauffée et enfumée de cette capitale prospère. Contemplant d'un lieu élevé, sous un soleil brûlant, et sur une étendue de plusieurs lieues, l'aspect des tuiles qui paraissaient être sur le point de s'échapper en tourbillonnant : « Voilà donc, pensait-il, ce que c'est que Tokyo. »

Alors que devant le monde de choses et d'événements qu'évoquait ce spectacle, le Sôsuke d'aujourd'hui ne pouvait que se sentir ébloui, pour le Sôsuke d'alors, tout cela reflétait avec une telle force qu'il pensait les avoir gravés au fer rouge sur son front, les deux caractères du mot *sôkwai*[1].

Son avenir, telle une fleur en bouton, non seulement avant d'éclore n'était connu de personne, mais encore, à lui-même, restait complètement fermé ; il avait seulement l'impression qu'au-dessus de la route qu'il allait parcourir, planaient les caractères *yôyô*[2]. Au cours de ces chaudes vacances, il ne se donna pas la peine d'établir pour lui-même un plan à exécuter le jour où il aurait terminé ses études ; à sa sortie de l'Université, embrasserait-il une carrière administrative, ou entrerait-il dans les affaires ? Cela n'était pas encore clairement décidé en son cœur ; et cependant, bien qu'il ne se souciât pas de la direction qu'alors il choisirait, il sentait que dès maintenant il était de son intérêt de chercher à se pousser autant qu'il lui serait possible. Directement, il disposait des relations de son père, et même, par ce dernier, il pouvait indirectement disposer des relations de ses amis ; aussi, ayant recherché les personnages qui pourraient avoir quelque influence sur son avenir, il s'essaya à faire deux ou trois démarches. L'un d'eux, sous prétexte de fuir la chaleur, avait déjà quitté Tokyo ; un autre ne se trouva pas chez lui ; un autre encore, trop occupé, lui fixa un rendez-vous pour un moment où il se trouverait libre. Sôsuke, vers sept heures du matin, heure à laquelle le soleil n'était pas encore bien haut, fut conduit, en ascenseur, au troisième étage d'une maison en briques, et introduit dans un salon d'attente où il eut la surprise de trouver sept ou huit personnes qui, comme lui, avaient un rendez-vous. Venu en ce lieu nouveau, où il se trouvait en rapport avec des gens nouveaux, il eut l'impression qu'un monde vivant qui jusqu'alors avait échappé à sa connaissance venait d'être brusquement dévoilé à son entendement, et sans se soucier du résultat favorable ou non que pourrait donner sa démarche, il en éprouva une sorte de joie.

---

1. *Sôkwai* : enthousiasme. (NdT)
2. *Yôyô* : grandeur, immensité. (NdT)

Sur l'ordre de son père, comme tous les ans, il aida à effectuer l'aération du logis ; ce travail, loin de le considérer comme une corvée, il le comptait parmi ceux auxquels il prenait le plus vif intérêt. Exposé à un courant d'air frais et assis sur une pierre humide qui se trouvait devant la porte du *dozô*[1], il contempla avec curiosité les vieux albums, intitulés *Vues des lieux célèbres d'Edo*, ou *Les sables d'Edo*, qui depuis longtemps étaient conservés dans la maison ; ou bien, assis à la turque sur les tatami du milieu du salon, atteints eux aussi par la chaleur, il faisait, en répartissant dans des morceaux de papier le camphre que la servante était allée acheter, des petits paquets qu'il empilait les uns sur les autres comme les doses d'un médicament. Sôsuke, depuis le temps de son enfance, associait dans ses pensées le fort parfum du camphre, les jours de canicule qui font couler la sueur, les pots de terre, appelés *hôroku gin*, et le vol nonchalant des milans dans le ciel bleu.

Cependant approchait le début de l'automne ; avant le deux cent dixième jour[2], il venta, et la pluie tomba, des nuages, comme teintés d'une encre légère, remuaient incessamment dans le ciel. Deux ou trois jours de suite, le thermomètre baissa fortement ; le temps était venu où Sôsuke devait corder son *kôri*, et se préparer à partir pour Kyoto.

Tout ce temps-là il n'avait pas oublié ce qui avait été convenu entre lui et Yasui ; au moment où il était arrivé chez son père, comme il avait encore deux mois devant lui, son attente avait été tranquille, mais à mesure qu'approchait la fin des vacances, il s'inquiétait davantage des nouvelles qu'il aurait dû recevoir de son ami. Celui-ci, en effet, ne lui avait pas adressé une seule carte postale ; Sôsuke avait essayé de lui écrire une lettre en l'adressant à sa ville natale, mais finalement n'avait reçu aucune réponse. Il pensa alors à s'informer à Yokohama ; mais comme il n'avait pris

1. *Dozô* : annexe à l'épreuve de l'incendie des maisons japonaises, dans lesquelles on range les objets précieux. (NdT)

2. 210e jour : environs du 1er septembre. Époque où les riz précoces sont en pleine floraison ; le temps qu'il fait alors a une grande influence sur la moisson (NdT)

note ni du nom du quartier, ni du numéro de la maison de Yasui, il ne put rien faire.

La veille du jour fixé pour son départ, son père le fit venir et après lui avoir remis, comme il le lui avait demandé, en plus de ses frais de voyage, l'argent de poche dont il aurait besoin à son arrivée à Kyoto après s'être arrêté deux ou trois jours en route, lui fit cette recommandation :

– Sois aussi économe que possible.

Sôsuke écouta ces paroles comme un fils quelconque écoute un conseil quelconque de son père, et lui dit :

– Comme jusqu'à mon retour de l'année prochaine, je ne vous verrai pas, veuillez, je vous prie, prendre bien soin de vous.

Mais à l'époque où il aurait dû effectuer ce retour, Sôsuke, déjà, se trouvait dans l'impossibilité de le faire, et lorsqu'il revint, ce ne fut que pour trouver le corps de son père déjà refroidi. Encore maintenant, lorsque s'éveillait en lui le souvenir de l'aspect de son père dans cette circonstance, il éprouvait une sorte de remords.

Au moment même où il était sur le point de partir, Sôsuke, enfin, reçut une lettre de Yasui. En la lisant, il apprit que son ami avait bien toujours eu l'intention de faire le voyage en sa compagnie, mais que certaines circonstances l'avaient obligé de partir plus tôt ; et après s'être ainsi excusé, Yasui lui exprimait l'espoir de le voir bientôt à Kyoto, tout à loisir. Sôsuke, ayant enfoui cette lettre dans une poche intérieure de son costume européen, monta dans le train.

Arrivé à Okitsu, où il avait été convenu qu'il devait se rencontrer avec son ami, il descendit tout seul sur le quai et traversa le quartier long et étroit par lequel on se rend au temple Seikenji. En ce commencement de septembre, l'été était écoulé et la plupart des gens venus là pour éviter la chaleur en étaient repartis, de sorte que les hôtels étaient relativement calmes. Sôsuke, s'étendant à plat ventre dans une chambre d'où l'on voyait la mer, écrivit, sur une carte postale qu'il destinait à Yasui, deux ou trois lignes, parmi lesquelles il glissa ces mots :

« Puisque tu n'es pas venu, j'ai dû me rendre ici tout seul. »

Le lendemain, de même, il visita tout seul comme il avait été convenu qu'il le ferait avec son ami, Mio[1] et le temple Riûgeji, faisant ainsi provision de sujets de conversation, pour le moment où il retrouverait Yasui, après son arrivée à Kyoto. Cependant, que le temps en fût la cause ou parce qu'il n'avait pas la compagnie sur laquelle il avait compté, il ne fut pas autrement intéressé, soit par la contemplation de la mer, soit par son ascension des collines ; et quant à rester sans bouger dans son hôtel, il l'aurait trouvé par trop fastidieux. S'étant donc hâté de se débarrasser du *yukata* de l'hôtel et l'ayant déposé, avec sa ceinture bariolée, sur la balustrade, il quitta Okitsu.

Le premier jour de son arrivée à Kyoto, fatigué par sa nuit en chemin de fer, et occupé par la manipulation de ses bagages, il le passa sans prendre l'air de la rue. Le deuxième jour, il alla faire un tour à l'école ; les professeurs n'étaient pas encore au complet, et quant aux élèves, ils étaient moins nombreux que d'habitude ; mais, chose étrange, il n'aperçut nulle part Yasui, qui devait être arrivé trois ou quatre jours avant lui. Sôsuke, préoccupé de cette absence, fit tout exprès un détour, en rentrant chez lui, pour passer par le logement de Yasui, qui se trouvait en un lieu abondant en ombrages et en eaux courantes, tout près du temple de Kamo. Dès avant les vacances, afin, disait-il, de pouvoir mieux travailler, il avait recherché un faubourg tranquille, et s'était retiré tout exprès dans cet incommode coin campagnard, qui ressemblait à un village. La maison qu'il y avait découverte était entourée, sur deux côtés, d'un mur de terre usagé, qui tout d'abord lui donnait un air d'antiquité. Sôsuke avait appris de Yasui que le propriétaire de cette maison était un des prêtres shintoïstes du temple de Kamo, dont la femme, une quadragénaire qui maniait avec aisance et volubilité le dialecte de Kyoto, faisait son ménage. « C'est-à-dire, avait-il ajouté, quand je dis qu'elle fait mon ménage, en réalité, elle se contente de m'apporter dans ma chambre, trois fois par jour, les repas médiocres qu'elle me prépare. »

---

1. *Mio* : presqu'île sablonneuse recouverte de pins, paysage célèbre au Japon. (NdT)

Ainsi s'était exprimé Yasui, d'une façon assez défavorable, au sujet de cette dame. Sôsuke, à la faveur des visites qu'il avait rendues deux ou trois fois à Yasui en ce lieu, avait fait la connaissance de cette personne qui préparait des repas médiocres, et celle-ci, de son côté, connaissait bien Sôsuke. Dès qu'elle l'aperçut, elle l'accueillit par un compliment de la plus grande politesse, abondamment débité de sa langue agile, puis, à lui qui était venu chez elle pour obtenir des nouvelles de Yasui, au contraire en demanda. D'après les dires de cette femme, en effet, ce dernier, depuis le jour où il était parti pour sa ville natale, ne lui avait pas donné le moindre signe de vie. Sôsuke, surpris, s'en retourna dans son propre logement.

Depuis lors, pendant toute une semaine, chaque fois qu'il se rendait à l'Université, il s'attendait vaguement en ouvrant la porte de la salle des cours, soit à apercevoir Yasui, soit à entendre le son de sa voix, et tous les jours, avec un vague sentiment de déception, il rentrait chez lui. Sôsuke, au cours des trois ou quatre derniers jours de cette semaine, n'éprouvait pas tant le désir, parce qu'il avait été autrefois en relations avec lui, de revoir Yasui, mais une certaine inquiétude sur le sort de celui qui, après avoir pris soin de s'excuser, en en donnant certaines raisons, de l'impolitesse qu'il avait commise à son égard en partant avant lui, restait indéfiniment invisible. Il essaya alors de s'informer de toutes les façons possibles auprès de l'un ou de l'autre de ses camarades d'études, de ce qu'il avait pu devenir, mais aucun d'eux ne le savait. Un seul, cependant, lui avait dit avoir rencontré la veille, parmi la foule du quartier de Shijô, un individu en *yukata* qui lui ressemblait beaucoup. Sôsuke, toutefois, ne crut pas un instant que ce pouvait être lui. Or, le lendemain du jour où il avait recueilli cette information, c'est-à-dire environ une semaine après son arrivée à Kyoto, Yasui, vêtu comme on le lui avait décrit, se présenta inopinément chez Sôsuke.

Celui-ci, en examinant, après si longtemps, le visage de ce camarade qui, vêtu négligemment, tenait à la main un chapeau de paille, eut l'impression qu'à ce visage, tel qu'il l'avait connu avant les vacances, était venu s'ajouter quelque chose de nouveau. Yasui, ses cheveux noirs enduits d'huile, était coiffé avec un soin qu'il

était impossible de ne pas remarquer ; comme pour s'en excuser, il lui dit alors qu'il venait justement de chez le coiffeur.

Ce soir-là, pendant plus d'une heure, il causa avec Sôsuke de sujets divers. Par sa façon de parler, pleine de dignité, par le soin qu'il mettait, à cause de sa méfiance de soi-même, à n'exprimer aucune opinion tranchante, et par son habitude d'employer fréquemment l'expression *shikaru ni* (alors), il ne différait en aucun point de sa manière habituelle. Il ne dit seulement pas pourquoi il était parti de Yokohama avant Sôsuke, et il ne donna aucune explication claire sur les circonstances qui, l'ayant arrêté en route, l'avaient fait arriver en retard à Kyoto ; la seule chose qu'il déclara nettement fut qu'il était enfin arrivé dans cette ville trois ou quatre jours auparavant ; il dit ensuite qu'il ne s'était pas encore montré dans la maison où il avait pris pension avant les vacances.

– Mais alors, demanda Sôsuke, où donc habitez-vous ?

Il lui donna alors le nom de l'hôtellerie où il était descendu ; c'était une maison de troisième ordre du quartier de Sanjô, et Sôsuke la connaissait de nom.

– Comment se fait-il que vous soyez descendu là ? demanda de nouveau Sôsuke. Est-ce que vous avez actuellement l'intention d'y rester ?

Yasui répondit seulement :

– C'est parce que cela m'a été de quelque commodité.

Puis il confia à Sôsuke, qui en fut surpris, un projet inattendu :

– J'ai l'intention de renoncer à cette vie de pension, et de louer une petite maison.

Et en effet, dans la semaine qui suivit, Yasui, comme il l'avait annoncé à Sôsuke, emménagea dans un endroit tranquille, voisin de l'Université. C'était une petite maison de location comme on en voit beaucoup à Kyoto, de construction sombre et triste, avec les piliers et les portes grillagées de l'entrée peints en rouge foncé, et qui semblent faire parade d'un air de vétusté. Sôsuke vit là, à l'entrée, un saule pleureur appartenant à on ne savait qui, dont les longues branches paraissaient, lorsqu'elles seraient agitées par le vent, devoir frôler l'auvent de la maison. Le jardin, à la différence de ceux de Tokyo, était arrangé avec un certain soin. Des

pierres avaient pu y être disposées facilement, et quelques-unes, comparativement grandes, étaient placées juste en face du salon. Entre ces pierres poussaient en grande abondance des mousses d'aspect frais. Derrière la maison s'élevait une cabane de débarras, au plancher pourri, complètement vide, dans le dos de laquelle il y avait, donnant sur un bosquet de bambous d'un jardin voisin, les commodités. Sôsuke vint là rendre visite à son ami, en octobre, au début des cours, époque à laquelle il disposait de quelques loisirs. Comme les dernières chaleurs étaient encore assez fortes, il employait pour ses allées et venues une ombrelle européenne, détail qu'il avait encore aujourd'hui présent à la mémoire. En arrivant devant la porte grillagée, il replia son ombrelle puis jeta un coup d'œil à l'intérieur ; il aperçut alors la silhouette d'une femme en *yukata* fait d'un tissu grossier à rayures. Derrière la porte grillagée, il y avait un pavage en ciment qui s'étendait jusqu'au bout de la maison, de sorte qu'une fois entré, tant qu'on ne gravissait pas les marches qui, à droite, conduisaient à une sorte de vestibule, on pouvait apercevoir, tout sombre qu'il fût, l'intérieur des appartements jusqu'au fond. Sôsuke resta là jusqu'à ce qu'eût disparu, sortant par une porte de derrière, la silhouette vue de dos de cette femme en *yukata*, après quoi il ouvrit la porte grillagée. Yasui lui-même apparut dans le vestibule.

Introduit dans le salon, Sôsuke causa un certain temps avec son ami ; la personne qu'il avait entrevue ne se montra pas, sa voix même ne se fit pas entendre, et elle ne fit aucun bruit. Comme ce n'était pas une maison bien vaste, elle ne pouvait que se trouver dans une pièce voisine, et cependant tout se passait comme s'il n'y avait eu là absolument personne. Cette femme si tranquille et semblable à une ombre, c'était O Yone.

Yasui parla de sa ville natale, de Kyoto, des cours de l'Université, et de toutes sortes d'autres choses, mais au sujet d'O Yone il ne proféra pas une parole, et quant à Sôsuke, il n'avait pas assez d'aplomb pour l'interroger. Ce jour-là, donc, s'en étant tenu là, il partit. Le lendemain, lorsque les deux amis se revirent, Sôsuke, qui gardait toujours en lui le souvenir de la femme, n'y fit, dans ses paroles, aucune allusion, et Yasui, de son côté, fit comme si

de rien n'était. Bien que jusqu'alors, entre ces deux jeunes gens, qui étaient intimes, se fussent échangés d'innombrables propos amicaux dénués de toute réserve, Yasui, depuis qu'il était venu s'installer là, était comme privé de la faculté de parler ; d'autre part, Sôsuke n'éprouvait pas une curiosité assez vive pour vouloir pénétrer de vive force dans le secret de son ami ; en conséquence, bien que tous les deux eussent conscience de la présence entre eux de l'idée de cette femme, toute une semaine s'écoula sans qu'ils y fissent la moindre allusion dans leur conversation.

Le dimanche suivant, Sôsuke, de nouveau, alla voir Yasui parce qu'il avait à lui parler d'une certaine réunion qui les concernait tous les deux ; c'était donc une visite pure et simple dont le motif n'avait pas le moindre rapport avec cette femme. Sôsuke, cependant, une fois dans le salon, et assis en un endroit, le même que la dernière fois, d'où il apercevait un petit prunier planté près de la haie, se rappela nettement ce qui s'était passé lors de sa première visite ; ce jour-là, comme alors, la maison, en dehors du salon, était silencieuse et tranquille. Sôsuke ne pouvait pas ne pas se représenter en imagination la jeune femme qu'il savait être cachée dans cette maison si paisible ; et en même temps, il avait la conviction que, comme la première fois, il n'y avait pas la moindre probabilité qu'elle apparût devant lui.

Or, dans le moment même où il venait de faire ce pronostic, inopinément, il fut présenté à O Yone. Celle-ci n'était pas, comme l'autre fois, vêtue d'un *yukata* en tissu grossier ; habillée comme si elle avait été sur le point de sortir, ou bien comme si elle venait de rentrer, elle était venue de la pièce voisine. Pour Sôsuke, c'était inattendu ; elle n'avait pas, toutefois, une toilette particulièrement recherchée, et ni la couleur de sa robe, ni l'éclat de sa ceinture, n'étaient de nature à le frapper d'étonnement. De plus, O Yone ne prit pas, devant Sôsuke, qu'elle voyait pour la première fois, cette attitude de gracieuse timidité si fréquente chez les jeunes femmes ; elle lui apparut seulement comme une personne ordinaire et tranquille, qui exprimait en peu de mots ce qu'elle avait à dire. Sôsuke, en constatant chez cette femme à peu près le même calme, qu'elle fût en présence d'un visiteur, ou qu'elle se dissimulât dans la

maison, en arriva à penser, par déduction, que si O Yone était restée aussi silencieuse, ce n'était pas seulement parce que sa timidité l'obligeait à éviter de se montrer. Lorsque Yasui la lui présenta, il s'exprima en ces termes : « C'est ma sœur cadette. »

Sôsuke, pendant les quatre ou cinq minutes qu'il employa, assis en face de cette personne, à échanger avec elle quelques propos, observa qu'il n'y avait, dans son élocution, pas le moindre accent provincial ; et comme il lui avait demandé si jusqu'alors elle avait habité la province, Yasui, avant qu'elle eût eu le temps de répondre, avait dit : « Non, elle a vécu longtemps à Yokohama. »

Il dit ensuite qu'ils avaient l'intention, ce jour-là, de se rendre tous les deux en ville, pour y faire des achats. Sôsuke, qui s'était bien aperçu qu'O Yone avait quitté sa robe de tous les jours, et même, en raison sans doute de la chaleur, avait pris soin de chausser des *tabi*[1] blancs tout neufs, éprouva de la contrariété à l'idée qu'il avait retardé cette sortie, à laquelle ils s'étaient spécialement préparés ; mais Yasui lui dit en riant :

– Eh, que voulez-vous ? Puisque nous tenons une maison, nous nous apercevons tous les jours de nouvelles choses qui nous manquent, de sorte qu'il faut bien, une ou deux fois la semaine, nous rendre en ville pour les acheter.

Sôsuke, se levant immédiatement, proposa :

– Eh bien, je vous accompagnerai jusqu'à la route.

Puis il accepta la proposition que lui fit Yasui, de voir à cette occasion comment était disposée la maison. Il examina alors, dans la pièce voisine, un *hibachi* rectangulaire à fond d'étain, une bouillotte en cuivre à reflets jaunâtres, et d'aspect camelote, un petit baquet trop neuf, placé à côté d'un évier vétuste, puis sortit. Yasui ferma la porte, et disant qu'il allait confier la clef aux gens de la maison de derrière, partit en courant. En l'attendant, Sôsuke et O Yone échangèrent deux ou trois phrases banales. Sôsuke n'avait pas encore oublié, aujourd'hui, les propos qu'il avait échangés au cours de ces trois ou quatre minutes avec O Yone ; ses paroles à

1. *Tabi* : chaussettes à pouce séparé et à semelles épaisses toujours portées par les Japonais. (NdT)

lui n'avaient été rien de plus que celles par lesquelles un homme quelconque, vis-à-vis d'une femme quelconque, témoigne des sentiments de sympathie qui existent naturellement entre êtres humains, et pour les comparer à quelque chose, étaient comme un peu d'eau, sans plus de saveur. Il n'aurait pu dire combien de fois il avait pu jusqu'alors échanger les mêmes banalités avec des gens quelconques, inconnus de lui, avec lesquels il s'était trouvé en rapport dans des circonstances quelconques, sur routes ou chemins.

Chaque fois que Sôsuke se remémorait, une à une, les phrases extrêmement courtes qui avaient dans cette circonstance composé leur entretien, il se rendait compte qu'elles étaient d'une telle banalité, qu'on pouvait les qualifier d'absolument incolores ; et il trouvait étrange alors, qu'il eût suffi d'un simple timbre de voix clair pour teinter d'écarlate leur destinée à tous les deux. Cette belle couleur rouge, avec le temps, avait perdu de sa fraîcheur ; cette flamme que tous deux avaient allumée et avivée, d'elle-même avait changé de teinte, et s'était assombrie ; et leur existence s'était enfoncée dans un trou sombre. Sôsuke, se retournant vers son passé, pour en contempler, en perspective inversée, les péripéties, appréciait à quel point ce simple colloque qu'il avait eu avec O Yone avait attristé leur existence à tous les deux, et se sentait effrayé de la puissance de modification profonde du destin, qui peut résider dans l'événement le plus banal. Il se souvenait qu'au moment où tous les deux se tenaient debout devant la porte de cette maison, la moitié supérieure de leurs ombres, pliées en deux, se dessinait sur le talus en terre qui se trouvait là ; il se rappelait même ce détail, que la silhouette de l'ombrelle européenne, que portait O Yone, cachait celle de sa tête, à la place de laquelle se dessinait la forme irrégulière de cette ombrelle ; il se souvenait encore que le soleil qui, en ce jour du début de l'automne, commençait à s'incliner sur l'horizon, les éclairait tous les deux de ses vifs rayons ; O Yone, toujours à l'abri de son ombrelle, s'était même rapprochée du saule pleureur, qui pourtant, ne donnait pas beaucoup de fraîcheur ; et Sôsuke se rappelait avoir observé d'un peu plus loin, le liseré blanc qui bordait l'étoffe violette de l'ombrelle, se détachant sur les feuilles du saule, qui n'étaient pas encore tout à fait fanées.

Tout cela, quand il y pensait, était parfaitement clair dans son esprit, et en conséquence, il n'y voyait rien d'étrange. Ayant ainsi attendu en compagnie d'O Yone que Yasui reparût derrière le talus, il marcha avec eux vers la ville. Les deux hommes cheminaient côte à côte, et O Yone, traînant ses *zôri*[1], restait un peu en arrière, de sorte que la conversation eut lieu surtout entre les deux amis ; mais il n'en fut pas longtemps ainsi, car à mi-chemin Sôsuke se sépara d'eux et rentra tout seul chez lui.

Cependant, dans son esprit, resta longtemps marquée l'empreinte des émotions qu'il avait ressenties ce jour-là. Rentré chez lui, lorsque, ayant pris son bain, il se trouva assis devant sa lampe, de temps en temps, comme une image coloriée, apparaissait devant ses yeux, la silhouette de Yasui et d'O Yone. Bien plus, une fois couché, il se mit à se demander si cette O Yone que Yasui lui avait présentée comme étant sa sœur cadette, l'était bien réellement. Tant qu'il ne le demanderait pas nettement à Yasui, il lui était difficile d'être fixé à ce sujet ; et pourtant, tout de suite, lui était venu ce soupçon. Il réfléchissait en effet que dans l'attitude réciproque de Yasui et d'O Yone il y avait amplement place pour un tel soupçon, et, étendu dans son lit, il trouvait cela bizarre. Il se rendit compte toutefois qu'il était stupide de sa part de ressasser en lui-même cette idée, et il pensa enfin à souffler sa lampe, que par oubli il avait laissée brûler. Tandis que ces souvenirs s'effaçaient graduellement, jusqu'à ne plus laisser de traces, les relations entre Sôsuke et Yasui ne s'espaçaient pas au point de ne plus se voir ; en dehors de leurs rencontres de tous les jours à l'Université, ils continuaient, comme avant l'époque des vacances, à se rendre fréquemment visite. Toutefois, il n'arrivait pas toujours, lorsque Sôsuke se rendait chez Yasui, qu'O Yone vînt lui parler ; une fois sur trois, encore, elle ne se montrait pas, et comme le jour où il était venu pour la première fois, elle se dissimulait et restait silencieuse dans la chambre voisine. De cela, Sôsuke ne se préoccupait pas autrement et en dépit de ce fait, un certain rapprochement se faisait

1. *Zôri* : chaussure consistant en une forte semelle de paille retenue par un cordon qui passe entre le pouce et le premier doigt de chaque pied. (NdT)

entre eux ; avant longtemps, même, ils se trouvèrent suffisamment intimes pour échanger des plaisanteries.

Cependant, l'automne, de nouveau, était venu. Sôsuke, qui éprouvait peu d'intérêt à revivre, dans les mêmes conditions que l'année précédente, cet automne de Kyôto, fut invité un jour, par Yasui et O Yone, à une cueillette de champignons. Il y alla, et dans cette atmosphère brillante, éprouva un charme d'un genre nouveau. Tous ensemble, contemplèrent les *momiji*. Tandis que de Saga, ils traversaient les collines pour se rendre à Takao, O Yone, ayant relevé son kimono et laissé tomber jusque sur ses *tabi* seulement sa robe de dessous, se servait comme d'une canne, d'une étroite ombrelle. Du haut de la montagne, apparaissait plus bas, à une distance d'une centaine de mètres, un ruisseau éclairé par le soleil, dont le fond était clairement visible à travers ses eaux limpides, et elle se retourna vers ses deux compagnons pour leur dire :

– Ce Kyôto, c'est vraiment un beau pays !

Sôsuke, qui, en même temps qu'elle, contemplait ce paysage, pensa aussi, alors, que Kyôto était, en effet, un bien beau pays.

Il n'était pas rare qu'ils sortissent ainsi ensemble, et plus souvent encore, il leur arrivait de se voir à la maison. Un jour que, suivant son habitude, Sôsuke était venu rendre visite à Yasui, il arriva que celui-ci était absent, et O Yone, demeurée là toute seule, avait l'air d'avoir été abandonnée à la tristesse de l'automne. « Vous devez vous ennuyer », lui dit Sôsuke, et il se décida à entrer. Tandis que tous les deux, dans le salon, de chaque côté du *hibachi*, se chauffaient les mains sur les charbons, ils eurent une conversation qui dura plus longtemps qu'ils ne l'avaient pensé ; après quoi, Sôsuke s'en retourna. Un jour, comme Sôsuke, nonchalamment accoudé à sa table, se trouvait par extraordinaire embarrassé pour déterminer l'emploi de son temps, il eut la surprise de voir paraître O Yone. Celle-ci, lui ayant expliqué qu'elle avait eu une course à faire dans le quartier et à cette occasion l'idée de venir le voir, accepta l'offre d'une tasse de thé et de gâteaux, que lui fit Sôsuke, puis après avoir tranquillement bavardé avec lui, s'en retourna.

Tandis que de tels événements se renouvelaient, un jour vint, où les arbres se trouvèrent privés de toutes leurs feuilles, puis, un

certain matin, les sommets les plus élevés apparurent tout blancs, la plaine, exposée au vent, devint blanche, et de minces silhouettes humaines furent vues, traversant les ponts. Le froid qu'il faisait cet hiver-là à Kyôto était de cette sorte sournoise qui sans bruit vous transperce le corps. Yasui, atteint par ce froid pernicieux, contracta une grave influenza ; comme il avait une fièvre beaucoup plus forte que celle qui accompagne un rhume ordinaire, O Yone, dès le début, en fut émue. Cette forte fièvre, toutefois, ne fut que temporaire, et tout de suite diminua, ce qui fit croire à une guérison rapide ; mais Yasui fut longtemps maintenu dans l'incertitude par cette fièvre qui le tenait comme de la glu, et dont tous les jours, il avait à subir le va-et-vient.

Le médecin ayant diagnostiqué une lésion probable des voies respiratoires, conseilla vivement un changement d'air. Yasui, sans entrain, ficela le *yanagi kôri*[1] qu'il gardait dans un placard, et O Yone boucla sa valise. Sôsuke les accompagna jusqu'à la gare de Shichi jô et, demeurant dans leur compartiment jusqu'au moment du départ du train, leur tint, à dessein, de joyeux propos. Lorsqu'il fut descendu sur le quai, Yasui lui dit par la portière :

– Viens nous voir.

– Oh ! oui, appuya O Yone, nous vous en prions instamment.

Le train, après avoir défilé devant Sôsuke qui avait une mine florissante, tout à coup vomit de la fumée et accéléra son allure dans la direction de Kôbe.

Le malade passa la fin de l'année dans sa villégiature, et de là, presque tous les jours, il envoya à Sôsuke des cartes postales illustrées dont aucune n'était sans porter l'invitation répétée de venir le voir ; il y avait toujours aussi, sur ces cartes postales, mêlées à celles de Yasui, une ou deux lignes de la main d'O Yone. Sôsuke prit soin de placer à part, en les empilant les unes sur les autres, les cartes postales qu'il recevait ainsi, de manière que chaque fois qu'il rentrait chez lui, elles attirassent d'abord son regard. De temps en temps il les prenait une à une, dans l'ordre de leurs arrivées, et

1. *Kôri* ou *yanagi Kôri* : bagages en branches de saule tressées composés d'un fond que coiffe un couvercle. (NdT)

les relisait en en regardant de nouveau les illustrations. Enfin, vint une dernière carte postale, dans laquelle Yasui lui mandait :

« Je suis maintenant tout à fait guéri, et vais rentrer ; j'éprouverais toutefois un vif regret de m'en aller sans vous avoir vu ici ; veuillez donc, au reçu de cette carte, venir nous retrouver, pour si peu de temps que ce soit. »

Ces quelques mots suffirent à mettre en mouvement Sôsuke, tellement il était ennemi de l'immobilité et de la monotonie ; et, le soir même, il était arrivé, par chemin de fer, chez Yasui.

Dès que, à la lueur d'une lampe qui éclairait bien, tous les trois eurent assemblé leurs visages, Sôsuke, tout d'abord, fit remarquer la bonne mine récupérée par le malade, qui paraissait même plutôt en meilleure santé qu'autrefois. Yasui dut éprouver lui-même cette impression, et relevant tout exprès la manche de sa chemise, se mit à caresser un bras strié de veines bleues ; O Yone, elle aussi, avait des yeux brillants de joie ; quant à Sôsuke, il observait avec une curiosité particulière, la vivacité avec laquelle elle se servait de ses yeux. Ce qui jusqu'alors, dans la personne d'O Yone, avait frappé Sôsuke, c'était même lorsqu'elle se trouvait parmi le désordre des couleurs et des sons, le calme extrême qu'elle conservait ; et il avait pensé que, pour la grande part, cette apparence calme ne tenait à nulle autre chose qu'à la façon dont elle se servait de ses yeux, sans jamais les mouvoir à la légère.

Le lendemain, tous les trois sortirent de la maison pour aller contempler la teinte sombre que la mer étendait à perte de vue ; ils aspiraient l'air que parfumaient les résines sécrétées par les troncs des pins, tandis que le soleil d'hiver parcourant dans sa splendeur sans voiles un court espace du ciel, s'inclinait doucement vers l'occident. Au moment de son coucher, un nuage se teinta successivement de jaune et de rouge, prenant enfin la couleur d'une flamme de *kamado*[1]. Même quand la nuit fut venue, aucun vent ne se leva ; un léger souffle passait seulement, de temps en temps, faisant résonner les branches des pins. Pendant les trois journées que Sôsuke vécut là, un soleil chaud et agréable ne cessa de briller.

---

1. *Kamado* : fourneau de cuisine. (NdT)

– Il faudrait venir flâner ici pour plus de temps, dit Sôsuke.

– Mais oui, dit O Yone, nous y viendrons.

– C'est sans doute, dit Yasui, parce que Sôsuke est venu que le temps s'est mis au beau.

Tous les trois, avec leurs *kôri* et leurs valises, rentrèrent à Kyoto. L'hiver, sans que rien de nouveau arrivât, balaya le pays refroidi de son vent du nord, puis, petit à petit, la neige ponctuée de taches qui couvraient les montagnes disparut, et aussitôt après, toutes ensemble, surgirent, vertes, les jeunes pousses.

Chaque fois que Sôsuke se remémorait ces circonstances, il se disait que si alors, la suite naturelle des événements avait été brusquement interrompue, et si tout à coup lui-même et O Yone avaient été pétrifiés, cela aurait plutôt mieux valu, car ils auraient évité bien des tourments.

L'événement commença à l'époque où, sous le linceul de l'hiver, le printemps, déjà, commence à lever la tête, et fut accompli lorsque les jeunes feuilles remplacent, sur les branches des cerisiers, les fleurs dispersées. Tout ce temps-là, ils eurent à soutenir un combat sans merci. Leurs souffrances furent celles des bambous verts que l'on expose au feu pour en exprimer l'huile ; une tempête les surprit, et les renversa tous les deux de son souffle puissant ; lorsqu'ils se relevèrent, leurs corps, ici et là, partout, étaient couverts de sable, et en se voyant ainsi, couverts de sable, ils se demandèrent à quel moment ils avaient été renversés par la tempête.

Le monde, sans aucune indulgence, les chargea du crime d'immoralité ; eux, toutefois, avant que de subir les reproches de leurs consciences, restèrent un certain temps stupides, se demandant s'ils avaient bien leurs têtes. Tous deux, avant que d'éprouver de la honte à paraître à leurs propres yeux comme un couple immoral, déjà, étrangement, s'étaient vus, formant un couple déraisonnablement assorti. Ils ne purent se découvrir aucune excuse valable, et de cela éprouvèrent un tourment impossible à exprimer. Désespérés, ils avaient l'impression qu'un destin cruel, profitant de l'inconscience où les avait plongés le trouble de leurs esprits, s'était plu, à moitié par jeu, à les pousser au fond d'un précipice.

Lorsque la divulgation de leur secret vint les frapper entre les sourcils, ils avaient déjà, au moral, enduré des tourments convulsifs, et sur leurs fronts pâlis qu'honnêtement ils présentèrent, reçurent, comme une flamme ardente, une marque au fer rouge ; puis, liés ensemble par une chaîne invisible, ils découvrirent qu'ils se trouvaient obligés, désormais, de marcher du même pas, la main dans la main, éternellement. Ils abandonnèrent leurs pères et mères, leurs autres parents, et leurs amis ; et pour parler plus généralement, ils abandonnèrent toute la société, ou plutôt, en furent abandonnés. De l'Université, évidemment, Sôsuke fut aussi abandonné, et ce fut seulement pour la forme qu'une demande de cessation d'études fut présentée par lui, et qu'il put ainsi conserver une apparence de dignité humaine.

Tel était le passé de Sôsuke et d'O Yone.

15

Tous deux, portant péniblement ce passé, à Hiroshima aussi bien qu'à Fukuoka, souffrirent, et même une fois arrivés à Tokyo, continuèrent à se sentir oppressés comme par un lourd fardeau. Les rapports intimes qui avaient existé entre Sôsuke et les Saegi se relâchèrent ; son oncle mourut, sa tante et Yasu no Suke étaient encore là, mais de froides journées avaient fini par s'accumuler, au point de rendre désormais impossible le retour des relations confiantes qu'il avait eues avec eux de son vivant. Cette année, même, il ne leur avait fait aucune visite de fin de saison, et de leur part non plus, cette démarche n'avait pas eu lieu. Koroku lui-même, qui avait été recueilli par lui, au fond de son cœur, n'éprouvait pour son frère aîné aucun sentiment de respect. Au moment où tous deux venaient d'arriver à Tokyo, avec son simple entendement enfantin, honnêtement, il détestait O Yone, et celle-ci, ainsi que Sôsuke, s'en rendit parfaitement compte. Les deux époux, souriant au soleil et rêvant à la lune, vécurent ainsi une année tranquille, et parvinrent de même jusqu'à cette fin de la suivante.

Dans tout le quartier, dès la fin de l'année, les portes s'étaient garnies, uniformément, des ornements traditionnels, et de chaque côté des rues s'élevaient des dizaines de jeunes pins. De toutes parts, des branches de bambous, plus hautes que les toits, bruissaient au souffle d'un vent glacé. Sôsuke, lui aussi, avait fait l'emplette de deux minces sapins, hauts d'un peu plus de deux pieds, et les avait cloués le long des montants de son portail ; puis, plaçant sur un plateau à offrande une grosse orange amère rouge, l'avait déposée sur le *toko no ma*, où il avait pendu une peinture à l'encre de Chine, qui représentait, d'une manière incertaine, un prunier en fleur, vomissant une lune en forme de palourde. Sôsuke ignorait lui-même le sens que pouvait bien avoir cette présentation, devant un *kakemono* bizarre, d'une orange amère.

– À quoi, vraiment, cela peut-il bien répondre ? demanda-t-il à O Yone, en contemplant cette décoration qu'il venait d'installer.

Mais O Yone ignorait elle aussi la signification de cette coutume, qu'elle observait tous les ans.

– Mais je n'en sais rien, dit-elle, je pense seulement qu'il est bon de faire ainsi ; et elle se retira dans la cuisine.

– Serait-ce finalement pour la manger, qu'on la dispose ainsi ? reprit Sôsuke, et il rectifia l'emplacement du plateau.

Comme occupation pour le soir, ayant apporté jusque dans le *cha no ma*, le *manaita*[1] sur lequel avait été disposé le *noshi mochi*[2], ils se mirent à le couper ; mais comme il n'y avait pas assez de couteaux, Sôsuke, du commencement à la fin de ce travail, s'abstint d'y prendre part. Koroku, y employant toute sa force, en coupa la plus grande partie, mais d'autre part commit en le faisant un grand nombre d'irrégularités. Parmi les morceaux qu'il avait coupés, en effet, il s'en trouvait qui avaient des formes pénibles à voir, et chaque fois qu'il obtenait de ces étranges produits, Kiyo riait aux éclats. Koroku appliquait sur le dos du couteau une serviette mouillée, et tout en coupant péniblement les extrémités du gâteau,

1. *Manaita* : planche qui sert d'habitude à servir le poisson. (NdT)
2. *Noshi Mochi* : *mochi* ou gâteau de pâte de riz aplati en forme carrée sur la *manaita*. (NdT)

qui en étaient les parties les plus dures, disait : « Qu'importe leur forme ; pourvu qu'on puisse les manger, c'est tout ce qu'il faut. » Et agissant avec toute sa vigueur, il devenait rouge jusqu'aux oreilles. Comme autres préparatifs en vue de fêter la nouvelle année, ils se contentèrent de préparer des *gomame*[1] et des *jiuzume* de *nishime*[2]. Le soir du dernier jour de l'année, Sôsuke se rendit chez les Sakai, à la fois pour présenter ses compliments de nouvel an, et pour payer son terme. Comme, avec une discrétion affectée, il se dirigeait vers l'entrée de service, une lumière se refléta sur la vitre dépolie, tandis que des bruits de voix se faisaient entendre à l'intérieur. Un jeune employé portant un registre, sans doute un de ceux que les commerçants envoient toucher des factures, était assis sur le pas de la porte ; il se leva et salua Sôsuke. Dans la salle à manger se trouvaient le maître de la maison et sa femme. Dans un coin, un homme vêtu d'un *shirushi hanten*[3] fabriquait, la tête baissée, une quantité innombrable de petits *wakazari*[4] ; à côté de lui étaient posés des *yuzuri ha*[5], des *urajiro*[6], des feuilles de papier et des ciseaux ; une jeune servante, assise devant sa maîtresse, était en train d'étaler sur les tatami des billets de banque et des pièces d'argent, qui semblaient être la monnaie d'un paiement effectué. Lorsque le maître de la maison vit Sôsuke : « Comme c'est aimable ! » dit-il ; puis « En cette fin d'année, vous devez être bien occupé. Comme vous le voyez, il y a ici un grand désordre, entrez donc, je vous prie ; que voulez-vous ? Nous deux en avons assez, du jour de l'an ; si amusante que soit une fête, à la recommencer ainsi plus de quarante fois, on finit par la trouver fastidieuse. »

---

1. *Gomame* : petites sardines desséchées et salées. (NdT)
2. *Jiuzume* de *nishime* : légumes divers mélangés et pressés dans des boîtes. (NdT)
3. *Shirushi hanten* : vêtement d'ouvrier japonais (sans manches) et portant au milieu du dos un grand caractère désignant la maison à laquelle il appartient. (NdT)
4. *Wakazari* : touffe de paille de riz dont une extrémité est tressée en anneau. (NdT)
5. *Yuzuri ha :* sorte de lanière. (NdT)
6. *Urajiro : Gleichenia glauca.* (NdT)

Le maître de la maison parlait comme s'il était excédé des réjouissances qui accompagnent le renouvellement de l'année : mais rien, dans son attitude, ne pouvait être observé qui pût indiquer le moindre ennui. Il parlait avec vivacité, son teint était florissant, et l'on croyait voir encore s'épanouir sur ses joues l'ardeur du saké qu'il avait bu à dîner. Sôsuke, ayant accepté de fumer, causa avec lui vingt à trente minutes, puis se retira.

Chez lui, il trouva O Yone qui, avec sa boîte à savon enveloppée dans un *tenugui*[1] lui dit qu'elle attendait son retour, afin qu'il gardât la maison pendant qu'elle irait prendre un bain en compagnie de Kiyo.

– Qu'avez-vous donc fait ? demanda-t-elle en regardant la pendule, vous avez été bien long ?

La pendule marquait près de dix heures ; de plus, il était probable qu'à son retour du bain, Kiyo passerait chez le coiffeur pour se faire arranger les cheveux. Quelque retirée que fût l'existence de Sôsuke, de tels incidents, en rapport avec ce jour-là, se produisaient.

– Est-ce que toutes les notes sont payées ? demanda, encore debout, Sôsuke à O Yone.

– Il ne reste plus que celle du marchand de bois, dit O Yone ; si on l'apporte, veuillez la payer, ajouta-t-elle.

En sortant de sous son vêtement un portefeuille d'homme et un porte-monnaie qui contenait des pièces d'argent, elle les remit à Sôsuke.

– Qu'est devenu Koroku ? demanda celui-ci tout en prenant ces objets.

– Il est sorti tout à l'heure en disant qu'il voulait se rendre compte de l'aspect des rues, le soir du dernier jour de l'année ; par le froid qu'il fait, c'est une véritable corvée qu'il s'inflige ainsi.

Kiyo, qui pendant qu'O Yone parlait se trouvait derrière elle, se mit à rire à gorge déployée, et bientôt :

---

1. *Tenugui* : serviette de bain japonaise. (NdT)

– C'est qu'il est jeune, dit-elle, et tout en faisant ce commentaire elle se dirigea vers la porte de service, et prépara les *geta*[1] d'O Yone.

– Et de quel côté est-il allé s'offrir ce spectacle nocturne ?

– De Ginza à Nihonbashi, a-t-il dit.

O Yone, en prononçant ces mots, descendait déjà les marches de l'entrée, et tout de suite, retentit le bruit des *shoji* qu'elle refermait. Sôsuke, ayant, de l'oreille, suivi ce bruit, s'assit tout seul devant le *hibachi* et s'absorba dans la contemplation de la couleur des charbons se muant en cendres. Dans son imagination, il évoqua les drapeaux aux disques rouges qui allaient être arborés le lendemain, il vit briller les chapeaux de soie des gens qui, en *kuruma*, allaient parcourir les rues, il entendit le cliquetis des sabres, les hennissements des chevaux, et les voix des joueuses de volant. Quelques heures plus tard, il allait être obligé d'assister aux cérémonies qui, de toutes celles qui ont lieu au cours de l'année, sont les mieux combinées pour rafraîchir les sentiments humains.

Devant son cœur défilèrent ainsi d'innombrables groupes, les uns joyeux, les autres pleins d'animation, d'aucun desquels ne se détachait qui que ce fût pour le prendre par le bras et l'inviter à se joindre à lui. Sans relation, il n'était invité à aucun festin ; et de même que l'ivresse lui était défendue, il échappait à toute ivresse. En dehors de l'existence qu'il menait chaque année avec O Yone et de ses vicissitudes habituelles, il ne pouvait rien espérer d'important ; cette morne tranquillité qui était son lot, tandis qu'il gardait sa maison, au cours de cette soirée trépidante du dernier jour de l'année, se trouvait être justement l'image de ce qu'était sa vie réelle de tous les jours.

O Yone rentra à dix heures passées. Éclairant à la lampe son visage dont le teint était plus brillant que d'habitude, elle avait disposé sa chemise de manière à laisser le col entr'ouvert, pour se rafraîchir de la chaleur qui lui restait encore de son bain, ce qui laissait bien voir sa nuque gracile.

---

1. *Geta* : chaussure affectant la forme d'un petit banc tenu au pied par un cordon qui passe entre le pouce et le premier doigt. (NdT)

« C'était plein, dit-elle, c'était plein, au point qu'il était impossible de se laver à l'aise, et de pouvoir disposer d'un baquet. » Et elle parut heureuse d'enfin respirer au calme.

Quant à Kiyo, ce ne fut qu'après onze heures qu'elle fut de retour. Passant sa tête aussi bien coiffée en dedans des *shoji* : « Me voilà, dit-elle, je suis vraiment bien en retard » ; et à cette occasion, elle raconta : « Il a fallu que j'attende, après cela, deux ou trois personnes. »

Il n'y avait que Koroku qui ne rentrait pas. Sôsuke proposa de se coucher, mais O Yone, sentant que ce soir-là, du moins, il ne serait pas convenable de leur part de se coucher avant Koroku, fit tout son possible pour entretenir la conversation. Heureusement, presque aussitôt, Koroku arriva. De Nihombashi, il avait gagné Ginza, puis avait fait un grand tour du côté de Suitengu ; et comme les tramways étaient encombrés, il avait dû en attendre il ne savait combien, ce qui avait été la cause de son retard. Telle fut son excuse.

Étant entré dans le magasin Hakubotan, il avait espéré obtenir une des montres en or que cette maison offre en prime ; mais comme il n'y avait là personne qui fît un achat, il s'était vu obligé de faire lui-même l'emplette d'une boîte de *tedama*[1] ornée de grelots ; puis, ayant réussi à s'emparer de l'un des ballons qu'une machine soufflait en l'air par centaines, ce ne fut pas une montre en or qui lui échut, mais seulement : « Un objet comme celui-ci », dit-il, et sortant de sous son vêtement un paquet de poudre de savon de la marque « Club », il le plaça devant O Yone. « Je vous en fais cadeau, ma sœur », lui dit-il.

Présentant ensuite à Sôsuke le *tedama* à grelots en forme de fleur de prunier qu'il avait acheté, il lui dit : « Veuillez offrir ceci à une des filles de M. Sakai. »

Ainsi se termina, peu fertile en événements, en cet humble foyer, la dernière journée de l'année.

---

1. *Tedama* : petit sac en étoffe contenant des haricots que les petites filles japonaises s'amusent à lancer en l'air. (NdT)

16

Le deuxième jour du mois de janvier la neige tomba, blanchissant la capitale encore ornée de sa décoration du nouvel an. Lorsque la neige eut cessé de tomber, avant que les toits aient repris leur couleur primitive, les deux époux furent surpris, un très grand nombre de fois, par les chutes des paquets de neige qui glissaient sur la tôle de zinc dont étaient recouverts les auvents. Au milieu de la nuit, surtout, violent était le bruit que produisaient ces chutes. La boue qui couvrait les chemins, bien différente de celle qui provient de la pluie, ne séchait pas aussi facilement, en un ou deux jours. Chaque fois que Sôsuke rentrait avec ses souliers salis, il regardait O Yone, et tout en montant dans le vestibule, lui disait :

– Voilà qui est inadmissible.

Et comme le ton qu'il prenait était tel qu'O Yone pouvait comprendre qu'il la rendait responsable du mauvais état des chemins, elle finit par lui dire en riant :

– En vérité, je suis bien coupable, et j'en suis bien fâchée pour vous.

Sôsuke ne trouva rien de plaisant à répondre.

– O Yone, lui dit-il, lorsque je sors de cette maison, il me semble que dans quelque direction que j'aille, il me sera impossible de marcher sans *ashida*[1], mais dès que j'arrive dans le bas de la ville, c'est tout différent, les rues y sont tellement sèches qu'il y a de la poussière, et avec les *ashida* on serait si mal à l'aise qu'on ne pourrait marcher ; pour tout dire, à demeurer en un tel endroit, nous nous trouvons en retard d'un siècle.

Sôsuke, tout en parlant ainsi, n'avait pas l'air autrement mécontent, et quant à O Yone on peut juger des dispositions d'esprit dans lesquelles elle écoutait son mari par le fait qu'elle observait les volutes de la fumée de tabac qu'il rejetait par les narines.

---

1. *Ashida* : *geta* spéciales, surélevées, faites pour marcher dans la neige ou dans la boue. (NdT)

– Allez-vous-en raconter cela à M. Sakai, lui dit-elle sur un ton badin.

– Oui, dit Sôsuke, et alors je lui demanderai une diminution de loyer.

En dépit de cette réponse, toutefois, il s'abstint de se rendre chez Sakai.

Chez ledit Sakai, il s'était rendu de bonne heure, le jour de l'an, et y ayant jeté sa carte de visite, avait fait exprès de repasser le portail sans chercher à le voir. Dans la journée, il termina à peu près la tournée des visites qu'il avait à faire, et à son retour, le soir, il apprit que pendant son absence Sakai était dûment venu, ce dont il fut extrêmement touché. Le lendemain, à part la chute de la neige, rien de particulier ne s'était passé. Le troisième jour, vers la fin de l'après-midi, une servante des Sakai envoyée en messagère vint dire que son maître priait instamment Monsieur, Madame, et aussi le jeune Monsieur, s'ils étaient libres, de venir passer la soirée chez lui, puis s'en retourna.

– Pourquoi donc faire, se demanda Sôsuke, perplexe.

– C'est sûrement pour une partie de *uta garuta*[1], dit O Yone, il y a tant d'enfants chez eux ; il faut que vous y alliez.

– Puisqu'il a pris la peine de t'inviter, tu dois y aller ; quant à moi, il y a si longtemps que je n'ai joué à ce jeu que je serai incapable de m'en tirer.

– Il y a très longtemps que je n'y ai pas joué moi non plus, et cela me sera tout aussi impossible.

Ni l'un ni l'autre ne paraissait disposé à se rendre à cette invitation, et finalement on en vint à décider que le « jeune Monsieur » irait pour représenter toute la famille.

– « Jeune Monsieur », dit Sôsuke à Koroku, allez-y.

Koroku, avec un sourire amer, se leva. Les deux époux trouvaient extraordinairement comique cette appellation de « jeune Monsieur » (*waka danna*), dont avait été gratifié Koroku,

---

1. Jeu de *uta garuta* : Se joue, au Nouvel An, dans toutes les familles japonaises. Chaque carte porte la première ou la seconde partie de l'un des *uta* classiques qui sont au nombre de cent. (NdT)

et à voir ce sourire amer qu'il eut lorsqu'il s'entendit appeler ainsi par son frère, ils éclatèrent de rire. Koroku, ayant quitté cette ambiance de Nouvel An, traversa dans le froid une distance d'une centaine de mètres et se trouva de nouveau dans un milieu de Nouvel An, éclairé par des lampes électriques.

Ce soir-là, Koroku ayant introduit dans sa manche le *tedama* en forme de fleur de prunier qu'il avait acheté le dernier jour de l'année, l'offrit aux demoiselles Sakai en ayant soin d'expliquer que c'était un cadeau de son frère aîné. Par compensation, lorsqu'il s'en retourna, il introduisit dans la même manche, une petite poupée nue, qu'il avait gagnée à la loterie. À cette poupée il manquait une petite partie du front, et en cet endroit seulement, elle était noircie à l'encre. Koroku, avec un grand sérieux, la plaça devant son frère et sa belle-sœur, et leur dit :

– Il paraît que c'est Sodehagi[1].

Pourquoi cette poupée pouvait-elle représenter Sodehagi ? Les deux époux ne le comprenaient pas ; Koroku non plus, évidemment, n'avait pu le deviner. Mme Sakai lui avait bien, poliment, donné des explications, mais il n'y avait rien compris. Le maître de la maison s'était alors donné la peine d'écrire sur un morceau de papier deux phrases, dont l'une était l'à-peu-près de l'autre, et lui avait dit :

– Quand vous rentrerez chez vous, veuillez montrer ceci à votre frère et à votre belle-sœur.

Koroku chercha dans sa manche, en retira le papier et le leur montra. Il y avait d'abord cette phrase :

Kono kaki hitoe ga kurogane no (Cette simple haie... d'acier...), suivie de cette autre :

---

1. Sodehagi : Héroïne d'une pièce de Chikamatsu (1653-1725) intitulée : *Oshiu Adachi ga hara*, qui a pour sujet un épisode de la révolte des Abe au II[e] siècle : Sodehagi, fille d'un vassal des Minamoto, a épousé Abe Sada to, fils du rebelle et en conséquence a été maudite par son père. Quelques années plus tard Sodehagi, aveugle et misérable, vient accompagnée de sa petite-fille auprès d'un palais où se trouvent son père et sa mère, dont elle n'est séparée que par la haie du jardin. C'est alors qu'elle dit : « Cette simple haie est pour moi un obstacle plus infranchissable qu'une porte d'acier. » (NdT)

Kono gaki hitai ga kurogake no (Le front de ce bonhomme, avec une cassure noire...)

Sôsuke et O Yone, ayant alors compris, eurent de nouveau un rire en harmonie avec le Nouvel An.

– Voilà qui est fort bien trouvé, mais qui donc a eu cette idée ? demanda l'aîné.

– En effet, dit Koroku sans se dérider, je me demande qui a pu l'avoir, et jetant dans un coin la poupée, il se retira dans sa chambre.

Deux ou trois jours s'étant ensuite écoulés, le soir du 7, exactement, la même servante de chez les Sakai vint poliment transmettre ce message de son maître :

– Si vous êtes libres ce soir, je vous prie de bien vouloir venir causer un peu.

Les deux époux venaient justement alors d'allumer la lampe et de commencer à dîner ; et lorsque Kiyo rendit compte de l'invitation de Sakai, Sôsuke, sa tasse à la main, venait de dire :

– Enfin, voilà les fêtes de la nouvelle année bien avancées.

O Yone regarda son mari et sourit ; Sôsuke, posant son bol, demanda, avec de la contrariété dans ses sourcils :

– Est-ce que l'on a fait encore des préparatifs de réception ?

La servante des Sakai, interrogée à ce sujet, répondit qu'on n'attendait aucun invité et qu'on n'avait pris aucune disposition particulière ; elle ajouta même que Mme Sakai était absente, ayant été invitée avec ses enfants, chez des parents.

– Eh bien alors, j'irai, dit Sôsuke, et il sortit.

Sôsuke avait horreur des réceptions mondaines, et n'était pas homme à se montrer dans une réunion quelconque, à moins d'y être forcé ; il n'éprouvait nullement le besoin de se faire de nombreux amis, et d'ailleurs, n'avait pas le temps de faire des visites. Pour le seul Sakai, il faisait une exception, et il lui arrivait de temps en temps, même lorsqu'il n'avait aucune raison pour le faire, de se rendre tout exprès chez lui et d'y dépenser son temps. Sakai, de nature, était l'homme le plus sociable du monde, et le fait qu'une personne aussi liante et le sauvage Sôsuke pouvaient se rapprocher et trouver ensemble des sujets de conversation, était un phénomène, qui, aux yeux d'O Yone, paraissait étrange.

« Nous allons aller là-bas », dit Sakai, et traversant la salle à manger, il fit le tour par la véranda, et entra dans un petit cabinet de travail. Il y avait là, pendus dans le *toko no ma*, cinq grands et effrayants caractères chinois, paraissant écrits avec un énorme pinceau. Dans un vase rempli d'eau, sur une étagère, se maintenait fraîche une superbe pivoine blanche ; tout le reste, aussi bien la table que les coussins, était très beau. Sakai, s'arrêtant d'abord devant l'entrée obscure, dit à Sôsuke :

« Par ici, je vous prie », puis, tout en tournant quelque part un commutateur pour allumer l'électricité : « Attendez un peu », reprit-il, et à l'aide d'une allumette, il fit flamber un radiateur à gaz ; ce radiateur, en harmonie avec les dimensions de la pièce, était tout petit. Sakai offrit un coussin à Sôsuke et lui dit : « Ceci est l'antre dans laquelle je me réfugie lorsque je veux être tranquille. »

Sôsuke, assis sur l'ouate épaisse de son coussin, éprouvait une sorte de béatitude ; le bruit du gaz qui brûlait s'entendait à peine, et graduellement il commençait à en sentir la chaleur, d'abord dans le dos.

– Lorsque je suis ici, continua Sakai, je n'ai plus aucun rapport avec personne, et suis tout à fait à l'aise ; veuillez vous installer bien commodément. À la vérité, on ne peut jamais prévoir à quel point cette période du Nouvel An peut être assommante ; ainsi moi, j'ai été tellement surmené jusqu'à hier, que j'ai failli être obligé de capituler ; et une indigestion de Nouvel An, c'est véritablement pénible, qu'en dites-vous ? Aussi, dès midi, aujourd'hui, me suis-je isolé de ce monde corrompu, et j'en étais tellement malade que je me suis profondément endormi. Lorsque je me suis réveillé tout à l'heure, j'ai pris un bain, j'ai dîné, j'ai fumé, et lorsque j'ai repris conscience du monde extérieur, j'ai constaté que ma femme, partie avec les enfants chez des parents à nous, était absente. Vraiment, ai-je pensé, je vais donc enfin être tranquille ; et voilà qu'aussitôt, cette fois, j'ai commencé à m'ennuyer. Les humains sont vraiment des êtres bien capricieux, n'est-ce pas ? Oui, mais quel que soit mon ennui, aller assister encore à des réjouissances, cela me fatiguerait ; de plus, je répugne à boire ou à manger de nouveau de ces friandises du

Jour de l'An ; aussi ai-je éprouvé le désir de causer avec quelqu'un qui fût étranger aux fêtes de la nouvelle année... Mais en disant cela je suis impoli ; je veux dire, avec quelqu'un qui ne fût pas trop en rapport avec le monde... Mais cela, encore, est peut-être malhonnête. Enfin, pour me résumer et m'expliquer en une seule fois, avec un homme faisant partie de la catégorie de ceux qui se sont placés au-dessus de tout. C'est pourquoi je vous ai tout exprès envoyé un messager.

Ces propos, bien dans la manière habituelle de Sakai, coulaient de ses lèvres avec une extrême facilité, et Sôsuke, en face de ce joyeux optimiste, en arrivait à oublier complètement son passé ; il pensait même que peut-être, si sa carrière s'était développée d'une façon normale et naturelle, il aurait pu, lui aussi, devenir une joviale personnalité de ce calibre.

À ce moment, une servante, ouvrant l'étroite porte de trois pieds de large, entra et, après avoir gratifié Sôsuke, suivant la règle, d'une respectueuse révérence, plaça devant lui une sorte d'assiette à gâteaux en bois, puis en plaça une autre semblable devant son maître, et sans avoir prononcé une parole, se retira. Sur chacune de ces assiettes, il y avait un *manjiu*[1] rustique aussi gros qu'un ballon en caoutchouc, auquel était joint un cure-dent de dimensions presque doubles de ceux que l'on emploie habituellement.

– Ne voulez-vous pas y goûter, pendant qu'il est encore chaud ? dit le maître de la maison.

Pour la première fois, alors, Sôsuke s'aperçut que ce *manju* était aussi chaud que s'il venait d'être confectionné, et il en observa curieusement la croûte jaune.

– Non, dit de nouveau le maître de la maison, ils ne sont pas tout frais ; à la vérité, comme hier au soir, chez une certaine personne, j'en avais fait, à moitié en plaisantant, de grands compliments, on m'a dit d'en emporter, et je l'ai fait. À ce moment-là, n'est-ce pas, ils étaient tout chauds, et tout à l'heure, avec l'intention de vous en offrir, je les ai fait réchauffer.

---

1. *Manju* : gâteau de farine de froment, garni à l'intérieur de pâte de haricots sucrée. (NdT)

Le maître de la maison parla alors à Sôsuke d'une étrange *geisha*[1] qu'il avait rencontrée la veille dans un restaurant. Cette *geisha*, ayant une grande prédilection pour une édition de poche du *Rongo*[2], en avait toujours une sur soi et ne s'en séparait jamais, même lorsqu'elle voyageait en chemin de fer ou se déplaçait pour son plaisir.

– Or, elle m'a dit que parmi les disciples de Confucius, il y en avait un, nommé Shiro (chinois : Tsé Lou) que le maître préférait aux autres, et que lorsqu'on lui en demandait la raison : « C'est, répondait-il, que Shiro, lorsque je lui ai enseigné une chose, est à ce point honnête que tant qu'il n'a pu mettre cet enseignement en pratique, il lui est extrêmement pénible d'en entendre un nouveau. » À la vérité, comme je ne suis pas très documenté au sujet de ce Shiro, j'étais fort embarrassé ; je lui ai alors demandé, pour voir, si ce n'était pas comme si, lorsqu'elle avait acquis un ami, il lui était extrêmement pénible de faire la connaissance d'un nouveau, avant d'avoir pu s'unir au premier.

Le maître de la maison s'étendait sur ce genre de sujets avec une extrême aisance. À réfléchir d'après sa manière de raconter ces anecdotes, on pouvait supposer que fréquentant continuellement de tels milieux, depuis longtemps son impressionnabilité devait en avoir été émoussée, et que par l'effet de l'accoutumance, il lui était possible de refaire toujours de la même façon, un nombre incalculable de fois, les mêmes choses, dans le cours d'un mois, sans en être lassé ; mais si l'on s'informait à ce sujet, on apprenait que, quelque flegmatique qu'il fût, de temps en temps, pris de la satiété de cette existence de plaisirs, il en était excédé et éprouvait la nécessité de reposer ses esprits en se retirant ainsi dans son cabinet de travail.

Quant à Sôsuke, comme il n'était pas sans avoir une certaine expérience en ce domaine, il ne se croyait pas obligé de paraître y prendre un grand intérêt, et ne lui faisait que des répliques

---

1. *Geisha* : chanteuses et danseuses dont le concours est de rigueur dans tout festin ou toute réjouissance au Japon. (NdT)
2. *Rongo* : les Analectes de Confucius (chinois : Liun iu). (NdT)

ordinaires, ce qui semblait plutôt lui plaire. Le maître de la maison, néanmoins, montrait quelquefois par son attitude, que derrière cet air de ne s'étonner de rien qu'assumait Sôsuke, il entrevoyait un passé étrangement coloré ; mais à la moindre indication que celui-ci ne désirait pas s'étendre dans cette direction, aussitôt il changeait de conversation ; il y avait là de sa part, plutôt qu'une tactique, de la discrétion polie, et en conséquence, Sôsuke n'en ressentait aucune impression déplaisante.

Au cours de leur entretien, ils vinrent à parler de Koroku. Le maître de la maison avait observé chez ce jeune homme deux ou trois particularités qui semblaient avoir échappé à celui qui pourtant, de par le sang, était son frère. Sôsuke, sans discuter ces appréciations, les écoutait avec intérêt.

Sakai lui posa, par exemple, cette question :

– Est-ce que, tout en ayant une disposition d'esprit compliquée, malpropre aux spéculations d'ordre pratique, il n'est pas simplement un enfant qui, tout tranquillement, manifestait un caractère d'une simplicité convenant à un âge plus tendre que le sien ?

Sôsuke, sur ce point, fut aussitôt d'accord avec lui.

– Mais, répondit-il, tel est sans doute le cas de toute personne, quel que soit l'âge auquel elle est parvenue, qui, ayant reçu l'éducation de l'école, n'a pas bénéficié de celle de la société.

– C'est bien vrai, mais, d'autre part, quiconque ne reçoit que l'éducation de la société et se trouve privé de celle de l'école, acquiert un caractère extrêmement compliqué, tout en conservant un cerveau d'enfant, et je me demande si ce n'est pas pire.

Là, le maître de la maison eut un léger rire, puis bientôt après, reprit :

– Que diriez-vous de me l'envoyer ici comme étudiant ? Peut-être que cela lui procurerait l'occasion de recevoir une éducation de la société ?

L'étudiant, en effet, qui se trouvait autrefois chez le maître de la maison, un mois avant que le chien de celui-ci, malade, ne fût envoyé chez le vétérinaire, ayant été reconnu bon pour le service par la commission de recrutement, avait été enrôlé et depuis lors, paraissait-il, n'avait pas été remplacé.

Sôsuke se réjouit de ce qu'une situation pour Koroku se fût ainsi présentée d'elle-même, avec la nouvelle année, sans qu'on eût à la rechercher ; et en même temps, alors que jusqu'à ce jour, il n'avait pas eu le courage de faire ce qu'il aurait fallu pour se concilier la bienveillance et l'amabilité des gens du monde, à se voir faire cette proposition par le maître de maison, il fut surpris au point d'en perdre un moment la tête. Il vit néanmoins clairement que si cela était faisable, confier le plus tôt possible son frère cadet à Sakai amènerait chez lui un changement qui lui permettrait de vivre plus économiquement, qu'il pourrait employer l'argent ainsi épargné à compléter jusqu'à un certain point l'aide fournie par Yasu no Suke, et par suite, à procurer à son frère, conformément à son désir, les moyens de recevoir une instruction supérieure. De tout cela, il s'ouvrit, sans aucune réticence, au maître de la maison, qui, l'ayant écouté parler en se contentant de ponctuer son discours par des interjections approbatives, lui dit, lorsqu'il eut fini, du ton le plus conciliant :

– Mais tout cela, c'est très bien !

De sorte que, sur-le-champ, l'affaire se trouva presque conclue.

À ce moment, Sôsuke pensa qu'il serait convenable de prendre congé de son hôte et de se retirer, et voulut le faire, mais il fut retenu par le maître de la maison qui le pria de ne pas se presser et de n'avoir aucun scrupule à rester tant qu'il voudrait.

– Les nuits sont longues, lui dit-il, et la soirée est à peine commencée.

En même temps, il lui montrait l'heure à sa montre. À la vérité, il avait bien l'air d'avoir besoin de se distraire. Sôsuke, de son côté, s'il était rentré, n'aurait eu rien d'autre à faire que se coucher et dormir. Il prit donc le parti de se rasseoir et se remit à fumer le tabac de couleur foncée que lui offrait son hôte ; finalement, à l'exemple de celui-ci, sur son coussin moelleux, il détendit ses genoux.

Le maître de la maison, à propos de cette question de Koroku, remarqua :

– C'est une chose fort onéreuse que d'avoir ainsi un frère cadet à charge ; et je me rappelle avoir dû, moi aussi, pourvoir aux besoins d'un être qui, d'ailleurs, n'était bon à rien.

Il lui raconta ensuite toutes les sommes que lui avait coûté le séjour à l'Université de son frère cadet, alors que lui-même, au temps où il était étudiant, avait vécu avec la plus extrême simplicité. Sôsuke, désirant se faire une idée plus complète des sentiments que pouvait inspirer à Sakai cette destinée à laquelle il venait de faire allusion, et qui paraissait lui causer une impression pénible, lui demanda, pour voir, quelle carrière avait embrassée ce frère cadet aux goûts dispendieux, et quel en avait été le développement. Celui-ci, alors, brusquement, émit, comme s'il la jetait, cette expression, formant une phrase sans commencement ni fin :

– *Adventurer* !

Ce frère cadet, après avoir obtenu son diplôme, était entré, grâce à l'entremise de son frère aîné, dans une certaine banque, et une fois là, avait pris l'habitude de toujours répéter : « Si tout de même, je n'arrive pas à gagner plus d'argent, cela ne pourra pas aller ! » À peine la guerre avec la Russie fut-elle terminée que, malgré l'opposition de son frère, déclarant qu'il voulait tenter de grandes entreprises, il partit pour la Mandchourie. Là, ne sachant trop quoi entreprendre, il avait organisé sur un grand pied une affaire de transports, qui consistait à utiliser le cours du Liang-ho, en y faisant naviguer des bateaux chargés de résidus de haricots et de soja ; affaire qui tout à coup s'effondra. Évidemment, ce n'était pas lui qui avait fourni les capitaux, et le jour où il dut rendre ses comptes, on constata qu'ils se soldaient par une grande perte ; il ne pouvait être question, cela va sans dire, de continuer l'affaire, et la conséquence inéluctable en fut qu'il perdit, sans plus, sa situation.

« Dans la suite, que lui est-il arrivé ? Je ne le sais pas trop. Toujours est-il que lorsque j'ai pu réussir à m'informer de lui, j'ai été stupéfait : il était allé en Mongolie, et là, menait une existence errante. Où peuvent le mener ces entreprises aventureuses ? Je n'en sais trop rien, mais cela me paraît présenter pour moi aussi quelque danger ; cependant, tant que nous sommes séparés, je me borne à me demander ce qu'il peut bien devenir, et ne m'en occupe pas autrement. À de rares intervalles, je reçois de ses nouvelles, et j'ai appris ainsi que la Mongolie est un pays très pauvre en eau :

lorsqu'il fait chaud, paraît-il, on arrose les chemins avec l'eau des fossés, mais lorsqu'il n'y a plus d'eau dans les fossés, on n'a plus pour les arroser que de l'urine de cheval, de sorte que cela sent extrêmement mauvais. Tel est le genre de lettres que je reçois, uniquement ; c'est-à-dire, il me parle bien d'argent, quelquefois, mais, n'est-ce pas, étant donnée la distance qui sépare Tokyo et la Mongolie, je n'ai qu'à ne pas m'en occuper, et cela ne va pas plus loin ; aussi, tant qu'il est là-bas, tout va bien, mais voilà que ce bougre-là, l'année dernière, m'est arrivé sans crier gare ! »

En ce point de son discours, le maître de la maison, comme si tout à coup quelque chose lui était revenu à la mémoire, prit au pilier du *toko no ma*, où il était accroché, une sorte d'objet de décoration orné d'une belle frange.

C'était un poignard long d'un pied environ, qui était enfermé dans un étui de brocart ; le fourreau en était fait d'une matière verte inconnue, qui brillait comme du mica, et en trois endroits était cerclé d'argent ; la lame n'avait pas plus de six pouces, et en conséquence était très peu épaisse ; et pourtant, le fourreau était comme un bâton de chêne de section hexagonale, et par conséquent, très épais. À bien l'examiner, on remarquait en-dessous de ce poignard deux minces baguettes engagées parallèlement le long du fourreau, auquel elles étaient reliées par un entourage d'argent pareil à un bandeau sur une tête.

– Voilà ce qu'il m'a rapporté de là-bas, dit Sakai ; c'est, paraît-il, une arme mongole.

Tout en disant ces mots, il le dégaina, retira aussi les deux baguettes qui étaient placées en-dessous, et montra le tout à Sôsuke.

– Ce sont des *hashi*[1], dit-il. Les Mongols portent toujours ce poignard attaché à leur ceinture ; lorsqu'ils se disposent à faire un repas, ils le dégainent pour couper la viande, et pour manger, ils se servent des baguettes.

Le maître de la maison, pour bien expliquer à Sôsuke l'usage de ces objets, faisait avec la lame le geste de couper, et avec les

1. *Hashi* : baguettes servant à manger. (NdT)

baguettes celui de porter la nourriture à sa bouche. Sôsuke examina avec toute son attention l'habile facture de cet objet.

– Il m'a aussi donné, reprit Sakai, un des tapis de feutre dont les Mongols se servent dans leurs tentes ; ils ne diffèrent en rien de nos carpettes de laine d'autrefois.

Le maître de la maison raconta alors à Sôsuke tout ce que son frère, récemment venu de là-bas, lui avait rapporté au sujet de l'adresse des Mongols au dressage des chevaux, au sujet de leurs chiens maigres, aux formes allongées et étroites qui les font ressembler aux *greyhounds* de l'Angleterre, et aussi au sujet de leur refoulement progressif par les Chinois, au fur et à mesure de l'établissement de ces derniers dans leur pays. Sôsuke écoutait l'un après l'autre, non sans un certain intérêt, tous ces récits qu'il entendait pour la première fois ; et au cours de cette conversation, éprouva la curiosité de savoir ce que le frère de Sakai avait fait ces temps derniers en Mongolie. Lorsqu'il eut essayé d'interroger à ce sujet le maître de la maison, celui-ci répéta avec force la parole qu'il avait déjà prononcée : « *Adventurer* ! » et continua ainsi :

– Que fait-il au juste ? Je n'en sais rien. Il me dit, à moi, qu'il s'occupe d'élevage, et avec succès, mais cela ne tient pas debout ; et d'ailleurs, jusqu'à présent, il m'a souvent trompé, avec ses vantardises. De plus, l'affaire pour laquelle il est venu cette fois à Tokyo est bien étrange : il veut emprunter pour le roi de Mongolie, qui s'appelle je ne sais comment, une somme de vingt mille yen, et fait pour y réussir, toutes sortes de démarches, en racontant que s'il n'arrive pas à contracter cet emprunt, son crédit à lui se trouvera compromis là-bas. Il s'est tout d'abord adressé à moi, mais je lui ai répondu que tout roi de Mongolie que fût l'emprunteur, et que quelque immenses que soient les terrains qu'il offre en gage, puisqu'il s'agit d'un pays aussi éloigné, intenter le cas échéant de Tokyo une action en remboursement serait probablement bien difficile, et j'ai refusé. Il est alors allé dire à ma femme, par-derrière, en prenant un air important, que du moment que j'étais ainsi, je ne pourrais jamais faire de grandes affaires ; comme vous le voyez, il n'y a rien à en tirer.

Arrivé en ce point de son récit, le maître de la maison sourit, et observant le visage de Sôsuke, tendu bizarrement par l'attention, lui demanda :

– Que diriez-vous de le rencontrer une fois ? Avec la trop vaste houppelande garnie de fourrure dont il est vêtu, il est plutôt curieux, je vous l'assure. Si vous voulez, je vous le présenterai ; justement, je l'ai invité à dîner pour après-demain ; cela, d'ailleurs, ne vous engagerait pas à grand'chose ; vous n'auriez qu'à ne rien dire, et le laisser bavarder. À l'écouter seulement, vous ne risqueriez rien ; ce serait amusant, et voilà tout.

Il insista ainsi de telle façon que Sôsuke en fut presque ébranlé.

– Est-ce qu'il n'y aura que monsieur votre frère ? demanda-t-il.

– Non, il y aura aussi probablement un de ses amis, venu de Mongolie avec lui ; il s'appelle, je crois, Yasui, et je ne l'ai pas encore rencontré. Continuellement, mon frère m'exprime le désir de me le faire connaître, et c'est pour cela, à vrai dire, que je les ai invités tous les deux.

Ce soir-là, en repassant la porte des Sakai, Sôsuke était tout pâle.

17

Les circonstances qui avaient teinté de noir l'existence entière de Sôsuke et d'O Yone, et estompé leurs deux silhouettes, faisaient qu'ils étaient hantés, en quelque sorte, par une pensée telle qu'un fantôme. En une certaine partie de chacun de leurs cœurs, se dissimulait, invisible à autrui, une plaie horrible, et tout en en ayant confusément conscience, ils avaient à dessein, l'un vis-à-vis de l'autre, au cours des années écoulées, fait semblant de l'ignorer.

Ce qui, dès l'origine, les avait le plus douloureusement affectés, c'était l'influence que ne pouvait manquer d'exercer leur faute sur l'avenir de Yasui. Lorsqu'enfin s'était calmé ce tourbillon écumeux qui au début avait bouillonné dans leurs têtes, ils avaient été informés que Yasui, lui aussi, avait à mi-chemin interrompu ses études, et quitté l'Université. Évidemment, ils étaient, sans erreur possible, la cause de cette atteinte portée à la carrière de Yasui. Plus

tard, ils avaient entendu dire qu'il était rentré dans sa ville natale, et ensuite on leur avait appris qu'il était tombé malade et devait garder le lit dans sa maison. Tous deux, à chacune de ces nouvelles, souffraient en leurs cœurs pesants. Finalement, ils recueillirent l'information que Yasui était parti pour la Mandchourie. Sôsuke, à part soi, se demanda s'il était vraiment guéri, et si l'annonce de ce départ pour la Mandchourie n'était pas un mensonge. Yasui, en effet, étant donné aussi bien son tempérament que son caractère, n'était pas homme à aller courir les aventures soit en Mandchourie, soit à Formose. Sôsuke, par tous les moyens qui étaient à sa portée, chercha à savoir la vérité et finit ainsi par acquérir la certitude que Yasui se trouvait bien à Moukden, et qu'il était en bonne santé, très actif, et très occupé. Les deux époux, alors, s'étaient regardés, et ils avaient poussé un soupir de soulagement.

– Eh bien, mais voilà qui est fort bien, avait dit Sôsuke.

– Cela vaut mieux que s'il était malade, avait dit O Yone.

Tous deux, dans la suite, avaient écarté de leurs lèvres le nom de Yasui, à qui ils n'osaient pas penser ; car, si douloureux que fussent les remords accumulés qu'ils éprouvaient de la faute qu'ils avaient commise en causant l'interruption à mi-route des études de Yasui, son retour chez lui, sa maladie, et aussi son départ pour la Mandchourie, ils étaient dans une situation qui leur ôtait toute possibilité de faire quoi que ce fût.

Un jour, Sôsuke avait demandé à sa femme :

– O Yone, est-ce que s'est formée, en ton cœur, quelque croyance religieuse ?

– Mais oui, avait-elle simplement répondu ; et vous ?

Sôsuke avait eu alors un léger sourire mais n'avait rien dit ; d'autre part, au sujet de cette foi qu'O Yone s'attribuait, il s'était abstenu de toute question détaillée. Pour O Yone, c'était sans doute une chose heureuse, car c'était une femme qui, dans cet ordre d'idée, ne possédait aucune notion claire, ferme, ou ordonnée. Quoi qu'il en fût, tous les deux s'abstenaient d'aller s'asseoir dans les chapelles chrétiennes ou de franchir les portes des temples.

Dans la suite, par la seule force de l'amalgame de douceur et de paix dont étaient faits les jours et les mois que leur dispensait la

nature, ils avaient fini par se tranquilliser. De temps en temps, venant de bien loin, apparaissait inopinément dans leur conscience un remords ; mais pour qu'ils pussent le qualifier de douloureux ou d'effrayant, il était trop confus, trop faible, et trop étranger à leur vie matérielle et à leurs intérêts journaliers. Finalement, comme leur foi à tous les deux n'avait pour objet ni Dieu ni Bouddha, elle s'exerçait sur leurs personnes réciproques, en tant que symboles et, étroitement embrassés, ils avaient commencé à parcourir un cercle parfait. Leur existence s'était stabilisée dans un état de tristesse, et dans cette stabilisation triste, ils goûtaient une sorte de douce mélancolie. Étrangers qu'ils étaient à la littérature et à la philosophie, ils ne disposaient pas du dilettantisme qui leur eût permis de se plaire à bien se rendre compte eux-mêmes de leur propre situation ; l'impression qu'ils en éprouvaient était donc beaucoup plus pure que celle qu'auraient pu ressentir des poètes ou des lettrés en butte au même sort. Tel avait été l'état d'âme des deux époux jusqu'à cette soirée du septième jour de l'année, au cours de laquelle Sôsuke, ayant été invité chez Sakai, y avait reçu des nouvelles de Yasui.

Ce soir-là, dès que Sôsuke, de retour chez lui, aperçut O Yone, il lui dit :

– Je ne me sens pas bien ce soir, et vais tout de suite me coucher.

Tandis qu'ayant prononcé ces mots il s'approchait du *hibachi*, O Yone, qui avait attendu son retour, éprouva une vive émotion.

– Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle en levant les yeux sur lui pour l'observer.

Sôsuke resta là, debout.

Pour O Yone, cette manière d'être de son mari à son retour à la maison, était d'autant plus extraordinaire qu'elle ne se souvenait pas de l'avoir encore jamais observée. Brusquement, comme épouvantée par un malheur dont elle ne connaissait rien, elle se leva et presque automatiquement, retirant du placard les matelas et les couvertures, elle se conforma à l'ordre de son mari et commença à préparer sa couche. Sôsuke, les mains enfouies dans son kimono, se tenait debout auprès d'elle et dès que le lit fut prêt, enlevant et jetant pêle-mêle ses vêtements, il se glissa dedans. O Yone ne pouvait s'éloigner de son chevet.

– Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle encore.

– Je ne sais pas trop, je me sens mal à l'aise, je pense que lorsque je serai resté immobile ainsi quelque temps, cela ira mieux.

Ces paroles de Sôsuke, sortant de dessous les couvertures, arrivèrent à demi étouffées aux oreilles d'O Yone qui, dès lors, avec un air de s'excuser, resta sans bouger au chevet de son mari.

– Tu peux t'en aller, dit Sôsuke, si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

O Yone finit par s'en retourner dans la salle à manger.

Sôsuke, sous ses couvertures, se raidit et ferma les yeux. Dans l'obscurité, il ressassait indéfiniment dans sa tête les paroles qu'il avait entendues prononcer par Sakai. L'idée ne lui était jamais venue que de la bouche de Sakai, son propriétaire, il pourrait avoir des nouvelles de Yasui. Encore un peu, et il aurait pu, en même temps que celui-ci, être invité chez Sakai et se trouver assis à côté ou en face de lui ; et qu'une telle chose fût possible, jusqu'au moment où, ce soir-là, il avait fini de dîner, jamais il ne l'avait rêvé.

Dans cette position horizontale, il réfléchit à ce qui s'était passé au cours des deux ou trois heures qui venaient de s'écouler, et de ce qu'une telle situation eût pu si inopinément et d'une façon véritablement aussi brusque, se produire, il éprouvait une impression d'étrangeté, et aussi de tristesse. Il se rendait bien compte lui-même qu'il n'était pas un de ces êtres robustes qu'il n'est possible de renverser qu'à la faveur d'un événement inopiné et en lui donnant un croc-en-jambe à l'improviste par derrière ; il savait bien que pour jeter à terre un homme aussi faible que lui, il eût suffi d'un procédé beaucoup moins violent. Plus il parcourait en pensée le chemin suivi par la conversation – Koroku, le frère cadet de Sakai, la Mandchourie, la Mongolie, le retour à Tokyo, Yasui – plus il trouvait extraordinaire une telle rencontre fortuite. Pour que se fût produite une pareille coïncidence, de nature à raviver ses souffrances d'autrefois, et qu'un homme quelconque avait si peu de chances de voir se produire, il pensait qu'il avait dû être choisi par le destin parmi un million d'êtres humains, et de cela il souffrait, et aussi s'irritait. Dans l'obscurité qui régnait sous ses couvertures, il exhala un soupir brûlant.

La plaie qui, au cours de ces deux ou trois dernières années, avait commencé à se cicatriser, brusquement de nouveau l'avait

fait souffrir, et aussitôt, s'était envenimée ; dans cette blessure rouverte, un souffle empoisonné pénétrait sans merci. Sôsuke pensa alors qu'il valait mieux, après tout, s'ouvrir de tout cela à O Yone, afin qu'elle partageât avec lui sa souffrance :

– O Yone ! O Yone ! appela-t-il par deux fois.

O Yone, aussitôt, vint à son chevet et de haut en bas, observa son mari, le fouillant du regard. Celui-ci, du bord de ses couvertures, sortit complètement la tête. La lumière de la pièce voisine éclairait à demi une joue d'O Yone.

« Apporte-moi une tasse d'eau très chaude », dit Sôsuke, qui, sur le point de mettre à exécution la résolution qu'il avait eu tant de peine à prendre, avait perdu le courage de parler franchement et s'en était tiré ainsi, par une défaite.

Le lendemain, Sôsuke, se levant comme d'habitude, déjeuna absolument comme il le faisait journellement, puis contempla avec une sorte d'émotion qui tenait à la fois de la joie et de la mélancolie, l'expression de tranquillité relative qui se reflétait sur le visage d'O Yone pendant qu'elle le servait.

– Hier au soir, lui dit-elle, j'ai été bien émotionnée ; je me demande ce que vous avez eu.

Sôsuke, la tête penchée en avant, se contentait de boire le thé qu'elle venait de verser dans sa tasse ; c'est qu'il se demandait ce qu'il serait bon de répondre, et ne trouvait aucune phrase convenant à la situation.

Ce jour-là, dès le matin, le vent souffla avec violence ; de temps en temps, il enlevait les chapeaux des passants qui marchaient accompagnés de tourbillons de poussière. Sans écouter O Yone qui lui conseillait, de peur de contracter de la fièvre, de se reposer une journée, Sôsuke, comme d'habitude, monta en tramway. Au milieu du bruit du vent, mélangé à celui que faisait la voiture, le cou contracté, il fixait toujours un même point. Lorsqu'il descendit, son attention fut attirée par le vrombissement du vent dans les fils télégraphiques qui étaient tendus au-dessus de sa tête ; regardant alors vers le ciel, il constata qu'un soleil radieux brillait d'une façon inaccoutumée, tandis qu'était déchaînée cette violente force naturelle ; une rafale passa, lui donnant froid à la fourche de son pantalon, et tandis qu'elle

continuait sa course dans la direction du fossé qui se trouvait en face, en soulevant des grains de sable, elle apparut clairement à Sôsuke sous l'aspect de raies obliques, comme celles que font les gouttes de pluie lorsqu'elles sont poussées par le vent.

Au bureau, il ne put s'intéresser à son travail ; tout en tenant son pinceau, la joue dans sa main gauche et accoudé, il réfléchissait ; de temps en temps, d'un geste désordonné, il frottait un bâton d'encre, faisant tomber dans la pierre un liquide inutile ; il ne cessait de fumer, et il lui arrivait, comme si tout à coup quelque chose lui revenait à la mémoire, de regarder au-dehors, à travers les vitres de la fenêtre ; chaque fois, il constatait que le vent continuait à régner en maître ; son seul désir était de rentrer chez lui, le plus tôt possible.

Enfin l'heure arriva ; lorsqu'il fut de retour, O Yone, le regardant avec un air inquiet, lui demanda :

– N'avez-vous mal nulle part ?

Et Sôsuke fut bien obligé de répondre :

– Je n'ai rien du tout, je suis seulement fatigué.

Tout de suite, il s'introduisit dans le *kotatsu* et y resta sans bouger jusqu'à l'heure du dîner. Cependant, avec la fin du jour, le vent était tombé, et subitement, un silence qui contrastait avec le fracas de la journée se mit à régner.

– C'est bien heureux, dit O Yone, qu'il n'y ait plus le vent qui a soufflé tout le jour. J'avais beau être assise tranquillement chez moi, je l'ai trouvé insupportable.

Dans le ton sur lequel O Yone prononçait ces paroles, on discernait une frayeur du vent semblable à celle qu'aurait pu lui causer un être diabolique. Sôsuke dit alors, posément :

– Il semble que le temps s'est un peu réchauffé, ce soir ; ce mois de janvier, à cause de sa douceur, est agréable.

Après le dîner, comme il en était à fumer une cigarette, il fit à O Yone cette proposition inattendue :

– Veux-tu que nous essayions d'aller dans un *yose*[1] ce soir ?

---

1. *Yose :* petit théâtre de quartier où se donnent toutes sortes de représentations, et notamment des récitations de *Gi dai ye.* (NdT)

O Yone n'avait aucune raison de refuser. Koroku ayant dit que plutôt que d'aller entendre des *gi dai yu*, il trouvait plus agréable de rester à la maison à faire griller et à manger du *mochi*, les deux époux lui confièrent la garde du logis et sortirent.

Comme il était tard, le *yose* était comble ; et ils furent placés tout à fait en arrière, en un endroit où il n'y avait pas la place d'un coussin, ce qui les obligea à s'accroupir avec un genou en l'air.

– Il y en a, du monde.

– C'est sans doute encore à cause du Nouvel An.

Tandis qu'ils échangeaient ces propos à voix basse, ils parcouraient du regard les gens qui, étroitement serrés les uns contre les autres, remplissaient toute cette grande salle. Les têtes de ceux qui se trouvaient le plus en avant, près de la scène, apparaissaient indistinctes, voilées qu'elles étaient par la fumée de tabac. Sôsuke pensait que cette masse sombre était composée de gens qui, tous, sans doute, disposaient des moyens de venir en ce lieu de plaisir pour y passer une soirée amusante, et tous les visages qu'il voyait là lui faisaient envie.

Son regard correctement dirigé vers la scène, il mettait du zèle à écouter les *jo ru ri*[1], mais il avait beau s'y efforcer, il ne réussissait pas à y éprouver de l'intérêt. De temps en temps, détournant les yeux, il regardait à la dérobée O Yone. Chaque fois, il constatait que son regard était dirigé vers la scène, et qu'ayant presque oublié la présence à côté de soi de son mari, elle paraissait écouter avec le plus grand sérieux, si bien que Sôsuke se vit amené à compter parmi les gens qui lui faisaient envie, jusqu'à O Yone.

Pendant un entr'acte, il lui proposa de rentrer. O Yone, surprise, lui demanda : « Est-ce que vous n'aimez pas cela ? », s'efforçant par cette réponse de ne heurter qu'à demi les dispositions de son mari.

Sôsuke, vis-à-vis d'O Yone, qui aimablement avait accepté de l'accompagner, éprouva alors quelque scrupule, et finalement supporta l'ennui de rester assis jusqu'à la fin.

De retour à la maison, ils trouvèrent Koroku assis à la turque près du *hibachi* ; il lisait un livre en le tenant dans sa main, au-

1. *Joruri* : *Gi dai yu.* (NdT)

dessus de sa tête, après en avoir retourné la couverture, ce qui avait pour résultat, chose dont il se souciait peu, de détériorer le dos de la reliure. La bouilloire, décrochée, était placée à côté de lui, et l'eau chaude qu'elle contenait était devenue tiède. Il y avait sur un plat trois ou quatre morceaux de *mochi*, restant de ceux qu'il avait fait griller ; le fond d'une petite assiette apparaissait sous une cloche de toile métallique coloré d'un reste de *shoyu*. Koroku, en se levant, demanda :

– Est-ce que c'était amusant ?

Les deux époux, après s'être réchauffés une dizaine de minutes dans le *kotatsu*, se couchèrent.

Le lendemain, à peu près de la même façon que la veille, manquait d'apaisement le cœur de Sôsuke. En sortant de son bureau, selon son habitude, il monta dans le tramway et comme il se représentait que ce soir-là, Yasui, à peu près au moment où lui-même rentrerait, arriverait en invité chez Sakai, il ne pouvait s'empêcher de trouver bien inopportune la vitesse avec laquelle ce véhicule, en le ramenant chez lui, le rapprochait de son ancien ami. En même temps, pensant au changement qui avait dû se produire dans la personne de celui-ci depuis qu'il ne l'avait vu, le désir lui vint de chercher à l'apercevoir de quelque point extérieur sans qu'il pût s'en douter.

L'avant-veille au soir, Sakai avait résumé l'opinion qu'il avait de son frère par le seul qualificatif d'*adventurer*, et ce mot résonnait encore dans l'oreille de Sôsuke qui y discernait tous les sens suivants : désespéré, dévoyé, aigri, haineux, révolté social, sans sens moral, cerveau brûlé, capable de tout, etc. Et il pensait que Yasui, puisqu'il avait confondu ses intérêts avec ceux de ce frère cadet de Sakai, ne pouvait éviter le risque d'être entraîné sur les mêmes écueils dangereux. Se demandant quel genre de personnalité il était devenu, il essayait de se le représenter en imagination, et l'image qu'il s'en faisait ainsi, évidemment, était teintée des couleurs les plus violentes que pouvait permettre de supposer cette expression d'*adventurer*.

Sôsuke estimait que lui seul devait être tenu pour responsable de l'extrême dépravation dans laquelle cet aventurier, tel qu'il se

l'imaginait, était tombé ; c'est pourquoi il en était arrivé à désirer apercevoir Yasui, au moment où celui-ci se rendrait à l'invitation de Sakai, seulement afin de se faire une idée précise, d'après son apparence, de l'homme qu'il était devenu, et avec l'espoir de se procurer ainsi la consolation de constater qu'il n'était pas tombé aussi bas qu'il le supposait.

Il se demanda s'il n'y avait pas, près de la maison de Sakai, un endroit d'où l'on pût commodément, à leur insu, observer les gens qui s'y rendaient ; mais malheureusement, il ne retrouva, dans sa mémoire des lieux, aucun emplacement où il fût possible de se dissimuler. En se postant par là, en effet, après la chute du jour, il aurait peut-être eu la chance de rester inaperçu, mais d'autre part, l'obscurité ne lui aurait pas permis de distinguer le visage des gens qui passaient.

Cependant le tramway était parvenu à Kanda. Sôsuke éprouva alors une véritable souffrance à l'idée de changer de voiture comme d'habitude à cette station pour se diriger du côté de sa maison, et sentit qu'il serait intolérable à ses nerfs de faire seulement un pas de plus dans la direction où devait se rendre Yasui. D'ailleurs, le sentiment de curiosité qui au début lui avait fait désirer de chercher à apercevoir Yasui à la dérobée, n'était pas tellement fort qu'il n'eût pu, au moment où il aurait dû changer de voiture, réussir à le maîtriser complètement. De cela, il résulta qu'un moment après, avec beaucoup d'autres, il arpentait une rue sombre, mais sans se diriger, comme les autres passants, vers un but nettement déterminé. Cependant s'éclairaient les boutiques et s'allumaient les phares des tramways. Sôsuke entra dans un de ces restaurants où l'on sert de la viande de bœuf, et là, se mit à boire du saké. Comme dans un rêve, il en but un flacon, puis, se força à en boire un deuxième ; mais même après en avoir absorbé un troisième, il ne se sentit pas ivre ; le dos appuyé au mur, avec les yeux d'un homme qui n'a pas de compagnon de bombance, il regardait fixement, l'air absent, un point de l'espace.

L'heure étant l'heure, des clients qui venaient pour dîner arrivaient les uns après les autres et beaucoup d'entre eux, après avoir mangé suivant leur appétit normal, demandèrent leurs notes

et s'en allèrent. Silencieux dans ce milieu animé, Sôsuke, lorsqu'il eut l'impression d'être resté là, continuellement assis, deux ou trois fois plus longtemps que les autres clients, se leva et partit. La rue était éclairée de droite et de gauche par les lumières des magasins, et il était possible de distinguer clairement les coiffures et les vêtements des gens qui passaient le long des maisons, mais cet éclairage était trop faible pour toute la largeur de cette froide artère, et la nuit, dédaigneuse des becs de gaz et des lampes électriques, y faisait triompher sa sombre immensité.

Sôsuke marchait, enveloppé d'un manteau dont la teinte foncée était en harmonie avec cette ambiance ; l'air qu'il respirait était pour lui couleur de cendres, et lui donnait l'impression de heurter les vaisseaux sanguins de l'intérieur de ses poumons.

Pour ce soir-là, l'idée ne lui venait pas d'utiliser l'un des tramways qui, l'air pressé et faisant retentir leurs sonnettes avertisseuses, allaient et venaient devant ses yeux. Sans songer à régulariser ses pas et à le régler sur ceux des passants qui marchaient vers un but déterminé, être humain sans racine ferme qu'il était, il considérait son cœur, semblable à une épave ballottée par les vagues, et douloureusement anxieux de son avenir, il se demandait ce qu'il devrait faire si une telle situation se prolongeait longtemps encore. Profondément avait été gravée dans son cœur la conviction qu'il devait à sa propre expérience, étant donnée la façon dont jusqu'alors les choses s'étaient passées, la vérité de cet adage, qui dit que toute blessure est guérie par le temps. Mais l'avant-veille au soir, tout, pour lui, s'était effondré.

Tout en marchant ainsi, dans la nuit sombre, il ne faisait que se demander par quel moyen il pourrait échapper au tourment que lui causait cet état de son cœur ; bien misérable en effet, apparaissait ce cœur faible, sans calme, inquiet, instable et par trop privé d'énergie. Sous une sorte d'oppression qui pesait sur sa poitrine, il réfléchissait seulement au moyen véritable qui pourrait lui permettre de se sauver soi-même, et il avait fini par séparer complètement de son résultat, le crime ou la faute dont il s'était rendu coupable, et qui était pourtant la cause de cette oppression ; il en était ainsi arrivé à perdre toute faculté d'altruisme et était

devenu entièrement et uniquement soi-même. La carrière qu'il avait jusqu'alors parcourue était toute d'endurance, et dès lors, il se trouvait forcé de modifier dans un sens positif la façon dont il envisageait l'existence. Mais la conception que l'on peut avoir de l'existence humaine, c'est une chose qu'il est vain d'essayer de décrire en paroles ou d'essayer de concevoir par le cerveau ; car il n'est pas dans la nature véritable du cœur de pouvoir s'élargir.

Tout en cheminant, il se mit à murmurer un grand nombre de fois les deux syllabes (*shûkiô*) qui forment le mot « religion », mais à peine les avait-il prononcées que leur écho s'évanouissait. Aussi inconsistant que la fumée que l'on a cru saisir dans la main, et qui lorsqu'on l'ouvre, a disparu, était pour lui ce mot de religion.

En liaison avec cette idée de religion, vint à l'esprit de Sôsuke, celle de *zazen*. Autrefois, au temps où il se trouvait à Kyoto, parmi ses camarades, il y en avait un qui était allé accomplir une retraite de contemplation abstractive (*zazen*) au temple de Shôkokuji, et il avait ri de sa stupidité. « De nos jours ! » avait-il pensé. Et constatant que ce camarade avait une conduite qui ne différait en rien de la sienne, il lui avait semblé encore plus inepte. Mais voilà que l'idée lui venait aujourd'hui, que peut-être l'impulsion qui avait amené son camarade à ne pas craindre d'aller perdre des heures précieuses dans un temple, valait mieux que son mépris, et il se sentit profondément humilié de la légèreté dont, alors, il avait fait preuve. Il pensa alors que s'il était possible, comme l'opinion en était couramment répandue depuis les temps les plus anciens, de parvenir, par la force de ce genre de méditation, à un état de quiétude ou d'éveil à la vie sublime, il valait la peine, pour lui, de demander, afin d'en faire l'essai, un congé de dix ou vingt jours ; c'était là, toutefois, un genre de spéculations auquel il était parfaitement étranger, et en conséquence, à ce sujet, aucune idée plus claire ne lui vint.

Lorsqu'enfin il parvint chez lui, en voyant avec leurs aspects habituels, O Yone, Koroku, puis la salle à manger, le salon, la lampe et la commode, il sentit profondément que lui seul venait de vivre les quatre ou cinq dernières heures dans un état d'esprit anormal. Sur le *hibachi* était posée une petite marmite de sous le couvercle

de laquelle s'échappait une légère vapeur ; auprès de ce meuble était préparé le coussin sur lequel il avait coutume de s'asseoir, et devant ce coussin, son couvert était disposé avec soin.

Sôsuke, ayant contemplé son bol, placé à dessein le fond en l'air, et les baguettes de bois dont, depuis deux ou trois ans, il avait l'habitude de se servir, dit à sa femme :

– Mais je n'ai pas encore dîné.

– Vraiment ? dit O Yone, l'air légèrement contrarié. C'est que vous êtes tellement en retard que j'avais pensé que vous aviez dîné quelque part dehors, mais s'il n'en est pas ainsi, voilà qui ne peut aller.

Tout en parlant, elle saisit avec une serviette la marmite par ses anses et la déposa sur un rond de théière ; puis, appelant Kiyo, elle lui fit emporter le couvert à la cuisine.

Toutes les fois que Sôsuke, pour une raison quelconque, faisait ainsi, en sortant de son bureau, un détour qui le mettait en retard, il racontait à O Yone, dès son arrivée à la maison, ce qui s'était passé ; et O Yone, de son côté, tant qu'elle ne l'avait pas entendu faire son récit, n'était pas satisfaite. Ce soir-là, cependant, par exception, il n'avait absolument pas la moindre envie d'expliquer à sa femme qu'il était descendu de tramway à la station de Kanda, qu'il était entré dans un restaurant de viande de bœuf, et là, avait bu du saké, immodérément ; mais O Yone, qui ne se doutait de rien, désirait vivement, en toute innocence, lui entendre rapporter, comme d'habitude, tous les détails de sa promenade.

– Je n'avais certes, dit Sôsuke, aucune raison spéciale de le faire, mais en passant par là, j'ai eu tout bonnement envie de manger du bœuf.

– Et alors, sans doute, pour le digérer, vous êtes venu exprès à pied ?

– Mais oui, c'est bien cela.

O Yone, trouvant cela comique, se mit à rire, ce qui fut plutôt pénible à Sôsuke. Un moment après, il demanda :

– Est-ce que, pendant mon absence, on n'est pas venu me demander de chez M. Sakai ?

– Mais non, pourquoi donc ?

– Parce que, avant-hier, lorsque j'étais chez lui, il m'avait dit de venir dîner.

– Encore ?

O Yone faisait une figure un peu étonnée. Sôsuke interrompit là la conversation et se coucha. Dans sa tête, des choses passaient avec fracas ; de temps en temps, il ouvrait les yeux et constatait que la lampe, comme d'habitude, répandant sa faible lueur, était sur le *toko no ma*, et qu'O Yone paraissait dormir d'un bon sommeil. Or, jusqu'à ces temps derniers, c'était lui qui dormait bien, tandis que de nombreuses nuits, O Yone avait souffert d'insomnies. Sôsuke, les yeux fermés, éprouvait douloureusement de se voir maintenant obligé d'entendre distinctement le tic-tac de la pendule qui était dans la pièce à côté. Il l'entendit tout d'abord sonner un grand nombre de coups ; lorsque l'intervalle se fut écoulé, elle sonna, ding, d'un seul coup, dont le son, en se prolongeant, résonna sur le tympan de Sôsuke, de manière à lui donner l'impression d'une queue de comète ; ensuite, il y eut deux coups, qui retentirent bien lugubrement. Sôsuke utilisa ce dernier intervalle à prendre la résolution de s'attacher à envisager la vie d'une façon plus large et plus haute. Si indistincts furent pour lui les coups de trois heures, que ce fut comme s'il ne les avait pas entendus ; il ignora absolument les sonneries de quatre heures, cinq heures et six heures. Il vit seulement en rêve l'univers se gonfler, le ciel former des vagues, s'allonger et se rétrécir, et la lune, comme une balle pendue à un fil, se balancer dans le firmament en décrivant un immense arc de cercle. Tout cela était un cauchemar que lui dispensait quelque horrible démon. À sept heures passées, brusquement, il s'éveilla ; O Yone, comme d'habitude, avec un léger sourire, était penchée sur son oreiller ; un soleil brillant avait vivement chassé au loin les ténèbres qui assombrissaient l'univers.

18

Sôsuke, portant sur soi une lettre d'introduction, franchit la porte du temple ; cette lettre, il la tenait d'un certain personnage qui était en relation avec un de ses collègues. Celui-ci était un

homme qui, chaque fois qu'il se rendait en tramway à son bureau ou en revenait, tirait de la poche de son veston européen un livre intitulé *Saikon tan*[1], et le lisait. Sôsuke, qui ne s'intéressait en aucune façon à ces choses-là, n'avait évidemment aucune idée de ce que pouvait être ce livre. Un jour, étant monté dans la même voiture que ce collègue et se trouvant assis à côté de lui, il s'était hasardé à lui demander ce que c'était. « C'est un livre merveilleux », lui avait-il répondu en lui en montrant la couverture qui était jaune et de petit format.

Sôsuke lui avait alors demandé quel en était le sujet. Son collègue, qui sans doute ne disposait d'aucun terme pouvant en donner une explication appropriée, lui fit une singulière réponse dans ce genre : « C'est un livre qui traite de la doctrine de la secte Zen. » Sôsuke avait gardé bien net le souvenir de cette réponse de son collègue.

Quatre ou cinq jours avant d'en avoir reçu cette lettre d'introduction, il s'était approché de ce collègue, et lui avait posé cette question : « Est-ce que vous étudiez la doctrine de la secte Zen ? »

Observant l'aspect fortement concentré de la physionomie de Sôsuke au moment où il l'interrogeait ainsi, il parut extrêmement surpris ; tout de suite, il éluda la question par cette phrase : « Non pas, je ne fais rien de la sorte, je lis ce genre de livres à moitié pour me distraire, et voilà tout. »

Sôsuke, laissant pendre sa lèvre inférieure dans une moue de désappointement, regagna sa place.

Lors de son retour, ce jour-là, il se trouva dans le même tramway que ce collègue ; ce dernier, qui avait cru observer sur le visage de Sôsuke une expression de peine, et semblait avoir reconnu, dans la question qu'il lui avait posée, autre chose qu'une simple invite au bavardage, lui parla sur le sujet qui l'intéressait avec plus de complaisance que la première fois. Il lui avoua toutefois

1. *Saikon tan* : signifie mot à mot « De la culture des légumes », mais ce titre ne doit pas être pris au sens propre. Il s'agit d'un ouvrage de Hong Zijie (ou Hong Zicheng, 1572-1620) où s'entremêlent confucianisme, taoïsme et bouddhisme (NdT)

que jamais encore il ne s'était livré aux pratiques recommandées par la secte Zen, ajoutant que s'il désirait être informé à ce sujet d'une façon plus détaillée, comme il était justement en relation avec un personnage qui se rendait de temps à autre à Kamakura pour y accomplir ce genre d'exercices, il pourrait lui faire faire sa connaissance. Dans le tramway même, Sôsuke prit note, sur son carnet, du nom et de l'adresse de cette personne, puis, le lendemain, porteur d'une lettre d'introduction, il fit un détour pour aller lui rendre visite. Cette lettre, il l'avait faite écrire par son collègue, dans le tramway même où il l'avait rencontré. Prétextant une maladie, il prévint son bureau qu'il ne viendrait pas pendant une dizaine de jours, et vis-à-vis d'O Yone elle-même, il se prétendit souffrant.

– J'ai le cerveau un peu malade, dit-il, et je vais interrompre mon service pour me reposer pendant environ une semaine.

Justement alors, O Yone avait l'impression qu'il y avait, dans les allures de son mari, quelque chose d'anormal, et ne faisait à part soi que se tourmenter. Tout en se réjouissant de voir son mari, d'habitude si hésitant, prendre une aussi prompte décision, elle fut tout à fait surprise de tant de soudaineté.

– Vous voulez vous reposer, mais où donc comptez-vous aller ? lui demanda-t-elle, en s'observant pour ne pas faire des yeux tout ronds.

– Je pense qu'aux environs de Kamakura je serais très bien, répondit-il posément.

Il y avait entre les mœurs simples de Sôsuke et le snobisme des gens qui villégiaturaient à Kamakura un tel éloignement que l'idée de leur rapprochement subit parut comique à O Yone, et qu'elle ne put réprimer un léger sourire.

– Eh bien, mais vous êtes riche, paraît-il ; j'espère bien que vous allez m'emmener ?

Sôsuke était incapable de goûter ce genre de plaisanterie de la part de l'épouse à l'affection de laquelle il avait droit. Et avec le plus grand sérieux, il lui expliqua :

– Ce n'est pas dans un de ces logis somptueux que je compte aller, je vais simplement prendre pension dans un temple de la

secte Zen, et essayer, pendant huit ou dix jours, de donner du repos à ma tête ; cela me sera-t-il bon ou mauvais, je n'en sais rien, mais j'entends dire par tout le monde qu'aller faire un séjour au bon air, cela fait un grand changement pour le cerveau.

– Évidemment, cela fait un grand changement, et vous ferez bien d'y aller ; tout à l'heure, à vrai dire, je plaisantais.

O Yone éprouvait quelque scrupule de s'être ainsi divertie aux dépens de son excellent mari. Le lendemain, Sôsuke, muni de la lettre d'introduction qu'il avait si vite obtenue, se rendit à la gare de Shimbashi et monta dans le train. Sur l'enveloppe de la lettre était inscrite l'adresse suivante : M. Shaku Gidô. En l'écrivant, l'auteur de la lettre avait pris soin de lui donner ces indications : « Jusqu'à ces temps derniers, il était *jisha*[1], mais j'ai appris que récemment il est allé occuper une ancienne chapelle remise en état qui se trouve près de la tour *tôtô*[2]. Qu'en est-il au juste ? En tout cas, en arrivant, vous pourrez vous en informer ; le nom de la chapelle est, je crois bien, Issô an. » Sôsuke, en prenant la lettre, avait demandé des explications au sujet des expressions *jisha* et *tôtô*, qui étaient tout à fait nouvelles pour lui, et était rentré.

Lorsqu'il eut passé le portique du temple, il vit devant lui, à droite et à gauche, deux rangées de grands cèdres dont les hautes cimes obstruaient le ciel, de sorte que le chemin, tout de suite, était devenu sombre. En plongeant dans cette obscure ambiance, Sôsuke éprouva aussitôt la différence qui existe entre les milieux mondains et ceux de la religion ; debout dans l'entrée de cette enceinte paisible, il éprouva comme une sensation de froid qui ressemblait à celle par laquelle on s'aperçoit que l'on s'enrhume.

Il marcha donc d'abord droit devant lui. À droite, à gauche, et aussi dans la direction où il avançait, il y avait çà et là des constructions qui semblaient être des sanctuaires ou des oratoires, mais absolument personne n'y entrait ou n'en sortait, et ce n'était en apparence que désolation et abandon complet. Sôsuke, tout en

---

1. *Jisha* : prêtre remplissant l'humble fonction de serviteur d'un bonze supérieur. (NdT)
2. *Tôtô* : sanctuaire secondaire. (NdÉ)

se demandant où il pourrait bien aller pour s'informer de l'endroit où il trouverait Gidô, s'arrêta au milieu de ce chemin où personne ne passait, et chercha du regard, dans toutes les directions.

Le temple, semblait-il, avait été construit, une fois le pied de la colline déblayé, cent ou deux cents mètres plus haut, et derrière lui la couleur des arbres formait un écran élevé. Des deux côtés du chemin, se continuaient les ondulations des monts ou des collines, et l'on n'y voyait aucun espace plan. Sur les points culminants, auxquels on accédait par des escaliers de pierre, étaient construits des édifices avec des portes comme celles des temples. Sôsuke parvint à la deuxième ou à la troisième de ces constructions ; dans la partie plane du terrain, il en vit de nombreuses, disséminées de tous côtés, qui étaient entourées de barrières. En s'approchant, il distingua, écrits sur des tableaux en haut de leurs portails recouverts de tuiles, les noms qui les désignaient.

Sôsuke alla reconnaître un ou deux de ces vieux tableaux aux lettres dédorées, et comme, sans y prendre garde, il avait commencé à chercher juste après celui qui portait l'inscription « Issô an », il pensa que tant qu'il ne tomberait pas sur la demeure du prêtre à qui la lettre était adressée, le plus simple était de continuer plus loin. Étant ensuite revenu sur ses pas et ayant examiné les portails un par un, il constata que celui qui était désigné « Issô an » se trouvait juste à droite, aussitôt franchie la porte du temple, en haut d'un escalier de pierre élevé. Cet édifice se trouvait séparé de la partie montueuse, et bien exposé au soleil, avec, en avant de l'entrée, un espace bien dégagé ; placé ainsi sur le sein de la colline comme pour s'y réchauffer, il semblait avoir été choisi pour qu'on pût s'y abriter des rigueurs de l'hiver. Sôsuke franchit le vestibule, et de la cuisine mit le pied dans une pièce dont le sol était de la terre battue ; se trouvant alors devant le *shoji* de l'entrée, il essaya d'appeler deux ou trois fois, mais personne ne se montra. Il resta un moment à écouter pour essayer de se rendre compte s'il y avait quelqu'un à l'intérieur, mais il eut beau attendre ainsi, il n'entendit pas le moindre bruit. Trouvant cela étrange, il repassa par la cuisine et se retrouva devant le portail. À ce moment, du bas de l'escalier, montait un bonze dont le crâne rasé était bleuâtre et brillant ; il avait le teint blanc

et ne portait pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Sôsuke, se plaçant devant les battants du portail, l'attendit.

– Est-ce qu'il n'y a pas ici un monsieur Gidô ? demanda-t-il à l'arrivant.

– C'est moi qui suis ce Gidô, répondit le jeune bonze.

Sôsuke fut un peu surpris, et joyeux ; tout de suite, sortant de sous son vêtement sa lettre d'introduction, il la remit à Gidô, qui séance tenante la décacheta et la lut. L'ayant repliée et replacée dans son enveloppe, il dit à Sôsuke :

– Vous êtes le bienvenu.

Et tout en le saluant poliment, il se plaça devant lui pour lui montrer le chemin. Tous deux, ayant enlevé leurs *geta* dans la cuisine, ouvrirent le *shoji* et entrèrent. Il y avait là, creusé dans le sol, un grand brasero ; Gidô, quittant le grossier et mince *koromo* qu'il portait par-dessus son kimono de coton, le pendit à un clou.

« Vous devez avoir froid », dit-il, et il se mit à extraire de sous les cendres les braises qui y étaient cachées. Ce bonze avait une façon de parler posée peu en rapport avec son jeune âge, et ses réponses, faites à voix basse, étaient suivies d'un sourire doux qui donnait à Sôsuke tout à fait l'impression d'avoir affaire à une femme. Celui-ci, réfléchissant à part soi, se demanda quelles circonstances avaient pu amener un si jeune homme à prendre cette décision de se faire raser la tête, et à lui trouver cet aspect gracieux, il éprouva pour lui une sorte de compassion.

– Tout est bien calme chez vous, dit-il ; est-ce qu'aujourd'hui vos compagnons se seraient absentés ?

– Mais ce n'est pas seulement aujourd'hui, je suis ici toujours tout seul ; aussi, lorsque j'ai affaire au-dehors, je n'hésite pas à m'en aller en laissant tout ouvert. Cela a même été bien impoli de ma part de me trouver absent juste au moment où vous vous êtes donné la peine de venir.

Ainsi s'excusait formellement Gidô, vis-à-vis de ce visiteur lointain, de ne pas s'être trouvé là pour son arrivée. Sôsuke faisant montre de quelque scrupule, dit alors :

– Ce doit être une tâche bien fatigante d'entretenir à vous tout seul ce vaste logement ; et si en plus vous avez à prendre soin

de quelqu'un d'autre, vous allez vous trouver, sans doute, bien en peine.

– Mais non, il n'y a pas lieu pour vous d'éprouver la moindre inquiétude à ce sujet, puisque c'est pour le bien de la doctrine.

Après avoir prononcé ces paroles édifiantes, Gidô informa Sôsuke qu'en plus de lui il avait en pension un autre disciple qui se trouvait dans ce temple depuis déjà deux ans. Deux ou trois jours plus tard, Sôsuke vit ce disciple de Gidô pour la première fois ; c'était un homme d'aspect insouciant, avec une joviale figure de *rakan*[1] ; il apportait, négligemment pendus à sa main, trois ou quatre grands radis noirs. « J'ai acheté aujourd'hui », dit-il « de quoi me régaler ». Et les ayant donnés à cuire à Gidô, il les mangea, faisant aimablement participer Gidô et Sôsuke à ce festin. « Comme il a une figure de bonze, il lui arrive quelquefois de se mêler aux groupes de prêtres du temple quand ils sortent, raconta Gidô en riant, et de s'en aller ainsi participer à leurs agapes au village. »

Sôsuke recueillit en outre de sa bouche toutes sortes de récits concernant des gens du siècle qui venaient au temple pour y faire leurs dévotions. Parmi ces derniers, il y avait un homme qui trafiquait d'encre et de pinceaux ; portant sur son dos un paquet qui contenait ses marchandises, il s'en allait parcourir les environs pendant vingt ou trente jours, et lorsqu'il avait à peu près tout vendu, il revenait au temple afin d'y accomplir des séances de contemplation abstractive. Puis, lorsqu'au bout d'un certain temps il n'avait plus de quoi se nourrir, chargeant de nouveau sur son dos encres et pinceaux, il repartait pour faire son commerce. Il ne se lassait pas, disait Gidô, de cette existence dont les deux aspects alternaient sans cesse, avec presque autant de régularité que les chiffres d'une fraction périodique.

Sôsuke, comparant les mois et les jours que vivaient ces gens, sans le moindre trouble apparent, à sa propre existence intime d'alors, constatait avec surprise à quel degré extrême elle en différait. Était-ce à cause de cet état de félicité que la contemplation abstractive leur était possible, ou bien la devaient-

1. *Rakan* : disciple de Bouddha. (NdÉ)

ils, cette félicité de leurs cœurs, à la pratique de cet exercice ? Il ne savait qu'en penser.

« Il ne peut s'agir de félicité, lui dit Gidô. S'il était possible d'obtenir la grâce sans peine, on ne verrait pas des prêtres supporter pour cela pendant des vingt et trente ans les misères d'une existence errante. »

Il donna alors à Sôsuke toutes sortes d'indications concernant la pratique de la contemplation abstractive ; avoir, par exemple, lorsque le chef de l'enseignement lui aurait donné un sujet de méditation, à se cramponner à ce sujet sans le lâcher un seul instant, ni le matin, ni le soir, ni le jour, ni la nuit ; toutes recommandations qui, au Sôsuke d'alors, apparaissaient d'une efficacité bien incertaine. En fin de quoi il lui dit en se levant : « Je vais vous conduire à votre chambre. »

Après être sorti de la pièce où était creusé le brasero et avoir traversé la salle principale, Gidô conduisit Sôsuke à une pièce de six nattes isolée, dans laquelle il le fit entrer en ouvrant le *shoji* qui donnait sur la véranda. Pour la première fois, Sôsuke eut l'impression de se trouver seul en un lieu éloigné. Son cerveau, toutefois, peut-être par réaction vis-à-vis de cette ambiance froide et calme, était plutôt plus agité que lorsqu'il était à Tokyo.

Au bout d'un intervalle de temps qui lui sembla être d'une heure environ, il entendit de nouveau résonner les pas de Gidô, venant de la salle principale.

« Le maître, lui dit-il, désire faire votre connaissance ; si vous le voulez bien, nous allons nous rendre auprès de lui. »

En parlant ainsi, il était poliment agenouillé sur les nattes. Ils sortirent ensemble, laissant de nouveau déserte la chapelle, et après avoir parcouru une centaine de mètres sur le chemin qui venait de la porte du temple, arrivèrent près d'un étang rempli de lotus qui se trouvait à gauche. Comme on était dans la saison froide, l'intérieur de cet étang était légèrement troublé, ce qui suffisait à le priver complètement de son caractère symbolique de pureté. De l'autre côté, avançant jusqu'à l'extrémité d'une butte de pierre, il y avait un logement dont la véranda garnie d'une balustrade avait l'aspect élégant de certaines peintures à l'encre de

Chine. « C'est là que demeure le maître », dit Gidô, en désignant du doigt ce bâtiment qui était relativement neuf.

Tous deux passant devant l'étang aux lotus, montèrent un escalier en pierre de cinq ou six marches, et lorsqu'ils eurent au-dessus de leurs têtes le toit d'un édifice imposant, tout de suite, tournèrent à gauche. Quand ils se trouvèrent devant la porte d'entrée, Gidô pria Sôsuke de l'attendre un moment et, tout seul, fit le tour vers une porte de derrière. Il reparut bientôt, venant de l'intérieur. « S'il vous plaît », dit-il, et il conduisit Sôsuke jusqu'à l'endroit où se trouvait le maître.

Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années, avec un teint rouge sombre ; la peau et les muscles de son visage avaient une apparence d'absolue fermeté, sans qu'on y pût découvrir le moindre indice de mollesse : une statue de bronze, telle fut l'impression qui se grava à sa vue dans le cœur de Sôsuke. Ses lèvres seules, qui étaient épaisses, donnaient à sa physionomie un certain adoucissement ; mais en compensation brillait dans ses yeux une certaine lueur que l'on observe rarement chez une personne ordinaire. La première fois que Sôsuke fut atteint par ce regard, il lui sembla voir étinceler dans l'ombre le reflet d'une lame d'acier.

– « Eh bien, dit-il à Sôsuke en se tournant vers lui, peu importe le point par lequel on entre ; vous pourrez, par exemple, méditer sur l'état qu'indique cette phrase : « Avant la naissance de père et mère vers l'avenir »

Ce que pouvait bien signifier : « Avant la naissance de père et mère, etc ». Sôsuke ne le voyait pas clairement. Il supposa que le sens en était le suivant : Qu'est en somme votre personne ? Tâchez d'en concevoir la véritable nature primordiale. Quant à ouvrir la bouche pour demander quoi que ce fût d'autre, pauvre qu'il était en notions concernant la doctrine de la secte Zen, il y renonça, et sans dire un mot, s'en retourna, en compagnie de Gidô, à la chapelle Issô an.

Pendant le dîner, Gidô expliqua à Sôsuke qu'il y avait deux offices au temple, un le matin et un le soir, et que les séances d'enseignement avaient lieu avant midi.

« Pour ce soir, ajouta-t-il sur un ton aimable, comme sans doute vous ne seriez pas encore à même de bien les accomplir, je ne vous demanderai pas de commencer vos exercices : nous remettrons cela, si vous le voulez bien, à demain matin ou à demain soir. » Il lui conseilla ensuite, prévoyant combien il lui serait pénible, au début, de rester longtemps assis sans répit, de mesurer, en faisant brûler des bâtons d'encens, des intervalles de temps entre lesquels il lui serait possible de prendre un peu de repos.

Sôsuke, avec ses bâtons d'encens, passa devant la salle principale, entra dans la chambre de six nattes qui lui avait été assignée et, sans conviction, s'accroupit. À parler pour lui, il ne pouvait qu'éprouver que le sujet soumis à sa méditation avait par trop peu de rapport avec sa condition présente. Il ressentit alors une douleur au ventre ; lorsqu'il s'en fut allé se plaindre de ce mal au ventre – pouvait-il vraiment s'y attendre ? – il lui fut indiqué comme traitement de se poser un problème difficile d'arithmétique, genre de médication qui serait fort bien, et cet avis fut unanime. Puisqu'on lui avait dit de méditer, il n'entendait pas refuser de méditer, mais il lui paraissait déraisonnable de le faire avant que fussent calmées ses douleurs de ventre.

En même temps, il se rendait compte qu'il était venu tout exprès, interrompant son travail, en ce lieu et qu'en considération tant de celui qui avait écrit pour lui une lettre d'introduction que de Gidô, qui se donnait en toutes choses pour lui la plus grande peine, il lui était impossible de se conduire avec trop de légèreté. Aussi, s'armant de tout le courage que lui permettait sa situation présente, il prit la résolution de faire face au sujet de méditation qui lui avait été donné. Où cela devait-il le conduire, et quel bénéfice pourrait-il en retirer pour son cœur ? Lui-même en était absolument ignorant. Abusé par ce mot splendide, « illumination », il avait combiné un plan aventureux, peu en rapport avec ses tendances habituelles ; mais si cette tentative aventureuse était couronnée de succès, peut-être pourrait-il échapper à cet état de faiblesse incertaine et précaire qui était le sien. Tel était l'espoir falot qu'il entretenait.

Tout en faisant fumer dans les cendres froides du *hibachi* un mince bâton d'encens, il s'assit, comme on le lui avait enseigné,

sur un *zabuton*. Cette chambre qui, pendant la journée, ne lui avait pas paru tellement froide, dès le soir devint rapidement glaciale, et dans cette position assise, le manque de chaleur de l'atmosphère l'incommoda au point qu'il en éprouva des frissons dans le dos. Il médita. Mais aussi bien la direction à donner à ses méditations que la véritable nature de leur objet étaient choses si vastement abstraites qu'il lui était presque impossible de les saisir. Tout en méditant ainsi, il se demandait s'il n'était pas en train de se livrer à une singerie extraordinairement stupide ; il se faisait l'effet d'agir d'une manière aussi parfaitement hors de propos, que si, ayant à aller prendre des nouvelles d'un incendié, il commençait par sortir une carte détaillée pour y rechercher méticuleusement le nom de sa rue et le numéro de sa maison. Dans sa tête, il y avait un défilé de toutes sortes d'images, certaines très nettes, d'autres indécises, tels des nuages en mouvement. D'où venaient-elles, et où allaient-elles ? Il n'en savait rien ; dès que les premières venues s'effaçaient, apparaissaient aussitôt les suivantes, de sorte qu'elles se succédaient sans interruption d'un côté à l'autre. Ces images qui circulaient à travers son cerveau étaient illimitées, innombrables et inépuisables ; elles ne pouvaient ni s'arrêter ni cesser à la volonté de Sôsuke ; et plus il désirait en interrompre le cortège, plus elles se pressaient en foule tumultueuse.

Sôsuke, effrayé, voulut retrouver le plus tôt possible son état normal, et pour cela se mit à examiner l'intérieur de sa chambre. Cette chambre, faiblement éclairée, était dans une demi-obscurité ; le bâton d'encens planté dans les cendres n'était pas même encore à moitié consumé, et Sôsuke, pour la première fois, s'aperçut avec terreur de la lenteur du temps à s'écouler. Il se remit donc à méditer et, aussitôt, des êtres aux couleurs et aux formes diverses recommencèrent à traverser sa tête ; ils allaient, se mouvant et grouillant comme une fourmilière en marche. Derrière eux en apparaissaient d'autres, se poursuivant, comme une autre fourmilière ; il n'y avait d'immobile que le corps même de Sôsuke et il éprouvait des battements de cœur pénibles et douloureux au point d'en être intolérables.

Cependant, à rester ainsi immobile, ses genoux commencèrent à le faire souffrir ; sa colonne vertébrale, qu'il maintenait allongée

et toute droite, graduellement, se mit à se courber en avant. Saisissant de ses deux mains le dessus de son pied gauche, il le souleva puis le reposa à terre ; ensuite, sans intention spéciale, il se mit debout ; ouvrant alors les *shoji*, il eut envie de sortir et de se mettre à courir en rond devant le portail ; la nuit était obscure et l'on n'avait pas l'impression qu'il put y avoir alentour, debout ou couchée, âme qui vive. Sôsuke n'eut pas le courage de sortir, et il éprouva encore plus d'horreur à l'idée de s'exposer encore tout vif, dans l'immobilité, au supplice de ces imaginations désordonnées.

Il se décida pourtant à planter un nouveau bâton d'encens, et repassa à peu près par les mêmes expériences qu'auparavant. Finalement, il se fit ce raisonnement : Du moment qu'il s'agit de méditer, que l'on médite assis ou couché, ce doit être la même chose ; il étendit donc sur les nattes les matelas et couvertures légèrement malpropres qui étaient pliés dans un coin de la chambre et s'y glissa ; mais, dès lors, comme il était, depuis déjà un bon moment, accablé de fatigue, avant qu'il ait eu le temps de penser à quoi que ce fût, il tomba dans un profond sommeil.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, les *shoji* qui étaient près de son oreiller, déjà étaient devenus clairs, et des reflets, se mouvant sur le papier blanc, indiquaient l'approche des rayons du soleil. C'est qu'en effet dans ce temple bâti sur la montagne, qui, le jour, pouvait être laissé sans gardien, jamais, le soir, on n'entendait le bruit des volets que l'on ferme. À peine Sôsuke se fut-il rendu compte que la chambre dans laquelle il se trouvait n'était pas la pièce sombre que surplombait la butte des Sakai, qu'il se leva. Sortant sur la véranda, son regard rencontra, dépassant l'auvent, un grand plant de cactus ; de nouveau, il passa dans la salle principale, devant l'autel, et se rendit dans la pièce de la veille, où était creusé un brasero. Là, comme le jour précédent, le surplis de Gidô était pendu à un crochet, et Gidô lui-même, accroupi devant le fourneau de la cuisine, était en train d'allumer le feu.

« Bonjour, dit-il à Sôsuke poliment dès qu'il le vit, tout à l'heure, je suis venu vous chercher pour les exercices, mais vous paraissiez si bien dormir que je m'y suis rendu tout seul, ce dont je vous prie de m'excuser. »

Sôsuke apprit ainsi que ce jeune prêtre, dès le matin, à l'aube, avait accompli ses dévotions, puis, à son retour, s'était mis à préparer le repas. En l'observant, il s'aperçut que, la main gauche occupée à renouveler le bois à brûler, de sa main droite il tenait un livre à couverture noire qu'il lisait toutes les fois que sa besogne lui laissait quelque répit. Il lui demanda quel était le titre de ce livre ; c'en était un bien rébarbatif : *Hekigan-shû*[1]. Sôsuke pensa alors à part soi qu'au lieu de se fatiguer le cerveau comme la veille à se plonger dans une méditation sans objet ni direction, emprunter et lire un livre traitant de la doctrine serait un procédé qui lui permettrait d'arriver plus vite à en concevoir les directives principales. Il s'en ouvrit à Gidô qui, sans la moindre hésitation, réfuta cette idée :

« Lire des livres, dit-il, il n'y a rien de plus mauvais et, pour vous parler nettement, il n'y a rien, semble-t-il, comme la lecture pour faire obstacle à la pratique de l'étude ; je lis, il est vrai, ces *Murs et rocs*, mais dès que j'en arriverai, dans ce texte, aux points qui sont au-dessus du degré de connaissance auquel je suis parvenu, il ne me sera d'aucune utilité de continuer ; et même, si je me laissais aller à essayer de les interpréter, ce serait pour moi une grande gêne, à l'heure où j'entrerais en méditation. Soit, en effet, que je commence à entrevoir mon accès à un degré de connaissance supérieur au mien, soit que je sente imminente l'arrivée pour moi de l'illumination, il se produirait en ma personne un effondrement total d'énergie ; c'est très pernicieux, et il vaut beaucoup mieux s'en abstenir. Si vous tenez absolument à lire quelque chose, il y a des livres dans le genre de *Zenkan sakushin* (*Encouragement aux pratiques du « Zen »*), faits pour exciter et exalter le courage, qui sont très bien ; leur lecture ne peut servir aux novices qu'à rendre plus faciles leurs progrès, et ils n'ont aucun rapport avec la doctrine même. »

Sôsuke ne comprenait pas grand'chose à ces explications de Gidô ; debout devant ce bonze juvénile au crâne bleu, il lui semblait être un enfant arriéré. Depuis Kyoto, d'ailleurs, toute

1. *Hekigan-shû* (*Murs et rocs*) : Recueil *zen* compilé et annoté par Yuanwu Keqin (1063-1135) Wu sous les Song. (NdÉ)

trace d'orgueil, en lui, avait complètement disparu, et jusqu'à ce jour, son lot dans l'existence n'avait été que banalité ; rien n'était plus éloigné de son cœur qu'un désir de renommée, et devant Gidô, il ne se voyait que tel qu'il était. Cependant, il lui était impossible de ne pas voir que, bien plus encore que d'ordinaire, il faisait là figure d'un bébé sans force et sans intelligence. Cela était pour lui une découverte toute nouvelle, qui était de nature à extirper de son cœur le sentiment de sa propre importance.

Tandis que Gidô, éteignant le fourneau, laissait mijoter le riz, Sôsuke, de la cuisine descendit dans le jardin et, près de la margelle du puits, se lava le visage. Juste devant son nez apparaissait la montagne, couverte d'essences diverses, au pied de laquelle un petit espace plan avait été défriché pour en faire un jardin potager. Sôsuke, exposant à l'air froid sa tête humide, s'en alla tout exprès jusque dans ce jardin potager et découvrit là un grand trou, creusé perpendiculairement à la pente du sol ; il resta devant ce trou, à en contemplant le fond sombre, et bientôt revint dans la salle à manger. Dans le foyer brûlait un feu ardent, et l'on entendait l'eau bouillir.

« Faute d'aide », voulut bien expliquer Gidô, « je me suis mis en retard ; veuillez m'en excuser, je vais tout de suite vous servir à manger. Toutefois, dans un tel lieu, je ne puis trouver grand'chose à vous offrir, et j'en suis contrarié ; mais en compensation, demain, probablement, je vous régalerai d'un bain chaud. »

Sôsuke, reconnaissant, s'assit devant le foyer. Ayant vite terminé son repas, il rentra dans sa chambre et replaça devant ses yeux cet étrange sujet de méditation : « Avant la naissance de père et mère... » Mais, comme dans son essence même, il n'y trouvait aucun sens et n'y discernait aucune possibilité de développement, il avait beau méditer, il ne savait comment le prendre ; si bien que tout de suite, il en fut dégoûté. Il se rappela tout à coup qu'il avait à donner à O Yone des nouvelles de son arrivée, et éprouvant une sorte de joie à se découvrir quelque chose de normal à faire, il sortit de sa valise un rouleau de papier à lettres avec une enveloppe et se mit à écrire. Tout d'abord il décrivit le calme de ce séjour, observant que, sans doute à cause de la proximité de la mer, il y faisait beaucoup plus chaud qu'à Tokyo. Il vanta la pureté de l'air, mentionna l'amabilité

du bonze à qui il avait remis une lettre d'introduction, la médiocrité des repas et la malpropreté des matelas et objets de couchage. Tandis qu'il écrivait toutes ces choses, sa lettre s'allongeait, atteignant rapidement une longueur de plus de trois pieds. Il posa alors son pinceau, ayant passé sous silence les tourments que lui causaient son sujet de méditation, le mal aux genoux dû à la position accroupie dans laquelle il devait méditer, et l'aggravation de sa neurasthénie qui résultait de cet exercice. Lorsqu'il eut collé un timbre sur cette lettre, donnant comme raison qu'il fallait qu'il la mît à la poste, il descendit du temple ; après quoi, en proie à la triple terreur que lui inspiraient « Avant la naissance de père et mère... », O Yone et Yasui, il erra quelque temps dans le village puis rentra.

À midi, il rencontra le néophyte dont lui avait parlé Gidô. Ce personnage, lorsqu'il tendait son bol à Gidô pour qu'il le remplît de riz, ne prononçait aucune formule de politesse, se contentant de remercier en joignant les mains. La règle est en effet, dit-il, de tout faire ainsi en silence, et le fait de ne pas parler et de faire le moins de bruit possible provient du souci que l'on doit avoir de ne pas gêner la méditation. Ainsi donc, se dit Sôsuke, c'est de cette manière que l'on doit pratiquer, et il se sentit honteux de la conduite qu'il avait tenue depuis la veille au soir.

Après le repas, tous les trois, autour du foyer, bavardèrent un instant ; le néophyte raconta alors qu'il lui arrivait, lorsqu'il faisait *zazen*, de s'endormir sans s'en apercevoir, puis, en se réveillant tout à coup, de s'imaginer tout joyeux avoir obtenu l'illumination ; mais chaque fois, lorsque ses yeux étaient bien ouverts, il constatait avec déception que rien en lui n'était changé. Ce récit fit rire Sôsuke ; et à constater qu'il y avait des gens qui envisageaient les exercices de la doctrine *zen* avec une telle aisance d'esprit, il se sentit tant soit peu rassuré. Cependant, au moment où tous les trois allaient se séparer pour rentrer dans leurs chambres, Gidô, sur un ton sérieux, lui fit cette proposition :

« Si vous voulez, ce soir, je viendrai vous chercher ; mais il faudra rester assis depuis maintenant jusqu'à la fin de la journée. »

Sôsuke se sentit alors chargé d'une sorte de responsabilité, et avec une poitrine anxieuse, comme s'il avait dans l'estomac

un *dango* trop dur pour être facilement digéré, il rentra dans sa chambre, puis, ayant allumé un bâton d'encens, s'assit en posture de méditation. Naturellement, il lui fut impossible de rester ainsi sans discontinuer jusqu'au soir, et tout en pensant qu'il devait préparer, quel qu'il fût, un compte-rendu, son énergie à la fin se trouva épuisée. Il en vint à n'avoir en tête que le désir de voir Gidô traverser la salle principale pour le prévenir que le dîner était prêt.

Tandis qu'il était en proie à ces perplexités et à ces tourments, le soleil s'inclinait sur l'horizon ; les reflets qui marquaient l'heure sur les *shoji,* graduellement s'éloignaient, en même temps, par-dessous le plancher, l'air refroidi du temple pénétrait Depuis le matin, aucun souffle n'avait agité les branches des arbres ; Sôsuke, sortant sur la véranda, regarda en l'air, vers le toit élevé de la chapelle. Il vit, au-dessus de la longue rangée sombre que formaient les extrémités des tuiles, un ciel placide, en train de résorber dans son propre tréfonds son azur brillant, et qui, de soi-même, allait s'amincissant.

19

« Faites attention », dit Gidô, qui, précédant d'une marche Sôsuke, descendait le sombre escalier.

Sôsuke le suivait exactement. Il n'en allait pas là de même qu'en ville, et le terrain était mauvais ; aussi, pour éclairer leur route, qui devait être à peine d'une centaine de mètres, Gidô s'était-il muni d'une lanterne en papier. De droite et de gauche, à partir du bas des marches, les branches des grands arbres formaient au-dessus de leurs têtes une voûte qui leur cachait le ciel. Bien qu'il fît sombre, Sôsuke percevait la couleur verte des feuillages, et elle lui donnait une impression de froid telle, qu'il lui semblait la voir s'infiltrer à travers les tissus de leurs vêtements ; cette couleur lui paraissait même colorer quelque peu la flamme de la lanterne en papier. Cette lanterne, sans doute parce que tout à côté on se représentait le tronc des arbres, paraissait toute petite ; et la surface de terrain sur laquelle s'étendait la lumière étant à peine

de quelques pieds, la partie éclairée formait comme une tache de couleur grise qui serait tombée là, au milieu de l'obscurité, et qui se mouvait, accompagnant les silhouettes des deux compagnons.

Une fois dépassé l'étang aux lotus, pour Sôsuke, qui venait là de nuit pour la première fois, le terrain montant vers la gauche manquait un peu de facilité ; et une ou deux fois il heurta le dessous de ses *geta* à des pierres qui étaient enracinées dans le sol. Avant d'arriver à l'étang, il y avait bien un sentier qui coupait à angle droit, mais il était très accidenté, et Gidô ayant expliqué que bien qu'il fût plus court, pour Sôsuke qui n'y était pas accoutumé, il aurait été incommode, prit soin de le conduire par la voie la plus large.

Après avoir franchi la porte d'entrée, ils se trouvèrent sur la terre battue, où beaucoup de *geta* étaient rangés. Sôsuke se courba, et prenant soin de ne pas marcher sur ces chaussures monta dans l'appartement. La pièce où il se trouva était d'une superficie de huit nattes ; le long du mur étaient alignés sur un seul rang six ou sept hommes, parmi lesquels se trouvaient des bonzes aux crânes luisants, et revêtus de noirs surplis ; les autres, pour la plupart, étaient en *hakama*. Ces six ou sept personnages laissant libre l'entrée d'un couloir large de trois pieds qui menait de la porte d'accès à l'intérieur des appartements, étaient alignés correctement sur une ligne qui s'infléchissait à angle droit, et ne prononçaient pas une parole.

Sôsuke, ayant d'un coup d'œil observé les visages de ces gens, fut tout d'abord saisi par la froide sévérité de leur expression ; leurs bouches étaient hermétiquement closes et leurs sourcils fortement froncés, comme si quelque événement grave allait se produire. Qui se trouvait à côté d'eux, ils ne se retournaient même pas pour s'en rendre compte ; et quel genre de personnes entraient, venant de l'extérieur, ils n'y prêtaient pas la moindre attention ; se comportant comme de vivantes statues, ils étaient assis immobiles et silencieux dans cette pièce où ne brûlait aucun feu. Aux impressions de Sôsuke, s'ajoutait, en plus de la sensation de froid qui régnait dans le temple, celle d'une sorte de majesté imposante. Bientôt, dans ce morne silence, il perçut des bruits de pas. Tout d'abord ils résonnèrent faiblement,

puis graduellement ils devinrent plus distincts, se rapprochant de l'endroit où il était assis. Finalement, un prêtre apparut à l'entrée du couloir ; puis, passant à côté de Sôsuke, sans rien dire, il disparut dans l'obscurité extérieure. Ensuite, en un lieu éloigné, dans l'intérieur des appartements, retentit le son d'une clochette. À ce moment, l'un des personnages qui, dans cette attitude sévère, était aligné avec Sôsuke, et qui était vêtu d'un *hakama* en tissu de Kokura, se leva en silence, et alla s'asseoir juste en face de l'entrée du couloir, dans l'un des coins de la pièce. Là, à l'intérieur d'un cadre en bois haut de deux pieds et large de moitié, était suspendu un objet ayant la forme d'un gong, mais beaucoup plus lourd d'aspect, et plus épais ; à la lueur misérable d'un incertain lumignon, il paraissait vert foncé. L'homme au *hakama*, saisissant sur un support voisin, un marteau, en frappa deux coups au centre de l'objet métallique en forme de gong puis, se levant, s'engagea dans l'entrée du couloir et se dirigea vers l'intérieur du temple. Cette fois, à l'inverse de ce qui s'était passé auparavant, le bruit de ses pas, au fur et à mesure qu'il s'éloignait, devint de plus en plus faible, et cessa brusquement, comme s'il s'était arrêté quelque part. Sôsuke, toujours dans sa position assise, en fut surpris, et essaya de s'imaginer ce qui avait pu arriver à l'homme au *hakama* ; mais l'intérieur du temple était redevenu absolument silencieux. Aucun muscle des visages de ceux qui étaient là, en rang avec Sôsuke, ne bougea. Lui seul, à part soi, s'attendait à quelque manifestation devant se produire dans l'intérieur du temple. Or, tout à coup, retentit de nouveau à ses oreilles le son d'une clochette que l'on agitait ; en même temps, dans le couloir, se fit entendre un bruit de pas qui se rapprochaient ; l'homme au *hakama* reparut, et sans prononcer une parole, descendit les marches de l'entrée et disparut dans le froid. Un autre se leva alors, alla frapper le même objet métallique puis, foulant de ses pieds les planches du couloir, s'en alla, lui aussi, vers l'intérieur. Sôsuke tout en observant en silence cette succession d'événements, attendait, les mains sur les genoux, que son tour arrivât. Un certain temps après que se fût levé l'homme qui se trouvait le deuxième avant lui, on entendit, à l'intérieur des

appartements, un grand cri[1]. Comme la distance était grande, ce cri ne parut pas à Sôsuke aussi strident que s'il avait retenti tout près de ses tympans, mais bien certainement il avait été poussé avec une grande force, et il avait le timbre particulier d'un cri sorti de la gorge d'une seule personne. Lorsque se leva l'homme qui se trouvait juste avant lui, le fait que son tour était sur le point d'arriver causa à Sôsuke une émotion telle qu'il perdit absolument tout sang-froid.

Sôsuke avait préparé son propre commentaire du sujet de méditation qui, l'autre jour, lui avait été donné ; ce n'était rien de plus qu'un mince essai, extrêmement incertain, mais du moment qu'il franchissait le seuil de cette chambre, il ne pouvait pas ne pas tenter de faire montre de quelque peu d'entendement, et il se voyait bien obligé de faire comme s'il avait compris ce qu'il n'avait pu comprendre. Étant au pied du mur il devait parler. Il ne comptait pas le moins du monde, avec un si misérable commentaire, sur la moindre chance de se tirer de cette passe difficile, et évidemment il était assez sérieux pour n'être nullement disposé à essayer de tromper le maître.

Cependant, il n'apportait, produit de son cerveau, qu'une marchandise trompeuse, absolument comme si, au lieu d'offrir un véritable *moshi*, il n'en présentait qu'une image peinte ; et il était honteux de la pénible situation dans laquelle l'avait placé l'obligation où il s'était trouvé de pénétrer dans cette salle.

Comme il l'avait vu faire par les autres, Sôsuke frappa sur l'objet métallique, mais tout en frappant, il savait bien qu'il n'avait pas acquis les capacités lui donnant le droit de faire résonner cette sorte de gong, et se voyant comme un singe qui accomplirait ce geste à l'imitation des hommes, il se haïssait profondément.

Rempli de la crainte que lui inspirait sa propre faiblesse, il sortit et se mit à fouler de ses pas le parquet du froid corridor ; ce passage se prolongeait sur une bonne distance, et toutes les chambres qui, à droite, s'ouvraient dessus, étaient obscures ; après avoir contourné deux angles, il aperçut sur un *shoji* déplacé qui se

1. Aucune explication n'est donnée de cet incident. (NdT)

trouvait en face de lui, le reflet d'une lumière. Arrivé sur le seuil de la pièce, il s'arrêta.

La règle était, pour ceux qui y entraient, d'accomplir devant le maître trois prosternations. Pour cela, comme dans le cas du salut japonais ordinaire, on devait baisser la tête, jusque tout près des tatami, mais en même temps les mains devaient être ouvertes, la paume en l'air, et élevées à hauteur des oreilles, un peu comme si l'on avait à soutenir un objet. Sôsuke, s'agenouillant sur le sol, exécuta conformément à cette règle, une prosternation. De l'intérieur de la pièce lui parvint alors cet avertissement :

« C'est assez d'une fois. »

Sôsuke s'en tint donc là, et entra. L'éclairage de cette chambre était si faible qu'il n'aurait pu permettre de lire un livre, quelque gros qu'en fussent les caractères. Il fut impossible à Sôsuke, en faisant appel à toute son expérience, de se rappeler un seul cas d'un être humain s'étant contenté, pour s'éclairer la nuit, d'une si faible lumière. La lueur qu'elle donnait, évidemment, était plus forte que celle de la lune, et elle n'en avait pas la teinte vert pâle ; et cependant, plus encore que cette dernière, elle était d'une nature qui la rapprochait des limites de l'obscurité. À la faveur de cette lueur morne et incertaine, Sôsuke observa, en face de lui, à une distance de quatre ou cinq pieds, celui que Gidô appelait le maître.

Son visage, comme d'habitude, était aussi immobile qu'un bronze, et de la couleur du cuivre ; il avait tout le corps recouvert d'un surplis dont la teinte tenait du brun rougeâtre, du kaki et du thé ; ni ses pieds, ni ses mains n'étaient visibles ; le cou seul et la tête apparaissaient. Son visage, figé dans une expression de gravité et d'extrême tension, donnait à ceux qu'il regardait l'impression qu'il n'y avait pas le moins du monde à craindre qu'il pût changer, quelque longtemps que l'on attendît ; de plus, sur sa tête n'apparaissait pas un seul cheveu. Le discours qui sortit de la bouche de Sôsuke, assis là, sans force, en face de ce visage, en une seule phrase, se trouva épuisé. Tout à coup, il s'entendit ainsi apostropher :

« Si vous n'y mettez pas un peu plus de zèle, vous n'arriverez à rien. » Puis : « N'importe qui, ayant tant soit peu étudié, aurait pu m'en dire autant. »

Sôsuke, penaud comme un chien d'une maison en deuil se retira, et derrière lui, résonna, furieusement agitée, la clochette.

20

De l'autre côté du *shoji*, retentit deux fois cet appel :

« Nonaka san ! Nonaka san ! »

Sôsuke, à demi endormi, voulut répondre, mais avant d'avoir pu articuler un seul son, de nouveau, déjà, il avait perdu conscience, et s'était replongé dans un profond sommeil.

Lorsqu'une deuxième fois il se releva, tout ému de sa paresse, il se leva d'un bond et sortit sur la véranda. Il y avait là Gidô, les manches de son kimono gris souris relevées par le *tasuki*[1], qui frottait tout alentour, avec entrain. Tout en tordant de ses mains rougies et paralysées par le froid un chiffon humide, avec son expression habituelle de douceur et d'amabilité, il salua Sôsuke d'un cordial « *O-hayô !* ». Ce matin-là encore, il travaillait après avoir depuis longtemps terminé au temple ses dévotions. Sôsuke, se rendant compte de la paresse dont il avait fait preuve, en se trouvant incapable de se lever au moment où Gidô avait pris la peine de le réveiller, fit des réflexions tout à fait amères.

« Excusez-moi, lui dit-il, de m'être encore ce matin oublié à dormir. »

En sortant subrepticement par la porte de la cuisine, il se rendit auprès du puits et se lava la figure à l'eau froide, aussi vite qu'il put. Les poils de sa barbe, qui avaient poussé près de ses joues, étaient rudes au point de lui piquer les mains, mais il ne songeait pas à s'en contrarier, occupé qu'il était à se comparer mentalement avec Gidô.

---

1. *Tasuki* : cordon qui sert à relever les manches pendantes du kimono pour travailler. (NdT)

Au moment où il avait reçu, à Tokyo, sa lettre d'introduction, on lui avait dit que ce jeune prêtre du nom de Gidô avait une nature excellente et qu'alors il avait déjà atteint un degré de science fort important. Cependant, lorsqu'il s'était trouvé en sa présence, il s'était montré, vis-à-vis de lui, absolument aussi poli que s'il n'avait été qu'un humble serviteur illettré ; et à le voir ainsi au travail avec ses manches relevées par le *tasuki*, il était impossible de se douter qu'il était le chef indépendant de l'une des chapelles du temple, et paraissait bien plutôt n'être qu'un simple novice ou un prêtre de rang subalterne.

Au moment où ce tout jeune prêtre, avant d'entrer en religion, s'était présenté au temple pour s'initier à la doctrine, et n'était encore qu'un simple laïc, il était resté assis dans la position rituelle, sans faire le moindre mouvement, pendant sept jours consécutifs ; et à la fin, souffrant des jambes et ne pouvant tenir debout, lorsqu'il avait par exemple à satisfaire un besoin naturel, il pouvait à peine se traîner en s'appuyant aux murs. Il exerçait alors la profession de sculpteur. Le jour où lui vint l'illumination, emporté par sa joie, il gravit en courant la montagne qui se trouve derrière le temple et cria de toutes ses forces : « Le Nirvana pour les plantes, les arbres, et tout le pays ! » Après quoi, finalement, il se fit raser la tête.

Depuis deux ans déjà qu'il était chargé de cette chapelle, avait-il dit à Sôsuke, il ne s'était pas étendu une seule fois sur des matelas, les jambes allongées à l'aise ; même en hiver, vêtu seulement de son kimono, il dormait assis, appuyé au mur. Lorsqu'il faisait son stage dans la situation de simple serviteur, on lui donnait à accomplir les besognes les plus humbles, allant jusqu'à lui faire laver les *fundoshi*[1] du maître ; de plus, lorsque, s'étant procuré un moment de loisir, il s'asseyait, on venait par-derrière, méchamment, l'importuner et l'invectiver, au point qu'une fois la tête rasée, il lui était arrivé bien souvent de se lamenter du destin qui l'avait amené à devenir un bonze.

« Ces temps-ci, seulement, ajouta-t-il, je suis arrivé à être un peu plus tranquille ; mais que me réserve l'avenir ? À la vérité, bien pénible est la pratique de la doctrine ; et s'il était facile de

1. *Fundoshi* : le caleçon rudimentaire des Japonais. (NdT)

réussir, si stupides que nous soyons, consentirions-nous à souffrir ainsi pendant des dix ou vingt années ? »

Sôsuke en fut tout simplement abasourdi ; non seulement il était agacé de se voir si dépourvu d'énergie et de vigueur morale, mais encore, puisqu'il fallait si longtemps pour arriver à un résultat, il se demandait ce qu'il était venu faire dans ce temple ; c'était là sa principale contrariété.

« Mais, lui dit Gidô, ne croyez pas que cela soit perdu pour vous. Si l'on reste en méditation dix minutes, on en obtient un bénéfice en proportion avec ces dix minutes ; et de même, pour vingt minutes, l'avantage obtenu serait double, c'est évident. De plus, si tout au début vous réussissez à vous tirer d'affaire bien nettement, dans la suite, il ne vous sera pas nécessaire de venir faire ainsi dans ce temple, des séjours prolongés. »

Sôsuke continuait, par devoir, à se retirer dans sa chambre pour s'y asseoir et méditer. Dans une de ces circonstances, Gidô vint et l'interpella ainsi :

« Nonaka san, il va y avoir un sermon. »

Sôsuke en eut le cœur joyeux. Dans la douloureuse situation où il se trouvait d'une personne qui ayant à se saisir d'une tête chauve, ne peut y trouver aucune prise, il lui semblait vraiment inutile d'avoir à souffrir ainsi dans cette position immobile ; n'importe quel ouvrage lui permettant de dépenser ses forces lui aurait été agréable, et il éprouvait le désir d'employer son corps à quelque travail plus positif.

L'endroit où avait lieu le sermon était à une distance d'une centaine de mètres de la chapelle Issô an ; après avoir passé l'étang aux lotus, au lieu de tourner à gauche, on continuait tout droit jusqu'au bout et l'on se trouvait dominé par un bâtiment élevé, avec un toit de tuiles imposant, qui était construit là, parmi les pins. Gidô avait apporté, sous son vêtement, un livre à couverture noire ; tandis que Sôsuke, cela va sans dire, avait les mains vides. Il apprit alors que ce qu'on entendait par *teishô* (sermon) correspondait aux *kôgi* (conférences) des écoles.

La salle était très haute de plafond et large en proportion ; il y faisait très froid. La couleur passée des tatami, en harmonie avec les reflets des piliers, indiquait, par son aspect de vétusté, qu'ils

avaient été les témoins d'un lointain passé. Tous les gens qui étaient assis là paraissaient des êtres simples ; ils s'étaient placés sans aucun ordre, et tout à fait à leur guise, mais aucun d'eux ne parlait à haute voix ou ne riait. Les prêtres, portant tous des surplis bleu foncé, se tenaient sur deux rangs se faisant face, de chaque côté d'un fauteuil placé en avant ; et ce fauteuil était laqué de rouge.

Bientôt apparut le maître ; Sôsuke, qui regardait fixement les tatami, ne s'était pas du tout rendu compte d'où il était venu, ni du chemin qu'il avait suivi ; il fut frappé seulement de son attitude imposante, alors qu'avec un calme souverain il s'approchait du fauteuil. Il vit un jeune prêtre qui, debout, dénouait un foulard violet, en retirait un livre et le plaçait sur la table, avec les signes du plus profond respect ; il l'observa encore alors qu'il accomplissait une prosternation rituelle et se retirait. À ce moment, les prêtres principaux commencèrent à réciter à l'unisson les préceptes de Musô Kokushi, et tous les néophytes qui s'étaient placés à leur guise en avant ou en arrière de Sôsuke, en se réglant sur eux, récitèrent le même texte. À les entendre, c'étaient comme des prières ou des phrases ordinaires, dont les mots étaient prononcés avec une intonation spéciale.

« J'ai trois catégories de disciples ; ceux qui, brûlant d'ardeur, ont renoncé à tout, et se consacrent uniquement à l'étude de leur moi, forment la catégorie supérieure ; ceux dont les pratiques ne sont pas absolument pures, et qui s'intéressent à des sciences diverses, forment la catégorie moyenne », etc., etc.

Ce n'était pas très long. Au début, Sôsuke ignorait qui était ce Musô Kokushi ; et il avait appris de Gidô que lui et Daitô Kokushi étaient les principaux rénovateurs de la secte Zen. À cette occasion, Gidô lui avait raconté cette anecdote, concernant Daitô Kokushi :

Comme il était estropié, il ne pouvait habituellement croiser ses jambes tout à fait comme il est prescrit, et s'en irritait. Au moment de sa mort : « Aujourd'hui du moins, dit-il, je ferai comme je le désire », et il força tellement sur sa jambe malade qu'il la brisa, et qu'elle saigna, teintant de rouge, puisqu'il était accroupi, sa robe de prêtre.

Bientôt commença le sermon ; Gidô, sortant de sous son vêtement le livre qu'il avait apporté, l'ouvrit aux pages du milieu et

le plaça devant Sôsuke ; il était intitulé : *Des lumières inépuisables de la doctrine*. Au début, lorsqu'ils étaient sortis pour venir écouter le sermon, Gidô lui avait dit : « C'est un livre salutaire et excellent. »

Composé par le grand prêtre Tôrei, disciple du grand prêtre Hakuin, il contenait, semblait-il, établis dans un ordre progressif, les enseignements destinés à ceux qui pratiquent les exercices pieux de la secte Zen, avec l'indication des voies devant les mener des conceptions les plus superficielles aux conceptions les plus profondes, et des transformations qu'au fur et à mesure de leurs progrès devraient subir les dispositions de leurs cœurs.

Sôsuke, venu là à mi-route de l'enseignement, n'y comprenait pas grand'chose ; mais le prédicateur était si éloquent qu'à force de l'écouter, il finit par trouver certains passages fort intéressants. De plus, sans doute pour entretenir le zèle des néophytes, le maître avait coutume de donner à ses sermons un peu de couleur en y mêlant quelques anecdotes biographiques sur les adeptes de la secte Zen qui depuis les temps anciens s'étaient distingués dans cette carrière de douloureuse abnégation. Ce jour-là il en fut ainsi ; arrivé à un certain passage, il prit tout à coup un ton sérieux et dit :

« Quelqu'un, venu récemment ici, s'est plaint d'être tourmenté par des pensées impures. »

À cette réprimande subite, adressée à une personne qui, dans la salle, manquait de ferveur, Sôsuke se sentit frissonner ; celui qui en effet, en y entrant, avait proféré cette plainte, c'était lui-même.

Une heure plus tard, Gidô et Sôsuke, côte à côte, rentraient à la chapelle Issô an ; tout en cheminant, Gidô dit à Sôsuke : « Au cours des sermons, il arrive ainsi que des allusions soient habilement faites aux erreurs des néophytes. »

Sôsuke ne répondit rien.

21

Cependant, en cette retraite, un à un, les jours s'écoulaient ; deux lettres assez longues d'O Yone étaient déjà venues, et ni l'une ni l'autre n'étaient de nature à apporter de nouveaux troubles au

cœur de Sôsuke. Celui-ci, en dépit de l'affection qu'il témoignait d'ordinaire à son épouse, négligea finalement de lui répondre. Il éprouvait à la fois une sorte de regret à l'idée que s'il quittait ce temple sans y avoir trouvé un réconfort à l'état de trouble où l'avait jeté cette récente affaire, il n'aurait retiré aucun profit de son déplacement, et, vis-à-vis de Gidô, une sorte de scrupule. À l'état de veille, il éprouvait à cause de cela, d'une façon continue, une sorte d'oppression difficile à décrire ; et en conséquence, au fur et à mesure que les jours succédaient aux nuits, augmentant le nombre de fois qu'il voyait, en ce temple, se lever le soleil, il éprouvait une sensation d'angoisse, tout à fait comme s'il se sentait poursuivi par-derrière. Cependant, il n'apercevait aucun moyen de se rapprocher de la solution de cette affaire, autre que celui qui lui était apparu à l'origine. De plus, il avait beau réfléchir à ce sujet, il gardait la conviction que ce moyen d'en sortir, qu'il avait envisagé dès le début, était parfaitement sûr. Comme, toutefois, le raisonnement seul l'avait conduit à cette conclusion, elle ne pouvait satisfaire son cœur ; aussi, cet expédient, il était prêt à le rejeter pour en rechercher un autre qui fût également sûr ; mais rien de la sorte ne lui venait à l'esprit.

Tout seul dans sa chambre, il faisait ces réflexions ; lorsqu'il en éprouvait de la fatigue, il sortait, en passant par la cuisine, et se rendait dans le jardin potager qui se trouvait derrière la chapelle puis, pénétrant à l'intérieur du trou qui avait été creusé en travers du bas de la butte, il demeurait immobile, sans faire un mouvement ; Gidô lui avait dit que si l'on avait l'esprit distrait, il était impossible d'arriver à un résultat, et que si on ne réussissait pas, en concentrant ses pensées, à se durcir graduellement l'esprit jusqu'à ce qu'il devienne tel qu'une barre de fer, c'était comme si on ne faisait rien. Plus Sôsuke s'entendait parler ainsi, plus insurmontables lui paraissaient les difficultés qui se dressaient devant lui. Gidô lui avait encore expliqué : « Vous avez à l'avance dans la tête l'idée que vous agirez de telle façon ; vous ne pourrez arriver à rien ainsi. »

Et Sôsuke, encore plus, s'était découragé. Subitement, il se mit à penser à Yasui. Au cas, se disait-il, où Yasui, en relations maintenant

avec les Sakai, aurait renoncé pour le moment à retourner en Mandchourie, le meilleur parti à prendre pour moi serait de quitter dès maintenant ma maison et d'aller m'installer ailleurs ; il serait même sans doute plus expédient, au lieu de perdre ainsi mon temps en ce lieu, de rentrer au plus vite à Tokyo pour mettre cette idée à exécution ; car si, à m'y prendre à loisir, la situation venait à être connue d'O Yone, tout ce que j'y gagnerais, ce serait un redoublement de mes soucis. S'emparant de Gidô, sur le ton de quelqu'un qui a bien pesé ses paroles, il lui dit : « À quelqu'un comme moi, il n'y a aucune probabilité que puisse jamais venir l'illumination. »

C'était deux ou trois jours avant son départ.

« Mais non, répondit Gidô sans aucune hésitation, n'importe qui, pourvu qu'il ait la foi, peut obtenir l'illumination. Faites comme si vous frappiez sur un tambour, absorbé dans l'idée de la matérialisation rigide du *hokke* (Fleur de la loi), et lorsque le sujet de votre méditation vous aura entièrement rempli, du sommet de la tête à l'extrémité des ongles des pieds, tout à coup, vous apparaîtra un monde nouveau. »

Sôsuke déplorait profondément que la situation dans laquelle il se trouvait aussi bien que sa nature même, le rendissent peu propre à oser entreprendre aveuglément un travail mental à ce point violent, d'autant plus que déjà se trouvait bien réduit le nombre des jours qu'il pouvait encore passer dans ce temple. Alors qu'il avait voulu se débarrasser, de la façon la plus directe, des soucis compliqués de son existence, il n'avait réussi qu'à faire figure d'un idiot, venu stupidement s'égarer au milieu de ces collines.

Tout en faisant à part soi ces réflexions, il ne se sentait pas le courage de seulement les exprimer en présence de Gidô ; cela était dû au respect qu'il éprouvait pour le courage, la ferveur, la gravité et la bienveillance de ce jeune prêtre de la secte Zen.

Gidô lui déclara avec un certain regret : « La route est courte, est-il dit, et au contraire, vous la cherchez au loin ; cette parole est véritable ; ce que vous cherchez est juste devant votre nez, et cependant vous ne l'apercevez pas. »

Sôsuke, de nouveau, se rendit dans sa chambre, et planta un bâton d'encens.

Cette situation, malheureusement, persista jusqu'au jour où Sôsuke fut obligé de quitter le temple, sans qu'une seule occasion se présentât à lui de voir s'ouvrir à ses yeux, d'une façon perceptible, un nouvel aspect de l'existence. Lorsqu'enfin arriva le matin de son départ, Sôsuke, courageusement, rejeta loin de soi tout sentiment de regret.

Il débita à Gidô ce compliment : « Pendant longtemps, j'ai été l'objet de vos soins ; c'est pour moi un grand regret de n'avoir pu arriver à rien ; sans doute n'aurai-je guère, ces temps-ci, l'occasion de vous rencontrer, veuillez donc accepter mes vœux de parfaite santé. »

Gidô avait l'air contrarié : « De quels soins voulez-vous parler ? dit-il. Je n'ai pu en rien vous satisfaire et sans doute en avez-vous été fort incommodé ; pour avoir, cependant, pratiqué la méditation assise comme vous l'avez fait, un grand changement a dû s'opérer en vous ; et même, le seul fait d'être venu tout exprès avec cette intention devait suffire pour obtenir un résultat. » Quant à Sôsuke, il avait la sensation nette d'être venu perdre complètement son temps, et à part soi, il éprouvait de la honte à sentir que c'était à son incapacité qu'il devait de s'entendre parler avec ces ménagements. « Le retard à recevoir l'illumination tient à la nature du néophyte ; mais cela ne suffit pas à établir son infériorité ; il y a des sujets qui tout d'abord ont facilement accès à la connaissance, mais qui ensuite, sont arrêtés, et n'avancent plus. D'autre part, il y en a qui, très lents au début, à un moment donné finissent par réussir de la façon la plus heureuse ; il ne faut absolument pas vous décourager : l'important, c'est la ferveur. Le grand prêtre Kôsen, qui n'est plus aujourd'hui, avait d'abord étudié le confucianisme ; puis, vers le milieu de sa vie, s'était mis aux exercices de notre secte ; une fois devenu prêtre, pendant trois années il n'a pu avancer d'un degré, au point que, disant que s'il ne pouvait être éclairé, c'était à cause de l'accumulation de ses fautes, il alla jusqu'à se contraindre, tous les matins, à exécuter la prosternation rituelle devant les cabinets d'aisance ; et dans la suite, il est parvenu à cette haute science qui l'a rendu célèbre. C'est un des meilleurs exemples que l'on puisse citer. »

Gidô, en racontant ces choses à Sôsuke, voulait sans doute, de cette manière indirecte, obtenir de lui à l'avance qu'il ne renonçât

pas, une fois de retour à Tokyo, à s'intéresser à la doctrine. Sôsuke, de son côté, tout en prêtant l'oreille en toute humilité à ces propos de Gidô, gardait à part soi l'impression que l'importance qu'il avait attachée au début à ce genre d'étude était maintenant plus qu'à moitié disparue. Il était venu pour demander qu'on lui ouvrît une PORTE, mais le portier était resté de l'autre côté, et il avait eu beau frapper, ce portier n'avait jamais consenti à se donner la peine de seulement se montrer à lui.

« Il ne sert à rien de frapper, vous devez entrer tout seul. »

Telle était la seule réponse qu'il avait entendue. Il avait réfléchi au moyen de faire jouer le verrou de cette porte et, dans sa tête, avait clairement élaboré dans ce but un procédé et une méthode ; mais quand il avait voulu les mettre à exécution, il n'avait absolument pas pu réussir à susciter en soi la vigueur nécessaire.

En conséquence, la situation dans laquelle il se trouvait ne différait en aucune façon de celle qu'il occupait avant d'avoir seulement commencé à réfléchir à cette question. Il avait été laissé comme devant, incapable et sans force en bas des battants de cette porte fermée. Il avait vécu jusqu'alors avec l'habitude de s'en rapporter à son discernement ; et voilà qu'aujourd'hui il devait constater avec peine qu'il se trouvait être la victime de son discernement. Il se prit alors à envier la simplicité et la naïveté d'un être borné n'ayant jamais éprouvé le besoin de choisir ou de délibérer ; ou bien encore à considérer comme occupant le sommet le plus élevé de la perfection ces hommes ou ces femmes de bien à la foi ardente qui, oubliant toute sagesse, et sans la moindre velléité de réflexion, se maintiennent en état de parfaite pureté. Quant à lui, il semblait qu'il fût né ayant pour destin de piétiner longuement à l'extérieur de cette porte. À cela il ne pouvait rien, mais si cette porte était pour lui infranchissable, il était bien inopportun de sa part d'avoir pris la peine de venir jusque-là. S'il regardait derrière soi, il se décourageait à l'idée de reprendre le chemin qu'il avait essayé de quitter ; et s'il regardait en avant, il voyait ces battants de porte inébranlables qui lui cachaient à tout jamais les vastes espaces. Il n'était pas celui à qui il est donné de franchir la porte, et il n'était pas non plus celui qui, ne pouvant la

franchir, peut se trouver satisfait ; il était à la vérité l'infortuné qui, recroquevillé au bas de cette porte, est contraint d'attendre là la chute du jour.

Avant de s'en aller, Sôsuke, accompagné de Gidô, alla prendre congé du maître. Celui-ci les fit passer dans la pièce qui dominait l'étang aux lotus et dont la véranda était bordée d'une balustrade ; dans une chambre voisine, Gidô prépara le thé.

« Il doit encore faire froid à Tokyo », dit le maître ; puis : « Si seulement vous aviez pu obtenir le moindre résultat, même ayant eu à rentrer chez vous, vous auriez pu, dans la suite, être tranquille. C'est vraiment regrettable. »

Sôsuke, ayant répondu à cette adresse du maître en le remerciant poliment, repassa la porte du temple au travers de laquelle il s'était glissé dix jours auparavant.

Les cryptomeria élevaient derrière lui leurs hautes cimes dont la teinte sombre, pesant sur les toits de tuiles, scellait l'hiver.

22

Sôsuke, en franchissant le seuil de sa demeure, eut la révélation de l'apparence misérable qui était la sienne.

Pendant les dix jours qui venaient de s'écouler, il s'était simplement, chaque matin, lavé la figure à l'eau froide, sans avoir une seule fois passé dans ses cheveux une seule dent de peigne, et naturellement, il n'avait pas trouvé un moment pour se raser. Trois fois par jour, grâce aux bons soins de Gidô, il avait bien mangé du riz, mais quant aux mets secondaires, il avait dû se contenter de légumes ou de radis bouillis ; son visage avait donc pâli, et il était un peu plus maigre que lorsqu'il était parti. De plus, l'habitude qu'il avait prise dans la chapelle Issô an de méditer et reméditer ne l'avait pas encore complètement quitté, et comme il lui restait un peu de cet état d'esprit, qui ressemble à celui d'une poule couvant ses œufs, son cerveau ne travaillait pas aussi à l'aise qu'à l'ordinaire.

D'autre part, bien entendu, il continuait à se préoccuper de Sakai, ou plutôt que de Sakai lui même, de ce qu'avait pu devenir

le frère cadet de celui-ci, l'*adventurer*, comme il disait, épithète qui résonnait encore à ses oreilles, et aussi Yasui, qui en tant qu'ami de ce frère cadet avait causé tant d'agitation dans son cœur. Il ne se sentait pas cependant le courage de se rendre lui-même chez son propriétaire pour lui demander de le fixer à ce sujet, et il lui était encore plus impossible de s'en informer directement en interrogeant O Yone. Pendant son séjour au temple, pas un seul jour, il n'avait été sans éprouver la crainte qu'O Yone ne fût informée de si peu que ce fût à ce sujet. Sôsuke, assis dans le salon de cette maison qu'il avait accoutumé d'habiter des années, observa :

« Un voyage en chemin de fer, si court qu'il soit, et peut-être à cause de l'idée qu'on s'en fait, c'est vraiment fatigant. » Puis il demanda : « Est-ce qu'il n'est rien arrivé d'extraordinaire, pendant mon absence ? »

En parlant ainsi, il avait une expression de visage qui, à la vérité, le faisait paraître incapable de supporter même un court voyage en chemin de fer.

O Yone ne put se composer la mine souriante qu'elle ne manquait jamais, en quelque circonstance que ce fût, de montrer à son mari. Ne voulant pas, de peur de lui faire de la peine, au moment où il venait de rentrer de cette villégiature entreprise par lui dans l'intention expresse de se soigner, lui dire qu'il semblait être plutôt moins bien portant qu'avant son départ, elle affecta un ton gai :

« On a beau ainsi être allé faire une cure, lorsqu'on rentre chez soi, on éprouve toujours un peu de fatigue ; mais tout de même, vous êtes trop sale. Je vous supplie, dès que vous serez reposé, de vous en aller prendre un bain, vous faire couper les cheveux et vous faire raser. »

Tout en parlant, elle retira du tiroir de la table un petit miroir et le lui tendit.

Sôsuke, en entendant ces paroles d'O Yone, eut pour la première fois l'impression que cette atmosphère de la chapelle Issô an qu'il avait entraînée avec lui venait d'être balayée par le vent, et qu'il avait bien quitté le temple pour rentrer chez soi, où il retrouvait tout à fait en sa propre personne, le Sôsuke de devant.

– De chez M. Sakai, après mon départ, on n'a rien fait dire ?

– Mais non, rien du tout.

– Et au sujet de Koroku ?

– Non plus.

Ledit Koroku, qui s'était rendu à une bibliothèque publique, était absent. Sôsuke, emportant un *tenuigui* et un savon, sortit.

Le jour suivant, lorsqu'il parut à son bureau, tous lui demandèrent des nouvelles de sa maladie ; il y en eut même qui remarquèrent qu'il avait un peu maigri. Le lecteur du livre *Saikon dan*, lui demanda simplement : « Eh bien, cela s'est-il bien passé ? »

Cette question provoqua chez Sôsuke de douloureuses pensées.

Le soir, tant de la part d'O Yone que de celle de Koroku, il fut accablé de questions au sujet de Kamakura.

– Voilà des gens, dit O Yone, qui ne s'en font pas, vraiment, si quand ils sortent ils ne confient à personne la garde des chapelles.

– Combien vous prenait-on par jour pour vous loger ? demanda Koroku. Peu après, il remarqua : En emportant un fusil pour chasser, ce serait amusant.

– Si cependant c'est un endroit calme à ce point, dit aussi O Yone, on doit bien s'y ennuyer, car on ne peut sans doute rester allongé du matin au soir.

– S'il n'y a là aucun endroit où l'on puisse manger des choses plus nourrissantes, remarqua Koroku, ce ne doit pas être fameux pour la santé.

Sôsuke, en se couchant ce soir-là, prit la résolution de se rendre le lendemain chez Sakai pour s'informer de ce que devenait Yasui ; il avait l'intention, au cas où il serait encore à Tokyo et où il paraîtrait fréquenter la maison de son propriétaire, de s'en aller habiter loin de là.

Au cours de la journée du lendemain, le soleil accomplit normalement sa course au-dessus de la tête de Sôsuke et s'inclina vers l'ouest sans incident.

Lorsque vint la nuit : « Je vais un peu jusque chez les Sakai », dit-il, et il franchit la porte. Dans la nuit sans lune, il gravit la côte, et lorsque, tout en faisant crisser sous ses pas le gravier qu'éclairait un bec de gaz, il franchit la petite entrée du portail, il pensa que

le hasard pourrait bien, ce soir-là, le faire se rencontrer avec Yasui, puis se rassura à l'idée qu'une telle coïncidence ne se réaliserait sans doute pas ; il fit le tour, cependant, jusqu'à l'entrée de service, et eut soin de demander s'il y avait des visiteurs.

– Vous êtes le bienvenu. Comme il fait froid, toujours, n'est-ce pas ?

Telles furent les paroles par lesquelles, avec sa bonne humeur habituelle, l'accueillit le maître de la maison. Il avait fait s'asseoir en rang devant lui ses nombreux enfants et était en train de jouer avec l'un d'eux, en mariant sa voix avec la sienne, au *janken*[1]. La petite fille qui était sa partenaire paraissait âgée de six ans ; elle avait sur ses cheveux, au sommet de la tête, un ruban noué en forme de papillon. Avec une énergie qui témoignait de sa volonté de ne pas perdre, elle lança en avant son petit poing fermé. Son attitude décidée et le contraste entre sa petite main et le gros poing du maître de la maison firent rire toute l'assistance. Mme Sakai, qui assise près du *hibachi*, assistait à la scène, s'écria :

– Ah ! par exemple, cette fois, c'est Yuki ko qui a gagné !

Et toute gaie, elle montra de jolies dents blanches. Tout autour des genoux des enfants, il y avait beaucoup de billes de verre, blanches, rouges et bleues foncées.

« Finalement, j'ai été battu par Yuki ko », dit le maître de la maison. Puis, se retournant vers Sôsuke : « Nous allons nous retirer dans notre antre, n'est-ce pas ? » Et il se leva.

Au pilier du cabinet était toujours suspendu, comme autrefois, le poignard mongol dans son étui de brocart ; dans un vase trempait une fleur de chou jaune, et l'on se demandait où elle pouvait bien avoir fleuri.

Sôsuke, les yeux fixés sur cet étui de brocart qui ornait de ses teintes brillantes le milieu du pilier du *toko no ma*, remarqua :

---

1. *Janken* : deux personnes face à face lancent en même temps leur main droite en avant. La main ouverte (papier) gagne la main fermée (pierre) ; (le papier enveloppe la pierre). 2 doigts en ciseaux (ciseaux) gagnent la main ouverte (papier), les ciseaux coupent le papier ; la main fermée (pierre), gagne les doigts en ciseaux (les ciseaux ne peuvent couper la pierre). (NdT)

– Je vois qu'il est toujours pendu là ?

Et il observa avec la plus grande attention l'attitude du maître de la maison.

– Oui, répondit celui-ci, il est vraiment si curieux, n'est-ce pas, ce poignard mongol, et quand je pense que mon diable de frère, tout en m'apportant de tels bibelots, est bien décidé à essayer de me rouler ; est-ce que ce n'est pas intolérable ?

– Qu'est devenu, depuis la dernière fois, monsieur votre frère ? demanda Sôsuke en n'ayant l'air de rien.

– Eh bien, mais il a fini par s'en aller il y a quatre ou cinq jours ; lui, vous savez, il est tout à fait pour la Mongolie. Un sauvage comme toi, lui ai-je dit, ne pourra jamais se faire à la vie de Tokyo ; dépêche-toi donc de t'en retourner là-bas. – C'est bien mon avis, m'a-t-il répondu, et il est parti. C'est un homme, qui, quoi qu'il arrive, ne peut se trouver bien que de l'autre côté de la grande muraille, et une fois là, que peut-il faire de mieux que chercher des diamants dans les sables du désert de Gobi, par exemple ?

– Et l'autre, celui qui l'accompagnait ?

– Yasui, voulez-vous dire ? Il est parti avec lui, évidemment. Au point où il en est, lui aussi, il lui est impossible de s'installer tranquillement quelque part ; et il m'a raconté cependant qu'autrefois il avait suivi les cours de l'Université de Kyoto ; comment a-t-il pu changer ainsi ?

Sôsuke sentit la sueur couler le long de ses côtes ; de quelle façon Yasui avait-il changé, et pourquoi ne pouvait-il se faire une tranquillité ? Il ne se sentait nullement disposé à le demander ; il considéra seulement comme une grâce du ciel le fait qu'il n'avait pas encore confié au maître de la maison avoir suivi les cours de la même Université que Yasui. Le maître de la maison était donc ce même homme, qui ayant invité à dîner son frère avec Yasui, lui avait proposé de le présenter à tous les deux ; et il avait tout juste réussi, en s'excusant, à échapper à la honte de paraître à ce dîner. Il pensait toutefois qu'il était dans les choses possibles que ce soir-là, à une occasion quelconque, le maître de la maison ait mentionné son nom ; et Sôsuke sentit fortement combien il est expédient, pour les gens ayant un passé répréhensible, d'adopter

pour vivre, un faux nom. Il éprouva une envie irrésistible de poser au maître de la maison cette question : « Est-ce que, devant Yasui, vous n'avez pas prononcé mon nom ? » Mais c'était la seule chose qu'il lui fût absolument impossible de demander.

La servante apporta sur un grand plat un curieux gâteau : à l'intérieur d'un bloc d'agar-agar cuit et sucré, apparaissaient par transparence deux petits poissons rouges ; la servante, après y avoir introduit la lame d'un couteau, l'avait posé sur le plat en faisant attention de ne pas le démolir. Sôsuke, lorsqu'il le vit, le trouva curieux, sans plus, ayant l'esprit occupé de bien autre chose.

– Eh bien, dit le maître de la maison, est-ce que cela vous dit de goûter de ceci ?

Et suivant son habitude, il s'apprêta à le servir de sa propre main.

– Ce que vous voyez là, reprit-il, on m'en a fait cadeau hier, à des noces d'argent où j'étais invité ; cela porte bonheur ; il faut que vous en preniez un morceau, pour que la même chose vous arrive.

Le maître de la maison, sous le prétexte de s'assurer un sort semblable, se gonfla les joues de nombreux morceaux de ce gâteau sucré et mou ; c'était un homme qui jouissait du précieux avantage d'avoir une santé qui lui permettait de boire du saké aussi bien que du thé, et de manger des gâteaux aussi bien que du riz.

– Mais à vrai dire, observa-t-il, ce n'est pas une chose tellement heureuse pour deux époux, que de vivre ainsi pendant vingt ou trente ans ensemble jusqu'à se voir tout couverts de rides ; et d'ailleurs, tout est relatif, n'est-ce pas ? Une fois que je passais devant le parc de Shimizudani, j'ai constaté une chose qui m'a grandement impressionné.

Ainsi passait-il, dans la conversation, d'un sujet à un autre ; c'était sa manière habituelle, qu'il devait à son usage du monde, et qui lui permettait d'éviter, en variant ses propos, de lasser ses hôtes.

Voici donc ce que le maître de la maison raconta à Sôsuke : dans un mince ruisseau semblable à un fossé, qui coule de Shimizudani au pont de Benkei, naissent au printemps une quantité innombrable de grenouilles ; tandis que toutes ces grenouilles se développent, tout en grouillant et en coassant ensemble, des unions amoureuses

se forment dans ce fossé, entre des centaines et des milliers de leurs couples ; or, tous ces êtres qui vivent dans l'amour, depuis Shimizudani jusqu'au pont de Benkei, se trouvent serrés les uns contre les autres, sans aucun intervalle, et c'est tout juste s'ils ne sont pas obligés de grimper les uns sur les autres. Alors qu'ils flottent ainsi de conserve en grande affection mutuelle, il arrive qu'un jeune garçon ou un oisif quelconque passant par là leur jette des pierres, en faisant un cruel massacre, et s'en va. Le nombre des tués est si grand qu'il est presque impossible de les compter et c'est bien le cas alors d'employer l'expression *Shishi zuirui* (monceaux de cadavres). Quand on pense que toutes ces victimes sont maris et femmes, c'est vraiment navrant. En résumé, là-bas, sur une longueur de deux à trois cents mètres, il se passe ainsi je ne sais combien de drames poignants. Lorsque je réfléchis à cela, je trouve que nous sommes bien heureux, nous deux, qui ne courons aucun risque d'avoir la tête fendue à coups de pierres pour la raison qu'étant mariés, on nous trouve déplaisants. Ce serait donc, sans aucun doute, une grande chance pour nous si nous jouissions de cette tranquillité pendant vingt ou trente ans ; il est en conséquence nécessaire, pour nous assurer un tel sort, d'absorber ceci.

Ayant dit, le maître de la maison saisit entre ses baguettes un morceau de gâteau et le plaça devant Sôsuke qui le reçut avec un sourire amer.

Le maître de la maison pouvait indéfiniment tenir de tels propos mêlés de plaisanteries, et Sôsuke était bien forcé, jusqu'à un certain point, d'en apprécier le charme ; mais au fond de son cœur, il était loin de partager cette heureuse insouciance de son hôte. Ayant pris congé, il eut de nouveau à contempler, dehors, un ciel sans lune ; il éprouva alors, dans ce noir profond, sans y rien comprendre, comme une sensation de détresse et d'horreur.

S'il était allé chez Sakai, c'était avec l'idée d'échapper, si peu que ce fût, à son angoisse. Pour atteindre ce but, maîtrisant sa honte et sa tristesse, il avait, vis-à-vis de son hôte si rempli de bienveillance et de franchise, conduit la conversation d'après un plan étudié ; il n'avait pas du tout réussi, cependant, à en obtenir

l'information qu'il désirait, non plus que trouvé en soi-même le courage de confesser devant lui une seule parole touchant le point faible de sa situation, et de cela, il n'avait même pas aperçu la nécessité.

Les nuages de pluie qui avaient menacé sa tête avaient passé tout juste sans l'atteindre, mais quelque chose lui disait que des alarmes de ce genre désormais ne seraient pas sans se renouveler souvent, qui sait, et à toutes sortes d'occasions. C'était au ciel qu'il appartenait de les faire se renouveler, mais c'était à Sôsuke qu'il appartenait de les fuir et de les éviter.

23

Lorsque le mois eut changé, le froid s'adoucit sensiblement ; les révocations d'employés de bureaux et de sections qui nécessairement devaient accompagner l'amélioration des appointements des fonctionnaires et qui, d'après les bruits qui couraient, devaient être très nombreuses, étaient, à la fin du mois, à peu près terminées.

Pendant cette période, Sôsuke, qui continuellement apprenait, les uns après les autres, les noms, de lui connus ou inconnus de ceux qui étaient exécutés, de temps en temps, à son retour à la maison disait à O Yone : « La prochaine fois, il se pourrait bien que ce fût mon tour. » O Yone prenait cela tantôt comme une plaisanterie, tantôt comme une chose sérieuse ; plus rarement, elle interprétait ces paroles de mauvais augure comme un effort de Sôsuke pour évoquer l'avenir caché. Dans le cœur de Sôsuke lui-même, alors qu'il avait ces propos à la bouche, allaient et venaient, tels des nuages au ciel, les mêmes inquiétudes.

Le mois suivant, lorsque Sôsuke s'entendit annoncer que les suppressions d'emplois, pour son bureau, seraient arrêtés là, considérant ce sort de survivant qui était le sien, il le trouva naturel, et aussi accidentel. Debout, et regardant O Yone de haut en bas, il lui dit, sur un ton difficile à interpréter : « Eh bien, mais me voilà sauvé. » L'air ni heureux ni malheureux qu'il avait en prononçant

ces mots apparut à O Yone comme une chose comique tombée du ciel.

Deux ou trois jours plus tard, les appointements mensuels de Sôsuke furent augmentés de cinq yen.

« Même en renonçant à l'augmentation de 25 % qu'on avait d'abord projetée, ils ne peuvent s'en tirer, et bien qu'un grand nombre aient été révoqués, beaucoup ont été maintenus aux appointements primitifs. » En parlant ainsi, Sôsuke se montrait aussi satisfait que si ces cinq yen de rétribution supplémentaire correspondaient à une valeur bien supérieure à la sienne. Quant à O Yone, évidemment, et du fond du cœur, elle ne découvrit aucun lieu de se plaindre de l'insuffisance de cette augmentation.

Le lendemain soir, Sôsuke contempla, servi devant lui, un poisson avec sa tête, et dont la queue se relevait en dehors du plat ; tandis que ses narines aspiraient le parfum d'un riz coloré de haricots rouges. O Yone avait envoyé Kiyo tout exprès chercher Koroku chez les Sakai, où il était allé habiter. En entrant par la cuisine, celui-ci s'écria :

« Mais c'est un régal ! »

Arriva la saison où ça et là apparaissent les fleurs de pruniers ; les plus précoces, déjà, perdaient leurs couleurs et commençaient à tomber. Il y eut des pluies vaporeuses, à la suite desquelles, le beau temps revenu, montaient du sol, aussi bien que des toits, chauffés par le soleil, des bouffées d'humidité tiède de nature à évoquer le retour du printemps. Vinrent aussi des journées donnant une impression de bien-être, où, auprès des parapluies mis à sécher aux portes de derrière des maisons, venaient gambader les petits chiens, tandis que, sur la partie brillante de l'œil de serpent qui en orne les centres, étincelaient, comme des fils de la vierge.

– Enfin, voilà l'hiver passé, samedi prochain, il faudra aller faire un tour chez votre tante Saegi afin de prendre une décision au sujet de Koroku. À laisser ainsi les choses à l'abandon indéfiniment, Yasu san finira par l'oublier.

Ainsi relancé par sa femme, Sôsuke répondit :

– Hum ! Eh bien, je vais me décider à y aller.

Sakai avait eu la bienveillance d'admettre chez lui Koroku comme étudiant à son service. De plus, Sôsuke avait lui-même donné à entendre à Koroku qu'il était disposé, si cela était possible avec la contribution de Yasu no Suke, à prendre à sa charge le reste des frais. Koroku, sans attendre que son frère se mît en mouvement, était allé aussitôt poser directement la question à Yasu no Suke, et avait avancé les choses au point que ce dernier s'était déclaré prêt à accepter, dès que Sôsuke lui en ferait la demande formelle.

Un peu de tranquillité était donc échue ainsi à ces deux époux ennemis des aventures. Un dimanche à midi, Sôsuke, qui n'y était pas allé depuis quatre jours, éprouva le besoin de prendre un bain, à l'établissement voisin. Il y avait là un homme d'une cinquantaine d'années, à la tête rasée, et un personnage entre trente et quarante ans ayant l'apparence d'un boutiquier, qui, constatant qu'enfin le temps avait pris un véritable aspect printanier, échangeaient les compliments de la saison. Le plus jeune ayant raconté que ce matin-là il avait entendu pour la première fois le chant du rossignol, l'homme au crâne rasé lui répondit que lui aussi, deux ou trois jours auparavant, l'avait une fois entendu.

– Comme il chantait pour la première fois, ajouta-t-il, il était encore malhabile.

– En effet, reprit l'autre, il ne maniait pas encore sa langue tout à fait comme il faut.

Sôsuke, à son retour à la maison, répéta à O Yone ces propos qu'il venait d'entendre au sujet du rossignol. Celle-ci, observant à travers la partie vitrée des *shoji* la lumière brillante du soleil, dit alors :

– C'est vrai, c'est une chose bien agréable, que le printemps soit enfin venu ; et elle ouvrit tout grands ses yeux limpides.

Sôsuke, qui sur la véranda se coupait les ongles, fit cette réponse :

– Hum ! Oui, mais l'hiver sera bien vite revenu, et il continua, la tête baissée, à manœuvrer ses ciseaux.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Honoré de Balzac, *Monographie de la presse parisienne*
Honoré de Balzac, *Traité de la vie élégante*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Emmanuel Bove, *Cœurs et visages*
Emmanuel Bove, *Journal écrit en hiver*
Celse, *Contre les chrétiens*
Thomas de Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Franz Kafka, *Le Verdict*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *À propos de Baudelaire*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *Les Fausses Mesures*
Joseph Roth, *Léviathan*
Joseph Roth, *La Légende du saint buveur*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Le Violon de Rothschild*
Anton Tchekhov, *Ma vie*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
http://www.editions-sillage.fr